

AGE

[illegible]

ROYAUME DE GRECE

[illegible]

[illegible]

SUR LE [illegible]

[illegible]



PARIS

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VOYAGE

DANS

LE ROYAUME DE GRÈCE.





LYON. — IMPR. DE LOUIS PERRIN, RUE D'AMBOISE, 6.

VOYAGE

DANS LE

ROYAUME DE GRÈCE,

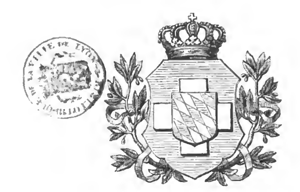
PAR EUGÈNE YEMENIZ;

PRÉCÉDÉ DE

CONSIDÉRATIONS

SUR LE GÉNIE DE LA GRÈCE,

PAR VICTOR DE LAPRADE.





PARIS,

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13.

1854.



CONSIDÉRATIONS

SUR LE GÉNIE DE LA GRÈCE.



CONSIDÉRATIONS

SUR

LE GÉNIE DE LA GRÈCE.

La Grèce et l'Italie auront toujours le privilége d'exciter la curiosité des plus nobles intelligences, et l'esprit des nations modernes ne cessera jamais d'interroger avec un respect filial l'histoire de ces deux pays. C'est dans leur génie que nous trouvons la source de tout ce qui est de création humaine dans les sociétés de l'Occident. La Grèce, initiatrice de Rome, la Grèce où la philosophie et les arts ont commencé à vivre de leur vie propre en se séparant des religions, où l'homme a fait sur la nature sa plus noble conquête, celle de la conscience de lui-même et de sa liberté morale, où la dignité humaine s'est pour la première fois consacrée dans la liberté politique, la Grèce sera éternellement pour nous l'auguste mère de la civilisation ; ses moindres vestiges resteront sacrés au philosophe et au poëte. Toute éducation vrai-

ment libérale, toute saine culture littéraire, à quelque degré qu'elle soit donnée, auront pour effet d'engendrer l'amour de l'antiquité et d'éveiller la sympathie pour le noble pays d'Homère, de Léonidas et de Platon.

Pour moi, je le confesse hautement aujourd'hui qu'il est de mode d'impliquer ces grandes époques dans le procès fait à l'éducation classique : depuis l'heure où mes premières études évoquèrent ces grands souvenirs, où la poésie et l'histoire ouvrirent à mon imagination les champs d'Athènes, de Sparte et d'Argos, ma pensée n'a cessé de les fréquenter avec prédilection; et, au milieu des systèmes, des préjugés de partis et d'écoles que le cours des temps nous fait traverser à tous, j'ai constamment chéri tout ce qui pouvait me remettre en mémoire ces noms divins de Marathon et de Salamine, des Thermopyles et de Platée, de Delphes et de Sunium. Il n'en est pas qui sonnent plus harmonieusement à l'oreille et à l'âme. Les hommes, les lieux et les choses de la Grèce ont gardé pour moi l'ardent attrait des souvenirs de famille; il m'a toujours semblé que leur histoire était le commencement de nos traditions nationales.

Cette glorieuse patrie des arts et de la liberté, il ne m'a pas été donné de la visiter autrement qu'en rêve; je n'ai pas le droit de dire avec le poète : *Et ego in Arcadia !* Je n'ai jamais cueilli les lauriers-roses de l'Eurotas, et ramassé sur l'acropole de Minerve la sainte poussière des marbres de Phidias; aussi je recherche et j'écoute pieusement les fortunés voyageurs qui ont accompli leur pélerinage à ce berceau des demi-dieux. Peu curieux des pays inconnus, trouvant la nature assez belle partout où je rencontre le soleil, un grand arbre et la soli-

tude, j'ai peu fait de longs voyages et j'en lis encore moins. Les Alpes et la Méditerranée bornent mon horizon, et peuvent suffire au plus ambitieux paysagiste. Quant aux lieux habités, toute ville moderne me semble si dépourvue de beauté et je suis si fermement convaincu de la laideur progressive des cités de l'avenir, que je me tiens pour suffisamment renseigné sur la physionomie de toutes les rues d'Europe et d'Amérique. Tout l'or du Nouveau-Monde ne m'attirerait pas dans les fourmilières humaines de ce pays sans passé ; et mon imagination donnerait cette terre promise de l'utopie, depuis le golfe des Esquimaux jusqu'au détroit de Magellan, pour un brin d'herbe du mont Lycée ou du promontoire de Phigalie. Mais que j'entende parler de l'Egypte ou de l'Inde, aussitôt mon esprit s'agite pour franchir l'horizon qui m'emprisonne ; que le nom de la Grèce soit prononcé, et voilà mon imagination partie : je vogue sur la mer Ionienne, je débarque au Pirée, et je revois l'un après l'autre ces sentiers si souvent parcourus sur le char des poètes en compagnie des héros ou des dieux. Si, plus heureux que moi, un voyageur ami a vu de ses yeux ce que j'ai rêvé, s'il revient d'Athènes, de Delphes et de Corinthe, il m'apparaît environné de tout le prestige des temps héroïques : depuis Ulysse, fils de Laërte, devisant des Cyclopes, des Lestrigons et de Circé, à la table d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, jamais navigateur ne fut écouté d'une oreille plus avide, et, tandis que la vapeur du cigarre s'élève entre nous comme celle des trépieds antiques, je me crois un moment contemporain d'Eschyle ou de Démosthènes, j'entends bourdonner les abeilles de l'Hymette, ou frémir les chênes prophétiques de Dodone.

A mesure que le jeune auteur de ces récits nous en livrait les différentes parties, un intérêt plus vif s'attachait pour moi à ces impressions de voyage, contées avec un naturel si aimable et si pleines de détails instructifs. Placé, par une connaissance familière du grec moderne, dans des conditions exceptionnellement favorables pour pénétrer partout et pour bien juger, M. Eugène Yemeniz a fait plus qu'effleurer les côtes de l'Attique et de la Morée, ainsi que la plupart des touristes; il a visité chaque point important du nouveau royaume de Grèce, chaque place illustre de la vieille péninsule hellénique. Les souvenirs de la poésie et de l'histoire se rangent sous sa plume naturellement et sans pédantisme à côté des tableaux les plus piquants des mœurs actuelles, et la statistique elle-même y aligne ses chiffres sur le verso d'un paysage de la plus fraîche couleur. La langue du narrateur possède cette justesse qui témoigne de la rectitude de l'esprit; malgré l'abondance et la fraîcheur d'une première œuvre, son style se fait remarquer par une certaine sobriété pleine de goût, où l'on aime à reconnaître comme une tradition de ce génie grec si merveilleusement riche dans sa simplicité. Ne serait-ce pas là un mérite de race chez ce jeune écrivain, un don transmis avec son sang hellénique que la veine maternelle enrichissait des plus aimables qualités de l'esprit français? Je crois fermement, pour ma part, aux influences héréditaires. Tous ceux qui ont pu apprécier au jour discret de leur demi-publicité les fines et charmantes pages trop rarement échappées à la plume qui a été transmise à M. Eugène Yemeniz, tous ceux à qui son nom rappelle en même temps l'érudition et le goût éclairé du savant bibliophile, le sentiment élevé de l'art appliqué à notre belle indus-

trie lyonnaise, ceux-là ne s'étonneront pas qu'il ait rapporté d'un voyage entrepris sans projets ambitieux, et comme complément d'une éducation distinguée, un livre que ne désavoueraient pas les auteurs les plus accoutumés au succès.

Quant à moi, le plaisir de le suivre en esprit dans ses courses à travers le pays de mes admirations, a fini par me faire croire que j'avais été en réalité du voyage; j'ai voulu être au moins son compagnon de plume, et, de même que je lui aurais demandé en route un coin de sa tente, je l'ai ici prié de m'accorder quelques pages dans son volume, pour qu'une fois de plus il me soit permis de discourir à l'aise sur ce thème de prédilection : LE GÉNIE DE LA GRÈCE.

Cette prédilection, je n'ai pas besoin de la justifier comme un sentiment personnel; la civilisation tout entière rend le même témoignage. Depuis que ce monde enchanté de l'histoire et de l'art grecs a été ouvert à l'esprit des nations modernes, il est impossible d'en arracher les penseurs et les artistes; l'humanité y reviendra toujours comme on revient aux souvenirs de beauté, d'héroïsme et de joie qui s'attachent aux saisons vigoureuses de la jeunesse. Les révolutions littéraires se succéderont; des langues, des poésies nouvelles pourront éclore; et chaque peuple sera forcé de proclamer qu'au-dessus de sa poésie et de sa langue, la littérature des Grecs plane souverainement dans la région sereine du beau. Les formes politiques changeront; les nations passeront encore mille fois des hurlements de la démagogie au morne silence du despotisme; et la plus grande époque de l'histoire restera celle où la parole libre éclatant dans l'Agora d'Athènes fit intervenir dans la lutte de la

fatalité et des passions une puissance nouvelle née de la conscience humaine, l'idée d'une résolution prise en commun par tout un peuple, d'un acte réfléchi, responsable, c'est-à-dire l'idée même de la liberté morale.

I.

Des préjugés plus respectables que les erreurs du goût littéraire et les réactions de l'opinion politique auxquelles ils s'associent, ont donné lieu récemment à une immense levée de plumes contre l'antiquité classique. Or l'antiquité, en ce qu'elle a d'original dans les arts et dans la philosophie, c'est la Grèce elle-même. Si nous pouvions croire un instant qu'aujourd'hui, comme aux premiers jours de la prédication des Apôtres, le principe contraire au principe chrétien soit l'hellénisme; s'il nous était possible d'admettre que tout ce qui est donné aujourd'hui d'admiration à sa poésie et à son histoire soit enlevé à la foi catholique, nos sentiments religieux auraient bien vite imposé silence à nos sympathies d'artiste. Mais des voix saintes ont pris soin d'absoudre les admirateurs du génie des anciens, et, sous l'autorité de nos prélats les plus illustres, on continue à donner pour modèles à la jeunesse ces grands précepteurs des nations modernes. Cependant, pour rassurer encore certaines consciences, il n'est pas inutile de montrer comment l'amour le plus tendre pour le Christianisme se concilie avec le respect de l'antiquité.

L'ennemi du Christianisme n'est pas derrière nous et dans le passé de l'art antique, il est en face et dans l'avenir de la science matérialiste; il n'est pas dans les religions de l'Orient, qui reposent sur le sentiment de l'infini, dans les philosophies de la Grèce qui ont préparé l'intelligence humaine au culte du Verbe; il est dans ce monde privé d'art, de philosophie et de religion qui se développe à l'Occident, sans autre principe que l'appétit du bien-être. La philosophie et la poésie grecques sont les sources humaines du spiritualisme chrétien. Le génie grec a rempli dans le monde, vis-à-vis de la parole du Christ, ce ministère de précurseur que Jean-Baptiste accomplissait dans Israël. Les premiers docteurs de l'Eglise n'ont-ils pas reconnu le Verbe, fils du Père, dans le Λογος de Platon? L'enthousiasme de quelques-uns alla jusqu'à proclamer le disciple de Socrate illuminé du même esprit qui avait inspiré David et Isaïe. En restreignant dans leurs plus étroites limites les magnifiques témoignages rendus par les fondateurs du dogme catholique à la philosophie platonicienne, il faut du moins reconnaître, avec saint Augustin, aux doctrines de l'Académie le mérite d'*avoir convié l'intelligence à la recherche de la vérité incorporelle* (1). Lorsqu'on peut attribuer ainsi à la sagesse des Grecs le pouvoir d'arracher l'esprit à la domination de la nature et aux grossières idolâtries pour le donner au culte de l'invisible, comment contester à cette sagesse d'avoir été la préparation humaine à la lumière divine de l'Evangile? N'est-ce pas là une gloire immense pour ce génie de la Grèce, qui

(1) *Confessions de saint Augustin*, liv. VII, chap. 20.

se rendit ainsi l'auxiliaire du Christ? Croyons, sur la foi des Pères, qu'Eschyle et Platon, Socrate et Pythagore, ne furent pas des ennemis de la vérité; mais que, sans la posséder pleinement, ils ont néanmoins travaillé pour elle. Pourquoi n'obtiendraient-ils pas leur part du salaire accordé à tous ceux qui ont donné une heure de labeur au champ du père de famille? De grands docteurs les ont admis parmi les voix prophétiques de la venue de l'Homme-Dieu, et l'Eglise ne les a jamais exclus de la tradition antérieure au Christ. Nous n'avons pas ici qualité pour plaider leur cause à ce grand tribunal; mais, convaincus que le Christianisme a trouvé dans l'œuvre intellectuelle de la Grèce une puissance essentiellement amie et non pas contraire, nous ne cesserons de proclamer l'éternelle reconnaissance que l'esprit humain doit rendre à l'antiquité hellénique.

Dans cette question de l'antiquité païenne, il est juste de réserver les droits de la Grèce à part du monde romain. Si Rome a préparé, de son côté, la terre à l'avénement du Verbe et de son Eglise, comme l'a proclamé le plus grand docteur français dans ce merveilleux discours qui a fondé la philosophie de l'histoire, ce fut une préparation politique, administrative, en un mot toute matérielle. Rome a créé l'unité du gouvernement, elle a fait la place territoriale des pasteurs; mais c'est la Grèce qui a créé l'unité de l'esprit humain, c'est elle qui a préparé dans le troupeau des âmes la place à la lumière souveraine en qui réside l'autorité des pasteurs. Rome et ses légions, Rome avec la fermeté de ses capitaines et le bon sens de ses juristes, Rome ne fut que le bras de la civilisation antique. La pensée-mère, la raison d'être de cette société, la grandeur intellectuelle du

monde païen, c'est le génie de la Grèce, c'est ce verbe humain précurseur du Verbe de Dieu, cette beauté splendeur du vrai, qui naquit dans Athènes armée de toutes pièces comme la Minerve immortelle.

L'Orient avait tenu la raison et la liberté de l'homme emmaillotées dans les langes du panthéisme. Les religions de la nature écrasaient, chez les peuples d'Asie, le sentiment de la personne morale sous le culte de ce monstrueux infini au sein duquel la vraie notion de Dieu disparaît avec notre propre individualité. L'univers matériel dans sa totalité confuse, cet assemblable de formes dont l'homme enfant ne pouvait mesurer les proportions, de forces qu'il ne savait pas encore combattre à l'aide d'elles-mêmes, tel était le dieu à l'image duquel végétaient, puissantes comme la vie organique, mais asservies comme elle à un cours fatal, immobiles, sans action sur leur propre destinée, les sociétés qui précédèrent la société hellénique.

Dans la mythologie grecque, Dieu et l'homme ont conquis sur le panthéisme la personnalité et la conscience, sur le fatalisme la liberté et le mouvement. Si les proportions divines y sont rapetissées, si elles ont besoin d'être ramenées à leur infini dans la pensée humaine par une révélation, au moins l'homme existe; il a conscience, il est préparé, par cette conscience elle-même, à recevoir la révélation d'un Dieu libre et personnel. Si le culte des Grecs s'adresse à une idole, cette idole n'est plus la matière et la forme animale, c'est l'homme dans sa beauté d'où transperce l'âme; l'homme qui est ici-bas l'image, la forme, l'idole nécessaire de l'Être divin. Ces dieux que la Grèce adore, à qui elle a prêté ses faiblesses, mais aussi son héroïsme, son intelligence et

sa beauté, que sont-ils dans leurs incarnations radieuses? sinon le prophétique symbole de celui qui doit venir, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, de celui qui portera ce nom de Verbe que la Grèce lui a donné d'avance par la bouche de Platon ? C'est ce Λογος immortel qui est le Dieu réel de la Grèce. Chez qui respirait cette parole libre et vivante, avant de jaillir des lèvres d'or de ses poètes et de ses sages? Sur quels marbres, avant ceux qu'ont touchés ses statuaires, a-t-on vu dans la forme humaine ce rayonnement de l'idéal? Oui, c'est à la beauté morale, à la parole immatérielle qui se dégage de ses statues, que la Grèce adressa ses adorations; son idole possède la splendeur du vrai autant qu'elle peut appartenir à l'homme, autant que l'homme peut la donner. La religion hellénique fondée sur le sentiment du beau, sur l'idée de la liberté substituée au fatalisme oriental, sur l'action de l'esprit et de la parole devenus des forces distinctes au sein des forces générales du monde, c'est, d'avance et par figure, la religion du Verbe, d'uu Verbe humaiu, c'est-à-dire imparfait, mais qui prépare les nations à une parole plus pure; c'est l'enveloppe corporelle, mais déjà radieuse, que ne dédaignera pas le Verbe d'en haut, le jour où, dans son incarnation mystérieuse, il s'abaissera sur cette terre pour y constituer l'Homme-Dieu.

Si le génie grec a travaillé pour le Christianisme en intronisant l'humanité comme la forme terrestre de Dieu que l'Orient voyait dans la masse universelle, c'est lui aussi qui a donné les premiers exemples du sentiment qui devait être l'âme de la civilisation moderne, après que la religion du Sauveur l'aurait agrandi et sanctifié. Les Grecs, les premiers, ont pratiqué dans leurs mœurs

et dans leur politique la vertu qui porte le nom de cette humanité qu'ils déifiaient. L'Orient est impitoyable comme l'inflexible destin ; ses dieux sont anthropophages, le char de ses conquérants roule en écrasant les peuples comme une poussière. La Grèce a connu la miséricorde et le prix du sang humain. Quel autre peuple que celui d'Athènes a été vu se répandre tout entier dans ses temples pour obtenir des dieux la prompte arrivée d'un message révoquant un ordre cruel, qui n'était pourtant qu'une représaille légitimée par les lois de la guerre? Cette mansuétude inouïe avant le Christianisme est si bien propre à la race athénienne, que l'invasion même des arts, de la poésie, de la langue de la civilisation grecque n'en put rien faire pénétrer à Rome. Quand on oppose à nos mœurs la férocité païenne, c'est dans Rome qu'il faut en chercher le type. Un jour les fils de la louve du Tibre voulant embellir la ville de Minerve d'une de leurs plus chères créations, en retour sans doute des magnifiques présents qu'ils avaient reçus de son génie, imaginèrent, pour payer la statuaire de Phidias, la tragédie de Sophocle, la philosophie de Platon, d'offrir aux Athéniens un amphithéâtre pour les combats de gladiateurs. Voici la réponse que fit au peuple-roi le peuple conquis et dégénéré : « Vous êtes le maître, mais attendez que nous ayons renversé l'autel élevé par nos ancêtres à la Pitié ! » De pareils sentiments sont-ils si contraires au Christianisme, et ne voit-on pas briller dans cette miséricorde athénienne l'aube de la charité?

Loin donc que la civilisation antique, dans sa religion, dans sa poésie, dans sa philosophie, dans sa politique, recèle, comme on a voulu le dire, une opposition radicale et permanente aux principes chrétiens, elle a été

l'initiatrice qui devait conduire l'esprit humain jusque sur le seuil de l'Eglise. Cette initiation qu'apportait le génie grec était si nécessaire, que les peuples seuls qui ont été profondément pénétrés de la culture hellénique se sont trouvés aptes à recevoir et à conserver le Christianisme. Aujourd'hui encore, après dix-huit siècles, la vitalité religieuse se trouve concentrée dans les limites intellectuelles du monde gréco-romain.

L'antagonisme religieux de l'Europe et de l'Orient, commencé avec la mythologie grecque, subsiste encore aujourd'hui. La vieille Asie panthéiste, contre laquelle se révoltèrent les poètes, les sculpteurs, les philosophes et les guerriers d'Athènes et de Sparte, est encore à peine entamée par la conquête chrétienne. L'Asie-Mineure, la Syrie et l'Egypte ont été perdues pour l'Eglise en même temps que pour l'empire romain et la civilisation grecque.

Est-ce parce que la philosophie rationnelle et la critique sont nées dans son sein que l'antiquité païenne et ses traditions semblent constituer un esprit permanent d'opposition à la foi? Mais l'Orient n'a-t-il pas eu ses philosophies; plus nombreuses, plus subtiles, plus subversives que celles d'Athènes? Le scepticisme existe dans l'Inde dès la plus haute antiquité; la philosophie du néant y a été proclamée d'une manière si audacieuse, qu'elle est devenue la base d'une religion. La création de la philosophie est, il est vrai, la grande gloire d'Athènes, mais c'est précisément parce que cette philosophie n'est ni le scepticisme ni le panthéisme. C'est la grande tradition du spiritualisme rationnel; c'est moins une révolte contre les religions qu'une affirmation du droit et du devoir qu'a la raison de poursuivre la vérité

par ses propres voies, et de sa capacité à la posséder. Et cette raison, qui a découvert son origine? qui lui a donné son nom véritable, si ce n'est la philosophie d'Athènes? La plus haute et en même temps la plus populaire expression de la philosophie ancienne, c'est la doctrine de Platon. Le premier parmi les hommes, le disciple de Socrate a proclamé la raison, cette *lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, et l'a nommée du nom de Verbe. L'assentiment, parfois enthousiaste, donné à sa pensée par les premiers Pères n'autorise-t-il pas le monde à voir en lui un précurseur de la vérité chrétienne? Voilà donc l'œuvre de la Grèce dans la philosophie: elle pressent, elle prépare, elle annonce la religion du Verbe.

L'esprit humain, livré à lui-même, ne pouvait rien ajouter à la somme de vérité découverte par le génie grec; pour éclairer d'un jour plus complet et plus pur que la philosophie de Platon les grandes questions de Dieu et de l'âme, il fallait une lumière surnaturelle, il fallait le soleil de l'Evangile. La révélation seule pouvait élever l'homme plus haut que ne l'a fait la sagesse athénienne. Or, la révélation est de Dieu; elle est le plus précieux trésor de l'humanité, mais elle n'est pas son œuvre; elle est pour nous un bienfait, mais non pas un mérite.

La gloire humaine ne peut s'attacher qu'à ce qui est d'origine et d'œuvre humaines. Mais tout ce qui est d'œuvre humaine dans la possession du vrai, du bien et du beau, tout ce qui ne vient pas de la parole même de Jésus-Christ, tout cela dérive, par une incontestable filiation, des grandes œuvres et des grands hommes de la Grèce.

Si, dans les vérités qu'on est forcé de reconnaître au fond des doctrines helléniques, si dans la merveilleuse sagesse de Platon on veut ne voir qu'un écho des traditions de source divine qui circulaient en Orient, si l'on admet que l'esprit humain est par lui-même incapable de s'emparer d'une seule parcelle de lumière, et qu'il ne peut faire autre chose que la recevoir et la transmettre, il lui reste au moins le travail et le mérite de la forme sous laquelle il la transmet. Qu'est-ce qu'une idée qui existe dans le monde sans avoir trouvé sa forme? Celui-là est humainement l'inventeur d'une vérité, qui la revêt d'une expression précise et qui lui donne un nom. Sans doute l'Orient portait dans son sein les germes confus de toutes les grandes idées philosophiques, mais c'est le soleil de la Grèce qui les a fait éclore en vivauts symboles, en formules assez radienses pour illuminer toutes les intelligences.

C'est pourquoi la reconnaissance et la curiosité pieuse du philosophe, de l'artiste et du poète, s'attachent à ce pays comme au premier ancêtre illustre duquel datent les titres de noblesse de l'esprit humain. Athènes est une patrie pour tous ceux qui cultivent le domaine de la pensée. Après le pélerinage au saint tombeau d'où sortit le salut et la vérité religieuse, il n'en est pas de plus cher à l'imagination que celui qui la ramène à ce berceau de la raison, des arts et de la liberté. En revenant d'adorer sur le Calvaire les vestiges de Dieu, il est permis d'aller sur l'acropole vénérer, avec les noms de Socrate et de Platon, de Sophocle et de Phidias, les plus grandes traces de l'homme.

II.

Sans doute, ce n'est pas à la source de l'antiquité grecque que nous irons puiser la vie du cœur et l'enseignement des vertus surnaturelles dont l'âme n'est capable que par l'Evangile ; mais il est des vertus et des lumières dont l'humanité réduite à elle-même garde encore en son sein la puissance ; et, ce flambeau de la droite raison, nul ne l'a porté plus ferme et plus lumineux que le génie antique dans les hautes régions de la morale, de la politique et de l'art.

Si l'antiquité ne nous enseigne pas la perfection intérieure, révélation du Christianisme, elle ne renferme rien qui la nie ; elle a tenu pour mérite et pour vertu tout ce qui nous est donné comme devoir. Si on la juge comme il faut la juger, comme nos siècles chrétiens demandent à être jugés eux-mêmes, sur les grands hommes qui en sont les types, l'antiquité aussi a vénéré la justice, la piété, le dévouement et la pudeur.

Les reproches de corruption adressés à la société païenne ne sont justes qu'à la condition de s'adresser à certaines époques, et d'exempter du moins de leur flétrissure les chastes et sereines productions de l'art grec. Peut-on équitablement englober dans la même accusation les mœurs de la décadence et celles des âges héroïques ? La grossièreté morale des temps primitifs de la Grèce est commune à tous les peuples qui commencent :

et l'on peut dire en faveur de la race hellénique, qu'elle est la première qui repousse franchement la polygamie orientale. Pourquoi reprocher à Homère les mœurs bibliques, et se montrer plus exigeant pour Achille et Agamemnon que pour Abraham et Jacob? Maintenant que les dieux de l'Olympe sont bien morts, on peut sans danger être plus vrai en parlant d'eux que les polémistes des premiers siècles du Christianisme. Jamais ces personnifications des diverses forces de la nature n'ont prétendu enseigner dans leurs unions et dans leurs combats le meurtre et l'adultère, pas plus que ne l'enseignent aujourd'hui la chimie et l'histoire naturelle; et la preuve, c'est que chez les Romains et chez les Grecs des lois très formelles, issues de leurs idées religieuses qui ne faisaient qu'un avec leurs institutions politiques, infligeaient à ces crimes des peines sévères, plus sévères que celles de nos codes.

Ce monstrueux mélange de cruautés et de débauches qui signale les mœurs de l'empire romain est particulier à la nature romaine, qu'il faut distinguer soigneusement de celle des Grecs dans le procès fait à l'antiquité. Il y a certains degrés de la corruption que ne franchissent jamais les hommes doués du sentiment du beau. La débauche comme la cruauté trouva chez les Grecs des limites dans le culte de l'art, et dans un respect de l'humanité, une sociabilité sympathique, qui n'apparaissent dans l'histoire qu'avec le génie athénien. D'ailleurs, quelque réprobation que mérite le relâchement des mœurs païennes, d'autant plus apparent que tout se passait chez ces peuples en plein soleil et que la sensualité n'y rendait pas encore à la vertu l'hommage de l'hypocrisie, nous cherchons encore quel siècle, quelle

nation moderne, du haut de sa pudeur immaculée, a le droit de jeter la première pierre au siècle de Périclès. Sans doute, auprès de l'idéal chrétien tout n'est que grossièreté dans les mœurs antiques; mais chez quel peuple et dans quel temps trouvez-vous jusqu'à ce jour la pratique de l'idéal chrétien? Serait-ce dans ce moyen-âge si naïvement célébré par nos fantaisistes comme l'âge d'or du Christianisme? Lisez donc seulement l'Histoire des Croisades, ces grands actes d'enthousiasme et de foi religieuse bien innocents à coup sûr de tout levain de rationalisme; suivez d'Europe en Asie ces fermes croyants dont nous sommes les fils, aux lueurs des incendies, aux traces du pillage, du massacre et du viol exercés chez des nations chrétiennes, parmi les querelles intestines et les débauches au milieu desquelles se fondaient ces immenses armées avant d'avoir aperçu les murailles de la sainte Cité. Venez, après cela, fulminer contre les querelles des Grecs devant Troie, et reprocher à Homère Hélène et Briseis!

Passez de l'histoire à la poésie, et poursuivez la comparaison morale à travers les innombrables épopées chevaleresques du douzième et du treizième siècle, y compris le cycle tenu pour mystique du saint Graal, à travers les fabliaux et les sirventes et même les légendes monacales, et venez nous parler ensuite du danger que court la jeunesse à lire Homère, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Platon et Démosthènes!

On serait dans le vrai en disant, au contraire, que s'il existe une poésie chaste, saine, fortifiante, pure de toute excitation maladive, sereine comme la raison, vigoureuse comme l'héroïsme, c'est la poésie des Grecs. Il n'est pas possible à l'imagination de l'artiste d'entrer

dans la région du vrai beau et de l'idéal sans se dépouiller des souillures qui sembleraient les plus inhérentes à son siècle et même à sa propre vie.

Du moment où nous abordons la sphère de l'art, le domaine du beau, la Grèce n'a plus à soutenir de parallèle; elle y règne souverainement, d'une royauté aussi pure que le rayonnement immatériel de l'idéal. Plaignons, sans leur répondre, ceux qui discuteront la chasteté des marbres de Phidias. Or, cette beauté forte et paisible de la statuaire, c'est la beauté propre à la poésie, à toute la littérature des Grecs.

III.

S'il est permis, même à l'impartialité du philosophe, de choisir entre les divers moments de l'histoire, pour l'entourer d'une prédilection particulière, celui où l'humanité lui semble avoir possédé dans le plus juste équilibre la beauté, la force et même le bonheur, à plus forte raison l'artiste et le poète peuvent-ils avouer hautement leur enthousiasme pour l'époque hellénique. La Grèce représentera éternellement, entre les diverses périodes humaines, la période de l'art, le règne de la beauté. Tout chez elle, religion, morale, arts mécaniques, législation, héroïsme, philosophie, tout s'assujettit aux conditions du beau, tout prend la forme de poésie. Homère est le vrai législateur des Grecs, comme Moïse celui des Hébreux. Le but que poursuit la Grèce dans ses institutions et ses guerres, c'est de s'ordonner tout

entière sur le plan de l'Iliade. L'autorité d'Homère règle encore, au bout de plusieurs siècles, les contestations entre les cités et les familles de la Grèce : la plus haute prétention des héros de l'histoire, c'est de réaliser en eux les types du poète. Ils aiment le pouvoir et la gloire, non par besoin d'orgueil, mais par amour de la beauté. La valeur guerrière, le génie politique, l'ambition qui partout ailleurs, à Rome surtout, ne seront que la flamme intense des passions égoïstes et des instincts féroces, apparaîtront dans l'âme du héros grec comme une forme plus énergique et plus ardente du culte de l'idéal. Pour faire de lui-même et de son nom une œuvre aussi belle, aussi admirée que les figures d'Homère ou de Phidias, le guerrier veut être brave comme Achille, le magistrat sage comme Ulysse ou Nestor.

Quand la Grèce, après avoir refoulé l'invasion de l'Orient dans les guerres médiques, eut conquis la perfection de son propre génie; lorsqu'elle eut produit ses poètes, ses artistes, ses philosophes, ses orateurs et ses capitaines, parvenue à ce moment de la maturité où les nations éprouvent le besoin de répandre au dehors leur influence et de créer à l'image d'elles-mêmes, elle dut se résigner à concentrer les forces divergentes de ses républiques entre les mains d'un seul chef, pour attaquer et vaincre l'Asie sur son propre territoire et jusqu'au bord des fleuves mystérieux de l'Inde. Alors le génie grec se personnifia dans un homme. La Grèce, c'est-à-dire la beauté, la jeunesse éternelle, l'héroïsme et la poésie, la Grèce ne pouvait accepter qu'un maître beau, jeune, héroïque, et né comme elle de la poésie. Alexandre parut : fils de Jupiter comme les antiques demi-dieux, héritier d'un roi, nourri par un philosophe, mais par-

dessus toutes choses engendré d'Homère. Chef des Grecs à dix-neuf ans, il part à leur tête pour conquérir l'Asie, emportant dans une cassette d'or l'esprit et le plan de ses guerres, le conseil de ses dieux, l'âme de ses soldats, le génie de la Grèce, en un mot, c'est-à-dire l'Iliade et l'Odyssée d'Homère. Il parcourt l'Orient, victorieux et clément comme un immortel, fondant des cités jusqu'au bord de l'Indus et du Nil, et distribuant chez les peuples consolés de leurs défaites les disciples de Phidias et de Platon. Sans doute les passions fougueuses de la jeunesse et de l'héroïsme ont mêlé quelques ombres à la splendeur de cette belle vie terminée à trente-deux ans; mais quelle auréole de générosité, de beauté, de poésie rayonne autour de cette figure, la seule aimable entre toutes les figures de conquérants ! Roi par la naissance et non par l'usurpation, imposant la suprématie à la Grèce par le génie et par la clémence, son ambition, c'est de terminer la vieille querelle de la Grèce et de l'Asie commencée sous les murs de Troie, de livrer l'Orient au génie des poètes, des artistes et des philosophes, qui déborde des étroites limites de la péninsule hellénique ; et, comme si sa mort devait témoigner, comme sa vie, que l'esprit de conquête aurait été, une fois et dans l'âme d'un héros grec, pur de tout égoïsme de personne ou de race, il expire en léguant l'empire du monde, non pas à ses plus proches, non pas aux plus forts, mais au plus digne.

C'est une étude morale bien curieuse à poursuivre dans l'histoire de l'antiquité païenne, que la comparaison de l'héroïsme grec et de l'héroïsme romain. La distinction profonde à faire entre les deux races y devient plus manifeste encore que sur d'autres terrains où elles semblent

offrir d'abord plus de dissemblances. Cette division faite entre la Grèce et Rome de la royauté de l'esprit et de l'empire matériel, confessée par Virgile lui-même devant Auguste, éclate à propos des capitaines et des politiques des deux pays comme à propos de leurs philosophes et de leurs poètes. Si l'on nous demande dans lesquels l'humanité nous a paru plus belle, plus noble, plus digne d'amour, nous ne saurions hésiter. Rapprochez de la figure d'Alexandre celle de César, qui apparaît à un moment de l'histoire romaine analogue à celui où Alexandre vient couronner l'histoire grecque. Comme toutes les circonstances de la vie et du caractère, jusqu'au dernier jour, mettent entre eux la différence qui sépare l'héroïsme fondé sur l'amour du beau, de l'ambition du pouvoir acharnée aux résultats positifs de la gloire !

N'en déplaise au siècle d'Auguste : le fondateur de l'empire romain, quel que soit l'échelon de grandeur militaire sur lequel il repose, au-dessus ou au-dessous d'Alexandre et d'Annibal, si les lois du beau moral sont applicables aussi aux gagneurs de batailles et aux chefs de dynasties, n'est pas moins dépourvu de toute autre grandeur que celle de l'égoïsme du Titan. C'est le type colossal de l'ambition qui n'a de borne dans aucun sentiment, de principe dans aucun idéal. Quelle est, dans la conscience de César, le point de départ de ses aspirations à gouverner Rome et le monde? Est-ce, comme chez Alexandre, le poétique enivrement que lui a versé quelque Iliade romaine? Est-ce le rêve de trancher avec éclat, au profit de la grandeur de Rome, la querelle de l'Europe et de l'Asie commencée au pied des murs d'Ilion? Non : tout est plus simple, plus positif, plus

pratique, plus conforme à la sagesse romaine, dans les ressorts du génie de César. Il éprouve cet immense appétit de domination, de richesses et de volupté qui commence à remplacer chez ses concitoyens le rude mais noble orgueil des vertus républicaines. Perdu de dettes, de concussions et de rapines, complice de Catilina, moins la franchise et l'audace, associé, lui patricien, avec les instigateurs de la guerre servile, prostitué aux plus honteuses débauches, voyant contre lui dans Caton tout ce qu'il y avait de grandeur morale, dans Cicéron tout ce qu'il y avait de haute intelligence à cette époque, s'appuyant, pour refaire sa fortune, sur ce tas d'hommes perdus de crimes qui, *si tout n'est renversé, ne sauraient subsister:* pour échapper à toutes les hontes, il fallait qu'il devînt maître du monde; il avait à opter entre les Gémonies et le Capitole; il avait à faire du nom de César le titre des chefs d'empire, pour qu'il ne restât pas, au-dessous de Catilina, la flétrissure des impurs fauteurs de la démagogie.

Le génie militaire de César dans ses guerres des Gaules est impitoyable, féroce, sans générosité comme le caractère romain; la prudence, le calcul politique l'adoucissent dans les guerres civiles, mais son plus noble sentiment reste encore, celui qui fit le ressort de toute œuvre romaine, c'est-à-dire l'orgueil. Ne cherchons pas en lui d'autre idéal que le besoin de dominer; il l'assouvit, non pas sur un monde rival, mais sur les institutions de son pays, et sa grande œuvre c'est d'avoir organisé la décadence de Rome.

A ceux donc qui admirent la force, abstraction faite de son but et de son principe moral, nous laissons le culte de César et de sa fortune. La domination pour elle-

même, pour les fruits d'orgueil et de volupté qu'elle rapporte, tel fut le mobile du fondateur de l'empire et celui du génie romain :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento :
> Hæ tibi erunt artes....

Cet art romain, c'est aux ambitieux à l'étudier et à le pratiquer. Vous, philosophes et poètes, conquérants pacifiques des âmes, ouvriers des beautés éternelles, feuilletez nuit et jour les sublimes exemplaires de l'homme que vous offre le monde grec ; à vous de gouverner les intelligences par la puissance impersonnelle et divine de la vérité, de les soumettre à l'attrait purifiant du beau ; peuplez de vos chastes et sereines créations les royaumes sans bornes de l'idéal : telle est ici-bas votre mission, telle fut l'œuvre éternellement durable de la Grèce.

IV.

Sur le terrain de la poésie et de l'art, discuter la prééminence du génie grec, c'est déjà la méconnaître. La beauté comme la lumière s'affirme assez d'elle-même ; aveugle qui ne la voit point. « Seule, a dit Platon, la beauté a reçu en partage d'être à la fois la chose la plus manifeste comme la plus aimable (1). » Ainsi en est-il

(1) *Le Phèdre ou de la Beauté.*

du droit des Grecs à la royauté de l'art; c'est le plus manifeste comme le plus aimable de tous les droits. La beauté, en effet, c'est le caractère de la Grèce tout entière : religion, philosophie, héroïsme; mais elle éclate surtout en rayons triomphants sur ses édifices, sur ses statues, et dans ses livres.

Le beau a sa définition rigoureuse dont la formule peut varier suivant la terminologie de chaque écrivain, mais dont le sens est le même dans toute saine philosophie. Dans le monde où règnent la fantaisie individuelle, l'esprit de système et d'école, ou le caprice de la mode, chaque homme définit le beau selon sa manière de le sentir, chaque artiste selon sa manière de l'exprimer. La Grèce aussi nous a laissé une définition du beau qui dérive de sa manière de comprendre et de pratiquer l'art: mais il se trouve que cette définition qu'elle nous en donne par la bouche du divin Platon renferme à la fois le caractère et la règle dont l'art grec ne s'est jamais écarté, et la vérité immuable en matière d'art, la loi éternelle du beau. Cette formule, *le beau est la splendeur du vrai*, que Platon a trouvée dans la raison innée et indépendamment du témoignage capricieux des sens, elle ressort également de l'observation et de l'expérience cherchant à extraire des faits la loi qui préside à toutes les œuvres des artistes et des poètes grecs.

Le caractère de l'art grec est cette beauté universelle, immuable, rationnelle en un mot, qui plane au-dessus de toutes les nuances, de tous les détails de physionomie que chaque nation et chaque époque peuvent y ajouter; ce n'est pas l'idéal de telle société, de telle religion, c'est l'idéal humain dans son essence la plus générale. Sous tel ou tel nom de leur pays et de leur

temps, la sculpture et la tragédie grecques ont dressé la statue de l'homme éternel. Aux esprits tourmentés de notre âge qui se plaignent du calme et de la sereine immobilité de ces lignes, nous dirons que cette paix impassible est le caractère même de l'éternité. L'ordre est la loi suprême de toute création durable; toute expression, tout mouvement dont la violence indique une infraction, même commençante, à cette loi de l'ordre, à cette subordination dans laquelle la raison doit tenir autour d'elle les éléments inférieurs, doivent être répudiés par l'artiste qui veut donner à son œuvre le cachet de l'immortalité. Prenons-y garde, le pathétique excessif, réclamé par notre sensibilité moderne surexcitée et blasée à la fois, touche à la contorsion. La saine jeunesse des Grecs autant que leur génie rationnel, ordonné, géométrique dans l'acception divine du mot, les garantissait des fascinations de cet art extatique et convulsionnaire, dernière ressource de la vieillesse des nations. Sans doute l'art grec a fouillé moins profondément dans la nature humaine, il n'a pas disséqué, comme notre poésie moderne, les dernières fibres du cœur; il a connu l'anatomie, mais sans l'étudier sur l'écorché. Les poètes grecs ont vu l'homme et le monde avec leurs yeux, avec une vue perçante, mais non pas à travers le microscope; ils ont vu, en un mot, tout ce qui doit être vu pour être représenté dans les conditions du beau, mais rien que cela. Tout ce que l'art a prétendu conquérir depuis, tout ce qu'il a ajouté de pathétique et d'émotion à son domaine, est étranger à cette région calme, pure, immuable du beau rationnel, de cette beauté qui est de tous les lieux et de tous les temps.

Par une distinction aussi juste que profonde, on a séparé le beau du sublime. Le beau est la condition habituelle, nécessaire, de l'œuvre d'art; elle est possible à réaliser d'un bout à l'autre du poème ou de la statue; le beau réside et dans l'ensemble et dans chaque partie. Il est de l'essence du sublime de n'apparaître qu'à certain moment, à certain trait; il réside dans un mouvement, dans une expression, toutes choses fugitives de leur nature; c'est un geste, c'est un regard, c'est un cri, tout cela est transitoire; mais la beauté est persistante comme la substance même qu'elle a revêtue de sa forme. La beauté est une clarté sereine, égale, immobile; le sublime est un éclair. Le sublime ne peut pas plus composer une œuvre d'art à lui tout seul, qu'un ou plusieurs éclairs, si répétés et si lumineux qu'on les suppose, ne peuvent constituer le jour. Toute œuvre de poésie, une tragédie, je suppose, peut et doit être belle dans son ensemble et dans ses détails; elle ne peut être sublime que par intervalles. Imaginez un poème de deux mille vers, lequel quatre fois dans chaque alexandrin rayonnerait d'un trait sublime comme les trois syllabes du *qu'il mourût!* Le sublime est donc impossible à l'état continu; il n'est pas la loi nécessaire, la règle infaillible de l'art. Le sentiment du sublime tient à celui de l'infini, et l'intelligence humaine, sous peine de se détruire, ne peut prétendre ici-bas se placer perpétuellement dans le sentiment de l'infini.

L'art moderne, on l'a dit aussi avant nous, se distingue de l'art ancien par la fréquence du sublime et par l'expression qui fait appel en nous au sentiment de l'infini. Cela est vrai; mais c'est à la condition d'éveiller aussi en nous le sentiment de la douleur, du

combat des principes contraires, du désordre en un mot. Aussi l'art moderne manque-t-il de ce calme, de cette harmonie, de cette admirable ordonnance, de ces proportions irréprochables, de cet ensemble rationnel qui constituent le beau. L'art moderne cherche le plus souvent ses effets dans le contraste, dans l'antithèse, dans la dissonnance. Il a besoin de se charger de plus de détails, il analyse davantage. En réalité, depuis les Grecs l'art ne s'est enrichi que de nuances, de dissonnances et de contrastes; c'est une richesse, mais une richesse dont il faut user sobrement, sous peine de la ruine et de la décadence.

L'art moderne a plus d'expression et de pathétique poignant que l'art ancien, nous l'admettons. La tête de l'homme mûr, avec les traces qu'y laissent les travaux et les passions, est incontestablement plus expressive, plus pathétique que la tête de l'adolescent; elle offre plus de détails à modeler; sa physionomie présente des contrastes, des dissonnances très propres à l'effet, et, disons-le, beaucoup plus faciles à rendre que la beauté simple, unie, placide de la jeunesse. Une figure de jeune femme a toujours passé pour ce qu'il y a de plus difficile dans la peinture. Il est plus aisé d'imiter exactement des rides, que de copier un front jeune et pur. Osons le dire, tous ces détails nouveaux, cette analyse plus profonde, cette expression plus passionnée et plus sublime, ces contrastes d'où jaillit un éclair d'infini, tous ces progrès faits par les modernes dans la représentation de l'homme, ne sont pas autre chose que les attestations des ravages que les ans ont creusés sur la figure et dans le cœur humains. En résumé, l'art moderne, et j'entends par là celui du moyen-âge et le nôtre, n'a pas fait autre chose que

d'ajouter quelques rides à la beauté sereine et calme, à l'adorable jeunesse des types grecs.

Mais, me dira-t-on, les cathédrales, Dante et Shakespeare, Raphaël et Michel-Ange! Je protesterai d'abord de ma profonde admiration pour ces grandes choses, et même d'une sympathie personnelle très prononcée pour l'expression du pathétique, du sublime, de l'infini. J'ajouterai, maintenant qu'il est de mode d'écraser l'admiration des anciens du nom d'admiration de collége, que pas un mortel de dix-sept ans ne sortit jamais du Lycée emportant plus que moi l'exécration cordiale des Grecs, des Romains, du rudiment et de la robe universitaire; j'ai détesté la porte du collége à l'égal des portes de l'enfer, ὁμῶς αΐδαο πύλησιν, comme dit Achille. Aujourd'hui encore ce souvenir me fait frémir d'horreur, et je ne recommencerais pas les dix années de ma vie d'écolier au prix des grandeurs réunies d'Alexandre et d'Homère, de Phidias et de Platon. J'ajouterai encore que, loin d'avoir ignoré la réaction romantique et religieuse, j'ai vécu avec enthousiasme dans son sein; que, sans avoir dansé la carmagnole autour du buste de Racine à la première représentation d'*Hernani*, j'ai plus tard piétiné sur la perruque classique avec autant de délire que le plus échevelé de mes camarades de l'école de droit. J'ai acheté mon initiation à la doctrine du progrès. Aussi je cherche d'où pourrait me venir ma prédilection rétrograde pour l'art grec, d'autre part que du développement normal de l'intelligence et du goût et de la maturité de la raison. Je sens ardemment la sublimité de Dante, de Shakespeare et des Pères de l'Eglise, mais je sens aussi que l'infini et le sublime ne peuvent pas faire le régime habituel de l'intelligence, pas plus qu'ils ne sont la règle de l'art. So-

phocle, Phidias et Démosthènes se contentent d'être beaux ; et la lumière du beau peut éclairer l'esprit à toutes les heures, sans l'éblouir et l'aveugler comme les lueurs de la foudre. C'est pourquoi, quand je cherche dans l'histoire de l'art un monument dont les œuvres puissent servir de type et de modèle, et d'où l'on puisse extraire ce qui est la règle et l'état nécessaire et normal, je remonte à Sophocle et à Phidias. Sous le soleil paisible de la Grèce, mon regard est plus net, ma raison plus lucide qu'à travers les clartés fulgurantes du moyen-âge et de Shakespeare. Je puis m'asseoir des jours entiers au milieu des figures reposées de Phidias, et au bout de quelques minutes je sens mes muscles disloqués par les sublimes contorsions de Michel-Ange. Lorsque Dante lui-même m'a transporté entre Lucie et Béatrix au milieu de ses visions éblouissantes, après les premiers enivrements de l'hallucination, l'instinct même de la conservation pousse mon esprit à chercher une atmosphère moins subtile et à descendre précipitamment de ces hauteurs vertigineuses.

Que sera-ce donc si vous demandez à l'étude des monuments de la poésie, de l'éloquence et des arts dans le passé, non plus seulement les modèles et les conseils qui doivent aider l'inspiration de vos artistes, non plus seulement les jouissances et les consolations de l'intelligence mûre, mais la nourriture même que doit s'assimiler l'esprit naissant, l'hygiène et la gymnastique qui doivent le développer dans sa forme et sa beauté normale ? Essayez donc de soustraire la jeunesse au rationalisme des Grecs et des Latins ; mettez-la au régime mystique du moyen-âge, faites-lui respirer habituellement le sublime et l'infini de la poésie et de l'éloquence théologiques ; faites-lui, ainsi, chercher la lucidité de sa raison, la

détermination de ses idées, les formes de son langage, dans l'éblouissement de la vision et de l'extase, dans le vague et l'indéfini de la fantaisie, dans les caprices d'une forme sans géométrie et sans rhythme! Je ne sais pas si, en donnant pour atmosphère à l'esprit du jeune homme la sublimité moderne au lieu de la beauté antique, vous ferez avec les plus robustes des saints et des hommes de génie; mais j'ai grand' peur que vous ne fassiez des hallucinés ou des idiots avec chacun de ceux dont la simplicité offrait du moins l'étoffe d'un homme raisonnable.

En matière d'enseignement comme en matière d'art, nous que la Muse romantique a nourri, nous ne cesserons pourtant jamais de répéter avec autant de conviction que les maîtres du vieux Parnasse :

Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Puisque nous sommes en voie de paganisme, et en même temps coupable au premier chef envers la doctrine du progrès, osons un suprême et dernier sacrilége en faveur de l'art grec. S'il est une question aujourd'hui jugée, c'est la supériorité du moyen-âge dans l'architecture. Quelles avalanches de mépris n'ont pas été déversées, du haut des flèches gothiques, sur l'humble fronton grec! Il est certain que les tours de Notre-Dame ont beau jeu contre la Bourse et la Madeleine. Mais, d'abord, la Madeleine et la Bourse ne sont pas plus le temple de Thésée et le Parthénon que Luce de Lancival et Lebrun ne sont Pindare et Sophocle; ensuite, le procès a-t-il été bien et dûment instruit entre le Parthénon lui-même et

Notre-Dame? Les classiques les plus encroûtés se sont hâtés de passer condamnation de l'antiquité grecque en matière d'architecture. Depuis que la poésie avec Victor Hugo, l'histoire avec Aug. Thierry et Michelet, ont eu réhabilité le moyen-âge et les cathédrales, il s'est levé toute une armée de gens convaincus qu'ils avaient découvert, que dis-je? édifié de leurs propres mains les églises gothiques, et qui s'en sont emparés comme de leur chose. Du milieu des arceaux, des ogives, des rinceaux, des flèches, des balustres, des guivres, des goules, des clochetons, des tourelles, un si bruyant hosannah s'est mis à carillonner qu'il n'y a plus eu de place pour la voix humaine, et la discussion a été étouffée. Les classiques consternés baissent la tête au seul nom de l'ogive. Le bourdon Notre-Dame a décidé la querelle des anciens et des modernes.

Il eût fallu, il y a soixante ans, un grand courage pour soutenir devant les artistes et les lettrés que l'architecture gothique n'était pas une œuvre de barbarie et Shakespeare *un sauvage ivre*, comme l'appelle Voltaire. Soutenir aujourd'hui que le Parthénon est plus beau que la cathédrale de Reims, de Strasbourg ou de Cologne, c'est une audace révolutionnaire qui demanderait une plume vraiment héroïque; nous ne l'oserons jamais. Sans compter la librairie des frères Gaume; l'Institut lui-même, l'Ecole des Beaux-Arts et l'Ecole normale, et qui sait! peut-être aussi l'Ecole d'Athènes, se dresseraient contre nous pour nous crier anathème. Cependant si, après avoir déclaré que nous sentons nous-même jusqu'à la moelle des os le mystérieux frisson qui descend du haut des voûtes ogivales; que nous entendons comme un autre les murmures de l'infini courir entre les piliers avec les

soupirs de l'orgue, ainsi qu'ils courent à travers les sapins avec ces orages tant désirés qu'implorait la douleur de René; qu'au pied de ces flèches gothiques qui s'élancent dans le ciel comme la prière, notre âme aussi a souhaité les ailes de la colombe ou de l'aigle pour s'élancer d'un vol éperdu dans la sphère de l'idéal, après cette énergique et sincère protestation, nous nous permettrons de dire :

Que nous éprouvons aussi, en faisant le tour d'une cathédrale et en la considérant en plein soleil, à l'aspect de ces arcs-boutants, de ces aiguilles, de ces terrasses d'inégale hauteur, de ces lignes droites et courbes qui se croisent et s'entre-choquent dans tous les sens, quelque chose qui nous gâte le sentiment de l'infini par celui de l'inachevé; et, pour peu que l'intelligence prenne alors en nous le dessus sur le sentiment, il nous semble que nous sommes en face d'une énorme bâtisse encore en construction et sans ordonnance apparente, à laquelle sont encore suspendus les échafauds, les poulies et les cordages à travers lesquels circulent les maçons et leurs aides. Outre qu'il n'y a presque pas au monde de cathédrales gothiques réellement terminées, il n'y en a pas une seule qui ait l'air d'être achevée; et cet aspect d'inachèvement, l'indétermination de ce rhythme architectural si vague et qui n'éveille aucune idée d'ordre, de proportion et de symétrie, offre quelque chose de douloureux à l'esprit. Ce besoin d'ordre, de clarté, de précision, ce sentiment d'une mesure arrêtée, d'une mélodie franche, d'un accord complet entre le tout et les parties, en un mot toutes ces notions diverses qui constituent la notion du beau, restent hésitantes et bouleversées, et la jouissance que l'on éprouve a quelque chose d'inquiet et

de maladif. Au lieu de se trouver transporté dans la région sereine de ce qui est éternel et divin, on sent trop, à cette admiration mélancolique et poignante, que l'on reste enchaîné dans la vallée de larmes.

Etudiez au contraire le temple grec : quelle ordonnance harmonieuse, quelle exactitude dans les proportions, que de grâce et de sévérité à la fois dans ces lignes calmes et reposées! Là, point d'ambition démesurée, de jets irréguliers et qui n'aboutissent pas ; sans prétendre à rien de gigantesque et de surhumain, l'art fait naître en vous le sentiment de l'éternel et du divin par celui de la perfection et du repos. Il n'a pas aspiré à donner une forme et un rhythme à ce qui est sans limite et sans nombre, à exprimer ce qui n'a pas de nom dans la langue des hommes et de représentation possible dans la matière ; mais tout ce qu'il veut exprimer, il le dit clairement, tout entier, sans rien laisser désirer à la raison, sans tenir l'intelligence dans une hésitation douloureuse ; et, pour n'avoir eu qu'une intention sage, qu'une ambition tout humaine, il nous épargne le douloureux témoignage des intentions avortées et le triste aspect d'une œuvre vieillie avant d'être achevée. Voyez, sur l'acropole d'Athènes, s'élever les colonnes du Parthénon comme de belles vierges rangées en ordre à la procession des Panathénées ; elles portent leurs gracieux chapiteaux comme des corbeilles de fleurs. Dans cette lumière étincelante et pure du ciel de l'Attique, les angles des frontons se découpent nettement, tous les détails des métopes et des frises restent dans leur élévation à portée de l'œil humain, et les immortelles sculptures de Phidias se déroulent devant vous. L'imagination ne saurait rien ajouter à cet ensemble qui n'en rompît l'harmonie ; la raison la plus géométrique et la

plus sévère n'y saurait rien retrancher ; vous le sentez, et vous avez l'idée de la perfection ; cela est complet en soi comme l'existence d'un Dieu. Aucun mouvement violent, aucune audace de la pierre ne vous inquiète sur la solidité de l'édifice ; il est assis dans un repos majestueux qui vous fait concevoir l'éternité. La perfection et l'éternité, n'est-ce pas là le caractère du divin? c'est celui de la beauté des monuments grecs. Aussi, au lieu de goûter cette beauté dans la région tumultueuse et maladive du sentiment, nous la percevons dansla sphère immuable et sereine de l'esprit. Ce mélange de souffrance et de mélancolie qui accompagne en nous l'aspect des œuvres de l'art moderne, est exclu de la contemplation de la beauté grecque. Nous éprouvons devant elle une entière satisfaction, une joie calme et profonde ; et c'est alors, et alors seulement, que l'art nous arrache à la terre et nous transporte au sein des félicités olympiennes, dans ce monde où la passion n'entre pas et qu'habite seule l'auguste raison. « Là seulement nous retrouvons le souvenir « de ce que notre âme a vu dans son voyage à la suite « de Dieu, lorsque, dédaignant ce que nous appelons « improprement des êtres, elle élevait ses regards vers le « seul Être véritable...... La beauté était toute brillante « alors que, mêlées aux chœurs des bienheureux, nos « âmes à la suite de Jupiter contemplaient le plus beau « spectacle ; quand, jouissant encore de nos perfections et « ignorant les maux de l'avenir, nous admirions ces « beaux objets *parfaits, simples, pleins de béatitude et* « *de calme*, qui se déroulaient à nos yeux au sein de la « plus pure lumière, non moins purs nous-mêmes et « libres encore de ce tombeau qu'on appelle le corps. »

Cette beauté *parfaite*, *simple*, *pleine de béatitude et*

de calme, dont parle ici Platon, c'est la beauté qui caractérise l'art grec; et c'est à cause de cette simplicité, de ce calme, de cette perfection rationnelle, exempte des violences de la passion et des surcharges de la fantaisie, que les œuvres de la Grèce doivent éternellement présider à l'éducation des artistes et des poètes. La Grèce et le Christianisme, voilà les deux sources éternelles où doivent puiser l'intelligence et le cœur. L'homme moral ne saurait exister en contradiction avec le Christianisme, l'artiste n'existe pas en contradiction avec les lois du beau tel que la Grèce nous l'a révélé.

En tête de ce livre admirable, dans lequel il résumait naguère les doctrines du haut spiritualisme qu'il enseigne à la France depuis trente-cinq ans, l'illustre maître de la philosophie au dix-neuvième siècle écrivait ces belles paroles : « N'écoutez pas ces esprits superficiels qui se « donnent comme de profonds penseurs parce que, après « Voltaire, ils ont découvert des difficultés dans le « Christianisme : vous, mesurez vos progrès en philoso- « phie par ceux de la tendre vénération et de la recon- « naissante sympathie que vous ressentirez pour la reli- « gion de l'Evangile (1). » S'il nous était permis de nous emparer de cette magistrale et saisissante formule pour y déposer à l'adresse du poète le suprême conseil de l'art comme M. Cousin y a déposé pour tous les hommes droits de volonté le suprême conseil de la philosophie, nous dirions à tous ceux qui cherchent sincèrement le beau : Ne vous mettez pas à la suite de ces imaginations déréglées qui se donnent comme puissamment créatrices,

(1) Victor Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, Avant-propos.

parce qu'après Dante, le moyen-âge et Shakespeare, elles ont découvert qu'il existe une poésie et des nuances de sentiment propre aux temps modernes; vous, mesurez vos progrès dans l'art à l'intelligente admiration que vous ressentirez pour la poésie de la Grèce.

V.

Il existe dans notre littérature un âge où ces lois éternelles du beau, ces principes d'ordre, de simplicité, de savante précision que nous a transmis le génie grec ont été appliqués à l'expression des sentiments modernes sans en restreindre la sublimité et le pathétique, et sans fléchir eux-mêmes sous les violences de la fantaisie. Les manifestations du cœur humain agrandi par le Christianisme, l'intelligence enrichie par mille ans d'investigations, ont alors revêtu sous la main de nos poètes cette forme pure, calme et sévère dont le ciseau grec avait tracé les contours; et le métal plus ardent coulé dans ce moule inflexible ne l'a pas fait éclater. Toutes ces délicatesses, dont le spiritualisme religieux et chevaleresque du moyen-âge avait nuancé la physionomie de nos héros, la main savante des poètes du dix-septième siècle a su en colorer les types sévères de la tragédie antique et les rendre nos contemporains par les passions et les idées, sans leur faire perdre ce caractère d'universalité, d'éternité, qui nous fait reconnaître en eux l'homme de toutes les nations et de tous les temps. Le dix-septième siècle a réalisé dans la juste et difficile mesure cette al-

liauce de l'esprit moderne et de la forme antique, imposée à toute œuvre littéraire qui veut à la fois agir vivement sur la sympathie d'une génération et se conscrver solidement dans la raison de tous les siècles. Ceux qui ont reproché à nos grands poètcs du siècle de Louis XIV de répéter les Grecs et les Romains, se sont laissé prendre à l'apparence. Le Cid, Polyeucte, Andromaque, Phèdrc, Athalie reproduisent sans doute la tragédie grecque par l'unité de la composition, la beauté de l'ordonnance, la clarté de la pensée, la noblesse et l'idéale élévation des caractères ; mais, sous ces formes si antiques par la simplicité et la pureté du dessin, quel spectateur assez peu clairvoyant n'aperçoit pas vivants et agissants l'âme chrétienne et l'esprit chevaleresque ? Le dix-septième siècle reste le grand siècle littéraire de notre nation et des temps modernes, en vertu des mêmes principes qui ont fait de l'époque athénienne la grande époque de l'humanité. Les poètes et les orateurs de Louis XIV ont obéi aux mêmes lois de l'art que Sophocle et Démosthènes ; c'est pourquoi la littérature française partage l'universalité de la littérature ancienne.

D'autres causes que celle qui dérive d'une conception du beau commune à ces deux époques, out contribué à faire d'elles les deux moments suprêmes de l'esprit humain sous le paganisme et sous la religion chrétienne. Plusieurs appartiennent à l'histoire politiquc ; nous en ferons ressortir une seule, parce qu'elle est d'un ordre purement intellectuel. Les grands hommes du siècle de Périclès et du siècle de Louis XIV parurent à ce moment de la vie religieuse de leur pays où le respect de l'autorité et des traditions s'allie encore avec la liberté naissante de l'esprit. Or il n'y a pas d'art sans libcrté, pas plus que sans

traditions. Ce n'est pas aux moments de foi naïve pas plus qu'à ceux de critique révolutionnaire qu'apparaissent les grandes œuvres d'art ; c'est aux époques de croyance raisonnée, de liberté respectueuse. L'art a une vie et des lois qui lui sont propres ; il n'existe pas encore quand l'artiste ne fait qu'écrire sous la dictée du sacerdoce, comme en Egypte, comme dans notre moyen-âge et dans celui de la Grèce. C'est au moment où la France et la Grèce sont affranchies des servitudes de leur moyen-âge, sans l'être du respect des traditions, qu'elles ont enfanté leurs monuments durables.

La Grèce elle-même apparaissant à la vie à ce moment où l'esprit humain, écrasé sous le sentiment religieux au sein du panthéisme oriental, se relève dans la conscience de sa personnalité et de sa liberté et ne garde plus la tradition que volontairement, la Grèce, dans l'ensemble de l'histoire, représente par excellence l'âge du splendide épanouissement de l'art. Quelles que soient les phases que l'humanité traverse encore avant d'achever sa destinée, toutes les fois qu'on voudra se reporter par la pensée à l'heure précise de l'éclosion du beau pour surprendre les secrets de sa végétation sublime, il faudra se placer dans Athènes entre Sophocle, Phidias et Platon. Mille sciences nouvelles sont nées depuis lors et naîtront encore ; le cœur s'est enrichi de mille fibres plus délicates, l'intelligence a franchi mille horizons nouveaux dans le monde des idées : eh bien ! toutes les fois qu'on songera à revêtir ces faits nouveaux, ces sentiments, ces idées du caractère de la beauté et des formes de l'art, c'est aux artistes grecs qu'il faudra demander le secret des créations éternelles. Plus vous serez réellement nouveau par la pensée, plus vous aurez la véritable originalité, la puis-

sance maîtresse d'elle-même qui s'exprime dans des créations claires et précises, et plus vous serez pareils aux Grecs, et plus facilement vous accepterez dans l'art les lois qu'ils ont observées.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

a dit André Chénier. Ce vers renferme à lui seul toute la théorie de l'art. Certes, sous peine d'être sans âme, notre poésie doit avoir une âme chrétienne. Qui pourrait d'ailleurs, avec la plus ferme volonté, faire abstraction de trois mille ans de vie morale, pour répéter mot à mot la muse d'Homère? Mais, à vos sentiments si dégagés qu'ils soient du monde matériel, si délicats, si fluides, si éthérés qu'ils s'exhalent de votre cœur, si rapides qu'ils s'élancent dans leurs aspirations infinies, il faut une forme visible pour qu'ils se communiquent aux autres hommes à travers l'espace et la durée; pour les transmettre à votre siècle et aux âges futurs dans les conditions durables de l'art et de la poésie, il faut les condenser en une substance arrêtée dans ses contours. Cet art de tracer les contours, vous ne l'apprendrez jamais bien que du ciseau d'Homère et de Phidias. Allez nourrir votre âme de la vie de l'intelligence et du cœur aux sources sacrées de l'Evangile; mais, si vous voulez animer du souffle de cette âme une forme durable, en faire une œuvre d'art, demandez aux maîtres grecs la solide substance qui doit en conserver les parfums. Nous vous dirons, si nous osons laisser parler nos vers après ceux d'André Chénier, que vous aurez réuni toutes les grandes conditions de la poésie moderne le jour où l'on pourrait dire de votre œuvre :

Beau vase athénien plein de fleurs du Calvaire.

Peut-être la poésie sobre et sévère du dix-septième siècle a-t-elle laissé à la nôtre quelques filons inexplorés des sentiments humains; elle nous a laissé, dans tous les cas, intacte et neuve la grande mine du sentiment de la nature, et une richesse que l'humanité n'épuisera jamais dans l'inspiration chrétienne. Ne cherchons donc pas à répéter ce siècle, pas plus qu'il n'a répété luimême le siècle de Périclès ou d'Auguste; mais, à la suite de nos maîtres français et des grands génies de Rome, allons respectueusement demander des leçons à la muse ionienne.

C'est d'ailleurs une richesse si grande que d'avoir, à l'abri des agitations de la vie et des émotions fiévreuses de l'art mélancolique et tourmenté de nos époques modernes, un refuge dans le monde jeune et serein de la poésie antique. Plaignons ceux dont la pensée ne pénètre jamais dans cette région à la fois héroïque et paisible où se meuvent les poètes, les guerriers et les sages. Quel que soit le développement que l'âme humaine soit censée avoir acquis depuis dix-huit siècles, il y a beaucoup à gagner pour l'homme moral comme pour l'artiste dans la compagnie des grands hommes d'Athènes et de Rome. Plutarque est encore aujourd'hui *bon conseiller de vertus*, comme du temps de Moutaigne.

Au-dessous de l'enseignement et des grâces surnaturelles que l'âme a besoin de puiser dans l'Evangile pour pratiquer les vertus surhumaines du Christianisme, il existe aussi des vertus humaines et des moyens humains de s'entretenir dans l'amour de la beauté morale. Sans doute le saint est supérieur au héros de toute la distance du ciel à la terre; mais la vie de la terre a ses nécessités, et,

dans ce conflit d'intérêts, de devoirs et de droits qui composent l'existence des nations, on risquerait souvent de tomber au-dessous de l'homme en voulant s'élever trop au-dessus. La résignation, l'obéissance, le détachement, peuvent attester la sainteté la plus éminente, mais sont aussi à l'usage de l'impuissance et de l'égoïsme. On entendra toujours prêcher ces vertus passives dans les jours de décadence; et, chaque fois que l'avilissement d'une nation se préparera, elle détournera les yeux des mâles exemples des grands hommes de l'antiquité, et cessera d'écouter les fermes conseils des orateurs et des historiens stoïques.

Il est commode, quand on veut se débarrasser des influences génantes de la littérature et de la politique des anciens, de traiter les nobles souvenirs comme les naïves réminiscences de l'écolier de rhétorique, comme une idolâtrie passagère des jeunes années que l'âge mûr doit remplacer par un culte plus positif. A ce respect humain qu'on essaie de susciter en nous à l'encontre de nos premiers enthousiasmes, nous restons complètement insensible; et devant notre sens, aujourd'hui bien rassis, c'est un témoignage de plus en faveur des hommes et des choses de la Grèce, d'avoir passionné notre jeunesse. Ce que peut faire de plus raisonnable l'homme parvenu à sa maturité, c'est de se retremper souvent aux sources qui ont vivifié ses années les plus généreuses, c'est de revenir souvent à la contemplation de cet idéal dégagé d'intérêt et de calcul qu'il aperçut au réveil de son imagination et de son cœur: nos inspirations les plus droites, les plus saines, les plus viriles, nous viendront toujours de ces heures d'énergie et de candeur qui suivent la pure et forte adolescence.

L'antiquité grecque elle-même, considérée dans l'ensemble de l'histoire, constitue précisément cette noble jeunesse de la civilisation, durant laquelle le sentiment du beau domine tous les intérêts. C'est pour cela que l'humanité s'adressera toujours aux souvenirs de cette grande époque de sa vie quand elle aura besoin de faire appel à l'amour du beau et de ressusciter l'héroïsme, ainsi que nous allons chercher nous-même ces divines passions dans les flammes rallumées de nos enthousiasmes de vingt ans.

Ce monde plein de sérénité et de grandeur est toujours à notre portée quand nous voulons échapper au présent, aux mélancolies de la pensée moderne; l'asile reste ouvert devant nous avec les livres des poètes, des historiens et des philosophes; avec eux le génie de la Grèce subsiste encore parmi nous, et doit subsister à jamais. Si maintenant vous demandez ce qu'est devenue la noble terre qui vit éclore ces merveilles, la race du sein de laquelle elles ont germé; si vous voulez connaître l'état actuel des pays grecs et former quelques conjectures sur leur avenir, écoutez le jeune voyageur dont les récits nous ont si vivement intéressé: son livre vient à point pour fournir à la curiosité publique, fortement éveillée par la guerre d'Orient, les renseignements les plus précieux sur la Grèce moderne.

VICTOR DE LAPRADE.

L'Auteur croit devoir prévenir ses lecteurs que la relation de ce Voyage était écrite et sous presse avant la fâcheuse attitude prise par le Gouvernement grec dans les affaires d'Orient. On ne devra donc pas s'étonner de trouver dans le courant de l'Ouvrage des appréciations que le cours des événements aurait sans doute modifiées.

VOYAGE

DANS

LE ROYAUME DE GRÈCE.



CHAPITRE PREMIER.

ATTIQUE.

VOYAGE

DANS

LE ROYAUME DE GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

ATTIQUE.

ATHÈNES.

Au nom d'Athènes, quels magnifiques souvenirs s'éveillent dans votre esprit, et combien l'imagination s'émeut quand on arrive à cette terre sacrée, en naviguant à travers tant d'îles fameuses dans l'histoire, telles que Poros où s'empoisonna Démosthènes, Egine avec son grand temple de Jupiter Panhellénien, Salamine avec sa bataille navale! On contemple avec enchantement les gracieux contours

des golfes qui découpent le littoral, les montagnes vaporeuses qui élèvent leurs hautes cimes les unes par-dessus les autres, comme pour vous voir venir et saluer votre arrivée, enfin cette mer elle-même sur laquelle tant d'illustres sillons ont été tracés, et puis se sont effacés, aussi rapides que celui de votre navire. Tandis que je réfléchissais ainsi, nous approchions rapidement de la côte, et déjà le palais du roi blanchissait au loin au pied de la colline qui porte le Parthénon, quand, tournant subitement à droite, nous entrâmes au Pirée. Quelques vaisseaux de guerre étrangers en station, quelques petits bâtiments marchands et, sur le quai, des maisons basses et de pauvre apparence, c'est là tout ce qui reste de l'ancienne splendeur de ce port. Notre vaisseau fut bientôt entouré d'une foule de caïques arrivés pour nous porter à terre. Ce n'est pas sans peine que nous pûmes arracher nos bagages et nos personnes même des mains des bateliers et des garçons d'hôtel qui se les disputaient avec acharnement. Ne sachant sur qui faire tomber notre choix, nous nous assîmes sur nos malles, au risque d'être enlevés avec elles, et nous attendîmes jusqu'à ce que, sous les riches costumes albanais revêtus par ces gens-là, nous eussions trouvé une figure à moustaches moins longues, aux cheveux moins en désordre, à l'aspect moins *klephtique*, qui nous inspirât assez de confiance pour que nous lui remissions le soin de nous conduire dans un bon hôtel d'Athènes.

Une fois à terre, nous nous empressâmes de glisser une pièce de cinq francs dans la main qu'un douanier grec nous tendit, afin d'éviter qu'on visitât nos malles. Puis nous montâmes dans un fiacre traîné par deux chevaux efflanqués qui nous emportèrent néanmoins rapidement vers Athènes, à travers une longue plaine aride et brûlante, et au milieu d'un tourbillon de poussière si épais, que nous passâmes le bois d'oliviers sans nous en apercevoir.

En approchant d'Athènes, aucun de ces bruits confus et immenses qui font pressentir une grande ville ne se fait entendre; on y arrive et le silence règne encore autour de vous, interrompu seulement par la course rapide d'une de ces voitures disloquées qui transportent les voyageurs du Pirée à la ville et de la ville au Pirée. On traverse d'abord une grande rue bordée de maisons à un étage, et au milieu de laquelle croît un haut palmier, l'unique palmier de l'Attique. On croit entrer dans une petite ville d'Europe; le costume et le langage seuls des habitants vous font souvenir qu'on est en Grèce.

Athènes est bâtie au pied de l'Acropole, ville antique qui projette sur la nouvelle la grande ombre de ses ruines. Les Grecs avaient un instant conçu l'idée de bâtir la capitale du royaume sur l'isthme de Corinthe, mais le nom d'Athènes avait pour eux un singulier prestige, et ils crurent que ce serait renier leur passé que de donner à la nouvelle Grèce une autre capitale. L'orgueil national,

le respect des ancêtres, la gloire passée, tout les portait à choisir pour le centre de leur nouveau royaume, la ville que couronne encore le Parthénon. L'immense et magnifique plaine de l'isthme était cependant l'emplacement le plus propre au siége du Gouvernement. Là est le véritable centre de la Grèce; c'est là qu'aboutissent toutes les communications entre l'Attique, le Péloponèse et la Roumélie. A cheval sur les deux golfes de Lépante et de Corinthe, la cité nouvelle serait devenue en peu de temps une place commerciale de la plus haute importance. De plus on aurait pu dresser, sur ces terres libres et incultes, un plan digne d'une grande ville. A Athènes, au contraire, une ville existait déjà; en dressant le tracé de la capitale, il a fallu ménager une foule de petits intérêts préexistants; les espaces libres manquaient, et l'on n'avait pas d'argent pour les acheter. Aussi, l'on dirait que nul plan n'a présidé à sa construction. De petites rues étroites et tortueuses se croisent en tous sens; pas une n'est pavée, et la plupart sont d'un aspect misérable; des femmes au sein nu allaitent leurs petits enfants sur le seuil des maisons; quelques marchands ambulants se promènent, les uns portant dans un grand panier plat des bonbons et des confitures, les autres criant et poussant devant eux un âne chargé de légumes. Deux rues cependant sont plus riches et plus animées : la première est la rue d'Hermès, qui commence à la route du Pirée et aboutit au palais du roi, grande maison

carrée, bâtie en marbre du Penthélique, mais pour l'architecture de laquelle on ne s'est point assez inspiré des sublimes modèles qui sont là tout près. La seconde est la rue d'Eole, qui prend naissance à la Tour-des-Vents et finit à la Promenade. Cette promenade n'est autre chose qu'une grande place nue et sans arbres. Le dimanche, la musique militaire vient y jouer et, à ce moment, les Athéniens s'y rendent en foule, ainsi que les Athéniennes qui, durant la semaine, ne se montrent guère dans les rues. Tout le monde arrive pêle-mêle, les uns à cheval, les autres en voiture, la plupart à pied. Le roi et la reine s'y rendent fort exactement sans pompe ni étiquette, suivis de quelques soldats et accueillis par les acclamations de la foule. Ils entendent un morceau de musique, font le tour de la place au galop et regagnent le palais. Après le théâtre et la danse, cette place est la plus grande distraction des Athéniens. La ville ne renferme aucun monument moderne; le palais, une académie, un observatoire sur un rocher voisin du Pnyx, quelques maisons d'ambassadeurs disséminées autour du centre de la cité, sont les seuls édifices qui se fassent remarquer. Athènes contient aussi une grande quantité de petites églises byzantines; quelques-unes sont même si petites, qu'une douzaine de fidèles suffirait pour les remplir. Elles sont, du reste, presque toutes abandonnées; le terrain qu'elles occupent doit être vendu à l'enchère, et la somme que produira cette vente est destinée à sub-

venir aux frais de construction d'une métropole qui est en voie d'achèvement.

Telle est la moderne Athènes, ville qui commence sur les débris de celle qui n'est plus; on se demande ce que l'avenir réserve de destinées obscures ou glorieuses à ce peuple qui a vécu, et qui cherche à renaître de ses cendres. Le nom Grec, plus heureux que le nom Romain, retrouvera-t-il, après un sommeil de tant de siècles, à remplir de sa renommée une seconde page de l'histoire; ou bien l'essai qu'il fait en ce moment d'une nouvelle existence n'est-il que le vain effort d'un moribond qui se soulève sur sa couche et retombe pour rendre le dernier soupir? le temps en décidera; mais le sang répandu par ce peuple dans une lutte longue et pénible, le courage surhumain déployé par lui dans des combats de tous les jours, sont des garants pour l'avenir, et font renaître l'espérance. Il ne se peut pas que tant de victoires, tant d'audace, tant de faits semblables à ceux des temps héroïques demeurent stériles, et que la terre sur laquelle ils se sont produits soit condamnée à retomber dans l'oubli.

Le peuple athénien de nos jours est la vivante image de l'Athénien antique. A la vue des magnifiques colonnes et du front crevassé des vieux temples, l'esprit reconstruit l'édifice et le rétablit dans son ancienne splendeur; de même, en examinant la physionomie de l'Athénien moderne, on y retrouve empreints l'intelligence, l'imagination, la

vivacité, enfin tous les traits caractéristiques qui rendirent les enfants de Pélops capables de tant de grandes choses; pourquoi ne feraient-ils pas encore une fois ce qu'ils ont déjà fait?

Notre première course dans Athènes fut pour le Parthénon. L'Acropole, la ville des dieux proprement dite, malgré les ravages du temps et les dévastations des hommes, est encore debout sur le haut rocher d'où elle domine et la mer et les plaines. C'est la ruine la plus imposante, la plus riche, et la plus magnifiquement située de toute la Grèce. Après avoir gravi un étroit sentier sur le flanc du rocher, nous entrâmes dans l'enceinte sacrée par un mauvais portail en bois, confié à la garde de quelques gendarmes grecs auxquels nous exhibâmes nos permis, et qui s'attachèrent à nos pas pour nous empêcher de porter une main sacrilége sur ces ruines. Elles sont déjà profanées malheureusement par une foule d'inscriptions banales ou grotesques et par une immense quantité de noms obscurs, gravés avant que le Gouvernement n'ait préposé à ces lieux des gardiens dont la consigne est si sévère, que ce n'est qu'au moyen de fortes étrennes et avec de grandes précautions que le voyageur peut s'emparer d'un de ces milliers d'éclats de marbre qui jonchent inutilement le sol.

Le premier monument qu'on rencontre, ce sont les Propylées dont il reste quelques hautes colonnes et un magnifique escalier en marbre blanc, par lequel montait le char de la déesse. Quelques

mois plus tard, des fouilles heureuses et savamment conduites par M. Beulée, architecte attaché à l'école française d'Athènes, découvrirent la principale porte au bas de l'escalier. A droite s'élève une grande tour carrée, construite au moyen-âge sur la muraille crénelée qui enferme la colline, et, tout auprès, le charmant petit temple de la Victoire Aptère. Ce monument délicieux se trouve à l'entrée du Parthénon, comme pour en faire ressortir l'immensité par l'exiguité de ses proportions. Après avoir franchi le portique des Propylées, on entre dans le Parthénon proprement dit. En s'avançant dans cette immense enceinte, on croit fouler un champ de bataille où gisent encore éparses les victimes, à la place où elles sont tombées dans le désordre du combat. Le pied heurte à chaque instant un bas-relief superbe détaché du fronton du temple, une statue mutilée, un débris d'autel; là c'est un éclat d'obus, et le crâne de quelque Musulman non enseveli; plus loin, un boulet rouillé arrêté auprès de la colonne qu'il a jetée par terre ou du torse colossal qu'il a brisé. Quelques corbeaux nichés dans les toits croassent et s'envolent quand on approche. Une partie de la toiture du Parthénon fut détruite en 1687 par une bombe lancée du camp vénitien; les colonnes portent encore la trace des balles, et çà et là s'élèvent des pans de murs noircis par la poudre. Au front du temple on voit la place vide où se trouvaient ces magnifiques bas-reliefs, dont la plus grande et la

plus belle part enrichit le Musée britannique. Ce qu'on admire à la vue du Parthénon, c'est d'abord la richesse et l'harmonieuse perfection des proportions, et puis la magnifique teinte dont le temps a revêtu le marbre. Là, comme dans tous les monuments antiques de la Grèce, le soleil brûlant, la puissante lumière du ciel semblent avoir déposé dans chaque pore de la pierre une parcelle d'or. Ces longs péristyles, ces hautes colonnes entre lesquelles le vent soupire, sous l'influence de cette couleur dorée, semblent animés d'un dernier souffle de vie, et sont pleins de cet aspect mélancolique dont se revêtent pendant l'automne les arbres de nos forêts.

Lorsqu'on se trouve au bas du Parthénon, toutes les parties en sont liées dans un cadre si parfaitement calculé qu'on ne s'aperçoit pas de son immense étendue; pour s'en faire une idée, il faut monter sur le toit du temple; de là, si vous jetez les regards à vos pieds dans l'intérieur, le vertige vous saisit comme sur les bords d'un abîme.

Nous achevâmes notre première course à l'Acropole par la visite de trois petits temples contigus : le temple de Minerve, le Pandroseion, et l'Erechteion. Le dernier est le plus admirable des trois; quelques colonnes et quelques cariatides dressent encore leurs hautes formes. L'une de ces cariatides fut enlevée par lord Elgin, et envoyée au Musée britannique. M. Piscatori la remplaça par une autre, et fit restaurer la tête d'une cariatide

voisine; ces deux morceaux de sculpture moderne font un malheureux contraste avec la perfection de l'antique. On voit dans le temple de Minerve Polyade un puits profond qu'on prétend être la source que Neptune fit jaillir lorsque, demandant compte à Minerve de son affection pour les Athéniens, il se prit d'impatience et frappa le sol de son trident.

Nous passâmes une seconde fois par le splendide escalier des Propylées, et sortîmes de l'Acropole. En descendant la colline, nous prîmes un autre chemin et allâmes voir le charmant monument de Lysicrates ou Lanterne (φανάρι) de Démosthènes. Dans son exiguité, c'est un des monuments les plus élégants et les mieux conservés: il est de forme circulaire, et de sveltes colonnes corinthiennes soutiennent une frise délicieusement sculptée. Malheureusement l'intervalle de ces colonnes est rempli par un mur en maçonnerie, ouvrage d'un stupide derviche qui passa sa vie dans cette bizarre retraite. A côté se trouvait un couvent de Franciscains, où séjourna lord Byron et dont il ne reste plus trace aujourd'hui.

Le lendemain, nous prîmes des chevaux pour achever de jeter sur les antiquités d'Athènes un premier et rapide coup d'œil. Après avoir passé sous l'arc d'Hadrien un peu enfoncé dans le sol, nous arrivâmes à l'immense plate-forme où se trouvait bâti le temple de Jupiter Olympien. Ce temple était le plus grand temple de la Grèce, de même

qu'il était en l'honneur du plus grand des dieux; les quelques colonnes qui sont encore debout donnent une magnifique idée de sa splendeur et de son étendue. Elles s'élancent vers le ciel, sveltes et dorées, et leurs hauts chapiteaux à feuilles d'acanthe se confondent dans une lumineuse atmosphère. Le soir, lorsqu'une brise vient à s'élever de la mer, elles vibrent comme les cordes d'une lyre, et rendent entre elles des sons harmonieux; par une belle nuit, en voyant leurs formes élégantes se détacher sur un ciel aux éclatantes constellations, et la lune paraître et disparaître à travers leurs groupes rapprochés, on croirait voir un essaim d'antiques déesses, un instant revenues sur le terrain de leur gloire passée pour pleurer leurs autels chargés d'offrandes, et l'encens fumant auprès, et les prêtres et le peuple prosternés. Maintenant, quelques nonchalants pallikares, étendus au pied de ces colonnes, se chauffent au soleil et rêvent en regardant la mer; de temps à autre un troupeau de chèvres s'arrête en passant, et broute l'herbe qui croît autour. Au-dessus de l'une de ces colonnes se trouve l'œuvre peu artistique d'un autre derviche qui, voulant s'isoler pour se livrer à une contemplation plus libre et plus profonde, s'y construisit une cellule composée de quatre murs de pierres; il se faisait monter sa nourriture par une longue corde, et passa ainsi son existence. Pendant l'hiver de 1853, un violent orage a renversé l'une des trois colonnes qui formaient un

groupe avancé. Je me rappelle avoir remarqué qu'elle était légèrement inclinée, et je conçus le pressentiment de cette chute. Un habitant d'Athènes m'a raconté depuis, que la population entière est venue, après l'orage, admirer et pleurer la colonne tombée; elle ne s'était point brisée, et gisait toute d'une pièce. Ainsi étendue, blanche, diaphane, veinée, elle paraissait plus belle encore qu'auparavant; c'était comme le cadavre d'une belle jeune fille.

De là, on descend sur l'emplacement du Stadium, grand espace où croissent l'herbe et les chardons; on y voit encore l'antre où l'on retenait les bêtes féroces destinées aux combats. Ce lieu sert aujourd'hui de rendez-vous aux jeunes gens qui ont à vider ensemble une affaire d'honneur; les duellistes ont remplacé les gladiateurs. Ensuite on longe un instant le cours de l'Illyssus, où chemine entre les cailloux un mince filet d'eau, arrêté çà et là par un groupe de laveuses. Après avoir passé derrière l'Hôpital militaire, élevé, dit-on, sur l'emplacement de la maison d'Alcibiade, on traverse l'immense théâtre de Bacchus, à côté duquel se trouvent des vestiges romains de l'Odéon, théâtre d'Hérode Atticus, et l'on arrive au pied du temple de Bacchus, situé sur le flanc de l'Acropole. Il ne reste plus de ce temple qu'une colonne et une caverne creusée dans le roc. Celle-ci fut convertie en une église grecque, détruite par les Turcs; et l'on voit encore, sur un mur en ma-

çonnerie appliqué devant le rocher, des vestiges de fresques représentant de grands saints avec des tuniques rouges et bleues, la tête entourée d'une auréole d'or, et les mains en croix sur leur poitrine.

A côté se trouve la colline du Muséum, où l'on prétend que Musée fit entendre ses chants harmonieux, et mourut de vieillesse. Au pied de la colline sont trois grottes contiguës, qu'on appelle les prisons de Socrate, parce que l'on croit que Socrate y but la ciguë, après y avoir prononcé son discours sur l'immortalité de l'âme. Les mauvaises langues (et Athènes en renferme plus qu'aucune petite ville de France) prétendent que les grandes dames grecques choisissent quelquefois ces souterrains pour le rendez-vous de leurs mystérieuses amours. Sur les hauteurs se trouvent les restes du monument de Philopappus, dont un pan de muraille porte encore de belles traces de sculptures.

En descendant la colline, on longe un petit ruisseau coulant dans le rocher; sur les bords de ce ruisseau, on remarque un siége taillé dans la pierre vive. Les Athéniennes venaient s'y asseoir, puis se laissaient glisser sur le dos jusque dans le ruisseau, en invoquant Apollon, afin d'obtenir d'heureuses couches. Tant de prières ont été adressées à Apollon, que la pierre est usée et polie en cet endroit. Aujourd'hui encore, si l'on se dirige de ce côté par une nuit claire et lumineuse, on voit de temps à autre une jeune femme s'avancer silencieu-

sement en regardant autour d'elle, jusque vers la pierre magique; puis, après avoir accompli cette pratique superstitieuse, reprendre d'un pas hâté le chemin d'Athènes.

Un peu plus bas est situé le charmant petit temple de Thésée, presque intact; c'est l'église de la Magdeleine en plus petit et en plus beau. Il sert aujourd'hui de musée, et il renferme une quantité de magnifiques débris de sculpture, parmi lesquels on regrette l'absence de tant de chefs-d'œuvre que des étrangers se sont appropriés à une époque malheureuse. Autour du temple sont rangés des siéges de marbre, venant les uns du temple de Bacchus, les autres de l'Aréopage. Ceux-ci portent sculptées, sur le côté, des chouettes, antique symbole de la ville d'Athènes; les autres, des grappes de raisins. Nous remontâmes de là vers la colline du Pnyx, sur laquelle apparaissent, taillés dans le roc, de nombreux gradins, et la pierre d'où l'orateur se faisait entendre au peuple, tournant le dos à la mer qui soutenait sa voix par son lointain murmure. A côté s'élève le rocher de l'Aréopage, au sommet duquel on retrouve la trace des siéges où s'asseyaient les juges; on sait qu'ils s'assemblaient pendant les ténèbres de la nuit, afin de se soustraire à l'influence qu'auraient pu exercer sur leur impartialité la contenance, le visage et l'aspect du coupable.

Nous rentrâmes dans Athènes par la porte de l'Agora, grand portique auprès duquel on voit, aussi lisible que le premier jour, une inscription

donnant le tarif du marché d'Hadrien. A côté se trouvait l'enceinte où se tenait l'école du Portique (ποικίλη σἰοὰ), dont quelques hautes colonnes restent encore debout, enclavées dans les constructions modernes du bazar où se vendent toutes les denrées que l'on consomme dans Athènes. La Tour-des-Vents, enfin, termine la rue d'Eole ; c'est un petit monument octogone, autour duquel on a creusé le sol, afin de l'en dégager. Quelques frises s'y font encore remarquer; elles représentent les divers attributs des vents.

Chaque jour, en construisant des maisons nouvelles, on découvre encore des statues, des colonnes, des blocs de marbre, attestant que quelque édifice superbe existait là. C'est ainsi que dernièrement un Grec, en remuant le sol de la cour d'une pauvre maison qu'il avait bâtie dans le faubourg le plus rapproché de l'Acropole, mit à jour la paroi d'un temple, quelques colonnes rompues, et une multitude de débris de statues, têtes, pieds, mains et torses d'une telle perfection et d'un art si pur, qu'ils n'ont pu sortir que du ciseau d'un Phidias. Au milieu d'un carrefour voisin, s'élève la statue d'un dieu marin. Mon guide me raconta à ce sujet une anecdote curieuse. C'était à l'époque où les Turcs, encore maîtres de la Grèce, ne s'inquiétaient guère de ce que devenaient les antiquités du pays. Un Anglais voulait emporter d'Athènes quelques statues, il tenait surtout à la dimension; on lui fit voir celle de ce dieu des mers : elle lui convint autant par sa

grandeur que par l'étrangeté de ses formes. Il l'acheta donc moyennant quelques milliers de drachmes, et la paya immédiatement. N'ayant point fait entrer dans son marché qu'on lui fournirait les moyens de l'enlever de sa place et de la transporter, quand il agita cette question : « Elle vous appartient, c'est vrai, lui dit le Grec qui l'avait vendue ; mais emportez-la, si vous pouvez. » L'Anglais, fort étonné et non moins irrité, ne trouva personne qui voulût lui aider à la déraciner de son piédestal; il fallut donc laisser et l'argent qu'il ne put se faire rendre, et la statue qu'il ne put emporter sur ses épaules.

La terre de Grèce elle-même semble une ruine immense : plus de bois, plus de fleuves, plus de torrents; quelques vallées retirées, quelques oasis cachées rappellent seuls l'antique richesse de ces contrées; on dirait que cette terre privilégiée du paganisme n'a pu survivre à l'Olympe et à ses temples détruits. Les dieux des forêts, en fuyant, ont entraîné avec eux les grands arbres qui leur servaient d'autels; les nymphes et les naïades se sont fait un tombeau de la source tarie de leurs fleuves. Mais, bien que les monts soient dépouillés de leurs forêts, bien que les rivières soient sans onde et les torrents sans voix, la nature est néanmoins empreinte d'un charme étrange et puissant. Les rochers et les montagnes arides sont revêtus de magnifiques couleurs, où la pourpre et l'or remplacent la verdure et les

fleurs; au sein des profondes et silencieuses vallées, de magiques reflets se répandent, et l'on dirait qu'à chaque instant du jour un peintre puissant essaie sur cette nature les nuances de son inépuisable pinceau. Rien n'est saisissant et beau comme le muet et sanglant incendie qui embrase le ciel et les cimes élevées, au moment où le soleil va paraître et quand il se couche; rien n'est à la fois splendide et mélancolique comme ces horizons noyés dans l'or, où la mer et les montagnes se confondent au sein de lumineuses vapeurs; pendant le jour, le soleil répand dans l'espace des rayons riches et pénétrants, sous l'influence desquels les monts secs et nus prennent des formes harmonieuses; leurs contours s'adoucissent; sur leurs flancs, des vallées se creusent, pleines d'ombres et de mystères, et les bruyères rampantes grandissent et semblent des forêts. Mais éteignez dans le ciel ces feux et ces lumières superbes, remplacez-les par de froides brumes et de pâles soleils, le prestige s'efface, il semble qu'un beau rêve a passé devant vos yeux; l'aridité et la sécheresse apparaissent seules, et ces montagnes, tout à l'heure si belles et si pleines de charmes, semblent ou bizarres ou monotones. Heureusement, ces jours de tristesse et d'ombre sont rares en Grèce; pendant l'hiver même, et c'est un proverbe athénien, il n'est pas de jour où le soleil ne perce au moins une fois la nue. L'Attique surtout est privilégiée sous ce rapport; le ciel s'y couvre rarement; les nuages courent à la mer et semblent ne

pouvoir jeter leur voile sur cette terre autrefois aimée des dieux.

Le caractère dominant de la nature en Grèce, est d'une harmonie simple et savante, puissante et douce à la fois, qui ne saisit point de vive force au premier abord, et ne se révèle qu'à ceux qui la recherchent et l'étudient. Il faut y pénétrer comme dans un temple, l'esprit attentif et l'âme recueillie. On dirait que le Créateur a mis là dans son œuvre un soin tout particulier, afin que l'homme eût dans ces lieux sublimes une habitation digne des hautes destinées qu'il y devait remplir. Je ne veux point dire, cependant, que la Grèce soit aujourd'hui ce qu'elle était autrefois; le sol lui-même a suivi, dans leur chute, les splendeurs qui le couvraient. Mais, au sein de ces montagnes veuves de leurs forêts, sur le bord de ces rives altérées d'ondes, on ressent ces mélancoliques enchantements qui vous émeuvent, lorsqu'on s'égare à travers les péristyles ruinés des grands temples qui ne sont plus.

L'Attique surtout jouit de ce caractère de beauté sublime et voilée. En abordant sur ses plages basses et stériles, on éprouve d'abord un sentiment de tristesse et de découragement; tout, autour de vous, semble aride, sec et brûlant, et l'on se croit trompé dans son espoir. Mais bientôt cette première impression s'efface, et l'on éprouve de l'admiration pour ce ciel doré, ce firmament aux constellations éblouissantes où, la nuit, de vagues lumières, comme un reflet du jour passé, se répandent dans l'espace et

empêchent les ténèbres de l'envahir, et dont l'éternelle magnificence voit s'évanouir nos passagères grandeurs sans s'altérer jamais ; on parcourt avec délices cette grande plaine, d'un côté découpée par la mer, et, de l'autre, bordée de hautes montagnes et couverte d'un immense bois d'oliviers plein de tristesse et d'ombres, au sein duquel le silence n'est interrompu que par la clochette de quelques troupeaux errants et le son lointain de la musette des pâtres. Athènes enfin, avec sa vieille Acropole, s'élève sur ses confins, comme le sujet principal de ce grand et harmonieux paysage. De quelque côté qu'on y arrive, la colline du Parthénon est le premier objet qui frappe votre vue; si l'on vient par la mer, bien avant d'aborder, on aperçoit ses hautes collines se détacher sur le fond sombre et lointain du Penthélique, que les Grecs comparent à un grand aigle aux ailes déployées; si l'on arrive par la route opposée, ses ruines se détachent majestueusement sur l'azur de la mer qui se confond avec l'azur du ciel.

CHAPITRE II.

ATTIQUE.

CHAPITRE II.

ATTIQUE.

KÉPHISSIA, MARATHON, LE PENTHÉLIQUE.

La première exploration que je fis dans l'intérieur des terres, fut celle de Marathon. Avant de se mettre en route, le soin le plus important que doit prendre le voyageur consiste à choisir un bon guide. A ce propos, qu'il me soit permis de rendre hommage aux talents et à la probité de celui qui m'accompagna dans mes diverses excursions; il connaît les routes les plus accessibles et les plus promptes, les gîtes les plus sûrs, les ombrages rares et précieux sous lesquels on peut se reposer en se détournant un peu de la route battue, et les sources ignorées où l'on peut se désaltérer sans crainte. Outre son répertoire de cicérone, il possède une foule d'histoires et d'anecdotes propres à faire passer la longueur du jour; Dimitri, c'est son nom,

figurera toujours parmi mes plus agréables souvenirs de voyage. Au moyen d'un prix fait d'avance, le guide se charge de vous fournir chevaux, bagages et provisions ; on part accompagné de lui, d'un agoïate (ἀγωγιάτης), propriétaire des chevaux, d'un cuisinier, le plus souvent réfugié allemand ou italien, et d'un palefrenier, robuste montagnard descendu de la Thessalie ou de la Macédoine, qui suit à pied et excite les montures sans paraître savoir qu'il est de cette race glorieuse si souvent maîtresse de la Grèce et victorieuse des Barbares, et sans se douter qu'à sa vue l'étranger, dont il se fait l'esclave, respecte encore en lui le rejeton d'illustres ancêtres. Comme il arrive souvent que des brigands infestent les routes, il est prudent de n'emporter avec soi que peu d'argent et pas de montre; et l'on s'en va, réglant sa marche sur celle du soleil, et calculant les heures d'après les formes et l'allongement des ombres que les montagnes projettent dans les plaines.

Le chemin d'Athènes à Marathon longe le palais du roi, au sortir de la ville; et après avoir tourné le Lycobète, haut rocher aigu d'où les Athéniens extraient une pierre abondante qui sert à leurs constructions, il traverse Angélokypos (ἀγγελόκηπος, jardin des Anges), joli petit village où croissent de hautes vignes, de grands platanes et quelques cyprès; puis il passe à travers une longue plaine couverte d'arides bruyères, et s'enfonce dans un immense bois d'oliviers.

Quand j'y entrai, le soleil se levait derrière le Penthélique que j'avais en face de moi; une brise, pleine de parfums, soufflait doucement entre les arbres; quelques bûcherons, cachés dans l'épaisseur du bois, jetaient la cognée dans des troncs séculaires en chantant une sauvage chanson, et des paysannes vêtues d'une longue tunique de laine blanche, et chargées de branches mortes, s'arrêtaient à notre passage pour nous souhaiter le bonjour. Au milieu de cet épais bosquet d'oliviers, se trouve le village de Maroussi (Μαρουσῆ). La chaleur commençant à se faire sentir, nous fîmes halte sur la place publique, pour laisser boire nos chevaux dans une fontaine turque ombragée d'un large frêne. Une espèce de taverne était près de là; quelques paysans, demi-couchés sur un divan de bois qui entourait la salle, y fumaient nonchalamment leur longue pipe en buvant le café; au milieu d'eux, assis sur un coussin, siégeait un pappas, prêtre grec qui, lui aussi, fumait en silence, et passait gravement sa main sur sa longue barbe qui tombait sur sa tunique noire. A ma vue, il sortit de sa muette rêverie, pour m'adresser les souhaits accoutumés de bon voyage; afin d'y répondre, je lui fis offrir un verre de raki (ῥακί), sorte d'eau-de-vie composée de plantes balsamiques, seule boisson dont il soit prudent de se désaltérer dans l'intérieur de la Grèce.

Après une heure de marche, j'arrivai à Képhissia, patrie du poète Ménandre, petit hameau plein

d'ombrages, situé sur une des dernières assises du Penthélique, et d'où l'on aperçoit, au-delà de la longue plaine d'Athènes, le Pirée, la mer et Salamine. Il a conservé son ancien nom et son ancienne destination; Hérode Atticus y avait une maison de campagne fameuse; de nos jours, quelques Athéniens y possèdent leur résidence d'été; la cour même s'y réfugie parfois, pour fuir les fièvres que les fortes chaleurs engendrent dans Athènes. A Berna, tout près de Képhissia, est un lieu mystérieux et retiré; un rocher couvert de mousse surplombe sur une nappe d'eau fraîche et limpide, où s'entrelacent des pampres et des lianes; un ruisseau s'en va de là au Céphise, serpentant et murmurant sous d'épais buissons. Les anciens appelaient cela la grotte des Nymphes. Je baignai mon front dans ces ondes pures, séjour des antiques déesses. Ce lieu est encore consacré par de mystérieuses croyances, et les jeunes femmes du pays viennent souvent rêver sous ces frais ombrages, espérant y trouver de secrètes révélations sur leur destinée. Aux environs de Képhissia, le Céphise prend sa source, jadis bruyante et tumultueuse.

La route que je suivis pour aller de là à Marathon circule d'abord entre deux haies de hauts arbustes qui portent un fruit rouge appelé koumara (κούμαρα), fruit fort commun en Grèce, et dont la saveur rafraîchit agréablement la bouche; puis la route s'efface, et l'on ne trouve plus de chemin battu. Nous marchions alors sur un sol dépourvu

de terre végétale, et le pas de nos chevaux faisait vibrer et retentir le rocher recouvert par des touffes épaisses de thym et de serpolet, aux suaves et chaudes exhalaisons. Après une courte halte au camp isolé de Stamata, nous arrivâmes à l'entrée des gorges étroites et rapides de Vrana (Βράνα), parlesquelles on descend à Marathon. Du haut de ces gorges, la plaine de Marathon se présente sous un aspect étrange et magnifique : à droite et à gauche, des monts hauts et nus; en face, la mer qui découpe cette plage rougeâtre en un demi-cercle d'une harmonieuse régularité, et à l'horizon Négrepont ou l'Eubée, dont les montagnes élevées en croupes arrondies semblent, à travers les brumes diaphanes de la mer, une création fantastique émanée du sein des eaux. Vrana est, selon de fortes probabilités, l'ancien Brauron, où se célébraient des fêtes en l'honneur de Diane, pendant lesquelles les Athéniens venaient consacrer leurs filles à cette déesse avant qu'elles eussent atteint leur dixième année. Les courtisanes d'Athènes assistaient en foule à ces fêtes, et faisaient retentir les airs de leur bruyante joie. Au pied de ce défilé escarpé, on rencontre les restes d'un monastère détruit par les Turcs; deux ou trois cyprès s'élèvent du sein de ces ruines, et ombragent des tombes ouvertes et profanées.

La plaine de Marathon est un grand marais séché par les ardeurs du soleil, et d'où se dégagent sans cesse de fétides exhalaisons ; quelques lauriers-

roses croissent seuls dans le lit caillouteux du Charadrus qui traverse la plaine. Près du rivage, s'élève un petit tertre conique qu'on distingue de fort loin, et vers lequel je me dirigeai rapidement; l'opinion la plus répandue est qu'il renferme les ossements accumulés des Barbares. Un olivier, brûlé par le souffle acerbe de la mer, couronne son sommet. Assis à l'ombre de ses branches demi-mortes, je m'efforçai de reconstruire dans mon esprit le plan du fameux champ de bataille. Je me trouvais sur l'emplacement du camp des Perses; en face de moi était celui des Athéniens; à ma droite, le marais où ceux-ci refoulèrent l'ennemi qui périt dans des eaux bourbeuses où s'enfonçaient hommes et chevaux; et, par derrière enfin, la mer, où l'immense flotte de Xerxès attendait les débris de son armée vaincue qui eut à peine le temps de s'y réfugier. Les Athéniens ensevelirent leurs morts à la place même où ils étaient tombés dans le combat; sur chaque tombe, ils élevèrent une colonne en marbre où étaient gravés le nom du héros et celui de sa tribu. Quelques débris de ces colonnes gisent encore épars et demi-couverts par les chardons et les hautes herbes sauvages. L'un d'eux, plus considérable que les autres, est, dit-on, un vestige du monument élevé par la reconnaissance tardive des Athéniens au vainqueur de Marathon, dont la gloire est rehaussée du merveilleux prestige de l'infortune et de l'ingratitude des hommes.

Le village actuel, distant de la plaine d'environ vingt minutes, consiste en quelques habitations de chétive apparence, construites sur l'emplacement même du Marathon d'autrefois. Une seule de ces maisons jouissait d'un aspect un peu moins misérable. Devant la porte étaient assis trois ou quatre Albanais en costume éclatant, à la ceinture de peau rouge abondamment fournie de pistolets, de couteaux et de poignards, au sabre suspendu à l'épaule par un cordon de soie, à la mine enfin peu rassurante pour un voyageur qui faisait sa première excursion dans un pays peu et mal hanté. L'un d'eux, que je sus ensuite être le démarque de l'endroit, se leva sans hâte à notre approche, et venant à moi, me salua d'un *kalôs orisété* (καλῶς ὁρίσετε, *vous êtes le bienvenu*) bref et bourru, qui me dispensait de toute réponse; puis il arrêta mon cheval par la bride, saisit mon étrier et m'invita d'un geste à descendre. J'hésitais, mais voyant que mon guide était déjà sur ses pieds, je suivis son exemple et j'abandonnai ma monture à mon peu aimable hôte. J'entrai dans la maison, précédé de Dimitri qui la connaissait pour y avoir campé plusieurs fois, et je traversai une salle basse où un jeune homme, à demi-étendu sur un grand banc de bois, la tête appuyée contre la muraille, chantait, en s'accompagnant d'une guitare à trois cordes, un chant d'une harmonie inculte et sauvage. Il se tut à notre arrivée. Je fus reçu à l'étage supérieur par une jeune fille blonde aux yeux bleus, chose rare en

Grèce. Quelque chose d'idéal et de germanique se mêlait sur son visage aux teintes ardentes de l'Orient.

— « Vous êtes le bienvenu! me dit-elle; bonsoir, Dimitri; tu le vois, je t'attendais. »

En effet, elle avait déjà disposé une table pour notre repas, et la place de nos lits de camp.

— « Comment pouvais-tu m'attendre? lui répondit mon guide; nos bagages ne sont pas encore ici, et je n'ai envoyé personne pour te prévenir. »

— « Je t'ai vu de loin, et j'ai reconnu le cheval que tu avais à ton dernier passage; comme je savais bien que tu ne descendrais pas ailleurs que chez mon père, j'ai tout préparé pour te recevoir. Dis à ton maître qu'il n'y a pas de luxe ici, mais une cordiale hospitalité pour les étrangers. »

— « Je le sais, tu es une bonne fille; et quoique ton père, le démarque, soit un peu brutal et que, soit dit sans l'offenser, il ait plutôt l'air d'un brigand que d'un honnête homme, je ne choisirai jamais à Marathon d'autre gîte que celui-ci. Outre que tu as un bon cœur, tes deux beaux yeux bleus, les deux seuls que je connaisse de cette couleur dans l'Attique et le Péloponèse, valent bien la peine qu'on passe par-dessus la mauvaise grâce de ton père. »

A ce moment le jeune homme, qui avait interrompu sa chanson en nous voyant, la reprit à l'endroit même où il l'avait laissée; c'était une chanson d'amour. Je vis alors un éclair de joie illuminer le

regard mobile de la jeune fille, et un sourire heureux passer doucement à travers ses lèvres minces et roses. Dimitri s'aperçut aussi de l'émotion que ce chant produisait sur elle, car il lui dit :

— « Je t'y prends, ma belle fille; ton œil a brillé, tu as souri, tu rougis encore, et tu prêtes l'oreille; tu aimes. »

— « Si je l'avais voulu, Dimitri, tu n'aurais rien vu malgré ton regard exercé, et tu n'aurais pas plus fait attention à cette chanson-là, que ton maître à celle que tu fredonnes en cheminant, quand le temps te paraît long et la route monotone. Mais pourquoi te le cacherais-je? tu as toujours été bon pour moi, et tu m'as souvent apporté d'Athènes de ces présents qui font plaisir aux femmes. Et puis, tu voyages sans cesse, et tu ne t'arrêtes nulle part; tu es arrivé ce soir, pour repartir demain; par conséquent, te dire mon secret, c'est comme si je le disais au vent qui passe, à l'oiseau qui s'envole, à la vague qui tombe sur le rivage et reflue vers la haute mer. Il est si doux d'ailleurs de confier quelquefois à d'autres qu'au vent, aux oiseaux ou à la mer, ce que l'on cache au dedans de soi! Eh bien! oui, je l'aime! Ici personne ne s'en doute, mon père même l'ignore; et comme Pétrakis a une belle guitare et une jolie voix, il le prie quelquefois lui-même, et en ma présence, de chanter de ces chansons que, moi seule, je sais m'être adressées. »

— « Et pourquoi cachez-vous tous deux votre amour à ton père? Est-ce qu'il ne t'aime pas, lui aussi? est-ce qu'il refuserait de te donner à celui que tu as choisi? »

A ces mots elle poussa un gros soupir, et fit un signe de tête qui voulait dire : *oui*. Elle allait continuer ses confidences que je comprenais sans qu'elle s'en doutât, et qui m'intéressaient vivement, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de mon agoïate et de mon cuisinier, devant lesquels elle ne voulait pas parler, et à qui Dimitri fut bien obligé de prêter son aide. C'est en vain que je lui demandai de la faire revenir pour achever son histoire; il ne put la rejoindre de toute la soirée, et je ne la revis que le lendemain matin, au moment de partir. Ainsi, dans ce coin reculé du monde, parmi ces hommes demi-sauvages, une suave et poétique passion était éclose, comme, sur des rochers arides et incultes, ces fleurs qui se cachent et qui ont cependant des couleurs enchanteresses et des parfums enivrants. Je n'ai jamais su le dénouement de cet amour, dénouement que la barbarie de ces hommes a peut-être rendu sanglant; mais je me souviendrai toujours du beau jeune homme noir qui chantait, et de la blonde jeune fille qui frémissait et se penchait d'en haut pour mieux entendre.

La nuit venue, je ne pus résister au désir de revoir encore le fameux champ de bataille, et je me dirigeai vers ces lieux, guidé par le lit desséché

du Charadrus. La lune éclairait la grande plaine, et lui prêtait cette teinte transparente et bleue à travers laquelle l'esprit inquiet entrevoit des fantômes, et que revêtent les mondes imaginaires où l'on croit avoir vécu pendant la trop courte durée d'un rêve. Le ciel étincelait; un vent violent, qui semblait sortir de chaque antre et de chaque cavité des montagnes, ébranlait la nature jusque dans ses fondements, et augmentait la claire sérénité de l'atmosphère; des étoiles sans nombre filaient et tombaient à l'horizon : les unes, lumineuses et rapides, se pressaient d'éteindre leurs feux dans la mer; les autres, pâles et rêveuses, s'en allaient avec lenteur, suivant la courbe de ce beau firmament dont elles semblaient se détacher à regret. A travers le bruit de la tempête, je croyais entendre encore le tumulte du combat, la voix des chefs et les cris des soldats; et, au sein de la mêlée, j'apercevais l'ombre guerrière d'Echetleus, ce héros mystérieux dont parle Pausanias. Il se montra au plus fort du combat sous l'air et le costume d'un paysan, poursuivant les Mèdes et en faisant un grand carnage au moyen d'un soc de charrue; puis, la victoire assurée, il disparut subitement. Apollon, consulté par les Athéniens, leur conseilla de rendre honneur au héros Echetleus; ils lui élevèrent à Marathon un monument en marbre blanc. Je me souvenais aussi de la légende du même auteur : « Toutes les nuits, dit-il, on entend à Marathon des cris prolongés, des hennissements de chevaux,

et un bruit semblable à celui d'une bataille lointaine. Ceux qui traversent ces lieux, sans savoir que les mânes des Grecs et des Perses se livrent encore dans l'ombre d'invisibles combats, n'ont rien à redouter des esprits; mais ceux qui viennent par curiosité, pour écouter ce qui se passe, ont tout à craindre de leur colère. » Je me trouvais dans la catégorie des curieux; et si le temps et les siècles n'avaient aussi couché dans leurs tombes les revenants de Marathon, j'aurais été victime de leur fureur, car je venais de loin pour les entendre. Quand je rentrai dans la maison de mon hôte, tout dormait, et je pris aussi un repos nécessaire à la rude ascension du Penthélique que je devais faire le lendemain.

Au sortir de la plaine de Marathon, je repassai devant les gorges de Vrana, et je m'engageai dans celles du Penthélique. Le sentier suit longtemps le cours d'un torrent, tantôt se trouvant à son niveau, dans le creux d'une fraîche vallée, tantôt le dominant du haut des rochers, de toute la profondeur d'un abîme. Là, règne une immense solitude où s'élève une forêt de pins qui gémissent sans cesse. Deux ou trois pauvres habitations se trouvent, au sortir de ce grand bois, dans un lieu que les Turcs appelaient Arapoudossa, nom que les Grecs ont transformé en celui de Maurogourouni (Μαυρογουροῦνι, sanglier noir). Le vague souvenir existe encore d'un monstre puissant qui désolait la contrée, et qui fut terrassé par un héros, nouvel Hercule, dont

le nom et les hauts faits sont ignorés du monde. Aucun poète ne s'est trouvé là pour le faire passer à la postérité dans quelque sombre et merveilleuse légende. Le Penthélique se termine par une pointe aiguë, inaccessible du côté de Marathon. Pour y arriver, il faut passer sur l'autre versant de la montagne qui est aride et rocheux, autant que le premier est plein d'ombrages. On y rencontre, presque au sommet du mont, de nombreux vestiges des carrières d'où les anciens Grecs tiraient leur marbre; plus bas, sont les grandes carrières exploitées de nos jours, et produisant un beau marbre couleur d'or semé de veines bleues.

Au pied du Penthélique est situé un petit monastère, où nous allâmes demander une hospitalité de quelques instants. Rien de plus humble, de plus solitaire et de plus mélancolique que ce petit couvent perdu dans une touffe de bois épaisse et verte. Le dôme arrondi de sa chapelle byzantine s'élève à peine au-dessus des arbres qui l'entourent, et sa cloche à la voix fêlée semble lasse d'appeler inutilement le voyageur égaré ou fatigué. Aussi, quand je fis mon entrée, suivi de ma petite caravane, y fus-je reçu, comme un hôte longtemps attendu, par un de ces religieux grecs dont l'attitude inspire moins de respect que celle de nos moines austères, mais dont la physionomie heureuse et ouverte fait naître la confiance et vous met à l'aise. Le bon moine nous installa dans une grande salle basse et enfumée, où nous étalâmes nos

provisions. Après s'être fait apporter, bourrer et allumer sa longue pipe, il s'assit et voulut assister à notre frugale collation; il paraissait heureux de s'entretenir avec un étranger, et me pressait de nombreuses questions, qu'il n'interrompait que pour faire quelques niches à un espèce d'idiot attaché au monastère et venu là pour ramasser nos miettes. Dans la cour voisine, j'apercevais la porte de la chapelle, ornée de vieilles fresques, un long cloître étroit et sombre, à l'entrée duquel coulait sans cesse, dans un grossier bassin, une eau fraîche et limpide, et le cimetière planté de cyprès à l'ombre desquels quelques religieux venaient se promener tranquillement, sans paraître s'abandonner à de trop amères réflexions ni à de trop sombres méditations en foulant la tombe qui recouvre leurs frères et celle qui les attend. Devant le monastère, s'étend une verte pelouse entourée de grands peupliers. Le roi et la reine, sans suite, sans étiquette, y viennent faire de temps à autre un repas champêtre, assis sur l'herbe, et ne demandant qu'à trouver l'oubli du pouvoir et à se réjouir dans le souvenir de leur patrie, d'où les exile la grande et noble mission dont ils se sont chargés, celle de recommencer un peuple.

Sur la route qui conduit à Athènes, distant d'environ deux heures, je vis avec surprise une élégante maison de campagne, déserte quoique inachevée, et avec ce nom inscrit sur la porte: *Plaisance*. Je croyais voir une de ces villas qui

couvrent les abords de nos grandes villes. Elle appartient à Mme la duchesse de P..., vieille femme originale établie en Grèce depuis vingt-cinq ans, et s'y faisant remarquer par l'excentricité de ses habitudes, sa haine pour l'institution du mariage, sa passion pour les gros chiens, et sa manie de construire partout de charmantes habitations qu'elle n'achève jamais, poursuivie qu'elle est de cette bizarre idée, qu'elle mourra le jour où elle en achèvera une seule.

Je traversai ensuite, sans m'y arrêter, le village de Chalandri où l'on remarque une fontaine, fort simple du reste, élevée par la même duchesse de P..., avec cette inscription : ταῖς χαλανδριώταις, *aux femmes Chalandriotes.* Ayant été surprise un jour, et enlevée par une bande de brigands qui infestait le Penthélique, elle dut sa délivrance au secours des habitants de ce village. D'ailleurs, si l'on en croit la chronique, elle ne doit pas avoir de rancune contre ces Clephtes des montagnes; car, ayant été prise une seconde fois et retenue prisonnière pendant quelques jours, en attendant sa rançon, elle fut entourée par eux de tous les égards possibles; le chef de la bande, ajoute-t-on, lui servait à boire dans une riche coupe d'argent.

Quelques instants après, je rentrais dans Athènes par où j'en étais sorti, et je revoyais le Parthénon noyé dans l'or par le soleil qui se couchait derrière, et resplendissant comme si quelque pompe antique s'y fût encore célébrée.

CHAPITRE III.

ARGOLIDE.

CHAPITRE III.

PÉLOPONÈSE.

ARGOLIDE.

I.

D'Athènes à Nauplie.

On s'éloigne difficilement du sol de l'Attique; cependant, quand on a vu Athènes, il faut bien voir aussi Sparte, sa vieille rivale, bien que rien n'y attire aujourd'hui l'attention ni la curiosité du voyageur. Tout y a disparu; le temps s'est plu à anéantir l'une comme à préserver l'autre. L'Athènes antique se fait jour partout à travers l'Athènes moderne; son plan existe encore tracé sur le sol: il semble qu'un effort de quelques jours suffirait pour la relever dans toute sa splendeur. Ses ruines imposantes et ses temples superbes semblent attendre, dans le

silence et la tristesse, le retour de ses grands hommes et de ses dieux absents. Sparte, au contraire, si puissante et si fière jadis, n'existe plus; ce n'est même pas une ruine; son nom seul se prononce autour des lieux où elle fut, et se répète d'âge en âge comme le nom d'un héros autour de sa tombe ouverte et veuve de ses cendres jetées au vent.

Je partis d'Athènes pour Nauplie au milieu de la nuit, et m'embarquai sur le bateau à vapeur de la Compagnie autrichienne qui fait, deux fois par semaine, le trajet entre ces deux villes. A travers le tumulte du départ et les ombres de la nuit, il m'était difficile d'examiner le pont du navire; je choisis ma place au hasard et m'étendis comme les autres dans mon manteau. Bientôt les premières lueurs du jour se répandirent dans les ténèbres indécises et se firent une trouée pourpre à travers les nuages. Les hauts rochers des côtes, voilés à leur base par la brume grise qui s'élevait des ondes, ne laissaient voir que leurs cimes teintées d'un rose vif, tranchant avec l'azur du ciel; et ils semblaient, tout autour de l'horizon, un diadème aérien jeté sur le front des mers. Rien de plus curieux et de plus fertile en observations que le pont du bateau qui nous portait. Parmi la foule de Grecs de tout âge et de tout rang, il était facile de reconnaître deux générations bien distinctes : l'une qui va disparaître, l'autre qui commence. La première, longtemps asservie au joug des Turcs, a subi l'influence de leurs mœurs et de leurs habitudes; ceux qui lui

appartiennent ont laissé s'altérer, au contact de leurs oppresseurs, quelques-uns des caractères distinctifs de leur nation. Assis sur de larges peaux de bêtes, enveloppés d'une longue pelisse, ils se livrent, immobiles et impassibles, au mouvement du navire et au caprice de la mer; leur œil seul, plein d'esprit et de vivacité, agit et regarde; prompt à saisir les objets et à refléter l'impression reproduite, il révèle seul l'intelligence native qui s'agite sous ces dehors de paresse et d'inactivité. Ceux de la génération nouvelle, nés sous l'empire de la liberté et aux bruits des combats dont elle fut le prix, ont reconquis avec elle les signesparticuliers, les qualités, les défauts et les allures extérieures de leur antique race ; on retrouve en eux l'esprit, le mouvement, la fierté, l'élégance et la vanité des anciens Hellènes. Le fessy rouge coquettement rabattu sur l'oreille droite, orné d'un long gland bleu rehaussé d'or qui tombe sur l'épaule et se mêle aux cheveux, la main petite et sèche, indice d'un noble sang, la taille démesurément serrée par une ceinture de couleur dont les bouts flottent sur leur blanche foustanelle qui tombe jusqu'aux genoux en plis réguliers, ils se promènent, ils parlent, ils chantent, rient, discutent, s'invectivent, et semblent avides de produire au dehors tout ce qu'ils ressentent en eux. A la vue de ces jeunes hommes fiers et bruyants, au pur profil antique, l'étranger regarde et cherche lequel d'entre eux est Alcibiade, et lequel est Thémistocle.

Quelques instants après le lever du soleil, nous dépassions la pointe d'Hermione, et nous jetions l'ancre devant Hydra. La ville, groupée en amphithéâtre sur une pente rapide, coupée en deux endroits par de profonds précipices, est d'un aspect gracieux et souriant. Deux rocs de forme conique précèdent le port à droite et à gauche, couronnés par des moulins à vent dont les ailes tournent continuellement au souffle incessant de la mer. Le mouvement du port, les petites embarcations qui entrent ou sortent à toutes voiles, le beau ciel qui l'éclaire, le contraste de la vie qui s'y est concentrée avec la solitude des sites sauvages dont elle est entourée, tout lui donne l'air d'une petite ville heureuse, riche et paisible. Ses maisons, dont les vitres étincellent au soleil, et dont les murailles peintes à la chaux éblouissent le regard par leur blancheur, la font ressembler à une touffe de fleurs jetées du haut des cimes rocheuses qui la dominent, arrêtées çà et là par un abîme, et descendues pour s'épanouir aux brises de la mer et chercher leur image dans ses ondes.

Hydra joua un rôle important dans les guerres de l'indépendance. Elle était habitée par une population de 3,500 hommes, gouvernée par un sénat, payait de modiques impôts, et ne devait autre chose à la Porte-Ottomane qu'un tribut de cinq cents marins élevés et équipés aux frais de l'île, et faisant la meilleure partie de la flotte turque. Hydra possédait à elle seule tout le commerce du

Levant, et ses armateurs amassaient d'incalculables fortunes. Pendant longtemps cette île conserva la neutralité dans la lutte des Grecs de terre-ferme contre leurs oppresseurs; mais lorsqu'on y apprit le massacre du patriarche de Constantinople et de tous les chrétiens dans l'île de Chio, ainsi que celui des Hydriotes au service de la Porte, Hydra se souleva d'indignation et résolut d'entrer enfin dans la lice. Son sénat, présidé par le vénérable Lazare Condouriotis, proclama l'indépendance des Grecs, *et le règne de la Croix*, le 28 avril 1821. L'amirauté d'Hydra expédia cette résolution aux autres îles; elles y adhérèrent toutes. Le scandale des antiques rivalités des Grecs entre eux au moment du danger ne se renouvela pas. Chaque île, chaque armateur, chaque habitant devait fournir sa part d'hommes ou de vaisseaux. Il va sans dire qu'Hydra en fournit le plus grand nombre; Jacques Tombasis fut élu navarqne à l'unanimité. Tel fut le principe de cette héroïque et audacieuse marine grecque qui, avec ses faibles ressources, anéantit celle des Turcs, remporta la victoire de Missolonghi, et fit connaître au monde les noms de Miaoulis et de Canaris.

Au déclin du jour nous passâmes devant la petite île de Spezzia, l'ancienne Tiparénus, qui produit les plus hardis marins de la Grèce, puis devant le rocher stérile de Psara, et peu après, notre bateau, s'approchant de la côte, troublait sur l'onde tranquille le sombre reflet des hauts rochers de Pala-

mède, que nous tournâmes bientôt pour entrer dans le port de Nauplie.

II.

Nauplie.

Nauplie, souvent appelée aussi Napoli de Romanie, a conservé son nom primitif. Nauplius, fils de Neptune et d'Amymone, l'une des Danaïdes, la bâtit, et la peupla d'une colonie égyptienne. Le haut rocher qui, d'un côté, surgit de la mer comme une gigantesque muraille et, de l'autre, porte une partie de la ville, tient son nom du malheureux fils de Nauplius, Palamède, qu'Ulysse et Diomède surprirent à la pêche, au dire de Pausanias, et jetèrent à la mer. Selon le même auteur, les Naupliens furent les premiers qui taillèrent la vigne, instruits par la vue d'un âne qui, ayant rongé un cep, le rendit ainsi, fort involontairement, plus productif que les autres. De nos jours, Nauplie est un des ports les plus commerçants et l'un des marchés les plus importants de la Grèce. On n'y trouve aucun vestige d'antiquités; son nom et celui du haut rocher qui l'abrite, et que les siècles ne peuvent ébranler, attestent seuls son antique origine. Je vis cependant, aux environs, la fameuse fontaine

de Canathus qui jaillit encore et répand ses eaux dans la ville. Cette fontaine est célèbre dans la mythologie : chaque année Junon, quittant l'Olympe et faisant trêve un instant à ses nombreuses amours, venait s'y baigner et retrouvait dans son onde sa chasteté première; ensuite elle regagnait l'Olympe, afin d'offrir au dieu qu'elle préférait les prémices de cette virginité si facilement retrouvée et si promptement reperdue.

Le séjour de Nauplie n'a rien qui captive le voyageur. Un seul monument y est digne d'intérêt: c'est une maison de forme carrée, toute moderne, le mur tapissé de vigne, la façade ornée d'un modeste perron. Ce simple édifice renferme à lui seul tout le passé récent d'un peuple, et c'est de lui que date l'essor que ce peuple a pris dans l'avenir. Là, se sont apaisées les longues guerres de l'indépendance grecque, et se préparaient les grands actes qui ont réintégré la Grèce dans le cadre des nations modernes. Le comte Capo d'Istria l'habitait et y mourut, victime de son patriotisme et de ses nobles idées; le roi Othon y descendit, quand il vint prendre possession de son royaume.

Nauplie soutint de nombreux siéges pendant les guerres de l'indépendance; elle fut tour à tour prise et reprise par les deux partis jusqu'à la fin de 1822, époque à laquelle les Grecs s'en emparèrent définitivement. Le blocus par mer, qui dura plusieurs mois, signala l'héroïsme d'une femme de Spezzia. Bobolina, c'était son nom, avait en 1812 perdu son

mari, tué à Constantinople par ordre du sultan. Lorsque l'amirauté d'Hydra proclama l'indépendance, elle saisit avec avidité cette occasion de venger les mânes de son époux. Elle équipa trois vaisseaux, arbora son pavillon sur l'un d'eux, et confia les deux autres à des capitaines expérimentés. De son bord, elle dirigeait elle-même les opérations de sa petite flottille et commandait les manœuvres. A elle seule, elle tint le blocus de Nauplie, jusqu'au moment où les Turcs quittèrent la place. Elle avait deux fils qu'elle envoya combattre aux avant-postes de l'armée grecque, en Morée; ils s'y firent tuer tous deux.

Nos chevaux et nos bagages, que j'avais fait venir par terre, étant arrivés, je résolus de partir le lendemain, et de prendre à travers les montagnes la route de Sparte. Jamais journée plus sereine ne s'éleva sur le golfe Argolique. Quand je quittai Nauplie, le rocher de Palamède projetait encore sa grande ombre sur la plaine; à son sommet, le soleil qui allait paraître formait une ligne d'or suivant la sombre silhouette des tours et des murailles crénelées de la citadelle. Je marchai sur la route d'Argos, grande et belle route, bordée de chaque côté d'une haute rangée de peupliers jusqu'à une certaine distance de la ville; quelques maisons de campagne, entourées de jardins et d'ombrages, s'élèvent çà et là. Je remarquai avec surprise à ma droite un énorme lion taillé dans le vif, sur le flanc perpendiculaire d'un roc élevé; il fut sculpté par ordre du

roi, en mémoire des Bavarois morts en Grèce. J'y voyais autre chose que le souvenir d'étrangers dont la nature ne put jamais s'allier à l'organisation délicate du peuple grec. Cette gigantesque effigie, incrustée dans la pierre, m'apparaissait comme un sceau de jeunesse nouvelle et de rénovation empreint par une main providentielle sur le sein de cette terre, vieille de tant de siècles, de tant de gloires, et de tant de ruines qui la jonchent. Ce lion, la griffe allongée, la tête puissante et irritée, le front ombragé d'une forte crinière, la gueule béante, la face toute jetée hors de sa matrice de pierre, semble une frémissante imprécation jaillissant du sol même contre ses oppresseurs passés, et une menace permanente contre ceux qui tenteraient de l'opprimer à l'avenir.

III.

Tirynthe.

Tirynthe se trouve à peu près au quart de la distance qui sépare Nauplie d'Argos. Cette ville fut bâtie par Prætus, fils d'Abbas, roi des Argiens. Prætus appela les Cyclopes pour leur faire ceindre sa ville d'épaisses murailles, et la fortifier par d'inexpugnables remparts. Ses ruines sont les ruines cyclo-

péennes les plus grandes et les plus imposantes de toute la Grèce. Des pans de murs larges de vingt-cinq pieds existent encore, ainsi que des vestiges de portes pratiquées dans l'enceinte fortifiée, et la fameuse chambre des filles de Prætus. A voir ces blocs de pierres énormes tournées et retournées par le bras des géants, carrément taillées, habilement superposées et reliées entre elles par des pierres plus petites introduites dans leurs interstices, l'imagination cherche vainement par quels moyens étranges, ou par quelle force humaine inconnue à nos débiles générations, elles ont pu être transportées d'un lieu à l'autre, et comment, une fois là, le temps lui-même a pu les séparer et les disperser sur le sol, comme il fait de nos frêles habitations. L'ombre d'Hercule, qui naquit à Tirynthe et y fit de longs séjours, plane sur ces ruines, derniers vestiges de la force merveilleuse dont une race d'hommes fut douée à une certaine époque, époque de barbarie et de brutalité, où ces hommes luttaient aveuglément contre les puissances de la nature, satisfaits de surmonter des obstacles après eux insurmontables, et de répandre dans la postérité la crainte et l'étonnement. Plus tard, les hommes, doués de membres moins robustes, eurent en compensation une intelligence plus haute, un cœur plus élevé, une âme plus ouverte aux conceptions du beau. L'art naquit ; ce fut le règne de l'esprit sur la matière.

Du sommet des ruines de Tirynthe, on embrasse

d'un coup d'œil toute cette belle et florissante Argolide, Nauplie et son golfe qui paraît un lac paisible, Argos et sa haute acropole, et Mycènes dans de sombres gorges. On ressent une impression qui ne peut se définir, à ce contraste enfanté par le temps entre la splendeur, la richesse, le tumulte du passé, et la solitude, le silence des jours présents.

La plaine d'Argos, à travers laquelle je m'acheminai en quittant Tirynthe, me parut d'une nature forte et vivace, malgré l'état d'abandon dans lequel elle se trouve. Il ne manque à cette terre ni le soleil qui vivifie, ni l'air qui assainit, ni le ciel pur qui verse de fécondes rosées, mais un bras intelligent et actif pour lui confier des moissons et des fruits. Lorsque le roi Othon vint pour la première fois en Grèce, la plus grande partie de ces terrains sans maître fut concédée aux Bavarois qui l'avaient suivi. Leur présence ne plaisait point aux Grecs qui ne s'accommodaient ni de leur caractère, ni de leurs habitudes; ils les voyaient d'un mauvais œil s'établir parmi eux, et former par leur colonie une nation étrangère dans leur sein; ils ne leur tenaient aucun compte des services qu'ils pouvaient rendre dans l'avenir, en cultivant ces terres et ranimant leur fécondité; inhabiles et paresseux, ils préféraient voir leur sol rester inculte et improductif dans leurs propres mains, que possédé et ensemencé par d'autres. Aussi, à l'époque où la constitution fut proclamée, tous les Allemands s'enfuirent et abandonnèrent leurs possessions, effrayés par les menaces et l'ani-

madversion des indigènes. Depuis ce moment les travaux agricoles, à peine commencés, ne furent repris par les Grecs qu'avec impéritie et lenteur.

IV.

Lerne.

Après une heure de marche à travers des champs marécageux, nous passâmes devant une grande maison qu'on appelle Hippophortion (ἱπποφορτεῖον), ainsi nommée parce que les gens qui arrivent de l'intérieur s'y arrêtent pour décharger leurs chevaux et les recharger ensuite. A cet endroit nous quittâmes la route battue, pour suivre le rivage en ligne droite afin d'abréger le chemin; de temps en temps nos chevaux s'enfonçaient dans la mer jusqu'au poitrail, puis se retrouvaient sur la cime plate d'un rocher, puis redescendaient encore dans l'onde. Je m'en rapportais à l'expérience de mon guide et à l'instinct de ma monture, et je contemplais les hautes montagnes de l'Argolide et du Péloponèse, au sein desquelles j'allais m'aventurer. La vue de ces montagnes déchirées par des gorges profondes, séparées entre elles par des précipices, dépourvues de végétation, austères comme le rocher que rien ne couvre, sans habitants, sans forêts, sans sentiers, pré-

dispose l'âme à la tristesse, au souvenir de la patrie lointaine et regrettée, aux craintes vagues et intimes. Un grand silence régnait, rempli seulement de ces bruits confus et mystérieux de la nature qui font partie du silence même, la pierre qui s'écroule entre deux monts solitaires, le vent qui traverse accidentellement les hautes régions de l'espace, la voix profonde de la mer qui ne se tait jamais; et je prêtais l'oreille tantôt à la mer, tantôt aux montagnes. Une nuée de corbeaux s'était attachée aux pas de notre caravane; sans trop m'en rendre compte, je les suivais d'un œil inquiet; je les comptais à ma droite et à ma gauche, et je tirais de leur vol capricieux des présages qui se contredisaient d'un instant à l'autre. Errant sur cette terre mère du paganisme, je ressentais en moi des terreurs païennes; la superstition me gagnait. Heureusement un arbre demi-mort leur offrit, à ma droite, un lieu de repos sur lequel ils s'abattirent tous d'un commun accord. Je remerciai le Ciel, et continuai ma route, rassuré par ce propice augure.

A ce moment, la courbe insensible du rivage nous amenait à l'extrémité du golfe, en face de Nauplie. Un grand arbre sur les bords de la mer, quelques chaloupes amarrées, de chétives maisons, telle est Milos (Μῆλος), dernière halte habitée à l'entrée des déserts. On s'arrête là, parce que, avant de s'engager dans les solitudes qui s'ouvrent devant vos pas, on est invinciblement entraîné à jeter un long regard en arrière, sur Nauplie qui blanchit

et sourit à l'autre rive, sur le golfe bleu qui frémit au souffle du zéphyr, sur la haute mer enfin qui se confond dans de lumineux espaces, au-delà desquels l'œil attristé cherche la patrie que le cœur désire.

Milos est l'ancienne Lerne. La mythologie s'est plu à consacrer ces lieux par de sombres traditions. Lerne fut le séjour de cette hydre fameuse, dans le sang duquel Hercule empoisonna ses flèches. Le monstre se tenait ordinairement sous un platane immense qui ombrageait la source d'un fleuve disparu; il y avait un lac, le lac d'Alcyonie, d'une insondable profondeur, calme en apparence, mais dévorant soudain ceux qui avaient l'imprudence de s'y baigner; c'est à travers les abîmes de ce lac que Bacchus descendit aux enfers pour en ramener Sémélé, sa mère. Le lac existe encore, mais converti en une mare fangeuse où croissent des herbes et des joncs élevés. Près de Lerne, les enfers avaient encore une autre issue, par laquelle Pluton regagna ses sombres demeures, après avoir enlevé la fille de Cérès.

Tout le littoral qu'on suit en sortant de Lerne, est couvert de marais d'où s'exhale la fièvre. Il est peu de contrées en Grèce qui ne soient infectées de ces miasmes contagieux; je ne sais quel venin caché circule dans ce ciel si pur en apparence; les ombrages les plus frais sont perfides, les sites les plus attrayants renferment des dangers; on est attristé de voir ces airs méphitiques empoisonner

une si claire atmosphère et de si beaux rivages. Peu à peu nous approchions des montagnes, rencontrant à chaque pas des torrents profonds comme des précipices qu'on dirait creusés par un récent orage, et dans lesquels cependant de rares hivers ramènent seuls des ondes. Nous commençâmes ensuite à gravir une pente escarpée, où s'élèvent çà et là de grosses touffes d'arbustes épineux. Là, le chemin est difficile; on avance lentement. Le sommet semble s'élever davantage à mesure que la fatigue augmente, et la chaleur du soleil, qui se concentre au sein de ces ravins sans issue, pèse sur le front du voyageur. Son regard, qu'il ne peut fixer à ses pieds sur un terrain qui brûle, s'abaisse un peu plus loin sur la plaine d'Argos et la mer, splendide tableau dont les premiers plans sont des rochers aux chaudes couleurs, aux ombres accentuées, aux formes variées à chaque détour du chemin. A mesure qu'on s'élève par cette route qui tourne sans cesse et se replie sur elle-même, formant sur la montagne des étages multipliés, l'azur du golfe devient moins bleu, puis il finit par s'éteindre et se confondre dans les vapeurs lumineuses qui flottent dans l'espace. Enfin, au sommet du mont, au dernier détour du sentier, tout change; les grands horizons s'évanouissent, la mer disparaît, sans qu'on ait eu le temps de lui dire un dernier adieu. On ne voit plus autour de soi que des cimes bizarrement groupées, des abîmes qui menacent, des vallées à la sombre

verdure, dont la profondeur paraît plus grande encore à travers cette brume enflammée qui s'agite à la surface de la terre, sous l'influence des fortes chaleurs. Vers le milieu du jour nous arrivâmes, exténués de fatigue et de faim, au khan d'Agladocampo (ἀγλαδόκαμπος), situé sur le penchant abrupt d'un aride vallon, en face d'une chaîne de montagnes désolées. Pouqueville désigne ce lieu comme étant l'ancien Apobathmes.

V.

Khan d'Agladocampo.

Le khan est une espèce d'hôtellerie parsemée à de longs intervalles sur les routes désertes de la Grèce, construite en pierres mal jointes, ou en terre mêlée de feuilles et de branches, sans chambres, sans étages, sans autre foyer que le tronc d'arbre qui brûle au milieu pour tout le monde, et autour duquel le passant, voyageur, laboureur, soldat ou prolétaire, s'assied, s'étend, s'installe avec nonchalance sur une pierre ou plus souvent sur le sol même. La physionomie étrange de ces caravansérails frappe l'imagination; la fatigue que l'on ressent et l'accueil hospitalier qu'on y rencontre vous font goûter un repos plein de

charmes. Pendant que mon guide préparait les vivres, hâtant et gourmandant le maître du lieu, vieillard cassé, qu'aidait une femme aussi âgée que lui; pendant que l'agoïate et ses hommes allaient et venaient, remplissant cette cabane d'un tumulte inaccoutumé, je remarquais un groupe de quatre ou cinq hommes assis au coin de la salle opposé à celui où je me trouvais; ils paraissaient ne s'être nullement aperçus de notre arrivée. Quelques instants après, trois d'entre eux se levèrent, rechargeant leurs fardeaux sur leurs épaules et reprenant leur long bâton de route; en passant près de moi, ils me saluèrent et me souhaitèrent, selon la coutume du pays, un bon voyage et de nombreuses années. On est étonné de rencontrer, sous l'apparence rude et sauvage des paysans de la Grèce, tant d'aménité et de bienveillance. L'étranger qui a pris pied sur le sol de leur patrie, devient pour eux un ami; l'antique tradition de l'hospitalité s'est perpétuée dans ce pays: aujourd'hui, comme autrefois, les hôtes y sont sacrés.

Deux hommes étaient restés dans le khan; le plus jeune semblait avoir vingt-cinq ans; l'autre était un vieillard à cheveux blancs. Ils portaient tous deux un costume guerrier; leurs vêtements étaient salis et en désordre; ils avaient quitté leurs ceintures garnies de poignards et de pistolets, ainsi que leurs longs fusils à la crosse de cuivre ciselé, au canon richement damasquiné; leur sabre re-

courbé pendait seul à leur épaule, retenu par un mince cordon de soie. Le jeune homme examinait les armes l'une après l'autre, frottant les crosses pour les faire luire, et nettoyant les détentes; il les remettait ensuite au vieillard qui les tournait et les retournait en tous sens pour s'assurer qu'elles se trouvaient en bon état. Ils étaient si absorbés par cette occupation, qu'ils n'avaient même pas levé les yeux pour voir qui était venu s'asseoir si près d'eux au même foyer. Pendant que je les considérais attentivement, mon guide vint me frapper sur l'épaule, et me dit, en me les montrant du doigt : « Κλέφταις (ce sont des Clephtes). » Et il attendit, en me regardant avec un sourire, l'impression que ces mots produiraient sur moi. Je crus devoir lui cacher que j'aurais autant aimé rencontrer sur mon chemin des personnages moins intéressants, mais en même temps moins équivoques, et je lui répétai d'un air purement curieux : «Κλέφταις? — Oui, des Clephtes, me dit-il, mais ne craignez rien; ces deux hommes sont aussi respectés que le roi dans tout le Péloponèse; ces Clephtes-là n'ont rien à démêler avec les soldats du Gouvernement. Quand ils seront partis, je vous conterai leur histoire. »

Poussé par l'intérêt qu'excitait en moi ce préambule, je me rapprochai insensiblement de ces deux hommes pour les examiner de plus près. Le vieillard, homme haut et sec, malgré ses cheveux blancs, indice d'un âge avancé, ne portait sur sa

physionomie aucune trace de vieillesse; c'était une de ces natures inaltérables au temps, comme le rocher qui conserve ses mousses, ses couleurs et sa force, jusqu'au jour où une tempête inattendue le déracine et le pulvérise dans sa chute. Ses longues moustaches grises, relevées aux extrémités, laissaient apercevoir des lèvres minces et délicates; ses yeux avaient tous les éclairs de la première jeunesse; son front hâlé, qu'une longue et étroite cicatrice coupait par le milieu, portait des rides nombreuses creusées par les fatigues, les dangers et les souffrances plus que par les années. Le jeune homme portait les cheveux presque ras, contrairement à l'usage du pays; ils étaient noirs comme ses sourcils; ses yeux bleus avaient du courage, de la prudence et de la mélancolie. Sa peau restée blanche malgré les feux du soleil, ses moustaches noires et fines comme le duvet, la ligne du nez fortement accusée et brusquement séparée de celle du front, donnaient à ses traits une physionomie étrangère. J'aurais volontiers lié conversation avec eux; mais, malgré tous mes efforts et toutes les petites ruses que j'employai pour me mettre en rapport, ils ne parurent pas prêter la moindre attention ni à moi, ni à aucun de mes mouvements. Quand j'eus fini de prendre mon repas, le guide vint m'avertir qu'il fallait remonter à cheval. « Très-probablement, dit-il, ils vont passer ici la journée et la nuit; je ne puis vous conter leur histoire devant eux, je vous la dirai en route.

D'ailleurs il est temps de partir, si nous voulons, à travers ces défilés où la marche est lente, gagner la prochaine habitation avant la nuit. » Nous repartîmes donc, devancés par nos bagages que Dimitri avait mis en route depuis longtemps, afin que nous ne fussions pas retardés par eux. Pendant que nous cheminions côte à côte, il me raconta l'histoire qu'il m'avait promise.

VI.

Jean Stathas.

C'est un épisode des guerres de l'indépendance, période féconde en exploits, inépuisable carrière d'histoires inouïes, d'anecdotes romantiques, d'homériques batailles, de sombres drames, source intarissable où la poésie pourrait puiser des chants sublimes pour éterniser la mémoire des gigantesques actions d'un peuple qui secoua soudain le linceul du passé sous lequel il semblait enseveli, et les chaînes d'une immense et puissante oppression. Ces annales, dignes de la poésie épique, n'ont laissé que de rares souvenirs dans la génération actuelle; la génération suivante ne les retiendra pas. Les rochers, les montagnes, les abîmes,

la mer, le ciel bleu, témoins de chacune des phases de ce poème accompli par des hommes dont quelques-uns existent encore, ont un jour retenti du bruit des grandes choses qui se passaient; ils en ont renfermé le secret dans leur sein. Les héros de Souli, de Navarin, de Missolonghi, terrassant, malgré leur petit nombre, les Turcs innombrables, ne sont en rien inférieurs aux demi-dieux mythologiques. Le récit de ces luttes serait une sanglante et sublime Iliade; un Homère manque pour le raconter. Heureux le poète qui parcourrait la Grèce en rhapsode, recueillant les débris épars de cette histoire, de la bouche du vieillard qui y figura, du paysan qui les tient de son père, ou de l'aveugle qui chante encore au carrefour des villes ou sur le fossé des routes! Mon guide commença enfin le récit suivant :

« Le vieillard que vous avez vu se nomme Jean Stathas; il s'est rendu célèbre par ses exploits contre les Turcs, pendant nos guerres de l'indépendance. Sa renommée et ses hauts faits n'ont pas franchi les limites de la Morée, de laquelle il ne sortit guère. Il naquit à Castro, petit village situé sur une de ces montagnes élevées qu'on aperçoit dans la direction d'Argos. Une vingtaine de chaumières, renfermant les membres d'une seule famille, c'était tout le hameau. Jean Stathas n'avait autour de lui que des frères, des enfants, des cousins, qui tous le regardaient comme leur chef, parce que de bonne heure il avait pris sur eux un ascen-

dant irrésistible par sa force, son adresse, son intelligence, et même par la mâle beauté de son visage. Ce petit hameau était reculé si avant dans les montagnes, si dépourvu de tout ce qui peut exciter la cupidité, qu'ils y vivaient tous ignorés et tranquilles, cultivant quelques champs autour de leurs habitations, et faisant paître le troupeau dans de rares pâturages parsemés entre les rochers. L'oppression des Turcs ne les atteignait point. Stathas ne se mêlait jamais aux querelles des Armatoles contre les chefs musulmans; il regardait comme fatals au pays ces combats partiels, incertains, et toujours suivis de dures représailles. Ce n'est point qu'il fléchît devant la domination des Turcs, mais sa prudence égalait son courage; son patriotisme attendait pour éclater, parce qu'il pressentait que ces guerres d'homme à homme, de chef à chef, n'étaient que les avant-coureurs de combats plus sérieux, les symptômes d'une guerre générale. En attendant, il faisait de longs et fréquents voyages dans l'intérieur de la presqu'île, seul et sans autres armes qu'un long poignard caché sous sa tunique de laine, afin de n'éveiller aucun soupçon. Il traversait les montagnes en tous sens, recherchait les sentiers les plus ignorés, rôdait autour des villes pour en examiner les abords et les issues, étudiant ainsi les lieux où il s'attendait à combattre, remarquant les sites inaccessibles propres à lui servir d'asile, et les défilés impratiqués par lesquels il pourrait surprendre l'ennemi.

« Le jour qu'il attendait arriva enfin. Lorsque Ypsilanti jeta en Morée le premier cri d'insurrection, Jean Stathas réunit autour de lui ses amis et ses parents, leur dit qu'il allait se joindre aux défenseurs de la liberté et de la nationalité grecques, choisit les plus braves et les plus robustes pour le suivre, et laissa les autres à la garde du village, ainsi que ses trois fils, en leur recommandant leur mère. En peu de mois, il s'acquit une réputation justement méritée par des exploits presque inouïs et chaque jour renouvelés. L'effroi qu'il causait aux Turcs était mêlé d'une terreur superstitieuse. Toujours accompagné du plus petit nombre d'hommes possible, il combattait des armées presque entières, surprises de son audace. Les éléments eux-mêmes devenaient des armes dans sa main; il roulait sur la tête de ses ennemis des rochers arrachés aux montagnes; il les précipitait dans les torrents ou dans les abîmes par des attaques où il déployait une énergie surhumaine. Grâce à sa grande connaissance des lieux, il était insaisissable. Partout présent au moment où on l'attendait le moins, il portait ses coups et disparaissait sans qu'on pût suivre ses traces. De temps à autre, il faisait une courte apparition dans son village pour rassurer sa femme, ramener un de ses fils, s'en joindre un autre et recruter quelques pallikares afin de remplacer ceux qui étaient tombés sous le feu de l'ennemi. Ses apparitions dans ses foyers, quoique rares et accomplies dans le plus grand se-

cret, n'échappèrent point aux Turcs; ils résolurent de le surprendre au sein de son village et de l'écraser en une fois, lui et ses compagnons, par des forces dix fois plus nombreuses.

« Un jour donc, avertis par leurs espions que Stathas se trouvait à Castro avec tous les siens, ils s'y transportèrent au nombre de mille. Cinquante pallikares étaient tout ce que ce petit hameau pouvait leur opposer; mais chacun de ces cinquante Grecs valait plus de dix Turcs. Ceux-ci marchèrent la nuit, entourèrent les maisons où les Grecs dormaient sans défiance, puis soudain donnèrent le signal du combat. Avant d'engager la mêlée, le chef des Turcs s'écria : « Livrez-nous Jean Stathas; « vos têtes sont promises au pacha; il se passera « des vôtres, si nous lui présentons celle de Sta- « thas. Nous sommes mille; vous, cinquante ! » A ces mots, une fenêtre s'ouvre; la femme de Jean Stathas, armée d'un long fusil, paraît et s'écrie : « O Turcs miséricordieux, nous regrettons de ne « pouvoir faire ce que vous nous demandez. Jean « Stathas est parti; nous ne sommes plus ici que sa « femme, ses trois fils, et cinquante pallikares! » Puis elle ajuste le chef qui avait parlé, et l'étend mort dans la poussière. Jean Stathas était, en effet, parti la veille, grâce à un miraculeux hasard, ayant été appelé dans le camp des Grecs à deux jours de là, pour concerter avec le prince Ypsilanti le plan d'une nouvelle expédition.

« A ce moment, le jour commençait à poindre, et bientôt il éclaira l'un des combats les plus acharnés auxquels ait jamais souri le cruel génie de la guerre. Les cinquante braves, retranchés dans les maisons, derrière les troncs d'arbres et les rochers, combattaient en silence; les vieillards et les femmes chargeaient les armes, pour que rien n'interrompît le feu. Les Turcs, décimés par les balles des Grecs, remplissaient l'air de leurs imprécations. Le combat durait depuis plus de cinq heures; les Grecs comptaient déjà une dizaine de morts, perte irréparable; les Turcs se faisaient un rempart des cadavres des leurs. Cependant l'acharnement se ralentissait de part et d'autre; la chaleur et la fatigue amollissaient les membres des combattants. A cet instant, une femme paraît sur le toit d'une maison, échevelée, noircie de poudre, les vêtements en désordre; c'était la femme de Stathas: « Fils « de Mahomet, s'écria-t-elle, et vous, enfants du « Christ, cessez un instant le feu; que la poussière « et la fumée se dispersent, pour que nous puis- « sions compter nos morts et nos blessés; donnez- « moi des nouvelles de mes trois fils; qu'ont-ils fait, « que sont-ils devenus dans la mêlée? » Une voix lui répondit: « Le premier est allé chercher de « l'eau à la fontaine; le second nettoie ses armes; « ...... — Et le troisième? » dit la mère.... Point de réponse. Le troisième, le plus beau, le plus téméraire, le plus aimé des trois, était gisant sur le sol, la face contre le ciel, criblé de blessures, l'œil

blanc et fixe, la bouche demi-ouverte, les bras étendus, les doigts convulsivement courbés sur la détente de son fusil. A cette vue, la femme de Stathas se précipite sur le corps de son fils, écarte les boucles noires de sa chevelure et lui parle à voix basse, penchée à son oreille; puis, saisissant les armes dont il s'était servi, elle ramène les pallikares au combat. Les deux fils qui lui restaient la suivent de près, la protégeant de leur corps et portant autour d'elle des coups de géant. Quand le soir vint, ces lieux étaient de nouveau calmes et déserts; des monceaux de morts jonchaient le terrain : six cents Turcs, les cinquante pallikares, la femme et les trois fils de Jean Stathas.

« Deux jours après, celui-ci revenait du camp des Grecs, joyeux et souriant; il fredonnait un de ces refrains populaires que les Grecs chantent quand ils sont sur le chemin de leur patrie. Cependant il s'étonnait, en approchant, de n'entendre aucun cri, aucun chant, aucune voix humaine, et de ne point voir le troupeau errer dans les pâturages ordinaires. De tristes pressentiments l'oppressent; il s'arrête, examinant le ciel et flairant l'air; d'âcres parfums irritent sa poitrine; une sombre nuée d'oiseaux de proie, hôtes inaccoutumés de ces montagnes, surprend son regard. Il se hâte; un instant après, il était sur le champ de bataille, entouré de ruines et de cadavres. A cette vue, ses traits se contractent sous le coup d'une douleur aiguë; il cherche des yeux et reconnaît bientôt les corps de sa femme et

de ses trois fils. Il s'approche, s'agenouille successivement auprès de chacun d'eux, et leur fait de longs adieux à voix basse. Réunissant ensuite les débris de sa cabane incendiée, il élève sur les quatre cadavres quatre monuments funèbres. Puis, se retournant vers le soleil qui se plongeait dans un sanglant horizon, il pose la main gauche sur son cœur et, levant l'autre vers le ciel, il prononce d'une voix lente et forte le serment de revenir une fois encore dans ces lieux où rien ne le rappellerait désormais, lorsqu'il aurait coupé assez de têtes d'infidèles pour en remplir les quatre monuments dont il venait de couvrir les corps mutilés des êtres qu'il aimait. Un tel vœu, formé par un tel homme, était pour les Musulmans le signal de nouveaux et terribles malheurs.

«A partir de ce moment, il n'y eut plus pour eux un instant de sécurité; Jean Stathas fondait tout-à-coup sur eux, le jour pendant leurs festins, la nuit pendant leur sommeil; il ne combattait plus, il massacrait; son courage s'était changé en férocité. Un soir, il sortait d'Argos où il venait de conduire un petit nombre de pallikares qui avaient pris part, sous ses ordres, à de récents exploits; en reprenant seul le chemin des montagnes, il passe auprès d'une habitation musulmane dans l'intérieur de laquelle des chants se faisaient entendre; ses habitants se livraient tranquillement à une fête de famille. Cette proie ne devait pas lui échapper; il entre, égorge trois hommes qui fumaient sur les divans; une

femme, sur le sein de laquelle jouait un petit enfant, n'échappe point à son aveugle fureur. Ivre de sang, il allait frapper l'enfant lui-même, lorsque cette frêle créature se jette, pleine d'effroi, entre les bras du meurtrier de sa mère, et s'attache à ses vêtements. Les cris de cet enfant l'émeuvent; il s'arrête, il le regarde; il semble douter de ce qu'il va faire; enfin il le saisit et s'enfuit en courant. Une métamorphose subite venait de se faire en lui; la clémence était rentrée dans son âme; il se crut assez vengé.

« Un petit monastère, dont on voit encore les ruines, s'élevait près de là. Stathas se dirige de ce côté et, en arrivant, fait appeler un de ces moines, qui le connaissaient tous et voyaient en lui un de leurs plus redoutables défenseurs. Il remit cet enfant au moine, et lui dit : « Cet enfant est turc; son père et sa mère sont morts: c'est moi qui les ai tués. Je l'adopte, et te le confie pour quelques années. Baptise-le de suite. Plus tard, quand il pourra comprendre tes paroles et y répondre, élève-le dans la crainte du Seigneur, l'amour de la Vierge, et la haine des infidèles. Mais qu'il ignore toujours ce qui s'est passé, et garde-toi de le dire à qui que ce soit. Je te rends responsable de ce secret sur ta vie. » Puis il repartit pour se livrer contre les Turcs à de nouveaux combats, où il déploya son ancienne valeur unie à une constante humanité.

« La fin de la guerre approchait lorsqu'il revint au monastère d'Argos, où il trouva que ses instructions

avaient été fidèlement suivies. Il prit alors l'enfant avec lui, et eut encore le temps d'achever son instruction de grec et de chrétien, en lui faisant prendre part aux derniers combats contre les Turcs. Quand la paix fut définitivement rétablie, il continua à mener une vie errante et associa pour toujours à son sort celui de son fils adoptif. Depuis cette époque, ils parcourent tous deux les montagnes en liberté, vivant de leur chasse, et de l'hospitalité que les plus riches comme les plus pauvres sont heureux de lui offrir. »

Qnand mon guide eut fini de parler, je lui demandai si le secret qui entoure l'origine de ce jeune homme avait été constamment gardé, et si aucune parole n'était venue élever des doutes dans son esprit. « Peu d'hommes, me répondit-il, connaissent ce mystère. S'il en est qui le connaissent, ils ne sont guère tentés de le révéler, parce qu'ils savent bien que Stathas punirait sans retard leur indiscrétion. Ils n'ont d'ailleurs aucun désir d'allumer la haine de ce jeune homme contre un vieillard qu'ils aiment, qu'ils respectent, et dont le front porte une cicatrice qui atteste son héroïsme. Quant à moi, je la tiens du moine à qui Jean Stathas avait confié cet enfant. Ce moine, ayant survécu à la ruine de son monastère, vint s'établir à Athènes, où je l'ai connu longtemps, et où il est mort depuis quelques mois. »

CHAPITRE IV.

ARCADIE.

CHAPITRE IV.

PÉLOPONÈSE.

MANTINÉE, TRIPOLITZA.

I.

Sténo.

Après avoir quitté le khan d'Agladocampo, il faut descendre dans une vallée aride, et remonter encore pour atteindre les plateaux élevés de Tripoli ou Tripolitza. Au sortir de cette vallée, le chemin s'égare entre deux hautes roches; l'espace qui les sépare est si étroit, le précipice si béant, que leurs flancs abrupts semblent en plusieurs endroits sur le point de se rejoindre. Les orages, les torrents, les tourmentes de la nature semblent avoir seules contribué à tracer ce sentier dangereux, et menacent sans cesse de le détruire : on l'appelle l'échelle du bey (*σκάλα τοῦ μπεῖ*). C'est l'ancien défilé du

Trochos. A chaque pas, en Grèce, les communications d'un pays à l'autre semblent interrompues par les difficultés qu'offrent ces défilés étroits et scabreux. Cependant il n'en est rien ; les chevaux même y passent chargés de leurs cavaliers ou de pesants fardeaux ; ils conservent toute leur ardeur et toute leur énergie pour gravir ces routes difficiles, où une frayeur, un faux pas, une faiblesse fortuite, les précipiteraient infailliblement dans l'abîme. A ce moment, leur œil s'enflamme, leurs naseaux s'enflent, leur jarret se tend et se durcit comme de l'acier. Ils voient d'avance où leur fer doit se poser; à ces endroits-là, le rocher porte l'empreinte d'un seul pied, chaque cheval qui a passé ayant frappé le sol à la même place; il leur faut faire de si puissants efforts pour se hisser d'un roc à l'autre, que le plus solide cavalier serait désarçonné s'il ne se cramponnait fortement au cou de sa monture.

Nous atteignîmes enfin le sommet; il était temps d'y arriver, car la nuit était close, et la lune, qui se levait en face, semblait se hâter d'atteindre ces cimes désertes en même temps que nous. Après avoir descendu quelques étages de rochers, nous nous trouvâmes dans la longue et étroite plaine de Tripolitza. Les hautes montagnes qui l'entourent de toutes parts promenaient en ce moment leurs ombres bizarres à leurs pieds. Le petit lac triste et romantique de Mezzovo, creusé dans le sombre repli d'un vallon, réfléchissait les clartés confuses de la nuit; des bouquets d'arbres, semés çà et là et grandis par

les ténèbres, semblaient des forêts. Lorsque nous nous arrêtâmes pour laisser souffler nos chevaux épuisés, ce paysage silencieux, rempli de reflets, d'ombres et de clartés diffuses, m'étonna comme un rêve. Je crus entrer dans une région qui n'était plus celle des hommes; je prêtai l'oreille comme pour écouter si le bruit du monde avait cessé derrière moi; je n'entendis que l'écho des pierres détachées tout à l'heure sous nos pas, roulant encore d'abîme en abîme.

Nous allâmes chercher un gîte au petit village de Sténo. Mon guide s'arrêta devant la maison du démarque. La porte en était ouverte, comme dans l'espoir d'un hôte attendu; sûrs qu'elle ne se refermerait pas pour nous, nous entrâmes sans façon. La famille était en ce moment réunie pour le repas du soir, et nous montâmes jusqu'à la salle où elle se tenait, sans que personne se doutât de notre arrivée. La porte de cette salle était assez délabrée pour qu'il fût aisé de voir du dehors ce qui se passait en dedans. Le tableau qui s'offrit à ma vue était si gracieux et si simple d'attitudes, si naturel et si varié de physionomies, que je ne pus m'empêcher, avant d'entrer, de le contempler quelques instants. Cinq ou six hommes étaient assis autour d'une table toute basse, s'élevant à peine au-dessus du plancher, les uns se passant le verre qui servait pour tous, les autres demi-couchés en arrière, appuyés sur le coude, tous calmes et nonchalants comme des gens dont la vie s'écoule sans excès de peines

comme sans excès de plaisirs. Au milieu d'eux, une femme tenait dans ses bras un enfant à peine sorti de la mamelle; celui-ci essayait vainement, avec ses deux petites mains, de porter un grand verre vide à ses lèvres; il criait, s'impatientait, arrachait à sa mère le morceau de pain qu'elle allait mettre dans sa bouche; un grand chien se tenait par derrière, appuyant sa tête avide sur l'épaule de sa maîtresse, et d'un coup de dent furtif dérobait le morceau de pain aux mains de l'enfant ébahi. Tout cela formait une scène d'intérieur, fraîche, naïve, inattendue; j'hésitais à l'interrompre par mon entrée. Je m'introduisis enfin, précédé de mon guide. Deux mots suffirent pour expliquer au chef de la famille le but de notre visite; il vint à moi et me tendit une main en posant l'autre sur son cœur, comme pour me dire qu'il bénissait le destin qui m'avait fait frapper à sa porte, et que son cœur m'était ouvert comme sa maison; sa femme, son fils et ses convives me firent ensuite tour à tour les souhaits de bienvenue. Après une journée pleine de fatigues, écoulée dans des solitudes fécondes en tristes pensées, on est heureux de trouver, le soir, une aussi cordiale hospitalité; elle délasse l'esprit et le cœur, comme le repos délasse le corps. Je m'assis au milieu d'eux et me mêlai à leur entretien. J'interrogeai le vieux démarque sur les ressources de son village, sur l'étendue de son territoire; le fils, sur la chasse et sur les chemins des montagnes; je demandai à la mère le nom de son enfant et son âge; je lui dis combien

je le trouvais fort et beau. Je m'aperçus cependant qu'elle accueillait mes compliments avec froideur; mon regard, en allant d'elle à son fils, rencontrait le sien préoccupé, inquiet; quand je voulus m'approcher et passer ma main sur la tête de l'enfant encore presque toute chauve, elle bondit comme une lionne à qui ses petits vont échapper. Mon étonnement fut vif, et remarqué par un de ceux qui étaient là (c'était le maître d'école du village); il vint à moi, et me dit en souriant :

— « Que cela ne vous trouble pas, elle craint un mauvais sort (βασκανία).

— « Quel mauvais sort? repris-je encore plus étonné.

— « Cela tient à une croyance de notre pays que vous ignorez, à ce que je vois. Nous avons des idées que vous appellerez peut-être superstitieuses, et dans lesquelles nous avons foi cependant. Lorsqu'un homme voit un enfant pour la première fois, sa présence suscite contre lui certains maléfices; son regard lui est fatal; les éloges qu'il lui donne sont de funestes présages; ils éveillent la jalousie et la méchanceté des génies malfaisants qui l'entourent; c'est comme un signe qui le livre à leur mauvais vouloir. Car tout être jeune et beau est surveillé de près par de méchants esprits qui cherchent à le détruire, mais dont le pouvoir est enchaîné par la Providence; ils retrouvent cependant la puissance d'agir lorsque certaines causes mystérieuses se manifestent. Nous avons heureu-

sement des pratiques traditionnelles qui chassent le maléfice; ainsi, quand on voit un enfant et qu'on lui dit des paroles flatteuses, il suffit, pour conjurer le sort, de prononcer les mots suivants : *μὴ ϐασκανθῇς*, c'est-à-dire : Les louanges que je te donne sont sincères; que tout sortilége se dissipe autour de toi.

— « Mais si par hasard, repris-je, on oublie de dire ces paroles, ou si, comme moi, l'on ignore qu'il faille les dire?

— « Dans le cas où l'enfant vient à tomber malade, les parents cherchent partout celui à qui ils attribuent le mauvais œil, et le prient de venir bien vite et de cracher sur l'enfant avec l'intention de le guérir. C'est un remède auquel vous avez sûrement peu de confiance; mais nous croyons à sa vertu; et, si cela ne vous contrarie pas trop, faites ce que je viens de vous dire, afin de nous tranquilliser tous.

— « Comment donc? lui répondis-je; je suis prêt à employer tous les moyens et toutes les formules que vous voudrez pour ramener sur cet enfant les plus heureuses influences, et obtenir la réalisation des souhaits de prospérité que je fais pour lui. »

Le brave homme courut chercher la mère, qui revint toute tremblante encore avec son petit garçon. Celui-ci, instinctivement effrayé lui-même de la terreur de sa mère, ne voulait plus s'approcher de moi. Mais quand j'eus accompli l'opération

conjuratrice, on le remit entre mes bras, comme preuve de confiance; il se laissa faire, et je lui prodiguai les caresses les plus rassurantes.

— « Vous me pardonnerez, me dit sa mère, quand vous saurez combien j'ai été malheureuse pour n'avoir pas assez veillé à écarter le mauvais sort de mes enfants. J'en ai eu quatre; deux d'entre eux ne sont plus. Le premier-né est ce jeune homme à qui vous parliez ce soir; le second était un fils aussi: je l'avais depuis trois mois; il croissait avec vigueur. Un soir, j'attendais le retour des miens, assise sur la porte de ma maison; il était déjà tard; un moine suivait la route d'un air triste et fatigué. Arrivé devant moi, il s'arrête, jette un long regard sur mon petit garçon qui s'amusait à mes pieds; j'allais lui parler pour lui offrir sous notre toit un gîte pour la nuit; mais il se remit en marche et passa sans rien dire. Quelques jours après, mon enfant fut saisi d'un mal inexplicable; il dépérit lentement; tous les remèdes furent inutiles, je le perdis. Le troisième subit un sort semblable, sans que j'aie pu savoir à qui attribuer l'affreux maléfice qui me l'enlevait. Vous comprenez maintenant pourquoi je tremble quand je vois des visages inconnus.

— « J'espère, lui dis-je, que vous êtes tout-à-fait rassurée sur mon compte.

— « Oh! oui, complètement. »

Le reste de la soirée se passa à parler de diverses choses, et à me munir de renseignements sur la route que j'allais suivre.

Au moment de nous séparer pour nous livrer à un sommeil dont j'avais un grand besoin, le maître d'école vint de nouveau vers moi et, me remettant un gros morceau de coton, il me fit signe d'en jeter un morceau sur l'enfant. « Encore une de nos idées, me dit-il, quand j'eus fait ce qu'il voulait. Cela signifie que vous formez le vœu qu'il vive assez longtemps pour que ses cheveux deviennent blancs comme ce coton. » La mère me remercia avec effusion, et ajouta : « Vous aussi, devenez vieux; que vos cheveux blanchissent à force d'âge, et, parmi les longs jours que je désire pour vous, qu'il n'en soit pas de mauvais. »

II.

Mantinée.

Tripolitza est à une heure environ du bourg de Sténo. Avant d'y aller, je fis un long détour sur ma droite pour traverser la plaine de Mantinée, et visiter l'emplacement de ses ruines. Cette plaine est étroite, longue, d'un aspect sévère; de temps à autre cependant, l'aridité du sol est interrompue

par un bosquet verdoyant sous lequel se cache une chaumière, et par quelques espaces cultivés qui font pressentir l'homme dans ce désert. De hautes montagnes, aux cimes bizarrement découpées, environnent la plaine de tous côtés; on dirait l'immense et long ovale d'un gigantesque amphithéâtre. Çà et là, quelques mamelons arrondis, adossés au pied des montagnes, sont recouverts d'une bruyère aux reflets chatoyants. Cette plaine aride, ces torrents sans eaux, ces monts au flanc nu, c'est l'Arcadie, cette riante et fertile région des pâtres et des troupeaux. Rien n'y rappelle aujourd'hui les gracieuses descriptions qu'en ont faites les poètes anciens, ni les naïfs épisodes qu'ils ont chantés. Que sont devenus ses pâturages si verts, ses bosquets propices aux amours, ses sources fraîches et cachées? Les chansons des pasteurs et les accords de leurs champêtres instruments ne réjouissent plus les airs; les échos ne sont plus ébranlés que par les coups de fusil du Clephte qui chasse ou qui se bat, répercutés de rocher en rocher. Tout ce passé n'est plus qu'un souvenir poétique qui charme notre imagination.

Je retrouvai cependant un reste vivant des anciennes traditions de ce pays; le roussin d'Arcadie, si célèbre et si vanté, existe encore, sinon tel qu'il était autrefois, du moins avec des caractères particuliers qui le rendent encore digne de sa renommée. Je rencontrai plusieurs de ces animaux qui broutaient en liberté; ils sont de petite taille; leurs

jambes sont fines et nerveuses; leur poil soyeux, long, d'un gris tendre; leurs petits yeux pétillent sous un front large et bombé; leur face est intelligente et narquoise. J'en approchai plusieurs, qui me virent sans s'effrayer; je les caressai, ils se laissaient faire un instant, puis s'éloignaient en sautant et revenaient encore. En leur adressant la parole, j'étais tenté d'attendre leur réponse, oubliant que les animaux ne parlent plus que dans les fables.

Le terrain que je foulais aux pieds était le champ de bataille sur lequel les Thébains, conduits par Epaminondas, furent vainqueurs des Lacédémoniens. Mon guide m'indiqua, sur la droite, une petite élévation où le héros, blessé d'un coup de lance, fut transporté et mourut en s'écriant qu'il laissait deux filles immortelles, Leuctres et Mantinée. Nul trophée n'est élevé à la mémoire d'un des plus sages et des plus grands héros de la Grèce; il serait inutile; le désert et le silence autour d'un tel souvenir ont plus de prestige que des monuments de pierre; l'écho de ces grands noms dont le bruit a traversé les siècles, se fait mieux entendre au sein des solitudes de la nature. Aussi, pas un voyageur ne passera près de ce tertre solitaire sans y apercevoir l'ombre mourante du guerrier.

Peu de temps après, nous nous mîmes à suivre le cours sinueux et desséché de l'Ophis qui traversait Mantinée, et sur lequel on voit un pont antique de peu d'élévation, dont l'arche demi-cou-

pée est encore debout. C'est à l'entrée de ce pont que Philopœmen, nom inséparable de celui d'Epaminondas, tua Machanidas, général spartiate.

Mantinée doit son nom à Mantineus, fils de Lycaon, qui l'avait construite sur une petite éminence que d'antiques murailles couvrent encore. Plus tard, Antinoé, fille de Cephé, engagea les habitants à s'établir dans la plaine; sur la foi de l'oracle consulté, elle se laissa guider par la marche d'un serpent, et bâtit la nouvelle Mantinée à l'endroit où il s'arrêta, au bord du fleuve qui traverse la plaine, et qui tient de cette circonstance son nom d'Ophis (ὄφις, serpent). Les Mantinéens se signalèrent à diverses reprises dans la ligue achéenne, et contribuèrent par leurs victoires à l'affaiblissement de la puissance des Lacédémoniens.

Mantinée, comme toutes les villes de la Grèce, était ornée de temples magnifiques; on y remarquait même plusieurs statues de Praxitèles, dont les plus riches cités se disputaient les chefs-d'œuvre. Elle possédait le tombeau d'Arcas qui avait donné son nom au pays, et dont les ossements furent rapportés de Ménale par les Mantinéens, sur un ordre de l'oracle de Delphes. Cette ville voua plus tard un culte tout particulier à Antinoüs, en l'honneur duquel Hadrien y éleva un temple et y institua des jeux qui se célébraient tous les cinq ans. Selon une tradition antique, ses habitants prétendaient que Pénélope, après avoir été répudiée par Ulysse,

vint finir ses jours auprès d'eux, et ils indiquaient sa tombe au pied du coteau qui portait la ville primitive. Aujourd'hui, de larges pierres carrées, les unes éparses çà et là, les autres entassées pêle-mêle, couvrent une vaste étendue de terrain. On retrouve des vestiges d'un immense mur d'enceinte, s'élevant encore à quelques pieds du sol, et la trace de quelques-unes des portes par où passaient les nombreux chemins qui traversaient la ville.

En remuant ces vieilles pierres que je prenais plaisir à déranger de la place où le temps les avait laissées depuis le jour de leur destruction, je trouvai une charmante petite tortue, que je m'empressai de remettre à mon guide pour qu'il me la conservât comme souvenir de voyage. Celui-ci m'apprit qu'on en trouvait ainsi une grande quantité ; il paraît que cet animal s'est acclimaté sous ces ruines d'où l'homme a disparu, et dans les environs; car mon guide me raconta l'apologue suivant, qui n'est pas moins populaire en France que dans ce pays, et dont je m'attendais peu à retrouver si loin l'origine :

« Un jour, au sommet de cette montagne, me dit-il en me l'indiquant du doigt, le hasard fit qu'un lièvre et une tortue se rencontrèrent. Le lièvre, timide de son naturel, s'arrêta court à la vue de cette forme bizarre qui se dessinait sur la teinte grise des rochers, et se mouvait lentement. Cependant, comptant sur l'agilité de ses jambes pour fuir le danger, il fit deux ou trois pas sur la

pointe des pieds pour voir ce que c'était. La tortue, de son côté, surprise par la brusque arrivée du lièvre, retira précipitamment sa tête et ses pattes dans sa carapace, et se tint immobile; puis, la curiosité l'emportant, elle avança tout doucement la tête au dehors pour voir ce qui se passait. S'étant ainsi reconnus l'un l'autre, ils rirent tous deux de leur frayeur et lièrent conversation. Ils s'entretinrent ensemble de leur position dans ce monde, y trouvant du bon et du mauvais, des avantages et des inconvénients. Le lièvre, aussi vain que craintif, affectait un certain air de supériorité sur l'humble tortue, pauvre animal dont l'intelligence ne dépassait guère les étroites limites du cercle de terrain que ses faibles moyens lui permettaient de parcourir; tandis que lui, toujours en course, voyait chaque jour une terre nouvelle et bravait des dangers sans cesse renaissants. La tortue, bien que modeste, sentit alors se réveiller en elle le sentiment de sa valeur personnelle; elle se piqua et, pour prouver au lièvre qu'elle était aussi habile que lui, paria qu'il n'arriverait pas avant elle dans un champ situé précisément au bas du rocher à pic sur lequel ils se trouvaient. Le lièvre ne soupçonne pas le piége; trop sûr de gagner, il refuse de s'engager; la tortue insiste, le lièvre cède. Le signal est donné; le lièvre part rapide comme une flèche. La tortue, toujours immobile et d'un air narquois, le considéra longtemps, franchissant les arbustes qui barraient le passage, escaladant les rochers,

faisant mille détours agiles pour ne pas rouler dans un précipice; elle admirait et enviait peut-être l'élégance des mouvements et la rapidité de la course de son adversaire. Quand elle jugea qu'il était temps de se mettre en route, elle se transporta sans hâte sur le bord du rocher, se renferma tout entière, en riant, dans sa carapace et, se laissant aller à l'action de sa propre pesanteur, tomba et se trouva ainsi de longtemps la première au rendez-vous, saine et sauve grâce à la dureté de son enveloppe. Tout-à-coup le lièvre débouche par un sentier, hors d'haleine, mais sûr de la victoire. A la vue de la tortue qui le reçut en se moquant de lui, et qu'il s'attendait fort peu à trouver là, il fut si surpris et si honteux, qu'il repartit comme la foudre et disparut. La tortue reprit lentement le chemin de son haut rocher, se disant mélancoliquement à elle-même qu'il lui faudrait bien du temps et bien des fatigues pour regagner le sommet d'où elle était si promptement descendue. »

Mon guide ne voyait à cette histoire d'autre conclusion, si ce n'est qu'il y avait toujours eu beaucoup de lièvres et de tortues dans ce pays; il fut fort étonné lorsque je lui appris que cette fable était populaire en France, et que les petits enfants l'apprenaient par cœur. Je lui en enseignai la morale, dont il ne se doutait pas.

III.

Tripolitza.

Vers le milieu du jour nous arrivâmes à Tripolitza, ainsi nommée parce qu'elle se trouve au point de jonction de trois plaines où florissaient autrefois trois grandes villes, Mantinée, Tégée et Pallantium. Les Turcs l'appelaient *Tarabulosa*, et en avaient fait la capitale de la Morée et la résidence du pacha. Je ne pus me rendre compte des motifs de ce choix, car Tripolitza est loin de la mer, l'accès en est difficile de toutes parts, ses hivers sont froids et pluvieux, les plaines qui l'avoisinent sont tristes et stériles. La domination des Turcs n'y a, du reste, laissé aucun vestige; un pan de mur d'architecture mauresque, sur la place publique, est la seule trace que j'aie retrouvée de leur passage. Cette ville a conservé son rang; elle est encore une des plus populeuses de la Grèce. Son bazar, construit en bois, offre un aspect animé; le peuple y est bruyant et joyeux; presque à chaque pas, un piquet, planté au milieu de la rue et surmonté d'une feuille de papier blanc, indique le voisinage d'une espèce de cabaret où l'assemblée est toujours nombreuse. Les femmes de Tripolitza

ont une réputation de beauté que je n'eus pas le temps de constater; car, dans les villes de Grèce, elles se promènent rarement.

Le siége et le blocus de Tripolitza sont un des faits les plus importants des guerres de l'indépendance. Dix-huit cents Maïnottes commencèrent le siége, conduits par Mavromichalis, chef d'une antique et noble famille. La place renfermait dix-huit mille Turcs. Les Maïnottes se contentèrent d'abord de s'emparer des hauteurs qui dominent les défilés, à l'entrée des larges plateaux de l'Arcadie. Les communications étaient ainsi interrompues, pour les assiégés, avec tout le reste de la Grèce. D'autres chefs de partisans vinrent grossir la petite armée des Hellènes; la ligne de blocus commençait à se resserrer, mais on ne se livrait guère à des hostilités décisives. On se tiraillait matin et soir, et le reste du temps se passait à se crier des injures d'un camp à l'autre, absolument comme le faisaient les héros d'Homère avant de s'attaquer. Des officiers français, qui avaient embrassé la cause des Hellènes, vinrent un instant prêter aux assiégeants le secours de leurs lumières: c'étaient MM. Justin, Voutier, Maxime Raybaud et Baleste. Ce dernier se serait fait un nom célèbre dans l'histoire, si une fin tragique ne l'eût prématurément arrêté dans sa glorieuse carrière. Il était né à Marseille, et servit pendant dix ans sous nos drapeaux. S'étant retiré auprès de son père qui avait un établissement de commerce à la Canée, dans l'île de Crète,

Baleste ne put voir sans indignation les infortunes des chrétiens, et s'empressa de leur offrir le secours de sa science et de son épée. Il organisa un bataillon à l'européenne et, à force de persévérance et d'énergie, il parvint à former une troupe de soldats exercés et disciplinés. Il était devenu en peu de temps la terreur des Ottomans, et avait remporté sur eux de nombreuses victoires. Il se trouvait avec ses troupes à Réthymos, quand les Turcs tentèrent de s'emparer de cette île où des vaisseaux anglais les avaient débarqués. Le combat durait depuis plusieurs jours, quand Baleste fut blessé et renversé de cheval, au moment où les Barbares allaient se retirer. Un Grec, jaloux des lauriers du capitaine français, cria le *sauve qui peut*, et Baleste fit d'inutiles efforts pour arrêter les fuyards. Obligé de les suivre, il était porté par ses camarades qui se relayaient tour à tour. Arrivé sur la lisière d'un bois, il les conjura de le laisser là et de le couvrir de branchages en attendant qu'on pût revenir le chercher le soir, pour le porter au camp. Les Turcs le découvrirent et lui coupèrent la tête et les mains, qu'ils envoyèrent au capitan-pacha.

Le blocus de Tripolitza se resserrant de plus en plus, la famine commença bientôt à y sévir. Kourchid-Pacha, gouverneur de Morée, qui avait son harem dans cette ville, voulait à tout prix en faire lever le siége, et préparait de formidables armements. Mais chaque jour diminuait le courage

et les ressources de la garnison; les Epirotes Toxides, vaillants soldats conduits par Elmas-Bey, se lassèrent de se battre pour des Turcs efféminés, et demandèrent à capituler afin de retourner en Epire au secours du pacha de Janina. Cette grâce leur fut facilement accordée et, peu de temps après, en octobre 1821, les Grecs s'emparèrent de Tripolitza dont ils massacrèrent les habitants et la garnison, à l'exception de Kiamil, bey de Corinthe, et des femmes de Kourchid. Si celles-ci furent épargnées, on ne se fit pas faute d'exterminer leurs féroces gardiens; les fers des séduisantes filles du Prophète furent donc brisés; la liberté, une liberté qu'elles ne connaissaient même pas de nom, leur fut accordée, et elles entrèrent tout-à-coup dans une existence nouvelle qu'elles n'avaient pas désirée, même dans leurs rêves, à cause de l'ignorance profonde où elles étaient de la vie. Il va sans dire, qu'entourées des jeunes et beaux guerriers de la Hellade, leur cœur assoupi se réveilla, et qu'elles n'eurent pas de regrets pour la tristesse, la monotonie et l'esclavage doré du harem. Elles furent aisément séduites par les jouissances inespérées qu'elles goûtaient pour la première fois, et plusieurs mois se passèrent pleins de joie et d'amour pour leurs fiers amants. Mais le vieux Kourchid, malgré ses revers et ses nombreuses occupations, ne les oubliait pas; leur rachat fut traité et stipulé. Quelle consternation cette nouvelle dut-elle apporter à Tripolitza, et quelle douleur s'empara des

odalisques émancipées, lorsqu'il fallut se séparer des chrétiens, pour retomber dans les bras d'un vieillard caduc! Elles durent cependant se résigner. Mais les chefs grecs ne voulurent quitter leurs maîtresses qu'au dernier moment, et les escortèrent jusqu'aux rives du golfe de Lépante, échangeant avec elles des plaintes, des soupirs et des baisers. Le vieux Kourchid, qui n'ignorait point ce qui s'était passé à Tripolitza, qui savait surtout que sa femme légitime, éblouissante Géorgienne de vingt ans, avait aimé le brave Pierre Mavromichalis, Kourchid, dis-je, se donna la satisfaction d'une vengeance devant laquelle les Turcs ne reculent jamais : après avoir fait coudre dans des sacs la plupart des femmes de son harem, il les fit jeter à la mer.

Comme rien ne me retenait à Tripolitza, je m'empressai de gagner quelques heures sur la route de Sparte, et nous allâmes coucher au khan d'Achouria. Ce lieu désert est ainsi nommé d'un mot grec (ἀχούρια), qui signifie écuries, parce que les chevaux s'y reposent en venant de Sparte. Avant d'y arriver, on traverse l'emplacement de Tégée, ville qui se distingua par plusieurs succès contre les Lacédémoniens. Ce lieu s'appelle aujourd'hui *Palæa Episcopi*. Pas une pierre ne subsiste de cette antique cité, où Pausanias vit encore un grand nombre de temples et de statues; on n'y rencontre plus qu'un moulin à vent, et les ruines d'une petite église byzantine.

CHAPITRE V.

LACONIE

CHAPITRE V.

PÉLOPONÈSE.

ROUTE DE SPARTE.

I.

L'Alphée.

Nous quittâmes le khan d'Achouria longtemps avant le réveil de nos hôtes. Mon guide, s'étant disputé la veille avec eux, leur soupçonnait de mauvais desseins et tenait à leur cacher la direction que nous allions prendre, afin de leur ôter l'envie de nous précéder et de nous dresser une embuscade au détour de quelque rocher. Il faisait nuit encore; de temps à autre, de pâles éclairs s'allumaient dans le ciel du côté du levant, derrière de hautes montagnes dont ils faisaient tressaillir à l'horizon la fantastique silhouette. On eût dit que l'aurore s'effor-

çait en vain de surmonter les ténèbres et que son regard endormi, s'ouvrant et se refermant tour à tour sur la nature, ne pouvait s'arracher aux doux songes du sommeil. Tout-à-coup le jour se fit, et le ciel s'emplit de clarté sans passer par les demi-teintes du crépuscule. En Orient, le jour et la nuit se succèdent presque sans transition ; la fraîcheur et l'obscurité surviennent subitement dès que le soleil est couché, pour faire place avec la même rapidité à la chaleur et à la lumière du jour.

A ce moment, nous nous trouvions sur de hauts mamelons au bas desquels coule l'Alphée, peu reconnaissable sous le nom de *Sarandapotamos* qu'il porte aujourd'hui. D'énormes blocs de pierres, qui me parurent d'origine cyclopéenne, gisaient épars autour de nous, et m'indiquaient l'emplacement de quelque grand faubourg des villes qui florissaient autrefois sur ces plateaux élevés; blocs informes, arrondis et rongés par le temps, entre lesquels de fréquentes raffales se heurtent et gémissent en courant sur ces chauves espaces, et dont la surface recueille dans ses parties creuses la rosée des nuits que viennent boire de sauvages oiseaux.

Je me retournai pour voir encore les hautes montagnes de l'Arcadie que je laissais derrière moi. L'Arcadie, berceau des premières civilisations, terre nourricière des premiers dieux, tire son plus grand éclat des temps héroïques ; c'est à elle qu'il faut remonter pour trouver l'origine de la plupart des grandes traditions de la fable. Illustre dans

l'épopée des dieux, elle a laissé peu de souvenirs dans l'histoire des hommes. Son influence a été longue et profonde sous l'empire des croyances mythologiques ; mais son génie, épuisé, pour ainsi dire, par ses divins enfantements, est demeuré infécond au milieu de l'activité humaine, et s'est retiré dans la gloire et le mystère de ses théogonies. Un charme particulier règne sur cette terre peuplée de dieux vaincus, rentrés dans leurs forêts et leurs montagnes, refoulés au sein des déserts d'où ils étaient sortis. Nous descendions sur l'Alphée par une rampe escarpée; une cavale errante hennit à notre approche; nous la vîmes au-dessus de nous, dressée sur une pierre élevée, le cou tendu, les naseaux haletants, l'œil inquiet. Elle nous regarda passer et, quand nous eûmes disparu, son galop rapide se fit entendre sur les rochers sonores qui nous dominaient. C'était peut-être quelque divinité sauvage, surprise et effrayée de nous voir. L'imagination est plus libre, et entrevoit plus de choses dans ces lieux où l'esprit a moins de souvenirs réels à recueillir et moins d'événements à étudier.

L'Alphée sépare le pays de Laconie de celui de Tégée; il coule entre deux collines dépourvues de végétation, qui forment un horizon rétréci et se renvoient l'une à l'autre de mornes échos. Tantôt la vallée s'élargit et le lit du fleuve étend au loin son sable fin et rouge, sur lequel se dessinent çà et là des touffes de térébinthe et des troncs d'arbres

déracinés ; tantôt elle se resserre suivant les brusques détours du torrent. Le silence et la tristesse règnent de toutes parts. A de rares intervalles, on entend la voix d'un pâtre qui chante, étendu sur la crête d'un rocher ; chanson qui commence molle et languissante comme un soupir, qui devient tout-à-coup vive et criarde comme un éclat de joie, et se termine presque toujours par un cri aigu et prolongé, qu'on dirait être le sauvage signal de Clephtes s'appelant entr'eux. A ces refrains étranges, entrecoupés par le son plaintif de la clochette des troupeaux qui broutent entre les pierres des herbes aromatiques, l'âme se réveille, la pensée se ranime et retourne aux temps éloignés où les eaux de l'Alphée s'étendaient mollement sur un lit de fleurs, aujourd'hui comblé par des cailloux contre lesquels les pieds des chevaux se heurtent péniblement. L'imagination évoque, sur les bords de ce fleuve tari, de douces et poétiques images, au souvenir de la tradition charmante que les anciens y avaient placée. Alphée, chasseur intrépide, s'était épris de la nymphe Aréthuse qu'il avait un jour rencontrée dans les bois, au lieu du cerf qu'il poursuivait. Celle-ci, ne voulant point s'unir à lui, s'enfuit dans une île de la Méditerranée, où elle fut changée en fontaine. Son amant se transforma aussitôt en une onde limpide qui, en suivant sa pente vers la mer, cherchait sans cesse à rejoindre la nymphe ingrate et rebelle à son amour. Chaque endroit de la Grèce est ainsi consacré par un souvenir fabuleux ou par une page

de l'histoire ; si les solitudes y sont grandes, si l'homme y rencontre rarement son semblable, à chaque pas du moins des dieux ou des héros surgissent et accompagnent l'esprit dans le désert.

II.

Kriavrisis, Kravatachani.

Le khan de Kriavrisis est situé au point de jonction de plusieurs vallées. Ceux qui se dirigent sur Sparte quittent à cet endroit le bassin de l'Alphée, pour passer dans celui de l'Eurotas. Ce lieu est ainsi nommé d'un mot grec qui signifie *source fraîche*, à cause d'une fontaine dont l'eau limpide coule près du chemin, dans une large et antique coupe de marbre apportée là je ne sais par quel caprice du hasard. Un châtaignier séculaire ombrageait les murailles crevassées du khan. Je voulus me reposer un instant dans l'intérieur de ce misérable asile ; la fumée du foyer le remplissait de son nuage épais, et ne pouvait s'échapper que par la porte et une espèce de soupirail pratiqué dans le toit ; une immense amphore, reléguée dans un coin, contenait le vin, une autre, la farine ; les cendres chaudes du foyer couvaient de grands pains plats ; quelques

pierres carrées, rangées autour du feu, devaient servir de siége aux voyageurs. Je préférai le soleil au dehors, et je sortis pour surveiller les préparatifs d'un repas que je partageai joyeusement avec mon guide, mon cuisinier et mes agoïates.

Pendant que les chevaux se reposaient encore, je découvris, en tournant autour du khan, une petite vallée toute pleine de térébinthes, de caroubiers et de serpolets odorants; un ruisseau coulait imperceptible sous le feuillage. J'y pénétrai par un étroit sentier, qui me conduisit dans une autre vallée plus fraîche et plus silencieuse encore que la première. Au bout de quelques pas, je rencontrai une petite fontaine turque, sur la surface de laquelle l'humidité de ces lieux avait engendré des mousses jaunes et vertes. Ces petits édifices ne sont pas rares en Morée; leur structure est toujours la même : une grande pierre carrée, du milieu de laquelle la source jaillit et tombe dans un large bassin de marbre; au-dessus de la source, un verset du Koran dont les lettres fantastiques sont profondément creusées, et quelquefois empreintes d'une couleur rouge ternie par le temps et le grand air; le tout, couronné d'une pierre triangulaire, ornée de sculptures sur les arêtes extérieures. De chaque côté de la fontaine, on remarque presque toujours deux cyprès qui palpitent au plus léger vent, et dressent leur forme régulière et mélancolique. Ces fontaines sont situées à l'entrée des villages, au carrefour des chemins, ou le long de quelque route difficile, à l'endroit où

le voyageur altéré a le plus besoin de leur onde; hommes et chevaux s'y abreuvent avec délices. Si elles sont taries, comme il arrive le plus souvent, elles invitent du moins le passant à s'arrêter, à s'asseoir sur le bord de leur coupe vide, à contempler le paysage et à rêver un instant. Chose étrange, ces monuments de fraîcheur et de paix sont presque les seuls que les Grecs aient conservés de leurs sauvages oppresseurs! En les voyant, on oublie le règne sanglant de ceux dont ils marquent le passage, pour ne songer qu'aux scènes voluptueuses et aux romantiques épisodes de la vie orientale.

De Kriavrisis à Vourlia, qui est le village le plus rapproché de Sparte qu'on puisse atteindre avant la nuit, la route traverse plusieurs paysages si différents les uns des autres, qu'il semble surprenant que, sous le même climat et dans un espace aussi restreint, la nature puisse offrir tant de contrastes. Il faut franchir d'abord une plaine assez vaste, bordée de basses collines et couverte d'oliviers, les uns naissants, les autres séculaires. Des troncs récemment abattus et d'autres calcinés par des feux de bergers, des ornières creusées dans le sable fin répandu sur le sol en couches épaisses, attestaient seuls que des hommes avaient passé par là avant nous. Au sortir de cette plaine, un ravin rapide descend dans un étroit vallon comblé de pierres mouvantes et concassées, qui semblent y avoir été transportées à dessein pour combler un abîme; pas une touffe d'herbe ne paraît sur la surface rouge

du terrain ; les rayons du soleil dardent sans obstacle dans ce gouffre, et y concentrent une chaleur accablante. A mon grand étonnement, mon guide nous fit franchir au galop cet espace brûlant comme le brasier d'un incendie : c'est qu'il savait qu'une oasis nous attendait au-delà. En effet, après avoir descendu quelques assises de rocher, nous nous trouvâmes soudain sur le penchant inespéré d'une petite vallée fraîche, fleurie, odorante. L'olivier, le citronnier, le laurier-rose y croissent pêle-mêle et forment d'épais bosquets ; leurs troncs sont couverts de mousse ; des fleurs dont le parfum enivre se cachent entre leurs racines, des lierres tressent leurs guirlandes vivaces d'un arbre à l'autre ; des chemins, qu'on dirait tracés et sablés par la main d'un jardinier habile, se croisent et se perdent sous le feuillage, et les vertes collines, qui forment une enceinte continue autour du vallon, semblent les parois évasées d'une corbeille de fleurs. On pénètre dans ce site délicieux comme par enchantement ; quand j'y entrai, mes yeux ne purent découvrir ni l'issue par laquelle j'en devais sortir, ni le sentier qui m'y avait conduit. Je n'osais avancer, craignant de troubler le repos et la rêverie de la déité de ces lieux ; j'hésitais à entrer dans son domaine sans son assentiment, et je lui demandais tout bas d'apparaître. Elle ne répondit pas ; ce charmant bocage ne cachait plus de dieu sous son ombre. Mais l'aspect enchanteur et inattendu de ces lieux avait vivement frappé mon imagination, et des souvenirs nombreux vin-

rent s'agiter tumultueusement en mon cœur. Dans un moment de douce illusion, mes yeux crurent voir des ombres qui m'étaient chères errer dans ce frais jardin: les unes, graves, mélancoliques, paraissant chercher autour d'elles quelqu'un qui leur manquait, et tourner vers moi leurs regards rêveurs; les autres, jeunes et folâtres, se livrant sur la pelouse à leurs joyeux ébats. Il me semblait qu'un pas allait me réunir à elles, qu'un cri allait leur révéler ma présence; je restais immobile et muet. Doux privilége de l'âme d'abandonner parfois ce corps qui s'en va l'entraînant avec lui, pour revenir aux lieux où elle a l'habitude de vivre et d'aimer et pour s'y reposer un moment près de ceux qu'elle est sûre de retrouver toujours attendant et aimant! Puissance bienfaitrice qui fait que, par une attraction réciproque et spontanée, les cœurs s'appellent et se rencontrent au même instant dans une même pensée! La vue d'un Clephte qui parut à ce moment vis-à-vis de nous fit évanouir le prestige, et le son rauque de sa voix, qui nous disait bonjour, dissipa le dernier écho des tendres paroles que j'entendais mystérieusement au dedans de moi.

A partir de là, le paysage s'agrandit un peu; le chemin côtoie d'en haut la petite rivière Krionéro (*eau froide*), qui coule entre deux rives vertes et assez bien cultivées. Des hommes et des femmes récoltaient dans un champ la plante sèche du maïs, et formaient une scène animée par la variété de leurs attitudes, la bigarrure et l'éclat de leurs cos-

tumes. Ils travaillaient bruyamment, car le Grec aime les discours et les chansons. Quand nous passâmes, ils nous saluèrent de loin, et se permirent même de nous adresser quelques quolibets qu'il fallut bien attribuer à leur bonne humeur, fruit d'une abondante récolte. Aucune trace d'habitation ne se laisse apercevoir dans le pays environnant; on eût dit de ces hommes une tribu errante, recueillant sur ses pas les fruits que la Providence avait ensemencés pour elle, s'épanouissant au soleil sur le bord de l'eau, comme une touffe de fleurs étrangères. Nous fîmes une courte halte au khan de Kravatachani, maison isolée sur le coteau qui domine le Krionéro. Il n'est guère d'usage de passer devant ces khans échelonnés si loin les uns des autres, sans s'y arrêter pour prendre un verre de raki et boire à la santé de l'hôte qui, de son côté, boit à la vôtre et vous accable des souhaits d'usage: « Allez, allez en paix! bonne arrivée! que votre père, votre mère, vos enfants et tous les vôtres se portent bien! que vos années soient nombreuses! etc., etc. » Et l'on repart au galop, fort heureux souvent d'avoir échangé quelques paroles avec des gens affables et pleins de cordialité.

Ces lieux furent le théâtre d'un grand combat entre les Turcs et les Grecs. Je ne pus recueillir les noms de ceux qui y figurèrent; ce que je sus, c'est que les Grecs, fort inférieurs en nombre, comme toujours, firent un grand carnage de leurs ennemis, précipitèrent du haut des coteaux dans le fleuve

leurs bataillons vaincus, et eurent eux-mêmes des pertes nombreuses à déplorer. Le laboureur trouve encore aujourd'hui dans le sillon qu'il creuse des crânes et des ossements que les oiseaux de proie ont abandonnés : guerriers dignes de plus de renommée, ensevelis dans leur victoire, comme leurs aïeux le furent à Marathon ! Mais, moins heureux que ces derniers, ils n'ont point eu de monuments funèbres élevés sur leurs cendres ; à peine leurs compagnons d'armes avaient-ils le temps, une fois le combat fini, de répandre sur leurs dépouilles quelques larmes et de dire quelques prières; il leur fallait s'enfuir, abandonnant les cadavres de leurs frères à la merci du ciel et à l'oubli des âges, afin de reformer leurs rangs plus loin , car d'innombrables phalanges d'ennemis accouraient sans cesse pour remplacer celles qui avaient disparu.

Non loin de là, existait la ville de Sellasie, ville antique dans l'antiquité même, mère de plusieurs peuples, point de départ de nombreuses migrations qui s'établirent dans les contrées environnantes et en franchirent même les limites. Nous approchions insensiblement du pays de Sparte, par un étroit sentier pratiqué dans le roc, montant et descendant avec des secousses de terrain qui risquaient à tout instant de briser les jambes de nos chevaux. De chaque côté, de vigoureux arbustes retiennent les terres qui menacent de combler le sentier ; leurs rameaux entrelacés obstruent la route et forcent le cavalier à se coucher sur le cou de sa monture.

C'est par là que l'ennemi arrivait toujours, et qu'il débouchait inopinément sur les hauteurs voisines de Lacédémone.

III.

Vourlia.

En cet endroit, la nature subit une immense transformation et revêt des caractères de grandeur, de sévérité et de force qui frappent vivement l'esprit. On se sent arriver dans une contrée fameuse, dont l'éclat projette son reflet sur les lieux qui l'entourent. Là, le nom de Sparte est écrit partout : sur le front des montagnes, dans la profonde atmosphère du ciel, sur le sol même qu'on foule, rocher sonore vêtu de mousses vivaces. Çà et là, de grands chênes élèvent leurs troncs séculaires et décharnés; au sommet seulement, ils portent des branches et des feuilles, sombre chevelure qui atteste que la vie réside encore en eux ; on les admire isolés, jaunis et vibrants comme les colonnes éparses d'un vieux temple; derniers vestiges des forêts sacrées où les mortels interrogeaient la nature; arbres trop jeunes alors pour que la tempête daignât les entraîner dans sa fureur, trop vieux aujourd'hui pour que l'homme oublie le respect qu'il leur doit, au point

de porter à leurs racines une atteinte sacrilége. Par-dessus les hauteurs rapprochées de Vourlia, le Taygète surgit et grandit aux yeux à mesure que l'on avance. C'est une des plus imposantes chaînes de montagnes de la Grèce, une de celles qui réunissent à la fois le plus d'horreurs sublimes et de calmes beautés. Ses majestueuses assises, ses quatre sommets courbés autour du cinquième qui les domine tous et qui porte sur son front des neiges pour couronne, les sombres abîmes jetés entre ces montagnes, font du Taygète le type éternel du génie de la nation qui grandissait à son ombre ; ses flancs austères et vigoureux ne pouvaient enfanter d'autre peuple que Lacédémone. C'est une loi qui paraît générale dans l'univers, que l'harmonie s'établisse entre les hommes et les lieux qu'ils habitent ; mais nulle part, comme en Grèce, l'homme n'est fait à la ressemblance de la nature dans laquelle il vit. Si l'histoire de cette grande nation venait à disparaître, on en retrouverait les pages écrites sur le sol même de chacun des pays qui le composent. Sa poésie et sa religion se laisseraient deviner à son ciel bleu, à ses superbes horizons, à ses golfes profonds et mystérieux ; l'architecture de ses temples, aux formes harmonieuses de ses montagnes, aux lignes pures de leurs arêtes extérieures ; ses victoires et ses champs de bataille, à la configuration de ses vallées et de ses plaines. L'aspect de chacune de ses contrées révèle le nom et le génie du peuple qu'elle a nourri.

Vourlia est situé sur une haute colline, de laquelle on aperçoit sans obstacles la vallée de Sparte tout entière ; splendide et fertile vallée où les végétations les plus diverses croissent l'une près de l'autre, et que l'Eurotas enlace de ses fauves anneaux. Le village de Vourlia est pittoresque et séduisant comme l'un de ces hameaux qui ornent les penchants des Alpes; ses maisons blanches, entourées de larges balcons, annoncent une certaine aisance parmi ses habitants. Des femmes grandes, gracieuses, enveloppées dans leurs larges vêtements, involontairement posées comme des statues antiques, filent du chanvre sur le seuil de leurs maisons; des pallikares au profil d'aigle, au teint cuivré, au fessy fièrement jeté sur le côté, chantent en ramenant les troupeaux. Un air rafraîchi par les neiges du Taygète, et parfumé par les arômes qu'il recueille en passant sur la vallée, remplit et ranime la poitrine. Tout cela fait de Vourlia un délicieux séjour, dont le charme est d'autant plus vif que la scène est plus sombre vis-à-vis, au sein des précipices et des forêts du mont Taygète.

Après être descendu chez le démarque de l'endroit, et pendant que mon guide installait les bagages et les provisions, j'aperçus à quelques pas de là une petite église ornée d'une flèche aiguë et abritée par un frêne gigantesque qui la couvrait presque entièrement de son dôme verdoyant. Située sur un retranchement avancé de la chaîne de collines qui borde en ce sens la vallée, elle se penche

au bord d'un ravin profond où croissent des arbrisseaux touffus. Son clocher et son grand arbre se voient de toutes parts, et semblent un incessant appel à la méditation et à la prière. J'ai toujours trouvé un charme particulier à ces petites églises grecques ; simples et rustiques à l'extérieur, elles sont ordinairement placées dans le site le plus pittoresque et le plus gracieux du hameau qui l'entoure ; on devine en les voyant qu'une inspiration poétique s'est unie à la pensée religieuse pour présider à leur construction. Si l'on pénètre dans l'intérieur, on éprouve une émotion pleine de recueillement; leur enceinte obscure exhale un parfum de piété primitive; des lampes de cuivre pendent à la voûte et brûlent sans cesse ; un faisceau de cierges, à tout instant renouvelé par ceux qui viennent prier ou se reposer, se consume lentement à l'entrée près du bénitier; de grands saints aux vêtements de pourpre et d'indigo, la tête entourée d'une auréole d'or, dressent contre les murailles leurs formes incorrectes mais expressives; puis, sur la barrière sacrée qui sépare la nef du sanctuaire, et dont le voile ne s'écarte qu'à de certaines cérémonies, on voit d'un côté la grande et belle figure du Christ, et de l'autre, une mélancolique tête de Panagia (Sainte-Vierge). C'est à la Panagia que les Grecs adressent leurs prières avec le plus de confiance; c'est elle qu'ils entourent de plus d'amour et de respect, et qu'ils invoquent le plus souvent dans leurs joies ou dans leurs douleurs. Le peuple de l'intérieur, qui

subit moins que le reste de la nation le contact journalier des étrangers, est un peuple essentiellement religieux, mais d'une religion ignorante et superstitieuse, altérée encore par certaines réminiscences des cultes idolâtriques. Le symbole frappe vivement son imagination, et le porte à confondre avec lui le principe immatériel, l'idée pure qu'il représente. Les manifestations de Dieu le troublent et l'effraient, et l'on retrouve dans le fond des âmes un reste de la terreur qu'inspiraient aux hommes les sombres divinités adorées secrètement dans les mystères. Des traditions païennes subsistent encore à l'ombre des temples ruinés de la Grèce, et ne s'effaceront peut-être qu'avec ces derniers vestiges du culte païen. Cependant il serait aisé d'étouffer ce vieux élément dans l'esprit d'un peuple dont les tendances sont si profondément religieuses, en l'éclairant et le ramenant au principe d'unité qui est le fondement du catholicisme. Par malheur, le clergé est ignorant et vulgaire; les prêtres chargés d'enseigner la religion aux habitants des campagnes, ne sont guère plus instruits que ces derniers. La science est reléguée dans le fond de quelques monastères, et parmi quelques hommes d'église épars dans les villes. Il existe surtout, dans les esprits les plus simples comme dans les plus éclairés, une haine vive et profonde contre les catholiques d'Occident. J'ai entendu avec surprise, dans plus d'un couvent, les railleries amères et les blasphêmes par lesquels des religieux, hommes

sensés d'ailleurs, flétrissaient le Pape et le clergé romain. Une révolution puissante pourra seule mettre fin à cette fatale dissidence.

Je ne pus me rendre à l'église de Vourlia, parce qu'un précipice m'en séparait; force fut donc de rentrer au logis. La chambre dans laquelle on m'avait établi était tournée vers la vallée, que je pus contempler à mon aise par une petite fenêtre entourée d'une vigne grimpante. Je voyais l'Eurotas qui serpente au loin, Misthra et sa blanche citadelle adossée au mont Taygète, un grand bois d'oliviers, des plantations de mûriers, mais rien de l'antique Lacédémone. Cette vallée si pleine de ce grand nom, si dénuée cependant de tout vestige pour fixer l'esprit, m'apparaissait comme un sépulcre ouvert auquel on redemanderait en vain les précieuses dépouilles qui lui étaient confiées. L'âme se remplit de tristesse, et l'on doute de l'existence de toutes ces grandes choses, à voir le peu de traces qu'elles ont laissées. Ma rêverie fut interrompue par un coup légèrement frappé sur mon épaule; je me retournai et j'aperçus un homme qui, sans me donner le temps de prendre la parole, m'indiquait du doigt un point invisible dans l'espace, en me disant: *Sparte!...* Je regardai dans cette direction, mes yeux ne purent rien découvrir. Cet homme était le démarque, mon hôte. «Vous serez un peu trompé dans votre attente, me dit-il, si vous venez ici pour voir des temples, des colonnes, des ruines superbes. Le temps, les Turcs et les tremblements de terre ont tout dé-

truit; il ne reste plus de la ville que quelques pierres éparses; vous n'aurez autre chose à faire qu'à passer, car elles ne valent pas la peine qu'on les examine. Cependant nous sommes fiers de la curiosité des étrangers, et il nous est agréable d'apprendre de leur bouche, sur l'histoire de nos ancêtres, des détails que nous devrions savoir. L'instruction nous manque, mais nous nous efforçons de la procurer à nos enfants; ils sauront de qui ils descendent, et comprendront la tâche que leur passé leur impose. »

Le démarque me parut, dès le premier abord, bien plus intelligent que ne le sont ordinairement les hommes de sa classe. Je lui exprimai quels magnifiques souvenirs ce pays me rappelait, et combien j'en trouvais la nature riche et belle. Je le flattai surtout en lui disant que la population me paraissait d'une race supérieure à celle des contrées que j'avais parcourues jusqu'à présent. En effet, plus on s'avance dans l'intérieur, plus on retrouve les caractères primitifs, les traits originaux du peuple ancien. Les races s'épurent en s'éloignant des côtes. Les habitants de celles-ci vont et viennent sans cesse; ils sont agités par une foule de passions et d'intérêts divers; leur sang s'est dégradé plus vite en se croisant avec des sangs étrangers. Nous parlâmes longtemps de l'état actuel de la nation grecque, de son progrès qui commence, et qui grandira dans l'avenir, enfin de choses relatives à la localité.

Le pays était alors agité par l'arrivée du moine

Christophore. Ce moine ignare et fanatique parcourait depuis quelque temps la Grèce en prêchant le jeûne et l'abstinence et semant, d'abord à demi-voix, ouvertement plus tard, des doctrines subversives du dogme et fatales à l'autorité du roi. J'en avais déjà plusieurs fois entendu parler, sur mon passage, comme d'un apôtre inspiré; personne ne soupçonnait encore qu'il était l'instrument caché d'une faction avide de désordres, et je ne m'attendais pas à la conduite criminelle qu'il tint plus tard, et qui faillit compromettre le repos du royaume. Il savait déguiser sa pensée sous des paroles ambiguës et des dehors austères; son extérieur macéré, son regard perçant, ses discours fanatiques, le faisaient écouter avec attention. Il prêchait en plein vent, sur le sommet des rochers, sous les grands arbres, et le peuple accourait avec curiosité autour de lui. Il se disait envoyé du Ciel pour réformer les abus dont se souillait la terre; ensuite, croyant son ascendant suffisamment établi, il se fit passer pour une seconde incarnation du Christ lui-même et, défiant avec audace le pouvoir qui commençait à s'inquiéter, il annonçait que, dans le cas où il serait poursuivi, Dieu renouvellerait en sa faveur les miracles opérés jadis en faveur des Apôtres. Les populations impressionnables des montagnes se laissèrent facilement abuser par ces absurdes mensonges, et de zélés partisans se groupèrent autour de lui. Les Maïnottes surtout le reçurent avec transport; il se trouvait au milieu d'eux à l'époque où j'arrivais à Sparte.

Ils sont voisins de cette ville, et s'étendent vers la mer jusqu'au fameux cap Matapan, ce gouffre qui dévore les hommes et que tourmentent d'éternelles tempêtes. Ils forment un petit peuple audacieux, avide de guerre et de brigandages. Célèbres autrefois par leur courage, leur cruauté et leurs instincts de piraterie, ils pillaient sans pitié les bâtiments que l'orage faisait échouer sur leur côte inhospitalière, et attaquaient même ceux qu'ils voyaient surpris par un coup de mer et incapables de lutter à la fois contre les flots et contre eux. Depuis qu'une législation plus forte et plus régulière s'est établie, ils ne se font plus remarquer que par leur audace et leur fierté natives; cependant ils ne résistent pas toujours à l'espoir d'un coup de main avantageux, et se livrent parfois à des excès tantôt impunis, tantôt réprimés énergiquement. La civilisation les gagne difficilement; ils resteront encore longtemps pirates sur la mer, clephtes dans les montagnes. Christophore acquit en peu de temps sur ces farouches caractères une immense influence, dont mon hôte me cita l'exemple suivant. Deux capitaines maïnottes, ennemis mortels, cherchaient depuis longtemps à satisfaire leur haine. Leurs parents, redoutant un malheur et voulant empêcher qu'ils ne se rencontrassent, les tenaient forcément enfermés chez eux, et depuis plusieurs semaines ils n'étaient pas sortis. D'un instant à l'autre, ils pouvaient échapper à la surveillance de leurs proches, et terminer leur dispute par un dénouement san-

glant. Lorsque Christophore vint à Mani, les deux familles le conjurèrent d'employer la puissance de son ascendant à établir la paix entre ces deux hommes. En effet celui-ci les vit, leur parla, et les convainquit si bien, qu'au bout de quelques jours ils se réconcilièrent complètement. Mais, pour notre moine, ces belles actions n'étaient que de rares épisodes de sa vie errante. Peu de mois après l'époque où je passai par là, les désordres et les scandales se multipliaient à son instigation. Il s'installait en maître dans les villages, chassait les honnêtes caloyers (moines), et poussait le peuple à l'insurrection. Le Gouvernement dut enfin sévir, et lui intima de se taire et de rentrer dans le monastère d'où il n'aurait pas dû sortir. Ces avertissements ayant été inutiles, ordre fut donné de l'arrêter partout où on le trouverait. Alors les symptômes menaçants d'une guerre civile et religieuse se manifestèrent; les populations chassaient et massacraient les gendarmes et les agents de l'autorité envoyés pour se saisir de Christophore. Celui-ci s'effaçait quelques jours, se cachait dans les chaumières, et reparaissait soudain aux yeux de ses disciples émerveillés, plus fort et plus écouté qu'auparavant. Il fallait en finir, et cependant éviter des collisions sanglantes qui auraient pu engendrer une conflagration générale. Le général Colocotroni fut envoyé dans le Péloponèse avec pleins pouvoirs et une petite armée; la sagesse du roi, la prudence et l'habileté du général remplirent cette tâche difficile. Christophore, toujours sur le point d'être saisi,

s'échappait sans cesse, grâce au fanatisme des campagnes. A chaque instant, il était à craindre que la patience du général ne fût poussée à bout, et qu'il ne sévît militairement contre les révoltés. Heureusement, les circonstances prévinrent cette dure nécessité; Christophore fut un jour surpris au moment où il s'y attendait le moins, et enlevé précipitamment du sein de ses disciples. Ceux-ci, effrayés de cette nouvelle et voyant le thaumaturge enchaîné, lui demandèrent en vain d'opérer le miracle promis et de rompre ses liens; le prisonnier fut conduit au Pirée et jeté en prison. Les populations, convaincues de sa fourberie par son impuissance et redoutant les suites de leur rébellion, rentrèrent aussitôt dans l'ordre.

Dans la soirée, la femme de mon hôte revint des champs, portant sur la tête un fardeau de branches sèches. Je fus frappé de la noblesse et de la grâce de sa physionomie: ses longs cheveux descendaient en désordre sur sa tunique de laine blanche; son front un peu bas, d'un dessin pur et classique, s'unissait au nez par une courbe insensible; la lèvre supérieure, courte et un peu relevée, laissait la bouche légèrement entr'ouverte; son menton avancé donnait à son visage de la force et de la grandeur. Cette figure, empreinte d'un type antique, me rappela aussitôt la tête d'une superbe cariatide que j'avais remarquée dans l'acropole d'Athènes, dorée par le soleil, rehaussée des veines bleues du marbre, et soutenant de ses bras gracieusement relevés un angle du fronton du temple d'Erecthée au Parthénon.

CHAPITRE VI.

LACONIE.

CHAPITRE VI.

PÉLOPONÈSE.

SPARTE, MISTHRA.

I.

L'Eurotas.

Nous partîmes pour Sparte à cette heure indécise qui n'est plus la nuit, mais pas encore le jour, et pendant laquelle, dans nos climats, les ténèbres et la lumière se livrent une lutte fantastique et admirable à suivre dans ses diverses phases. En Grèce, cette heure n'est qu'un instant, dont il faut se hâter de saisir le charme au passage; les Grecs l'appellent *χαράγματα*, d'un mot qui signifie faire incision, percer. Partout, en effet, des traînées de lumière s'allument au ciel par jets capricieux, comme si, rêvant un tableau sublime et des scènes que l'ima-

gination seule d'un dieu peut concevoir, quelque invisible artiste traçait d'avance avec son burin d'or les grandes lignes qui doivent circonscrire dans l'espace les montagnes, les forêts et les mers, et fixer à chaque objet sa place dans le cadre immense de son œuvre. Des silhouettes pourpres arrêtent de toutes parts les contours extérieurs des choses; puis une lumière plus ample se répand dans l'atmosphère, et des formes incomprises semblent sortir du chaos; quand surgit enfin le soleil, œil de Dieu contemplant son ouvrage, la nature apparaît comme une création nouvelle, et l'on s'étonne de l'aspect qu'elle a revêtu. Des montagnes se dressent ici où un espace vide semblait s'ouvrir devant vos pas; là, au contraire, où le regard croyait deviner des sommets infranchissables, le jour découvre de larges vallées, des plaines immenses, la mer et de lumineux horizons. Nous cheminions depuis assez longtemps et, tandis que nos pieds se traînaient encore péniblement dans l'ombre, le ciel était plein de clartés. Je fus surpris, en regardant autour de moi, de revoir la maison où j'avais passé la nuit, et l'église qui m'avait charmé la veille; elles semblaient si rapprochées, que je fus tenté de croire qu'un génie moqueur s'était amusé à nous ramener méchamment sur nos pas. Cependant mon guide m'assurait que nous avions déjà fait un assez long chemin, et que nous étions sur la bonne route. C'est qu'on ne descend pas d'un seul bond dans la vallée; pour y arriver, il faut franchir successive-

ment plusieurs buttes assez élevées et séparées par de profonds ravins. Ce labyrinthe, du reste, n'est point désagréable à suivre dans ses nombreux détours; sur les crêtes, des mousses et des herbes rampantes exhalent un parfum délicieux et se déroulent sous vos pas comme un tapis moelleux; à mesure que l'on descend en formant des zigzags interminables, on s'enfonce de plus en plus sous une forêt d'arbustes peu élevés, dont l'épaisseur, impénétrable aux rayons du soleil, est toute humide de rosée et toute frémissante de fraîches voix d'oiseaux. De temps à autre, une chèvre effarouchée s'enfuit à votre approche, invisible et légère, froissant à peine le feuillage, ainsi qu'un faune qui aurait craint d'être surpris.

Enfin, après une marche de deux heures environ, nous atteignîmes le rivage de l'Eurotas, que les Grecs appellent aujourd'hui *Basili-potamos*, fleuve roi : fleuve roi, en effet, par la richesse et la grandeur des souvenirs qu'il réveille; mais, hélas! roi découronné maintenant, fleuve tari, dans le lit duquel les orages précipitent seuls de temps à autre des flots jaunes et impurs. Les cygnes aux blanches ailes qui le fréquentaient ont disparu, et l'on ne voit plus une fière jeunesse s'abreuver comme autrefois à son onde fortifiante; d'épais bosquets de myrte et d'olivier ombragent sa fauve dépouille de leurs rameaux touffus, dernières fleurs semées par Dieu sur cette grande tombe.

Nous trouvâmes difficilement un endroit commode pour passer de l'autre côté du fleuve grossi, ce jour-là, par les torrents voisins qu'une abondante pluie d'orage avait gonflés pendant la nuit. Après l'avoir traversé, nous tombâmes dans des marais qui s'étendent assez loin, et que dissimulent des touffes de joncs, d'herbes, de fleurs aquatiles et de lauriers. Pour peu que l'on quitte le sentier battu, on s'enfonce dans une mare profonde où l'on risque fort de rester embourbé et de périr étouffé. Le terrain suit une pente insensible, qui conduit au pied d'une colline très basse et très nue. A partir de là, on rencontre à de longs intervalles tantôt une large pierre carrée rongée par les mousses, tantôt les vestiges d'une chaussée antique et, plus loin, des débris de monuments accumulés les uns contre les autres comme de vieux os entassés par les vents. Alors l'inquiétude, la tristesse, je dirai presque la crainte, s'emparent de vous: Sparte est là! parmi ces pierres sans forme, au sein de ces arbrisseaux décharnés, sur ce sol frappé de l'infécondité de la mort! Tout autour, à une certaine distance, des prairies s'étendent et des bois s'élèvent; mais cette végétation s'arrête aux limites de l'emplacement de l'ancienne ville; la nature cesse d'enfanter sur la grande tombe de Lacédémone. On avance en silence et lentement, comme si l'on craignait de réveiller par une marche trop précipitée tous ces siècles qui dorment sous vos pieds; on prête une oreille avide aux bruits de la monta-

gne ou de la vallée, aux échos qui vont de l'une à l'autre, comme s'ils allaient redire ces grands noms qu'ils se renvoyaient autrefois. Deux prêtres grecs nous croisèrent sur le chemin; un vêtement d'une ampleur orientale traînait jusqu'à leurs pieds; une toque élevée retenait leur chevelure grise et bouclée, et leur barbe immense ondoyait sur leur poitrine. Je me découvris à leur passage, ils répondirent à mon salut en portant la main sur leur cœur. Dans ces lieux et sous l'impression qu'ils produisent, tout est prestige : je crus voir passer les ombres graves et recueillies de deux rois de Sparte, s'entretenant comme par le passé, et discutant les graves intérêts dont la nation les avait conjointement chargés.

II.

Sparte.

D'après ce qu'on m'avait dit, je ne m'attendais pas à retrouver sur l'emplacement de Sparte la moindre trace de son existence. Ce qui reste n'est rien assurément quand on songe à sa puissance et à sa grandeur, mais cela suffit pour susciter la rêverie et alimenter la méditation. Les tremblements de terre, qui ont eu lieu dans ce pays à diverses

époques et qui ont fait sur le Taygète une formidable ouverture, expliquent pourquoi les monuments ne sont pas restés debout; mais que sont devenues les pierres énormes qui servirent à leur construction? Le sol ne s'est pas entr'ouvert pour les dévorer et le temps a bien pu les ronger insensiblement, mais non pas les anéantir. On dirait qu'une armée de Titans a saccagé la ville, lancé de ses robustes bras tous ces monuments dans la mer et confondu leurs débris ensemble, pour que la postérité ignorât à quel édifice ils appartenaient. Il est impossible, en effet, de retrouver aucune trace des grands temples dont Pausanias fait mention; de gros blocs de pierre sont jetés çà et là comme par le hasard; ici, c'est un bassin de marbre sur les parois duquel on distingue des bas-reliefs à demi-brisés, où s'aperçoivent encore des guerriers partant pour le combat ou des prêtres se rendant au sacrifice; plus loin, une colonne enfoncée dans la terre; ailleurs, un chapiteau corinthien qui se fait à peine jour à travers les broussailles. La ruine la plus considérable est, autour d'une colline peu élevée qui devait servir de citadelle, un mur d'enceinte coupé en plusieurs endroits par de larges brèches, dont les débris accumulés sur le penchant ressemblent à une avalanche subitement arrêtée dans sa chute. A l'extrémité nord, une tour carrée est à moitié conservée, mais elle s'incline vers le sol en attendant une dernière secousse pour s'affaisser complètement. Un grand figuier pend à l'une de ces crevasses,

comme le cadavre d'un guerrier tué dans le combat et retenu par les pieds contre la muraille qu'il défendait. A l'autre extrémité, il est aisé de reconnaître le théâtre à sa forme ovale et allongée ; les gradins sont détruits et les pierres ont disparu ; c'est par là que je pénétrai dans la citadelle.

De cette petite éminence, on embrasse d'un coup d'œil toute l'étendue que Sparte occupait autrefois. Si l'on oublie un instant les données, incertaines d'ailleurs, de l'histoire, un irrésistible attrait vous porte à réédifier ses quartiers, ses rues, ses places et ses temples, suivant la fantaisie de l'imagination : là, se trouvait le grand temple de Jupiter; plus loin, celui d'Esculape et celui qui renfermait la statue voilée de Vénus, surnommée Morphô; et puis les temples de César et d'Auguste, hommes déifiés dont on rencontre partout les autels à côté de ceux des grands maîtres de l'Olympe. Près du théâtre, était située la place publique où l'on entrait par la porte des Perses, construite en entier de leurs dépouilles; non loin de là, le Scias où le peuple s'assemblait et décrétait ses formidables guerres. Derrière la colline, un ruisseau coulait et se séparait en deux bras qui se rejoignaient plus bas; sur la petite île ainsi formée se trouvait le Plataniste, fameux quartier où la jeunesse de Sparte, partagée en deux camps, s'exerçait aux combats. « Là, raconte Pausanias, on se livre, à coups de poing et à coups de pied, une lutte acharnée; on cherche à s'entr'arracher les yeux, on se mord, on se presse corps à

corps; une troupe tombe sur l'autre et s'efforce de pousser dans l'eau son adversaire. » La jeunesse athénienne aurait rougi, sans doute, de se livrer à une lutte si brutale; elle exigeait l'élégance jusque dans le pugilat; le vainqueur devait frapper avec art, et le vaincu tomber avec grâce. Il me semble, au récit de Pausanias, assister à une mêlée d'hommes du peuple ivres, s'entre-déchirant au coin de quelque carrefour de nos grandes villes. Cette brutalité sauvage et cette énergie féroce étaient dans le caractère des Lacédémoniens et dans l'esprit de leur législation. Un feu de berger achevait de se consumer, à quelques pas de moi, sur une large pierre carrée; peut-être supportait-elle la statue colossale du peuple de Sparte. On eût dit, à voir cette pierre brûlante et noircie et la fumée subtile qui s'en échappait, que le travail d'un nouvel enfantement s'opérait sur ce foyer où couvait un invisible feu, et que l'idole allait, comme le sphinx, renaître de ses cendres. J'aurais voulu aussi retrouver quelque chose de cette autre statue que les Spartiates avaient élevée à Mars, et où ils le représentaient les pieds enchaînés par d'énormes fers, cherchant de la sorte à retenir au milieu d'eux le génie de la guerre et à s'assurer une éternelle victoire. Rien, parmi les décombres, ne me parut se rattacher à ce souvenir; Vénus, avec toute sa science de déesse et tout son instinct de femme qui aime, Vénus elle-même ne pourrait retrouver en ces lieux la moindre trace de son divin amant. Les Athéniens avaient eu la même

inspiration en adorant la Victoire Aptère, ainsi nommée parce qu'ils l'avaient représentée sans ailes, afin qu'elle ne pût porter son vol hors de leur cité. Le moyen qu'ils employèrent pour fixer chez eux la victoire, avait quelque chose de plus délicat que celui des Spartiates; ils lui construisirent en effet un temple charmant, chef-d'œuvre de grâce et d'élégance, véritable perle resplendissant au milieu des magnificences du Parthénon; l'encens brûlait sans cesse devant ses autels que des prêtres, spécialement consacrés à son culte, étaient chargés d'entretenir; au sein de ce séjour délicieux et de ces fêtes continuelles, elle pouvait se faire illusion sur sa captivité et s'endormir aisément entre les bras de ce peuple qui lui faisait une si douce et si respectueuse violence.

Le temple est encore debout tout entier au Parthénon, orné de toutes ses colonnes et de tous ses bas-reliefs; ni le temps ni les hommes n'y ont touché et il semble attendre, de moment en moment, le retour de son inconstante déesse à qui le destin, plus fort que l'homme, a rendu des ailes pour la conduire ailleurs. Un jour arrivera peut-être où elle reviendra d'elle-même redemander ses fers; alors le peuple athénien, et avec lui le peuple grec tout entier, reprendra la suite trop longtemps interrompue de ses brillantes destinées.

Une jeune femme, assise sur un débris de rempart, gardait quelques moutons et tenait un tout petit enfant. Quand celui-ci semblait vouloir dormir, elle le berçait sur ses genoux en lui chantant

un refrain populaire ; s'il se réveillait, elle découvrait aussitôt, pour l'apaiser, ses mamelles brunies par le soleil. Touchante attitude, tendresse simple et profonde, qui me rappela, par un contraste singulier, ce qu'étaient autrefois les mères de Lacédémone, en me laissant voir ce qu'elles sont aujourd'hui! Celles-ci se livrant avec abandon aux tendres sentiments qu'inspirent à leur cœur la providence et la nature, celles-là se glorifiant d'un stoïcisme et d'une insensibilité farouches qui recelaient plus d'orgueil que de véritable grandeur : sentiments faux et outrés qui peuvent bien exercer un instant de prestige sur l'esprit des hommes, mais qui ne se transmettent jamais aux générations suivantes et meurent avec la société qui les accepta ! Il existe de nombreuses analogies entre les lois de Lycurgue et les doctrines de Luther et de Calvin. Le législateur et le réformateur ont chacun, en leur temps, éprouvé les mêmes indignations et les mêmes passions; avec cette différence qu'il y avait chez le premier toute la grandeur d'âme particulière à l'antiquité, et chez l'autre toutes les haines, toutes les rancunes et tous les instincts mauvais d'une civilisation qui commence à se corrompre. L'un et l'autre ont poussé l'austérité dans leurs réformes jusqu'à l'intolérance et au fanatisme, et l'orgueil jusqu'aux dernières limites où il peut atteindre. Les disciples de Luther sont frères de ceux de Lycurgue, et l'on peut dire en quelque sorte que les Spartiates étaient les Huguenots du paganisme.

La vallée de Sparte, qu'on embrasse dans toute son étendue du haut de la plate-forme dont je parlais tout-à-l'heure, est l'une des plus belles et des plus riches de la Grèce. Sa merveilleuse beauté et le charme pénétrant qu'elle exerce sur l'imagination tiennent peut-être au contraste qu'elle offre entre ses diverses parties. Au levant, plus bas que le mont Olympe, sont les collines du Ménélaïon, les unes couvertes d'arbres, les autres tapissées de verdoyantes prairies; les cavités naturelles qui les séparent faisaient dire à Homère : « *la profonde Lacédémone.* » Elles se relient ensemble par des pentes harmonieuses, et forment une longue ligne qui se termine à l'horizon comme une veine bleue. Malgré les tremblements de terre qui ont secoué le sol à plusieurs reprises, aucun accident brusque et inattendu ne se fait remarquer dans leur conformation. Le soir, quand le soleil dore leur cime de ses derniers rayons et que de subtiles vapeurs surgissent à leur base, on dirait un immense bûcher achevant de se consumer à travers les siècles sur des cendres de héros. Des bosquets de citronniers et d'orangers s'étendent dans la plaine jusqu'au pied du Taygète, et répandent dans l'air de délicieuses odeurs. Où retrouver, au sein de cette voluptueuse nature, la sombre figure de la Sparte historique? On oublie l'existence orageuse de Lacédémone pour ne songer qu'à la molle et poétique jeunesse de Pénélope et d'Hélène. Le caractère opposé se révèle au couchant. De ce côté, le Taygète dresse ses cinq

sommets, cônes menaçants, dernière image des camps doriens, semblables à cinq tentes qui laissent tomber le long des supports leurs plis mornes et rugueux, dans le sein desquels s'agitent les soldats et se préparent les batailles. Sur ces monts fendus par les tremblements de terre, l'imagination reconnaît, à chacune des crevasses qui les sillonnent, la cicatrice immense laissée au flanc de la mère par le héros qu'elle enfanta ; à chaque anfractuosité, le chemin profond creusé sous les pas des races belliqueuses sorties de son sein. Sur les cimes solitaires et blanchies par la neige, on croit voir errer le génie de Sparte, sombre et désolé, cherchant des yeux ses robustes enfants, ses mères inexorables et ses invincibles phalanges. C'est ainsi que l'austère montagne et la voluptueuse vallée confondent en une saisissante harmonie l'histoire et la fable, Lycurgue et Homère.

La vie et le mouvement renaissent quand on approche de la nouvelle Sparte, après avoir dépassé un grand monument carré que l'on regarde avec plus ou moins de raison comme le tombeau de Léonidas, dont les dépouilles furent rapportées des Thermophyles longtemps après sa mort. L'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville faisait sans doute partie de la ville d'autrefois. Sparte porte le titre de seconde ville du royaume ; quoiqu'elle soit loin d'avoir acquis tout son développement, elle ne saurait avoir fait de plus rapides progrès depuis le peu d'années qu'elle existe. Patras, Corinthe et

Nauplie lui sont supérieures comme population et comme richesse, et doivent cet avantage à leur situation géographique ; mais l'intelligence et l'activité des habitants de Sparte ne tarderont pas à mettre cette ville au niveau de ses rivales. Si des routes sûres et faciles la reliaient aux contrées intérieures, et qu'un grand chemin, aisé du reste à tracer, la joignît à la mer dont elle est voisine, on la verrait prendre un essor rapide et devenir bientôt un des grands centres industriels de la Grèce. Son principal commerce consiste en des filatures de soie qui, sous une bonne direction, donneraient les plus beaux résultats ; la température et le terrain du pays sont favorables au plus haut degré à la culture du mûrier, et la soie qu'on obtient est d'une qualité supérieure.

Il est curieux de voir cette ville, bâtie sur le sol nourricier des guerres, attendre tout son avenir du commerce et de l'industrie que la tranquillité seule peut rendre prospères. Mais on ne s'étonne plus si l'on réfléchit au passé, et l'on admire avec quelle persévérance le caractère d'un peuple se maintient le même à travers les âges. Deux principes, en effet, présidèrent à la formation de la nation grecque, le commerce et la guerre. Les Phéniciens, conduits par Inachus, premier roi d'Argos, étaient un peuple de navigateurs et de marchands; ils parcouraient les mers, portant aux diverses parties du monde alors connu les productions de l'Egypte et de l'Assyrie, et ce fut, sans aucun doute, un intérêt com-

mercial qui leur inspira l'idée de fonder un établissement sur le golfe en avant du cap Malée, célèbre par ses tempêtes. Les habitants primitifs du pays se groupèrent autour de la colonie phénicienne et se confondirent avec elle. Bientôt après, ils durent entreprendre la conquête des contrées voisines, poussés par la nécessité de subvenir aux besoins d'une population considérablement accrue, besoins que ne pouvaient satisfaire les seules ressources d'un territoire peu fertile. Alors l'élément héroïque et guerrier se manifesta et fit disparaître le premier; le peuple grec, tout en conservant son astuce native et restée proverbiale, devint un peuple de combattants. Plus tard, quand sa puissance, fondée sur de solides bases, lui permit de jouir de la paix, s'il ne recommença pas à s'adonner aux spéculations commerciales, il remplaça du moins l'industrie par les arts. De nos jours, les mêmes faits se produisent. La Grèce, tandis que le joug des Turcs l'avait retranchée du nombre des puissances européennes, envoyait par le monde des colonies industrielles qui ne tardèrent pas à faire admirer partout leur génie commercial; l'excessive habileté des négociants grecs ne laisse pas de doute; ils possèdent, dans toutes les grandes capitales de l'industrie, des comptoirs qui rivalisent de richesse avec ceux des nations les plus puissantes. Quant à l'élément guerrier, pouvait-il avoir un réveil plus éclatant et plus sublime que les guerres de l'indépendance? Qu'il a fallu d'audace, d'énergie et d'opiniâtreté à un

peuple aussi peu nombreux et aussi longtemps opprimé que les Grecs, pour chasser de son territoire une aussi puissante nation que la Turquie! Aussi n'existe-t-il pas un coin de terre en Grèce qui ne soit trempé du sang de ses défenseurs et de celui de ses tyrans, pas un golfe où de chétives embarcations grecques n'aient pris ou coulé à fond de grands vaisseaux turcs; les héros de Souli enfin ne cèdent en rien à ceux qu'Homère a conduits devant Troie, ni à ceux que les Perses ont rencontrés aux Thermopyles et à Marathon.

Sparte offre aujourd'hui un aspect plein de variété et d'animation ; de vastes et belles maisons s'élèvent de toutes parts; de grandes cours sont fermées par de larges portails construits en partie avec des fragments d'antiquités; nous en remarquâmes un dont presque chaque pierre était une inscription ou un bas-relief. On eût dit que le maître de cette maison s'était plu à étaler au grand jour ce trésor d'antiquaire, afin qu'il devînt en quelque sorte la propriété de tout le monde, et que les habitants de la ville pussent le montrer avec orgueil au voyageur avide de ces reliques précieuses du passé. La rue principale est plantée d'arbres de chaque côté et, le long des trottoirs pavés de larges dalles, sont des boutiques et des cabarets abrités sous de grands toits de bois qui avancent. Là, se rendent les marchands, les petits commerçants de toute espèce, les agriculteurs et les oisifs; on chante,

on fume, on boit avec la gaieté et le bruit particuliers aux Grecs. Parmi la foule, on reconnaît aisément çà et là un capitaine maïnotte à sa haute stature, à sa démarche fière, au sabre courbé qui traîne sur ses talons, et à la martiale richesse de son costume. Je descendis à l'hôtel de la *Jeune Grèce*, où je fis un déjeûner qui aurait pu être au-dessus du médiocre si j'avais accepté l'offre que me fit mon hôte de m'apporter un vin de Champagne de qualité supérieure. Je refusai par une méfiance dont je me repentis, lorsque mon guide m'eut appris comment ce vin avait été transporté là, et comment un Anglais même l'avait assuré n'en avoir jamais bu de meilleur. Ce champagne provenait en effet d'un navire marchand échoué sur la côte et pillé par les pirates de Mani, qui en vendirent en détail la cargaison.

III.

Misthra.

De Sparte je gagnai rapidement Misthra ou Misithra par des chemins sablés et tracés tantôt dans une forêt d'oliviers, tantôt dans un bosquet de citronniers. Je me dirigeai directement vers les ruines de la Misthra du moyen-âge, sans m'arrêter à la ville actuelle. Misthra, qui fait partie du Magne oriental,

fut construite au XIIIe siècle par Villehardouin, chef des Croisés. Après lui, une convention particulière la fit passer, pour quelque temps, au pouvoir des empereurs de Byzance; les Français et les Vénitiens y dominèrent encore tour à tour, et les Turcs en furent les derniers possesseurs. Elle est construite sur un piton conique d'une grande élévation; sa blanche citadelle déroule sur son sommet les contours capricieux de ses murailles crénelées qui la parent comme d'un collier de dentelles; elle semble contenir encore dans son enceinte presque intacte les troupes des Croisés surveillant les dangereux défilés de la Messénie. Au bas de la citadelle, une immense quantité de maisons descend en éventail, maisons de mille architectures diverses, gothique, vénitienne, mauresque; au pied de la montagne, se trouvaient autrefois de grands jardins où des bouquets d'arbres sauvages croissent à présent. Je n'ai jamais vu de ruines plus gracieuses et plus élégantes; on dirait une ville orientale endormie tout entière, en attendant que le soir vienne, que les oiseaux chantent et que la volupté des nuits réveille les habitants. En longeant ses demeures turques, ornées à l'extérieur de délicates sculptures, éclairées par de hautes et mystérieuses croisées qu'entourent de pittoresques guirlandes, on croit entendre le bruit des eaux qui coulent dans les bassins de marbre et accompagnent de leur murmure la triste chanson des femmes maures; à l'ombre des balcons découpés en fines arabesques, on attend que l'une d'elles

vienne se réchauffer au soleil et respirer un instant le chaud parfum des jardins; puis, en passant devant la porte basse à ogives de la grosse tour gothique, on écoute le pas lent et les rudes paroles de quelque baron français, regrettant peut-être, sous le ciel embrasé de l'Orient, le ciel plus doux de sa patrie, et son castel ceint de fossés et les tours féodales qui le défendent.

Cependant, à mesure qu'on s'avance dans le dédale brûlant des rues de cette ville étrange, le rêve s'en va et la réalité lui succède; en regardant à travers les fentes de ces murs crevés, on aperçoit des ruines sans forme entassées dans les cours; aucune figure humaine ne se montre aux balcons, et l'on ose à peine passer sous la vieille tour, de crainte que sa masse ébranlée et courbée vers la terre ne perde enfin son équilibre et ne vous écrase. Si l'on monte au sommet de la citadelle, la vue plonge dans un gouffre immense; un peu au sud, le Taygète est en deux endroits déchiré jusqu'à sa base; on précipitait les criminels du haut de ces fentes formidables que les anciens appelaient *Cœadas*, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'effet des tremblements de terre; c'est dans l'un de ces gouffres qu'Aristomène fut jeté et retenu sur les ailes d'un aigle.

Dans les quartiers inférieurs de la ville, on retrouve quelques traces d'antiquités, entre autres un superbe sarcophage qui reçoit l'eau d'une fontaine où les femmes viennent laver. Une pompe funèbre

est représentée en bas-relief sur trois de ses faces; on voit, derrière le char mortuaire, ces femmes dont le métier était de pleurer dans ces tristes cérémonies; elles ont la tête penchée sur la poitrine et couverte d'un voile; à leur suite, s'avancent des guerriers, les uns à pied, les autres montés sur des coursiers qui se cabrent. Une petite fille lavait un paquet de linge au moment où nous arrivâmes à cet endroit; sa petite taille allait à peine à la hauteur du bassin, et ses mains ne pouvaient atteindre l'eau qui se trouvait au fond. Comme elle pleurait amèrement, mon guide lui demanda la cause de son chagrin; la pauvre petite n'avait été ni battue, ni privée de nourriture, ni envoyée là par force, mais elle se désolait parce que sa besogne n'avançait pas. L'eau, coulant dans le bassin par un conduit trop court, ne pouvait atteindre les hardes que l'enfant y avait placées; celle-ci avait beau y ajouter des feuilles de mûrier et des fragments d'écorce d'arbres pour allonger le jet d'eau, écorces ni feuilles ne pouvaient tenir et son linge restait sec. Nous lui fîmes alors avec nos couteaux un magnifique tube en bois qui la mit au comble de ses vœux. Elle nous remercia de ses grands yeux pleins de larmes et se remit à l'œuvre avec ardeur, sans savoir que cette eau salie et ces hardes déchirées profanaient un tombeau qui renferma peut-être les cendres de quelque guerrier ou de quelque orateur fameux.

On passerait de longues journées à explorer les environs de Sparte, et l'on ne cesserait de trouver

des sites charmants et des impressions nouvelles; cette riche nature se diversifie à chaque pas, sans s'écarter du type sauvage qui règne sur tout le Taygète et s'efface graduellement en descendant vers la plaine. Au sortir de l'ancienne ville, nous franchîmes, sur un pont construit avec des troncs d'arbres, un magnifique torrent qu'on voit écumer et descendre du haut de la montagne, ondoyant comme un turban qui se déroule. Ses ondes, arrêtées et recueillies par un immense trou de rocher, forment, au-dessus du pont, un petit lac aérien qui s'écoule insensiblement et sans bruit, et reprend plus bas ses cascades. Des arbres verts et touffus l'entourent, des milliers d'oiseaux chantent et s'ébattent dans le frais feuillage; jamais site ne me parut plus poétique et plus plein de mystères. Malheureusement aucun sentier n'y conduit, et les accidents de la montagne empêchent d'y arriver. Ce lieu charmant ne fut donc jamais témoin d'aucune de ces scènes qui demandent le silence, le recueillement et la solitude; Narcisse seul en eut peut-être l'accès et vint admirer son beau visage dans ses eaux tranquilles et limpides.

Au-dessus du bourg actuel est située, au milieu d'une large fente de la montagne, la romantique source de Babouli; de loin, on la prendrait pour un château gothique flanqué de deux tourelles et adossé à un bouquet de bois; en s'approchant, on reconnaît une charmante fontaine turque, qu'on a ornée plus tard de deux hautes colonnes ajoutées

de chaque côté comme pour lui donner l'air d'un vieux castel. Misthra est actuellement une ville de peu d'importance, mais remarquable au plus haut degré par le caractère et la physionomie de ses habitants; on y retrouve les hommes d'autrefois, comme on retrouve ailleurs leurs théâtres et leurs temples. C'est une des peuplades de la Grèce chez laquelle les caractères primitifs de la nation se sont le moins altérés; à la grave et fière attitude de ces hommes, à leurs traits superbes, à leur air d'indépendance, on reconnaît aisément la vieille race des Pélasges; leur langage même a conservé quelque chose de la tournure des phrases antiques. Ce dernier trait est particulier aux races bien conservées; à Missolonghi, par exemple, où se trouvent les hommes les plus braves et les femmes les plus belles de la Grèce, on entend les gens du peuple prononcer des mots qu'Homère employait et qui n'appartiennent plus à la langue moderne. Les habitants de Misthra, comme ceux de tout le Magne oriental dont ils font partie, ne subirent jamais la domination des divers conquérants du pays; ni les Français, ni les Vénitiens, ni les Turcs ne purent les soumettre à une servitude régulière, ni obtenir d'eux d'autres tributs que ceux qu'ils voulurent bien s'imposer eux-mêmes. Le sultan, renonçant à les réduire et voulant cependant mettre fin aux irruptions qu'ils faisaient dans les pays voisins, finit par leur donner, sous la protection du capitan-pacha, gouverneur des Cyclades, un bey choisi

dans l'une des familles les plus riches et les plus illustres de leur nation. Huit de ces chefs se succédèrent jusqu'à l'affranchissement de la Grèce, non moins suspects à leurs sujets qu'au grand-seigneur qui les attira presque tous dans des guet-à-pens et les fit périr par le fer ou le poison.

Nous traversâmes le bazar, lieu qui sert à la fois en Grèce de forum et de marché, où le peuple se réunit pour faire ses provisions et plus encore pour parler et discuter ; assemblée pittoresque et bruyante, au milieu de laquelle on passerait des journées entières à écouter les conversations et à recueillir sur les mœurs de piquants aperçus et d'utiles enseignements. Notre guide nous conduisit de là dans une des plus grandes maisons du village pour y demander l'hospitalité ; nous introduisîmes tout d'abord et sans façon nos chevaux dans l'écurie qui se trouvait sous une large galerie en bois toute tapissée de vignes. A peine étions-nous entrés qu'une voix de femme adressait à Dimitri le *kalôs orisété* avec lequel les Grecs accueillent toujours l'étranger. Après avoir longtemps cherché dans la direction d'où ces paroles étaient parties, je découvris enfin une jeune fille accoudée sur la rampe de la galerie, et presque entièrement cachée derrière une treille épaisse. Jamais plus charmante apparition n'avait surpris ma vue; c'était un de ces visages que les poëtes et les peintres poursuivent dans leurs rêves, mais que ne peuvent retracer ni le pinceau ni la poésie. Un large rayon de soleil

entourait cette figure et l'enveloppait comme d'un voile lumineux ; les ombres vacillantes et les reflets dorés de cette riche lumière, entrecoupée par le feuillage capricieux de la vigne, la rendaient presque invisible et l'environnaient d'un prestige fantastique. Avec ses longs cheveux noirs tombant en tresses le long de ses tempes et se mêlant aux feuilles, assise sous ces ceps fertiles dont les grappes jaunies formaient une couronne à son front, cette jeune fille semblait une prêtresse de Bacchus, pensive et accablée, se reposant des fêtes célébrées en l'honneur du dieu. Il arrive souvent que la distance engendre l'illusion et que l'objet, embelli par le prisme de l'éloignement, se dépouille de ses charmes à mesure qu'on s'en approche. Je n'éprouvai point cette déception, et la jeune fille, quand nous nous trouvâmes auprès d'elle, me parut telle que je l'avais vue de loin : corps nerveux et fin, taille mince et cambrée, visage dont l'harmonieux ovale réunissait en lui tous les termes classiques de la beauté; je n'ai jamais vu, dans aucune partie de la Grèce, le type des antiques perfections si purement et si entièrement conservé. Toutes les femmes que j'ai pu remarquer n'étaient, auprès de celle-ci, que des filles plus ou moins déshéritées des dons superbes que la nature prodiguait à leurs mères. Cette beauté, du reste, excite plus l'admiration qu'elle ne trouble les sens ; elle réveille à un puissant degré le sentiment artistique, et semble commander le silence aux passions. La vue d'une telle

beauté, reflet appauvri sans doute des beautés d'autrefois, explique l'incomparable perfection des chefs-d'œuvre des Phidias et des Praxitèles; cet idéal de la forme que nos artistes n'aperçoivent qu'en songe, dont ils ne saisissent que des lambeaux parmi nos races dégénérées, et qui échappe sans cesse à l'exécution, les artistes grecs le trouvaient à chaque pas réalisé sous leurs yeux; ils n'avaient pour ainsi dire qu'à regarder autour d'eux et à copier, et ils créaient ces œuvres immortelles qui sont pour nous le type accompli de la beauté humaine.

A peine étions-nous installés dans une grande salle et autour d'une table amplement couverte de rafraîchissements, que la jeune fille s'en alla, après avoir décroché de la muraille une cithare à trois cordes, qu'elle suspendit à son épaule par un large ruban de soie bleue. Dans une chambre voisine où le regard pénétrait par une fenêtre ouverte sur la galerie, son père, en proie à une violente fièvre, était étendu sur un vieux tapis, la tête posée sur sa ceinture garnie d'armes, le corps enveloppé du large et épais manteau fait de poil de chameau, dont les Grecs se servent pour se garantir du froid et de la pluie. C'est auprès de lui que la jeune fille se rendait; elle écouta longtemps sa respiration; puis, voyant qu'il ne dormait pas, elle se mit à son chevet, un genou en terre, appuyant sur l'autre son bras droit et sa guitare. Le corps anxieusement penché vers le malade, elle commença d'une voix

ferme une chanson guerrière, chant de Clephtes qui fut le signal de plus d'un combat contre les Turcs; elle cherchait ainsi à tirer son père de la torpeur de la fièvre par l'action puissante que cet hymne de guerre devait exercer sur lui, en faisant vibrer tout à la fois et ses nerfs engourdis par le mal et son cœur inquiet, aux souvenirs d'indépendance, de gloire et de combat que ces paroles éveillaient en lui; elle s'efforçait ensuite de calmer l'agitation engendrée par ce rhythme énergique et bruyant, en lui faisant succéder une de ces mélodies sauvages et mélancoliques qu'on retrouve sans cesse dans la bouche des Grecs, et par lesquelles ils pleurent une femme aimée, un frère d'armes regretté ou la patrie absente. Le malade éprouvait en effet un véritable bien-être, et, nous apercevant, il dit à sa fille : « Il y a des « hommes ici? qui sont-ils, mon enfant? » Et celle-ci, avec toute la charmante poésie de son langage : « Ce sont des étrangers ; je les ai reçus moi-même, « leur arrivée m'a rendue toute joyeuse et me « semble un heureux présage; car c'est Dieu qui « conduit les hôtes chez ceux qu'il veut bénir. Pour-« quoi ne sont-ils pas allés chez Zorzi qui est plus « riche que nous et peut offrir plus de choses, ou « chez Nikolakis qui tient un hôtel pour les voya-« geurs? C'est que la Providence nous les réservait. « Aussi, leur ai-je servi des figues fraîches, des « raisins, du pain et notre vin le meilleur. Soyez « tranquille, mon père, endormez-vous, vous allez « guérir. » En disant cela, elle vint voir si rien ne

nous manquait. Le guide eut alors la malencontreuse mais nécessaire idée de préparer notre départ. S'il avait attendu mes ordres, je ne sais point quand je les aurais donnés, car ce toit hospitalier avait pour moi un charme indéfinissable. Quelques instants après, nous partions au galop; je voulais étourdir mes regrets par la rapidité de ma fuite. La nuit était close depuis longtemps, lorsque nous fûmes de retour au khan de Vourlia. De là, je pus revoir encore cette vallée de Sparte où j'avais trouvé tant d'impressions de toutes sortes.

L'antiquité, l'avouerai-je? s'effaçait en ce moment de mon souvenir; des ombres plus douces que l'ombre austère de Lacédémone surgissaient à mes yeux du sein de la nuit. Je me plaisais surtout à considérer Misthra qui, sur le fond ténébreux du Taygète, m'apparaissait comme un blanc fantôme aux clartés pâles et vacillantes de la lune. Les femmes maures se montraient sur les balcons, attentives aux concerts, avides de la fraîcheur de la nuit et du parfum des jardins; les guerriers français veillaient à pas comptés au sommet de la citadelle et, plus bas, je revoyais aussi la jeune fille aidant son père à s'endormir. Le matin, quand je m'éveillai, toutes ces choses, chassées par le soleil, avaient disparu ou repris leurs formes accoutumées; et je sentais en moi cette impression vague, silencieuse et triste, que laissent après eux les rêves.

CHAPITRE VII.

ARGOLIDE.

CHAPITRE VII.

PÉLOPONÈSE.

ARGOS, MYCÈNES.

I.

Le Képhalari.

L'itinéraire de Sparte à Argos est à peu près le même que celui de Nauplie à Sparte. Le lendemain de mon départ de Vourlia, je me retrouvai vers le milieu du jour au khan d'Agladocampo ; de là, au lieu de redescendre directement sur Lerne, nous nous acheminâmes vers l'Argolide par le revers méridional des monts Lycone et Chaon. On traverse ces montagnes par un sentier désert qui passe de l'une à l'autre, tantôt égaré sur les cimes, tantôt perdu dans le fond des ravins ; des vallées creusées en forme d'entonnoir, et entourées de tous côtés par de hauts et silencieux rochers, recèlent la

proie de grands aigles qui planent au-dessus d'elles et se précipitent tout-à-coup au fond avec avidité. La solitude de ces lieux me parut d'autant plus triste qu'en approchant d'Argos je me souvenais des dieux, des héros et des diverses races d'hommes qui les avaient tour à tour habités et remplis du tumulte de leur vie. Au bout de quelques heures, nous rencontrâmes un torrent qui nous conduisit dans la plaine, et nous arrivâmes bientôt à Képhalovrisis, charmante petite bourgade située entre Myli (Lerne) et Argos, à peu de distance de celle-ci. Fatigué de la route et, plus encore, séduit par la fraîcheur et la grâce du paysage, j'y fis une halte.

A l'entrée du village, on voit une immense caverne au pied d'un rocher que la nature a taillé à pic; cette caverne sert d'issue à un petit lac formé, à ce que disent les habitants du pays, par des eaux qui descendent, en cheminant sous terre, de Stymphale, ville de la haute Arcadie, et qui, à cet endroit, font irruption à travers le sol. En effet, en se penchant sur cette onde verte et limpide, on la voit tout au fond se gonfler et bouillonner comme sous l'action d'une chaleur intérieure, sans que cette agitation parvienne jusqu'à la surface. Cette source, appelée Képhalari, engendre un petit fleuve qui porte le même nom et s'en va doucement à la mer; c'était autrefois l'Erasinus, d'après les descriptions des anciens géographes et l'opinion de quelques savants modernes. Mais à quoi bon s'inquiéter d'un vieux nom, sur l'exactitude duquel on trouverait à

discuter longtemps, lorsqu'on peut se reposer et rêver au milieu de ce délicieux paysage dont le charme tout pastoral est rehaussé par la perspective lointaine des gorges austères et sombres de Mycènes? Là, des femmes d'Argos viennent chercher une eau fraîche et en remplissent de hautes amphores qu'elles chargent ensuite sur leurs épaules; elles portent l'ample tunique de laine blanche et le voile aux longs plis, au tissu transparent, que portaient autrefois sur la scène les femmes en chantant les chœurs de Sophocle et d'Euripide. Des chevaux revenant du labour, et des bœufs rentrant aux étables, se désaltèrent à longs traits. Tout autour du bassin, d'immenses platanes s'élèvent, derniers rejetons de l'antique bois sacré de Cérès qui s'étendait jusqu'au bord de la mer en couvrant une partie de la plaine; enfin, tout le long du cours sinueux de ce petit fleuve, des ponts de bois sont jetés d'une rive à l'autre, et des moulins sans nombre tournent leur large roue toute ruisselante d'une onde empourprée par les rayons du soleil couchant.

Pendant que je méditais, mollement étendu sur un vert gazon, je vis mon guide tirer de sa bourse quelques pièces de monnaie et les introduire dans un petit tronc de pierre surmonté d'une croix et élevé entre deux platanes; s'étant aperçu que je l'avais remarqué, il vint me prier d'en faire autant et m'expliqua que l'argent déposé dans ce tronc devait contribuer à bâtir une chapelle sur cet emplacement même. C'est un usage, en Grèce, lorsque

les habitants de quelque pauvre hameau veulent se construire une église, d'établir un tronc avec une croix à l'endroit même où elle doit être construite. Cet appel à la générosité du peuple n'est jamais vain, car toute pensée religieuse trouve un puissant écho dans le cœur des Grecs. Pas un passant ne manque de s'arrêter devant ces troncs modestes et solitaires pour y laisser tomber une aumône proportionnée à sa fortune; le plus riche nomarque descend pieusement de cheval, et dépose son offrande sans ostentation; le mendiant le plus misérable y jette sa dernière obole. Je rencontrai, en effet, dans la suite, une grande quantité de ces troncs, abandonnés sur la route jusqu'au jour où ils seront remplis et feront place à quelque charmante petite église. Je remarquai qu'ils étaient presque toujours placés dans un site dont la beauté élève la pensée de l'homme vers le ciel; il semble que le peuple grec tient encore de ses ancêtres cet instinct artistique qui portait ceux-ci à ne choisir pour leurs temples que d'admirables situations; on dirait que ce peuple amoureux du beau a toujours senti le besoin de mêler ses prières aux sublimes concerts de la nature, et qu'il adresse au Créateur de plus parfaites adorations dans les lieux où celui-ci déploie le plus de magnificence.

II.

Argos.

Argos se trouve à une petite demi-heure de Képhalovrisis. Quand on approche de ses murs, l'âme se recueille d'elle-même. Berceau des premiers peuples de la Grèce, suzeraine, par le droit du sang ou de la conquête, des plus puissantes cités du Péloponèse, cette ville est maintenant réduite au simple rôle de chef-lieu de canton; Nauplie s'est emparée de son commerce et de ses richesses. Néanmoins, le vieux sceptre achéen ne s'est point brisé; la primitive royauté d'Argos est encore debout dans la mémoire des hommes. On aperçoit toujours, du haut de son acropole, Mycènes et Tirynthe, ses sombres filles, aux légendes merveilleuses, aux tragiques aventures, et, plus loin, son port qui s'appelait Nauplie dès les temps les plus reculés, et d'où ses vaisseaux partirent pour cette fabuleuse conquête de la toison d'or à laquelle tous les peuples de la Grèce voulurent prendre part, confondant leurs forces et oubliant un instant leurs nationalités particulières pour s'appeler tous ensemble les Marins d'Argos (Argonautes), du nom de la cité mère. Les rois et les héros de son histoire ont traversé les âges

et reposent, dans leur mythologique célébrité, sous les pieds de la race qu'ils ont fondée et qui dure encore; creusez le sol et, sous les églises, les couvents, les mosquées, les maisons blanches entourées de jardins, vous apercevrez, sommeillant dans leur linceul, les mânes de Danaüs, de Persée, d'Atrée, de Thyeste et d'Agamemnon.

En entrant dans Argos, on rencontre à droite la tour d'une mosquée construite, dit-on, sur l'emplacement du temple de Vénus Nicéphore, dont voici l'intéressante origine : Danaüs ayant ordonné à ses filles d'égorger les cinquante fils d'Ægyptus auxquels elles avaient été données en mariage, une seule, Hypermnestre, refusa d'accomplir cet ordre cruel. Lyncée, son époux, se sauva dans la ville de Lyrcée et, arrivé dans ce lieu, éleva une torche en l'air, comme il en était convenu avec Hypermnestre, pour lui faire savoir qu'il ne courait plus aucun danger. Celle-ci, de son côté, en éleva une du haut de la citadelle de Larissa, afin de répondre à ce signal de délivrance. Danaüs, irrité de la désobéissance de sa fille, la livra au jugement d'un tribunal, parce qu'il n'osa point la punir lui-même dans la crainte de la vengeance de Lyncée. Hypermnestre fut acquittée par les Argiens et, pour remercier le Ciel, elle fit construire et dédia ce temple à Vénus Nicéphore.

Un peu plus loin, je tournai à gauche et, après avoir dépassé une grande tour en brique de construction romaine, je me trouvai dans l'enceinte du

théâtre. Le théâtre d'Argos est un des plus grands et des mieux conservés de la Grèce; ses gradins, taillés dans le roc, sont intacts comme au premier jour; chacun des spectateurs d'autrefois pourrait trouver encore, s'il y revenait, la place qui lui était réservée; des mousses éparses et de rares brèches, dues à l'action corrosive de l'air et des pluies d'orage, indiquent seules que les hommes ont depuis longtemps cessé de le fréquenter. Le théâtre fait face à la mer et est adossé contre la montagne; il a pour tenture, le ciel, ce ciel de la Grèce sans rival au monde; pour premier plan, les montagnes du Péloponèse, d'un côté; de l'autre, celles de la Corinthie; dans le lointain, le rocher de Nauplie et le flot bleu du golfe Argolique. Quels magnifiques et grandioses décors! Combien cette foule impressionnable, qui s'assemblait là pour entendre débiter les vers de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide, devait être profondément émue par les pathétiques accents de cette poésie! Et quelle sublime entente devait exister entre les acteurs qui parlaient sous la voûte sonore et harmonieuse de ce superbe ciel, et ceux qui les écoutaient! Ces derniers, le spectacle étant fini, restaient immobiles à leur place pour assister à un autre spectacle peut-être plus saisissant encore que le premier; car c'était vers le déclin du jour, à cette heure où la nature s'éveille du lourd sommeil de la journée et frémit comme une assemblée d'hommes qui s'ébranle, où les forêts chantent au souffle du vent du soir, où la mer fait entendre son grave et

solennel murmure, tout plein alors des poétiques échos de la tragédie qui finissait à peine; à ce moment enfin, le soleil, majestueux et fier, tombait à l'horizon et disparaissait peu à peu dans la mer: ainsi, l'acteur qui achève de réciter son rôle se retire lentement devant le peuple qui l'applaudit.

Il y a quelques années, ce théâtre s'emplit tout-à-coup d'un tumulte inaccoutumé; une foule nombreuse et bruyante se pressait sur ses degrés; ce n'était plus, comme autrefois, pour voir jouer une tragédie ou entendre chanter des vers; un intérêt plus puissant et plus sacré l'y attirait. Ce jour-là, le peuple s'y rendait pour recevoir ses lois de la main des chefs héroïques auxquels il devait sa liberté. L'affranchissement de la Grèce ayant été prononcé, Capo d'Istria, le président, et, à ses côtés, des hommes tels que Nikitas, Miaolis, Grivas, Colocotroni, tinrent à Argos, au mois de juillet 1829, la première séance de l'Assemblée législative.

Les femmes et les coursiers d'Argos jouissaient autrefois d'une grande réputation de beauté; la race de ces superbes chevaux, que vantaient les poètes, m'a paru complètement éteinte et l'on ne rencontre plus dans le pays que des animaux efflanqués et sans grâce. Quant aux femmes, je n'ai pu juger qu'imparfaitement si elles ont conservé quelques attributs du sang de leurs ancêtres, car elles portent presque toutes, à la façon des femmes turques, un voile blanc qui ne laisse à découvert que leurs yeux, et un long manteau qui ensevelit

leur taille sous ses larges plis. Ce costume ne manque cependant pas de prestige; à travers la gaze diaphane qui enveloppe leur visage, le regard cherche instinctivement la beauté et croit la découvrir telle que l'imagination la rêve. Argos s'est illustrée non-seulement par ses guerriers, mais encore par ses poètes et ses sculpteurs, et, l'une des premières parmi les villes de la Grèce, elle cultiva les arts. Télésilla fut une femme célèbre par son talent poétique, et plus encore par un acte de courage auquel la ville dut son salut. Les Lacédémoniens, ayant mis le siége devant Argos, étaient sur le point de s'en emparer, lorsque Télésilla rassemble les femmes, les anime par ses paroles, marche à leur tête contre l'ennemi et lui fait subir une déroute complète. Une fête annuelle fut instituée en mémoire de cet événement; pendant sa durée, les hommes s'habillaient en femmes et les femmes en hommes. Le sculpteur Polyclète, contemporain de Phidias, rivalisa de gloire avec lui; ses conceptions étaient peut-être d'un ordre moins élevé, mais il poussa la perfection de la forme à un degré que Phidias lui-même ne surpassa jamais; les proportions du corps humain étaient si pures et si rigoureusement observées dans toutes ses œuvres, qu'on le surnomma *le canon* ou *la règle.* Il excellait à retracer la jeunesse et l'enfance, et son ciseau se refusa toujours à reproduire les traits austères ou décrépits de la vieillesse.

L'importance d'Argos me faisait espérer que j'y trouverais une hôtellerie où me reposer de la fatigue des jours précédents; je me trompais. Après avoir longtemps parcouru le bazar avec mon guide pour acheter ici des légumes, là des fruits, plus loin de la viande, je fus conduit dans un misérable khan à l'extrémité de la ville. Une troupe de dindes nous y reçut d'abord en s'empressant de faire devant nous la roue, de la façon la plus majestueuse et la plus risible, et leurs cris discordants avertirent les maîtres de la maison que des étrangers se présentaient. Une vieille femme vint nous recevoir; tout en s'excusant sur sa pauvreté, elle nous installa dans une salle basse qui avait la terre pour plancher, et pour toit des poutres disjointes et calcinées. Bien que ce gîte fût de beaucoup préférable à quelques-uns de ceux où je m'étais trouvé, je le considérais cependant avec assez de découragement, lorsque mon regard distrait s'arrêta sur un jeune homme et une jeune femme, assis dans la cour près d'une haute cheminée construite sous un hangar : c'étaient le fils et la belle-fille de notre vieille hôtesse. Le premier, étendu dans un large fauteuil, avait l'air triste et languissant; il paraissait âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, et ses mains, appuyées sur ses genoux, étaient déjà blanches, maigres et ridées comme celles d'un vieillard. Mon guide m'apprit qu'il était atteint depuis plusieurs années d'une maladie de la moelle épinière, et incapable de quitter son fauteuil. Sa femme était toute jeune,

grande, gracieuse, au visage d'une expression triste et touchante. Elle soignait son mari avec tout le dévouement que lui inspirait un amour dont elle avait à peine goûté les joies; il y avait, dans toute sa personne, le charme particulier à cette tristesse générale et involontaire qui, à la suite de longues souffrances, pénètre les traits et passe dans l'habitude de la physionomie. Au fond de la salle qui m'avait été cédée, se trouvait une image de la Vierge, entourée de plusieurs autres images de saints, au-dessous desquelles étaient écrites des légendes et des prières. Ces images de piété, grossièrement fabriquées par les moines qui habitent les couvents du mont Athos, se retrouvent pendues aux murailles de toutes les habitations des Grecs, et ont remplacé chez eux les dieux préposés autrefois aux foyers domestiques. La jeune femme entretenait sans cesse devant la Madone un cierge allumé qu'elle venait, à chaque instant, redresser ou renouveler; ce soin l'absorbait tellement, qu'elle ne paraissait même pas s'apercevoir de ma présence. Avant de se coucher, elle vint allumer une petite lampe en cuivre qui oscillait à côté du cierge; cette pâle et pieuse lumière me tint longtemps éveillé.

III.

Larissa.

Le lendemain matin, je montai à l'acropole d'Argos, qui portait le nom de Larissa. C'est un rocher pointu, d'une grande élévation, qui domine tous les pays environnants; les dieux qui l'habitaient voyaient ainsi à leurs pieds la foule de leurs adorateurs, et ceux-ci n'avaient qu'à lever les yeux pour s'introduire en esprit auprès des autels. L'acropole se transforma plus tard en citadelle, et les hommes se fortifièrent sur ces hauteurs sacrées, quand les dieux en furent descendus. On ne rencontre plus dans la Larisse que quelques portions de murailles cyclopéennes qui ont servi de base au mur d'enceinte des Vénitiens; quatre belles citernes antiques se font aussi remarquer à travers les débris amoncelés des tours et des casernes du moyen-âge. Si l'on monte avec peine au sommet de la citadelle, on en redescend plus difficilement encore, car le moindre choc fait rouler sur le penchant rapide de la colline les fragments de roches et les ruines mouvantes sur lesquelles on marche.

Le siége qu'eut à subir la citadelle de Larissa, pendant les guerres de l'indépendance, est célèbre

dans la nouvelle Grèce. Mohammed-Dramali, lieutenant de Kourchid-Pacha, venait d'être nommé vizir de Morée. Il jouissait d'une grande réputation militaire, et voulut la consacrer par la conquête du pachalik dont il était investi. Il partit des bords du fleuve Pénée, le 1er juillet 1822, à la tête de 20,000 fantassins et de 10,000 cavaliers; il avait en outre 60 pièces de campagne, 1,500 chameaux et 2,000 bêtes de somme. Quinze jours lui suffirent pour descendre des hauteurs de la Thessalie sur les rives du golfe Argolique. A peine les habitants d'Argos virent-ils déboucher dans la plaine les éclaireurs de cette formidable armée, qu'ils se dispersèrent dans les montagnes après avoir mis le feu à leurs habitations. Deux cents hommes seulement, commandés par Ypsilanti, s'enfermèrent dans les châteaux de la citadelle, résolus à mourir. Mohammed vint camper entre Argos et Nauplie, après être entré dans cette dernière ville sans éprouver de résistance. Jamais, depuis les guerres de l'antiquité, cette mer n'avait vu tant de soldats rassemblés sur son rivage, où les deux races ennemies, la race grecque et la race orientale, se retrouvaient comme autrefois en présence. Les 30,000 hommes de Dramali remplissaient la plaine du bruit de leurs voix et de l'éclat de leurs armes; des étendards flottaient de tous côtés; des chevaux à la selle ornée d'or et de velours couraient dans tous les sens, et les chameaux agenouillés, gémissant sous leur fardeau, faisaient retentir l'air de

leur cri plaintif et sauvage; le soir, le tambour des Turcs résonnait, et les sérénades avaient lieu, comme un jour de fête, à l'entrée des tentes pavoisées des chefs. On se serait volontiers demandé quelle étrange fantaisie arrêtait ainsi cette riche et nombreuse armée devant des masures en cendres, au pied d'un rocher aride. De leur côté, les deux cents Grecs d'Ypsilanti, presque sans munitions et sans vivres, contemplaient ces troupes indolentes et méprisables; ils semblaient compter le nombre de victimes qu'ils auraient à faire avant que la fatigue ne les livrât à leur tour aux coups de leurs ennemis; tandis que les Turcs perdaient un temps précieux à se reposer, les Grecs invoquaient le Dieu des armées et parcouraient sans cesse du regard les montagnes où leur œil perçant et exercé voyait des groupes d'hommes, trompant sans peine la vigilance endormie des infidèles, se rassembler et se former mystérieusement en troupes derrière les rochers, en attendant le moment favorable pour venir à leur secours. Ypsilanti, le chef de ces deux cents héros, était d'une constitution frêle et délicate et semblait incapable de surmonter les fatigues d'une seule journée de combat; mais la force de son âme soutenait la faiblesse de son corps, et le rendait aussi fort que ses plus robustes compagnons. Les Turcs firent plusieurs tentatives pleines d'hésitation, et furent aisément repoussés malgré leur nombre; ils envoyèrent alors à Ypsilanti des parlementaires, qui n'obtinrent que d'alarmantes

réponses. Mohammed se décida enfin à donner une attaque mieux combinée, car déjà des corps de troupes grecs sortaient derrière lui des montagnes et le harcelaient d'une façon inquiétante. Grâce à la position avantageuse des assiégés et à leur prodigieuse valeur, les Turcs furent de nouveau refoulés dans leur camp après avoir fait de nombreuses pertes. Alors Dramali, intimidé et désespérant de s'emparer de ce formidable rocher, leva le siége et résolut d'aller à Corinthe pour y attendre l'arrivée de Kourchid. Mais un désastre complet lui était réservé dans les défilés qui séparent la Corinthie de l'Argolide. Dix-huit cents Grecs, conduits par Nikitas, épiaient son passage sur les hauteurs voisines; à son approche, ils se couchèrent à plat ventre parmi les broussailles ou se cachèrent derrière les troncs d'arbres et les rochers, et le laissèrent s'engager dans l'étroit espace de ces défilés. Se dressant ensuite tout-à-coup comme une apparition surnaturelle, ils se jetèrent sur les Turcs en poussant de grands cris et en faisant rouler du haut de la montagne d'énormes blocs de granit. Les Turcs, surpris et ne sachant au premier moment à quels merveilleux ennemis ils avaient affaire, furent saisis d'une terreur panique; la tête de l'armée eut le temps de gagner l'Acro-Corinthe où Dramali parvint avec ses riches vêtements en lambeaux et le corps criblé de blessures. Il mourut quelques semaines après. L'arrière-garde rebroussa chemin et, traversant ventre-à-terre la plaine d'Argos, se

réfugia sous le canon de Nauplie. Plus de trois mille hommes, formant le principal corps d'armée, restèrent sur le champ de bataille. Nikitas fut surnommé le Turcophage, à cause du grand nombre d'infidèles qu'il immola. Les Grecs perdirent au plus une trentaine des leurs et s'emparèrent de deux mille chevaux, de sept cents chameaux et de tous les bagages de l'ennemi.

Dans l'acropole d'Argos, comme dans celle d'Athènes et dans celle de Corinthe, on rencontre encore des crânes blanchis et des boulets rouillés gisant auprès de la brèche qu'ils ont ouverte. En descendant de la citadelle, je rencontrai à mi-hauteur le petit monastère de Catéchouméni (κατηχουμένι), bâti, selon de grandes probabilités, sur l'emplacement du temple de Junon Acrœa. Je pris ensuite le chemin de Mycènes et, à peu de distance d'Argos, je traversai l'Inachus. Ce ne fut point une surprise pour moi de le trouver entièrement desséché; car, d'après les traditions mythologiques, il l'était déjà dès la plus haute antiquité. Un différend s'étant élevé entre Junon et Neptune, celui-ci, irrité d'avoir eu le dessous, tarit la source de ce fleuve dont les ondes étaient un bienfait pour le pays qu'elles baignaient, et il le condamna à ne recevoir d'autres eaux que celles de la pluie et des torrents gonflés pendant l'hiver.

IV.

Mycènes.

Il pleuvait ce jour-là, pour la première fois depuis mon arrivée en Grèce; aussi, profitai-je d'un instant où la pluie cessait pour m'acheminer vers les rnines de la ville d'Agamemnon. C'est une sanglante et funeste histoire que celle des rois de Mycènes; les souvenirs que rappelle ce nom sont menaçants et sombres, et l'on ne peut se défendre d'une impression d'effroi en arrivant dans ces lieux, lorsqu'on songe aux tragiques aventures dont ils furent témoins. Persée, le fondateur de Mycènes, après avoir involontairement tué Acrisius au jeu du disque, bâtit cette ville à l'endroit où son épée, sortant tout-à-coup du fourreau, tomba par terre : sinistre présage, signe précurseur des infortunes, du sang répandu et des crimes qui devaient signaler le règne de ses successeurs et attrister les plus lointaines générations. La famille des Atrides est le type le plus complet des haines et des discordes intestines et le plus terrible exemple des vengeances célestes. Son berceau fut souillé par l'un des plus noirs forfaits qui soient venus troubler l'imagination des anciens poètes, et fournir à leur plume

d'horribles tableaux, quand leur humeur devenait sombre. Atrée ayant séduit la femme de Thyestes son frère, pour obtenir d'elle le mouton à toison d'or, Thyestes égorgea tous les enfants d'Atrée et les lui servit à manger dans un affreux festin. Agamemnon lui-même, le roi des rois, la plus grande figure de l'épopée d'Homère, n'échappa point à la fatale destinée qui engendrait le crime dans sa famille; car il fut le meurtrier de Tantale, fils que Clytemnestre avait eu de son premier mari.

La tristesse des lieux augmente la morne impression produite par ces souvenirs. Mycènes était bâtie dans une gorge étroite et noire, dont la citadelle fermait l'entrée. Là, des coups de vent étouffés et rapides heurtent des pics pelés, et l'on dirait le souffle puissant sorti de la poitrine d'un cyclope cherchant à reconstruire son œuvre détruite; des chacals habitent les cavernes et sortent, la nuit, pour effrayer les échos de leurs lugubres cris; à l'horizon, la mer paraît comme une blanche vapeur. Ce site sauvage semble préparé d'avance pour servir de cadre à un drame d'Eschyle.

Le premier monument qu'on rencontre est le tombeau des Atrides, appelé aujourd'hui tombeau d'Agamemnon; il est creusé dans une colline en forme de cône; on y entre par une porte carrée, surmontée d'un linteau de vingt-sept pieds de long, au-dessus duquel se trouve une grande niche triangulaire. Cet édifice souterrain étonne par ses proportions colossales, et fait concevoir une formidable

idée de la puissance des hommes qui l'ont construit et de la grandeur de la famille qui en fit son dernier séjour. Sur le seuil solennel de cette tombe, on éprouve une vague et religieuse horreur qui semble en défendre l'entrée. Quand on pénètre sous cet immense dôme, une froide humidité vous saisit; l'eau suinte à travers la gigantesque muraille aux assises superposées et formant des cercles qui se rétrécissent à mesure qu'ils s'élèvent. Le jour pénètre par le sommet défoncé du cône et jette une lueur sépulcrale, indécise et triste, comme ce pâle crépuscule qui éclairait les mânes des héros dans les Champs-Elysées. La nuit, les rayons de la lune s'égarent parfois dans cette noire enceinte et viennent y évoquer les sanglants fantômes des fils d'Atrée. Une autre cavité, plus petite et simplement creusée dans le roc, est contiguë au tombeau proprement dit. C'est là que les Atrides tenaient leur trésor, pour le rendre inviolable comme leurs dépouilles mortelles. A quelques pas de là, deux tombeaux, de construction semblable, mais moins gigantesques, sont à demi-cachés sous les décombres; on n'a point encore fait de fouilles pour en déblayer l'entrée. Le regard ne pénètre dans leur ténébreuse profondeur que par leur sommet défoncé et recouvert de broussailles. La gueule perfide et béante de ces cavités semble attendre de jour en jour qu'une créature imprudente vienne s'y précipiter, et s'offrir ainsi d'elle-même en victime aux dieux infernaux. En remontant sur la colline voisine, on entre enfin

dans la citadelle ; un énorme chaos y trouble l'imagination ; des murailles cyclopéennes se mêlent à des ruines d'une époque plus récente; des fragments de portes et de tours se font çà et là remarquer à travers des débris informes ; plus loin, une galerie démantelée chemine hardiment sur la crête d'un précipice au fond duquel roule et gronde un torrent; chaque année, un nouveau pan de muraille chancelle et tombe dans cet abîme, comme si le vertige le saisissait tout-à-coup après tant de siècles. Le monument le plus remarquable est celui qu'on appelle *la Porte des lions :* c'est une grande porte carrée, couronnée par une large et haute pierre sur laquelle sont sculptés deux superbes lions qui se dressent, comme dans un blason, contre une colonne, et semblent se menacer l'un l'autre.

Jamais l'antiquité ne m'était apparue sous un plus sombre et plus fatal aspect, et j'éprouvais une joie étrange à me livrer à la secrète terreur que me causaient ces lieux. Mais une pluie torrentielle nous en chassa bientôt, et nous dûmes chercher un gîte dans le village de Carvathi, construit sur les limites de l'ancienne ville.

V.

Carvathi.

Ce hameau consiste en une dizaine de masures qu'habitent quelques hommes maigris par la fièvre et l'indigence, cultivant çà et là un champ stérile, semblables aux loups affamés qui errent sans nourriture autour des tombeaux de Mycènes. Jamais je ne m'arrêtai dans un khan plus misérable que celui de Carvathi; les murs crevassés soutenaient à peine le toit fendu qui laissait entrer, selon le temps, le soleil ou la pluie. La première pièce servait d'écurie, et les animaux domestiques y vivaient presque en commun avec leurs maîtres; le chien, l'âne et le porc durent céder la place à nos chevaux et allèrent s'abriter, comme ils purent, sous le bord avancé du toit extérieur. La seconde pièce était habitée par la famille, composée de cinq ou six personnes; hommes, femmes et enfants vivaient là pêle-mêle, au sein d'une atmosphère noire et enfumée. Le dénument de ces pauvres gens ne les empêcha pas de me recevoir avec la plus cordiale hospitalité, et ils me cédèrent un coin tout entier du foyer; je fus obligé d'y passer le reste de la journée, à cause de la pluie qui continuait à tomber par torrents. Le personnage

le plus intéressant de la famille était une aïeule centenaire; elle passait ses jours et ses nuits sans mouvement et sans sommeil, adossée contre la muraille et enveloppée de couvertures. On eût dit que ce corps usé cherchait à retenir en lui la vie à force d'immobilité, veillant sans cesse de peur qu'elle ne lui échappât pendant son sommeil. Cette vieille femme était entourée par ses enfants de la vénération la plus profonde et des plus tendres soins; on reconnaissait à la fois dans leur manière d'agir envers elle la piété filiale et le respect dû à la vieillesse. De chaque côté de son front, deux boucles de cheveux blancs s'échappaient de son bonnet de laine comme deux lames d'argent. Son œil noir et perçant avait conservé toute sa force; le nuage terne et gris, qui obscurcit la vue des vieillards et présage leur dernier instant, n'avait point envahi sa noire prunelle. Son visage était long, austère et régulier; sous une peau ridée et privée de chair, sa charpente était restée pure et belle. Lorsque le feu se ranimait et jetait dans l'obscurité de la salle ses rouges clartés, il y avait quelque chose de fantastique dans le profil de cette vieille femme qui se réfléchissait contre les murailles, démesurément agrandi et se coupant contre les angles. On eût dit la dernière de ces antiques pythonisses qui trompaient les hommes en leur transmettant les perfides oracles de l'esprit du mensonge et du mal.

J'attendais la nuit avec impatience, car le temps me paraissait long. L'âme n'est jamais plus triste et plus

mal à l'aise qu'au moment de ces haltes forcées dans un voyage; le découragement s'empare d'elle, et de sombres idées la tourmentent; la curiosité des choses nouvelles et l'enthousiasme des spectacles de la nature ne sont plus là pour la soutenir; le cœur s'attriste et se replie sur lui-même, à la vue de ces nuages qui versent une froide pluie et semblent cacher pour toujours le ciel bleu et le soleil. Enfin, la nuit arriva; quand le repas du soir fut fini, la grand'mère fit un long signe de croix et laissa tomber sa tête en arrière contre la muraille, comme pour dormir. Je crus qu'elle était morte; mais ce n'était autre chose que le signal du repos de la famille. Chacun alors prit sa place autour du foyer, hommes, femmes et enfants, côte à côte l'un près de l'autre. Ils s'agenouillèrent pour prier et se tournèrent d'abord vers le soleil levant, ensuite vers le soleil couchant, en faisant des signes de croix sans nombre et s'inclinant tour à tour jusqu'à terre et se relevant. Cette manière de prier, qui appartient à la religion turque comme à la religion grecque, semble tenir aux antiques mœurs orientales; elle a quelque chose de solennel en même temps que de superstitieux; elle semble confondre l'idée de Dieu avec la plus large et la plus splendide manifestation de son être, la lumière, qui dispense aux hommes et à la nature la vie, la force et la beauté.

Après la prière, les hommes se contentèrent de dénouer le mince lacet qui serre la foustanelle à leur taille, les femmes roulèrent un mouchoir autour

de leur tête, et tous s'étendirent sous une seule et même couverture de laine, assez grande pour couvrir tous les membres de la famille.

A peine commençaient-ils à dormir qu'on frappa à la porte; c'était un pauvre vagabond qui cherchait un gîte pour la nuit. On lui cria d'entrer; la vieille mère le reçut avec le *kalôs orisété* habituel, et jeta sur le feu une grosse branche sèche qu'elle prit dans un énorme fagot préparé d'avance à la portée de sa main. L'étranger, après avoir un instant séché ses vêtements détrempés par la pluie, se glissa doucement à côté des autres sous la couverture générale. Il ne lui fut demandé ni qui il était, ni d'où il arrivait, ni où il allait, ni s'il pourrait, avant de partir, payer la part qu'il avait prise dans le lit commun; il lui suffisait d'être pauvre, fatigué et sans abri, pour avoir un droit acquis à l'hospitalité de ces braves gens.

Quant à moi, je ne pus réussir à m'endormir complètement. J'écoutai la pluie tomber sur le toit et je mesurai la longueur du temps à voir l'aïeule qui, toujours éveillée, allongeait d'heure en heure son bras décharné pour remuer les cendres et jeter du bois sur le feu. Dans la fièvre pénible de mon demi-sommeil, je croyais voir une effrayante magicienne accomplissant ses mystérieuses opérations et évoquant des âmes sur la fumée de son foyer cabalistique.

CHAPITRE VIII.

ACHAÏE.

CHAPITRE VIII.

PÉLOPONÈSE.

CORINTHE.

I.

Némée.

Nous quittâmes Carvathi avant le jour par un ciel splendide. A peu de distance de Mycènes, nous nous engageâmes dans les défilés de Dervenaki où se passa le combat dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Un ruisseau, dont la fraîcheur attire les insectes dorés et les oiseaux, y coule sous un impénétrable berceau de myrtes et de lauriers-roses. A mesure que l'on monte, ces plantes disparaissent et le petit ruisseau descend péniblement sur un lit de rochers entre lesquels il cherche sa route, sans cesse arrêté par un obstacle, se détournant pour l'éviter et se brisant çà et là en petites

cascades, jusqu'à ce qu'il trouve enfin plus bas une couche moelleuse sur un gazon parsemé de fleurs et abrité par de verts arbustes.

Après deux heures de marche, nous nous trouvâmes sur les hauteurs qui environnent le vallon de Némée. Némée est une large et imposante solitude où l'on n'entre que par des sentiers dérobés. Quelques cimes neigeuses apparaissent au loin par-dessus les premières montagnes, et les flancs de celles-ci sont couverts d'une couche de bruyères basses et sombres. Lorsque le vent y passe, il y produit le bruit et le mouvement des vagues. Il y avait autrefois là des forêts immenses, solitaires, hantées seulement par de sombres divinités et de féroces animaux; des cyprès remplissaient le creux du vallon et mêlaient leur voix plaintive à la voix plus mâle et plus grande des autres forêts. Quelques-unes des premières prêtresses de Bacchus, chassées d'Argos, vinrent confier aux échos discrets de ces lieux les mystères de leur culte encore inaccepté, et se livrer à leur étrange délire au sein de l'impénétrable asile de ces bois. Au premier plan du paysage, se trouve le mont Appesas, taillé en forme d'autel et sur lequel Persée offrit pour la première fois un gigantesque sacrifice à Jupiter Appesantius. A quelque distance de là, je pénétrai dans la caverne du lion de Némée, redoutable souverain de ces roches et de ces forêts. Au pied du mont Appesas, se trouvait le temple de Jupiter Néméen; trois de ses colonnes existent encore, sveltes, élan-

cées, revêtues par le soleil d'une couche d'or, et coiffées d'un lierre sombre qui s'entrelace aux ornements brisés de leurs chapiteaux. De nombreux fragments de marbre gisent à leur pied. Ces trois colonnes produisent un effet sublime au milieu de ce désert brûlant et de ces montagnes aujourd'hui monotones et dénudées. Je les revis une autre fois, la nuit : ainsi rapprochées les unes des autres, éclairées par la lune, se dressant comme de blancs fantômes dans l'ombre environnante, elles formaient un groupe saisissant de grâce et de mélancolie; elles semblaient se mouvoir aux lueurs indécises d'une claire nuit, et l'on eût dit trois nymphes, surprises et troublées de ne plus retrouver comme autrefois le chemin qui les conduisait dans les grandes forêts et les vallées ombreuses chantées par Pindare. Sur le chemin qui conduit hors de la vallée, on voit encore la source où la nourrice d'Opheltes conduisit les sept chefs de Thèbes pressés par la soif. C'est aujourd'hui une petite fontaine turque, à laquelle nous nous désaltérâmes, nous et nos chevaux.

Au sortir de Némée, se présentent des vallées bizarrement coordonnées entre elles, des plateaux accidentés couverts de blocs de granit qui semblent transportés par la main des hommes. Souvent le chemin, au lieu de tourner autour des rochers qui le barrent, passe au travers et vous force à suivre la voie dangereuse tracée par les torrents. Au détour d'un de ces rochers, nous nous trouvâmes face à face avec une sixaine d'hommes armés et de mau-

vaise mine. « Des Clephtes! » me dit tout bas mon guide. — « Que veux-tu faire? » lui demandai-je. — « Passons tranquillement sans avoir l'air de « faire attention à eux. » — Quand nous fûmes à peu de distance, l'un d'eux dit à mon guide : « Où « allez-vous? » — « A Corinthe. » — « Qui est cet « étranger? » — « Un Français. » — « Eh bien! bon « voyage! » — « Ils sont bien polis les Clephtes, » observai-je à Dimitri quand ils eurent passé. — « Ils sont plus polis avec les Français qu'avec nous « autres, me répondit-il; si vous aviez eu le costume « du pays, ou bien encore s'ils vous avaient pris « pour un Anglais, ils nous auraient peut-être dé- « valisés. » Je crois même qu'ils auraient peu respecté ma qualité de Français, malgré la conviction de mon guide, s'ils avaient cru trouver quelque chose sur nous; mais nous ne pouvions leur offrir que nos vêtements pour tout butin, car nous n'avions de montre ni l'un ni l'autre et, fort heureusement, nos bagages, qui contenaient un peu d'argent, nous précédaient sur une route plus fréquentée et plus directe.

La petite ville de Cléones était située sur le chemin que nous suivions; quelques pans de murailles apparaissent encore dans un champ labouré, et servent à empêcher l'éboulement d'une vigne située au-dessus comme une terrasse. C'est là que je retrouvai pour la dernière fois le souvenir d'Hercule. Ayant échoué contre les armées d'Augias comman-

dées par les Molionides, chefs d'une puissante famille d'Elée, Hercule reconnut qu'il viendrait difficilement à bout de ces troupes tant qu'elles auraient de pareils guerriers à leur tête. Il résolut donc de se défaire des Molionides par trahison et, leur ayant dressé une embuscade, il les tua à Cléones même, au moment où ils passaient par là sans méfiance pour se rendre aux Jeux Isthmiques. Ce meurtre était un sacrilége en même temps qu'une lâcheté; car, pendant la durée des Jeux, toute guerre était suspendue afin que chaque peuple pût y envoyer sans crainte ses députés. Les Eléens demandèrent vainement justice à Corinthe et à Argos; n'ayant pu obtenir la réparation qui leur était due, ils cessèrent de se rendre aux Jeux Isthmiques. A peu de distance de Cléones, nous traversâmes un ruisseau qui s'appelle Courtesa et qui fait tourner un chétif moulin, la seule habitation que nous ayons rencontrée depuis Mycènes. Peu après, nous atteignîmes un plateau élevé dont le sol crayeux fatiguait la vue par sa blancheur, et qui était tout parsemé de fleurs aromatiques dont la chaleur redoublait l'intense parfum. De là, je jouis d'un imposant panorama. Des montagnes sans nombre avaient tout-à-coup surgi à mes yeux, apparaissant les unes à la moitié, les autres au quart de leur hauteur, à cause de leur distance et de l'élévation des premiers plans. C'étaient derrière moi celles de l'Argolide, de l'Arcadie, de la Laconie, que j'avais traversées les jours précédents; mon guide me les nommait les unes après les autres, car je ne les aurais

pas reconnues en les revoyant ainsi transformées par l'éloignement et groupées ensemble d'une façon inattendue. Elles étaient sombres et noires et les vallées se dessinaient sur leurs flancs par une ombre plus épaisse, comme des plis sur un manteau; elles formaient une scène gigantesque et animée, et paraissaient baignées d'une atmosphère de vie. Cinq ou six d'entre elles étaient réunies ensemble et, avec leurs sommets bizarres penchés les uns vers les autres, elles semblaient des colosses tenant un conciliabule aérien; çà et là, une cime s'élevait au-dessus de toutes les cimes voisines, sérieuse, calme, solitaire, et semblant considérer avec dédain les tourments et l'agitation du monde qu'elle dominait. Plus loin enfin, trois ou quatre, échelonnées sur une ligne en pente rapide, se précipitaient en avant comme si elles se fussent disputées à la course. Tout près de moi, des rochers aigus s'élevaient assez haut pour me dérober la vue de Corinthe et de sa citadelle. Derrière eux, l'Hélicon et le Parnasse planaient à l'horizon. Le mont Parnasse perdait dans un ciel doré son front blanc et majestueux comme le front d'un vieillard, et sa large base se noyait dans les vapeurs azurées de la mer. Mes regards ne pouvaient s'en détacher; j'éprouvais une émotion profonde à contempler de loin cet antique séjour des Muses. Je l'étudiais avec avidité, m'attachant à tous ses détails que la clarté de l'atmosphère me laissait apercevoir et cherchant à saisir l'expression de ces sublimes formes, car je ne m'attendais

pas encore à parcourir ses sentiers, comme je le fis plus tard.

II.

Corinthe.

En approchant de Corinthe, j'étais comme un voyageur poudreux qui regarde avec honte ses vêtements délabrés et n'ose pénétrer ainsi dans une ville somptueuse, s'imaginant que tous les habitants vont le regarder passer avec le sourire du mépris et du sarcasme. Je jetai donc un regard inquiet sur mes piteuses montures et sur moi-même, au moment d'entrer dans cette ville dont le séjour était si envié chez les anciens qu'ils en disaient : « *Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.* » Mycènes, que je laissais à peu de distance derrière moi, troublait encore mon esprit comme un mauvais rêve et je m'efforçais de l'oublier. Quelle différence entre ces deux villes ! à Mycènes, de noires montagnes, de funèbres cavités, une religion pleine de sombres mystères, de crimes inouïs et d'affreuses expiations ; à Corinthe, au contraire, un ciel riant, un rivage harmonieusement découpé par la mer, un culte qui s'épanouit au grand jour et ne s'adresse qu'aux plus séduisantes divinités. Point de

funestes épisodes dans son histoire; presque point de guerres; aucun de ces combats qui procurent la gloire à force de carnage; c'est presque l'histoire du plaisir chez les anciens. Quand on voit Corinthe aujourd'hui, le contraste du présent avec le passé n'a rien qui navre le cœur; elle semble simplement en proie à ce doux accablement et à cette mélancolique inaction qui viennent après une longue fête.

Lorsque nous eûmes dépassé et laissé sur la gauche un pic élevé surmonté d'un petit fort avancé, nous prîmes l'Acro-Corinthe à revers et nous atteignîmes la grande porte de la citadelle, après avoir gravi une pente escarpée. Une dizaine de soldats grecs gardent cette citadelle immense qui contenait une armée entière, et des mosquées, et le palais et le nombreux sérail du pacha. Au moyen de nos passeports, nous obtînmes l'autorisation d'en parcourir l'enceinte. Elle était autrefois ornée de statues et de temples dignes de la magnificence et des richesses des Corinthiens. Un âge d'austérité et de foi succéda à cet âge d'or, et d'humbles chapelles chrétiennes s'élevèrent sur les débris somptueux des temples; puis un âge de fer survint et ajouta de nouvelles ruines aux anciennes; des châteaux-forts, des casernes, des murs crénelés usurpèrent le trône de la Divinité. Ce dernier âge vit aussi sa fin; les soldats disparurent de la citadelle, comme les dieux avaient disparu des temples; la solitude, le silence, l'abandon règnent là, en attendant qu'une puissance

nouvelle s'installe plus forte et plus durable que les autres sur toutes ces ruines amoncelées.

La citadelle de Corinthe était un chef-d'œuvre de fortification ; la muraille qui l'entoure a pour base d'inaccessibles rochers; elle monte et descend pittoresquement suivant les courbes du terrain; ses créneaux sont presque partout intacts et se suivent rangés les uns à côté des autres, droits et immobiles comme des soldats au moment du combat; en quelques endroits seulement, une file entière a été enlevée par les boulets ennemis, et les veines rougeâtres de la pierre brisée ressemblent à du sang qui coule. D'énormes canons montrent leurs gueules béantes aux embrasures. L'airain dont ils sont faits est échauffé par le soleil, et l'on croirait, en les touchant, que la poudre fermente en eux et qu'ils sont impatients de vomir de nouveau la flamme et la mitraille. Mais, le soir venu, cette sourde colère s'éteint d'elle-même; ils redeviennent froids; tout est calme autour d'eux, aucune armée ne se présente à l'horizon; le seul ennemi qu'ils aient à redouter et contre lequel ils ne peuvent rien, c'est la rouille qui les ronge.

Du sommet de l'acropole, le regard embrasse un sublime panorama. Au-dessous de vous, deux mers se laissent voir ensemble, celle de Lépante et celle de Salamine : celle-ci, calme, bleue, avec des reflets de montagnes dans ses flots et, sur ses rives, des anses mystérieuses où se réfugient des barques qui glissent sous leur voile latine, rapides, gra-

cieuses et blanches comme des cygnes. Le combat de Salamine a cessé son bruit; rien ne trouble plus la tranquillité profonde au sein de laquelle l'ombre de Thémistocle se repose de ses victoires. L'autre mer est verte, agitée, inquiète; le moindre souffle suffit pour exciter une tempête sur ses ondes irritables, et l'on croit entendre le bruit du canon de Don Juan dans le ronflement sourd et prolongé des vagues refoulées au sein des cavités du rivage. Entre ces deux golfes, l'isthme de Corinthe, séjour aimé de Neptune, élève une frêle barrière au moyen de laquelle le Péloponèse se trouve lié, comme par un fil, au reste du continent. Il semble que ces deux mers, si elles se savaient aussi voisines, pourraient d'un seul bond confondre leurs flots ensemble. Sur le rivage opposé du golfe de Corinthe, l'Hélicon et le Parnasse se dressent dans toute leur majesté et, plus loin, l'Ionie et son ciel renommé se devinent aux clartés de l'horizon. Enfin, au-delà du golfe Saronique, à l'extrême ligne de la haute mer, l'œil étonné aperçoit le promontoire de Sunium et, un peu plus rapprochés, le mont Penthélique et l'Hymette sur les flancs duquel le rocher de Cécrops se dessine comme un point d'or, tant l'atmosphère est limpide! Existe-t-il au monde un panorama plus magique et qui renferme à la fois tant de lieux et tant de gloire? Lorsque, du haut de l'Acro-Corinthe, on voit toutes ces choses confuses, flottantes, baignées dans une vaporeuse lumière, on croit assister, en proie à l'illusion d'un

rêve splendide, au réveil des plus beaux jours de l'antiquité.

Briarée avait consacré l'Acro Corinthe au Soleil qui en fit à son tour hommage à Vénus, présent superbe et digne d'être échangé entre des dieux. Les Corinthiens furent, au commencement, de hardis navigateurs et fondèrent de puissantes colonies, telles que Syracuse et Corcyre. D'immenses richesses et une grande renommée furent le fruit de leurs courses en mer. Mais, une fois enrichis, ils n'écoutèrent plus la voix de l'ambition et ils renoncèrent aux lointains voyages. Les arts et la poésie suffirent à les occuper, et leur ville s'orna de nombreux et superbes édifices. Comme le peuple était enclin au plaisir et que les femmes y étaicnt d'une incomparable beauté, Corinthe devint en peu de temps le séjour le plus délicieux de la Grèce. Ses habitants se souvinrent alors de la déesse qui présidait à leur destinée, et se livrèrent avec entraînement à son culte. Un temple magnifique fut élevé à Vénus au sommet de l'acropole par-dessus tous les autres; des fêtes se célébraient sans cesse en son honneur. Le plaisir et la volupté, consacrés par la religion, devinrent la seule occupation de ce peuple avide de jouissances. Vénus eut pour prêtresses les mille courtisanes de Corinthe; elles seules furent chargées d'entretenir ses autels; leur métier impudique était dès-lors une fonction sacrée; elles l'exerçaient à la face du ciel, tandis que la vertu, rare et méprisée, se cachait et se voilait, comme

pour éviter la honte. Les femmes honnêtes, ne pouvant se mêler aux scandaleuses cérémonies de la Vénus des Corinthiens, célébraient en l'honneur de cette déesse des processions particulières; car elles adoraient Vénus, elles aussi, mais la chaste Vénus qui préside aux pudiques amours de la famille.

Derrière le temple de Vénus, était la fontaine Pirène auprès de laquelle Bellérophon s'empara du cheval Pégase au moment où il venait s'y désaltérer. Cette fontaine, qui existe encore sous le nom de Drakonéro, alimentait quatre cents citernes creusées dans l'enceinte de l'acropole et dont on voit encore un grand nombre aujourd'hui. Au-dessus du même temple, était celui de la Nécessité et de la Force. La porte en était close pour la multitude, qui ne demandait pas mieux que d'oublier la puissance fatale de ces divinités. Plus bas, était le temple des Parques dont l'accès n'était point interdit; car ce peuple, si entraîné qu'il fût par le plaisir, aimait peut-être à reposer parfois son esprit dans l'idée d'une autre vie, afin de mêler, par cette pensée austère, une religieuse tristesse à ses joies. L'image des trois Parques était cependant couverte, derrière l'autel, d'un voile impénétrable, comme si l'on eût craint que l'aspect de ces impitoyables déesses n'apportât trop d'inquiétude et d'amertume dans le cœur de ces hommes préoccupés seulement du bonheur de vivre. Trois petites colonnes, confondues avec les ruines d'une mosquée, existent encore sur l'emplacement que devait occuper le

temple. Les divinités de la mort sont les seules dont il soit resté quelque chose dans ces lieux où s'est établi leur triste et silencieux empire. Au sortir de la citadelle, nous descendîmes par un chemin rapide qui serpente sur le flanc du rocher et passe près de l'endroit où l'on montrait autrefois le tombeau de Laïs, la plus séduisante de ces belles et lascives prêtresses de Corinthe, courtisane sans rivale, dont la beauté fit l'admiration du siècle où elle vécut et dont le nom a sa place dans l'histoire, comme ceux d'Alexandre et d'Auguste.

Laïs avait conservé, jusqu'à un âge fort avancé, le miroir qui lui servait pendant sa jeunesse à se parer pour recevoir ses nombreux amants. Etant vieille, elle ne pouvait voir sans regret les rides de son visage dans ce miroir au fond duquel les traits charmants de sa beauté d'autrefois lui apparaissaient confusément dans le lointain. Pour éloigner d'elle ce témoin irrécusable de sa chute, elle en fit don à Vénus Mélanis dont elle avait été prêtresse. Bien que les Corinthiens prétendissent posséder le tombeau de Laïs, selon une autre légende, elle ne serait point morte chez eux. En effet, étant amoureuse d'un jeune Thessalien, elle quitta pour le suivre les fêtes de Corinthe, ses richesses et ses amants. Mais, étant arrivée dans une ville lointaine, elle fut surprise seule dans un temple de Vénus et massacrée par les femmes jalouses de sa beauté. Non loin de là, une caverne profonde et humide est pratiquée dans le flanc de l'acropole. Cette ca-

verne servit longtemps d'abri à saint Paul, et c'est là qu'il rédigeait ses épîtres aux Corinthiens. Il y menait une vie austère et pure, ayant au-dessus de lui les idoles dont le règne allait finir et, à ses pieds, le peuple qui les adorait encore et s'efforçait de jouir de ses dernières voluptés. La présence du Saint a purifié ces lieux de leurs souillures, et les dieux, en entendant sa voix, ont abandonné leurs temples ébranlés.

Un peu avant d'entrer à Corinthe, on passe par le Cranium, où se trouvait une enceinte dédiée à Bellérophon. Bellérophon donna un exemple de vertu, chose rare dans les annales de Corinthe. Prætus, roi de cette ville, avait pour épouse Antée, femme pleine de séduction, mais immodérée dans ses désirs et d'une fidélité conjugale contestée par l'histoire. Antée était éperdument éprise de Bellérophon, bien que ce dernier ne lui eût jamais donné la moindre marque d'admiration ni d'amour. Cette indifférence même exaltait la passion d'Antée. Ne comprenant point comment cet homme pouvait demeurer rebelle au pouvoir de sa beauté, tandis que tous les autres recherchaient un de ses regards comme une faveur insigne, elle attendait impatiemment le jour où il s'avouerait vaincu, lui aussi, et viendrait prendre sa chaîne. Ce jour n'arriva pas. Alors, chose inouïe! cette orgueilleuse reine prit le parti de découvrir elle-même sa passion à Bellérophon. Celui-ci reçut cet aveu avec indignation, et ne conçut que du mépris pour celle

qui lè lui faisait. Antée, transportée de rage, le dénonça à Prætus comme ayant voulu la séduire. Prætus la crut ou feignit de la croire, trop heureux lui-même de se venger sur cet homme qu'on lui abandonnait, de tout ce qu'il avait souffert des autres sans oser se plaindre. Hésitant cependant à se défaire de Bellérophon à Corinthe même, il l'envoya chez Iobates, père d'Antée, roi de Lycie, et le munit d'une lettre où ses intentions à son sujet étaient clairement expliquées. Iobates commença par recevoir Bellérophon avec magnificence et le festoya pendant huit jours, sans s'informer de ce qu'il venait faire chez lui. Après avoir ainsi largement rempli les devoirs de l'hospitalité, il ouvrit enfin la lettre que Bellérophon lui avait remise de la part de Prætus. Iobates, ayant de la sorte appris le funeste projet de ce dernier, fut fort affligé, car il aimait déjà Bellérophon. Cependant, ne voulant point désobliger son gendre en épargnant sa victime, ni souiller son palais du sang d'un étranger qui avait joui des bienfaits de son hospitalité, il chercha un moyen honnête de s'en défaire sans que sa conscience eût rien à lui reprocher et, pour cela, il l'envoya combattre la Chimère. Bellérophon, à sa grande surprise, revint triomphant. Il l'envoya alors contre les Solymes, et ensuite contre les Amazones. Bellérophon revint encore vainqueur; la destinée semblait ne pas vouloir toucher à ses jours. Iobates, fort embarrassé, le renvoya à Corinthe comblé de présents, mais après avoir pris

soin d'aposter sur sa route, au dehors des frontières de son royaume, une troupe de brigands les plus féroces de toute la Lycie. Bellérophon les battit et n'en laissa pas survivre un seul. Enfin, charmé de sa valeur, Iobates le rappela à sa cour, lui avoua les ordres cruels qu'il avait reçus de Prætus, et lui donna sa fille en mariage.

Je m'empressai de parcourir Corinthe, et je retrouvai son amphithéâtre, à l'extrémité duquel on voit encore l'antre où les bêtes destinées au combat étaient retenues. Au milieu de la ville, sept colonnes doriennes sont debout, surmontées de leurs architraves; elles faisaient partie du temple de Minerve Chalinitis. Je fus douloureusement surpris de voir que les seules ruines importantes existant à Corinthe n'appartinssent point à l'ordre corinthien, cet ordre élégant et pur, dont les formes harmonieuses et pensives rappellent la mélancolique origine. On sait, en effet, que Callimaque, architecte de Corinthe, l'inventa à la vue d'une touffe d'acanthe venue sur la tombe d'une jeune fille, tombe récemment fermée, sur laquelle une malheureuse mère venait chaque jour apporter en offrande quelques-uns des objets que sa fille avait aimés. Quand elle eut fini, elle couvrit le tout d'une tuile. Cette tuile gêna dans leur croissance des feuilles d'acanthe qui se trouvaient dessous et les força à se replier sur elles-mêmes. Callimaque, ayant remarqué leurs formes harmonieusement contournées, imagina le chapiteau corinthien. Je ne retrouvai

pas non plus, dans la population qui s'agitait au sein de la ville, cette langueur, cette mollesse et cet air de volupté qui devaient la caractériser autrefois. Comme à Sparte et à Argos, je rencontrai des physionomies sobres, mâles et guerrières. A voir ainsi dans une constante attitude de combat le peuple grec, ce peuple de Clephtes insoumis et d'invincibles marins, poussé peu à peu à travers tant d'écueils vers une destinée nouvelle, on dirait un nautonnier attentif, flairant l'avenir, écoutant le vent qui va souffler et le porter vers des rivages qu'il a prévus et où il doit trouver le repos et la gloire.

III.

L'Isthme, Callamachi.

Une heure suffit pour traverser l'isthme et passer du golfe de Corinthe à celui de Salamine. Ce terrain semble avoir été préparé par la nature pour les jeux fameux qui s'y célébraient; il est plat et uni; des arbrisseaux rabougris apparaissent çà et là comme ces touffes d'herbes qui croissent sur une vieille place abandonnée. Des pins isolés s'élèvent de loin en loin; cet arbre abondait autrefois dans la plaine, et son feuillage servait à couronner le vainqueur à la course.

Jusqu'à une certaine distance de Corinthe, la terre renferme une multitude innombrable de tombes, dont une grande quantité a déjà été décou-

verte. Les paysans n'ont pas le droit de les chercher partout où ils veulent, et ne peuvent déblayer que celles qu'ils rencontrent par hasard dans le champ qu'ils cultivent. Ceux qui vendent les objets antiques qu'elles contiennent encourent une forte amende; ils doivent les conserver dans leur chaumière comme un dépôt sacré, ou les remettre, contre une indemnité proportionnée à leur valeur, aux agents de l'autorité qui les font passer au Musée d'Athènes. Malgré les précautions prises pour conserver à la Grèce ces trésors convoités par les étrangers, le paysan grec les vend néanmoins, et très cher, aux rares voyageurs qui passent, et il fait lui-même des fouilles en secret. Voici le stratagème qu'il emploie pour se soustraire à la surveillance de l'autorité : il s'arme d'une longue baguette de fer qu'il dissimule le mieux qu'il peut sous ses longs vêtements, et l'enfonce dans la terre à l'endroit où il présume devoir trouver une tombe. Si la baguette rencontre une de ces excavations, elle en ressort fortement oxidée par les gaz délétères qui s'en dégagent. Le paysan marque la place, y revient pendant la nuit, y creuse un trou le moins grand possible, y engage, au risque de périr asphyxié, la moitié supérieure de son corps, et ramasse tout ce qui lui tombe sous la main. Le sol de la Grèce renferme à coup sûr des trésors enfouis et ignorés ; le temps n'a pu dévorer ni anéantir toutes les œuvres d'art qui ornaient ces villes si riches et si somptueuses, dont il ne reste que quelques pierres à la surface ; ils existent sans

doute, enterrés par les bouleversements qui ont changé la face du terrain. Si des fouilles avaient lieu, persévérantes et bien calculées, les Grecs retrouveraient à se dédommager amplement de la perte de tous les chefs-d'œuvre qui leur ont été enlevés à une époque où ils ne pouvaient défendre, contre un vol sacrilége, cet héritage sacré de leurs ancêtres.

De nombreuses contrefaçons d'antiques s'expédient d'Allemagne aux paysans grecs, qui réussissent d'autant mieux à ce petit commerce qu'on ne les soupçonne pas. Ce sont de petites urnes, des fragments de pieds et de mains en bronze, des statuettes empreintes d'une couche factice de vétusté, à laquelle il est impossible de ne pas se méprendre. En passant dans un petit village, presque au sortir de Corinthe, mon guide fut reconnu par un paysan qui se trouvait sur sa porte et qui s'opposa à ce que nous allassions plus loin avant d'avoir accepté un verre de raki. Tout en buvant, mon guide lui demanda s'il n'avait point quelque curiosité à vendre. Le pauvre homme, n'ayant point été prévenu que je savais le grec, lui répondit franchement : « Si c'est « pour toi, je n'ai rien à te donner maintenant; si « c'est pour ton maître, j'ai là des contrefaçons de « statues et de vases; il n'aura qu'à choisir; je ne les « lui vendrai pas cher. » Dimitri se prit à rire en se tournant vers moi; cela me fit rire aussi, et nous repartîmes au galop, en souhaitant le bonsoir au paysan qui resta tout ébahi à nous regarder courir. Après avoir franchi les vestiges de l'immense muraille

qui séparait l'Attique du Péloponèse, nous passâmes devant le théâtre d'Isthmus, la seule chose qui reste de cette ville; il est tout dégradé et de grands arbres ont poussé tout autour, comme pour le défendre d'une ruine plus complète. La nuit commençait à tomber quand nous arrivâmes à Callamachi, joli petit village à l'entrée du golfe de Salamine, enrichi par la présence du Lloyd autrichien et par le transport des nombreuses marchandises qui traversent l'isthme. A quelques pas de là, dans une anse profonde, était située Cenchrée, port où s'embarqua saint Paul, quand il alla porter à l'Aréopage la nouvelle du *Dieu inconnu*.

La plage de Callamachi est pleine d'une poésie suave et d'un charme doux et mélancolique. C'est là qu'il faut aller le soir pour surprendre, dans un moment d'abandon, la Grèce telle qu'elle est aujourd'hui et telle qu'elle fut autrefois. Il n'y avait point en cet endroit ignoré de grandes villes, ni de temples, ni de portiques; par conséquent, point de ruines aujourd'hui, pour y témoigner des outrages du temps et attrister le présent par le regret du passé. Des hommes y arrivaient jadis comme ils y arrivent encore, les uns regagnant leurs sauvages montagnes, les autres attendant tranquillement le lendemain pour se risquer sur la mer. Là, se rassemblent les hardis marins d'Hydra, de Syra, de Spezzia; la journée finie, ils allument de grands feux sur le rivage et, assis autour, ils chantent des refrains de liberté ou content des histoires, se lais-

sant approcher des femmes et des enfants qui les écoutent. A l'écart, des chaloupes sont échouées sur la plage, montrant leur large coque humide et verte, semblables à des dieux marins qui viennent respirer l'air et sécher leurs flancs tout trempés par un long séjour dans les flots. Plus loin surtout, ce sont des groupes d'Albanaises dansant en rond en se tenant les mains, et décrivant tantôt un cercle, tantôt de gracieuses spirales, sans que leur file se rompe jamais. A leur costume bizarre, à leurs longues tresses de cheveux ornées de cuivre, à leur chant accentué, on reconnaît bien vite en elles des étrangères. Que font-elles là, dansant et riant? pourquoi donc ont-elles quitté le séjour des Clephtes et leurs fiers époux? qui le sait et pourquoi s'en étonner? fûtes-vous jamais surpris de rencontrer sur le bord des fleuves les mêmes fleurs que sur le sommet des monts? Les filles de l'Albanie descendent de leurs montagnes tout simplement pour voir la mer, pour mêler leurs chansons à son murmure, pour satisfaire leur fantaisie. Elles sont là ce soir; mais n'attendez pas à demain pour les regarder, elles auront déjà repris leur vol vers leurs nids d'aigle.

Quand la nuit fut venue, que les feux furent éteints sur les bords de la mer et que les danseuses se furent évanouies comme des esprits aériens, je rentrai dans mon hôtellerie. Toutes les chambres donnaient sur une vaste salle basse par une grande galerie de bois. Assis sur ma porte, je voyais tout ce qui se passait en bas, comme si je me fusse

trouvé au paradis d'un de nos théâtres. Une dizaine de pallikares étaient à boire, éclairés par une lampe qui jetait autant de fumée que de lumière, les uns armés jusqu'aux dents, les autres demi-vêtus. L'un d'eux chantait des refrains amoureux ou patriotiques, avec ce son de voix nasillard qui caractérise la manière de chanter des Grecs. Adossé contre le mur dans une nonchalante attitude, il vidait à chaque instant son verre; à la fin de chaque couplet, les autres faisaient éclater de bruyants bravos, et l'écoutaient avec admiration recommencer une chanson nouvelle. Son répertoire était inépuisable et, animé par la présence d'un étranger, il aurait chanté jusqu'au matin si l'hôtelier ne l'eût fait sortir afin de fermer sa porte. Une de ces chansons surtout me frappa, à cause de son rhythme étrange et mélancolique. C'était la plainte d'une jeune femme dont le mari s'était enfui pendant qu'elle dormait, pour rejoindre les Grecs et se battre contre les Turcs. La voici telle que j'ai pu la recueillir :

— « Un petit oiseau s'est éveillé pendant la nuit et s'est mis à chanter à la fenêtre de Despo qui dormait, et sa voix s'est fait entendre à elle dans un rêve.

— « Dors, dors, Despo, ou plutôt réveille-toi bien vite; ton mauvais génie t'a fait dormir ce soir. Habille-toi, non point avec tes habits de fête, tes bracelets et tes rubans, mais avec ta robe de montagne et tes souliers de route.

— « Tu ne l'as donc pas entendu partir; tu n'avais donc pas vu la poudre sur ses mains et, à sa ceinture, ses pistolets tout chargés. Il a profité de ton sommeil pour partir, pauvre petite, et cependant tu ne l'aurais pas retenu, n'est-ce pas?

— « Il est allé en courant vers les sept villages où Nikotsaras a donné rendez-vous à ses pallikares. Véli-Pacha s'avance contre eux avec sept mille Turcs, sept mille infidèles. Cours, Despo, et porte-lui des balles.

— « Petit oiseau, merci; prête-moi tes ailes, si tu veux que j'arrive en même temps que lui. »

La chanson se finit là brusquement; il est à croire cependant qu'elle doit avoir un dénouement. Mon guide, qui me la dicta le même soir, n'en savait pas plus long; je me la fis redire plus tard par d'autres Grecs que je rencontrai, mais ils la savaient plus incomplètement encore. C'est là le sort de la plupart des chansons populaires de la Grèce; elles passent de bouche en bouche et s'altèrent au bout d'un certain temps. La littérature de la Grèce moderne consiste en une inépuisable série de chants populaires. Le Grec, et j'entends principalement le Grec qui vit hors des villes, aime la poésie comme il aime la liberté, comme il aime la patrie; il naît poète en même temps que guerrier. S'il éprouve de la tristesse ou de la joie, il chante; des chansons sont composées pour tous les instants de sa vie, pour toutes les phases solennelles de son existence. Les

pères les transmettent à leurs fils, et on ne les trouve nulle part écrites. C'est une poésie traditionnelle, sans nom d'auteur, sans origine connue, sans célébrité; elle se retrouve dans le cœur des Grecs, toutes les fois qu'ils ont un sentiment à exprimer.

Il existe cependant une classe d'hommes qui semble s'être chargée du dépôt sacré de cette poésie; ce sont les aveugles; c'est parmi eux aussi qu'on trouve le plus grand nombre d'improvisateurs. Ils parcourent la Grèce entière, fréquentent surtout les villes à l'époque des panégyris (foires), se rencontrent dans les campagnes, assis sur le bord des fossés, aux endroits où les chemins se croisent. Ils redisent les vieilles chansons, ou chantent celles que leur génie leur inspire tout-à-coup. Cette poésie se distingue par son originalité, sa hardiesse, la vérité de ses tableaux et un sentiment profond de la nature. Elle s'élève parfois jusqu'au lyrisme, et prend les allures libres et primitives du génie de Pindare. J'en ai rencontré souvent de ces rhapsodes aveugles et nomades, vieille race qui vit, chante, mendie depuis Homère, et se rattache à lui par une chaîne non interrompue. Ils chantaient en s'accompagnant d'une espèce de violon à trois cordes. J'écoutais et je m'attendais à recueillir de leur bouche quelques vers encore inconnus de l'Iliade, cette rapsodie sublime, à laquelle plusieurs hommes de génie ont peut-être travaillé. Mais ce ne sont plus les noms d'Hector, d'Ulysse, d'Achille et d'Agamemnon que célèbre leur poésie ; ce sont ceux d'Ali-Tébélen, de

Nikitas, Grivas, Colocotronis, Andrikos; ce ne sont plus les Troyennes immolées sur le cadavre de leurs époux, mais les femmes des Clephtes se battant comme les hommes et expirant comme eux sur le champ de bataille. Ce n'est plus Troie enfin qu'ils chantent; c'est Souli, avec ses sept châteaux et son siége qui dura dix ans aussi.

CHAPITRE IX.

MÉGARIDE.



CHAPITRE IX.

MÉGARIDE.

MÉGARE, ÉLEUSIS.

I.

Kinéta, Kakiscala.

Mégare et Eleusis me restaient à voir avant de rentrer à Athènes. Deux chemins conduisent de Callamachi à Mégare : l'un, sur la crête des montagnes, par de longs détours qui n'offrent rien de remarquable ; l'autre, plus direct et plus difficile, par les roches Scironiennes. Les Grecs modernes l'appellent *Kakiscala* (mauvaise échelle), nom qui indique assez la frayeur qu'il inspire. Je me décidai pour ce dernier, autant à cause de ses beautés naturelles qu'on m'avait vantées que de sa célébrité historique.

Le soleil se levait quand je quittai Callamachi, et ses rayons couvraient le golfe de rouges reflets.

Tout dormait encore; les feux de la veille avaient été éteints par la rosée de la nuit, et l'herbe s'était relevée aux endroits foulés hier par le pied agile des Albanaises. J'emportai de ces lieux le plus délicieux souvenir. Je les revis quelques mois plus tard, en revenant de Patras par les bateaux autrichiens. Mais qu'ils étaient différents! C'était au milieu du jour, et nous nous embarquions pour Athènes. Le rivage était encombré de marchandises et de voyageurs ennuyés, mauvais oiseaux de passage qui déflorent les routes par où ils passent. Ces lieux avaient perdu leur charme, et je n'y retrouvais plus, comme la première fois, la poésie du soir et de la solitude.

La route de Mégare suit d'abord la mer, tantôt tracée sur le sable fin et doré de la plage, tantôt séparée d'elle par des bosquets de pins par-dessus lesquels on aperçoit un peu plus loin la cime grise du mont Géranion. Mégarus, fils de Jupiter et d'une nymphe Sythnide, trouva sur ces hauteurs un refuge contre les eaux du déluge de Deucalion. Sur le point d'être englouti dans les flots, il fut guidé vers cette montagne par les cris d'une bande de grues qui y volait encore. Il en gagna le sommet à la nage et la nomma Géranie, du mot Γέρανος, grue.

Nous allâmes prendre notre repas du matin au village de Kinéta, adossé aux premiers escarpements du Géranion et voilé par un massif de pins qui borde la mer. Le village est complètement abandonné depuis que les Turcs l'ont détruit;

il est resté tel qu'il se trouva tout-à-coup, à la fin du jour où les infidèles firent main-basse sur ses habitants et incendièrent ses maisons. Pas une pierre n'est relevée, pas une muraille reconstruite; on dirait que sa dévastation date d'hier. Le vent s'engouffre et siffle à travers les ruines, que parcourent seuls de grands lézards. J'aurais préféré déjeûner sur les bords voisins de la mer, à l'ombre des jeunes pins, assis sur le sable luisant et parsemé de coquillages. J'allais reprocher à mon guide la stupide fantaisie qu'il avait eue de me conduire dans ce morne enclos, lorsqu'il nous fit arrêter devant une masure, la seule qui eût encore un toit. Je fus surpris et effrayé de voir une espèce de grand cadavre, habillé d'une sale tunique de laine, et couché en travers de la porte. Dimitri descendit de cheval et alla le remuer du pied en criant : « Debout, debout, Janni ! » Point de reponse. « Il est mort, dit-il à l'agoïate. » — « Pas encore, » lui répondit celui-ci. Quant à moi, plus je regardais ce corps étendu, plus j'étais convaincu qu'il avait cessé de vivre. « Lève-toi donc, reprit mon guide, tu as assez dormi ; le soleil va te faire mal. » Et, ce disant, il le souleva en le prenant par-dessous le bras, le mit sur ses pieds et l'adossa contre la muraille pour le soutenir. Je frissonnai en entendant un profond soupir sortir de la poitrine de ce débris humain qu'on me paraissait avoir oublié d'ensevelir, et en voyant ses yeux s'ouvrir démesurément dans leurs caves orbites. « Comment te trouves-tu ? » lui demanda Dimitri.

« Καλὰ (bien), » lui répondit le cadavre. « Tu as cependant l'air de sortir de l'autre monde. » Janni secoua la tête et ouvrit lentement la porte de son habitation. Je crus voir un fantôme rentrant dans son tombeau. « Allons-nous-en, dis-je à Dimitri ; à quoi bon empêcher cet homme de dormir? Laisse lui quelques paras et de l'eau-de-vie, et déjeûnons ailleurs. » — « Il n'y a pas moyen, me répondit-il ; d'ici à ce soir, nous ne rencontrerons pas d'autre khan sur notre route, et pas une seule goutte d'eau, ni pour nous ni pour nos chevaux. Je vois bien que la vue de cet homme vous ennuie ; mais que voulez-vous? il a la fièvre, et d'ailleurs, je vous raconterai son histoire en déjeûnant. » Il fallut bien entrer, malgré ma répugnance. Janni était allé se blottir sous le manteau d'une cheminée sans feu ; mon guide chercha vainement dans la salle du bois et de l'eau ; tout manquait. Depuis longtemps le malheureux Janni n'avait plus la force de sortir de chez lui pour aller aux provisions. Sans notre arrivée, il serait peut-être mort de faim et de soif avant le soir. Ses dents et ses cheveux étaient tombés ; ses yeux regardaient avec fixité, comme ceux d'un homme qui vient de rendre le dernier soupir ; sa peau tannée et ridée était collée contre ses os ; c'était un squelette à travers lequel un reste de vie jouait encore comme un souffle attardé.

« Croiriez-vous, reprit mon guide, pendant que je mangeais à contre-cœur un maigre déjeûner, croiriez-vous que cet homme était, il y a un an,

renommé pour sa beauté? C'est la fièvre et un amour malheureux qui l'ont réduit à ce piteux état. Oui, tel que vous le voyez, le pauvre diable est amoureux. N'est-ce pas, Janni, que tu es amoureux? » Janni ne répondit pas, et Dimitri lui jeta un morceau de pain qu'il saisit avidement, mais qu'il put à peine entamer. « Tais-toi donc, dis-je à mon guide; est-ce que tu vas t'amuser à ses dépens? Laisse le donc mourir tranquille, puisque nous ne pouvons rien pour lui. »

« C'est vrai, j'avais tort de le plaisanter; en attendant, voici son histoire. Depuis un grand nombre d'années, il est propriétaire de cette misérable masure où il héberge les voyageurs. Avant de tomber malade, c'était un intrépide chasseur et, comme je vous l'ai dit, un superbe garçon. Pendant la mauvaise saison, peu de gens passent ici et sa présence cesse d'y être nécessaire; il profitait de ce moment pour aller à Mégare. Tout le monde l'y connaissait et l'aimait; les femmes, qui sont belles dans cette petite ville, étaient loin de le mépriser. Il devint amoureux de l'une des plus jolies filles du pays; il la suivit longtemps à la dérobée, sans oser lui parler et sans que celle-ci semblât se douter du motif qui le conduisait sans cesse sur ses pas. Leurs regards finirent cependant par se rencontrer, et bientôt il comprit qu'il était aimé. Il se hasarda alors à la demander en mariage à ses parents; ceux-ci le repoussèrent d'abord, alléguant sa pauvreté et le revenu trop précaire de son khan; mais ils durent

céder aux instances de leur fille. Dès ce moment celle-ci devint sa fiancée; il y eut des serments échangés entre eux le soir, aux abords du puits commun où les femmes vont s'approvisionner d'eau. Car c'est le lieu que l'usage désigne en Grèce pour les légitimes rendez-vous d'amour. Bien qu'aucun engagement légal n'eût encore été pris, ils étaient irrévocablement unis aux yeux de tous les autres; chez nous, la foi jurée est une chose sacrée; ces liens librement conçus et acceptés de part et d'autre sont indissolubles, et l'on voit bien peu de femmes renier leurs serments pour satisfaire un caprice.

Janni revint ici avec la belle saison, et ne put plus se rendre aussi souvent à Mégare. Mais sa fiancée venait le voir plusieurs fois par semaine et lui apportait du pain, du raki et des olives pour approvisionner son auberge. Un jour un violent orage la surprit ici; elle partit après la pluie, mais un large torrent barrait le chemin à l'entrée du Kakiscala. Elle ne pouvait cependant rester sans se compromettre. Janni, qui l'avait accompagnée, la prit entre ses bras vigoureux et, malgré le danger presque inévitable d'être entraîné par le courant, il se mit à l'eau et la transporta sur l'autre bord; l'onde n'avait même pas effleuré le bas de la robe de la jeune fille. Il l'accompagna quelques pas encore, et passa une seconde fois le torrent pour rentrer chez lui. Malheureusement, le froid l'avait saisi; le soir, il fut en proie à une fièvre violente. La maladie fit

des progrès rapides, et sa fiancée, étant revenue quelques jours après, le trouva grelottant et méconnaissable sous ses couvertures. Cette femme était indigne d'être aimée par qui que ce fût; elle n'avait pas de cœur. Au lieu de le soigner et de le consoler, elle fit une visite plus courte qu'à l'ordinaire et repartit en lui disant au revoir; mais elle ne comptait plus revenir. Il n'était plus beau, ni fier, ni fort; elle ne l'aimait plus. Cet homme lui avait sauvé la vie et peut-être l'honneur, en lui faisant passer le torrent; mais il avait la fièvre qui défigure, qui engourdit l'âme et le corps. Elle ne songea même pas qu'avec son amour et quelques soins, la force et la beauté reviendraient à son amant. Elle oublia tout ce qui s'était passé entre eux et, peu de semaines après, en ayant épousé un autre, elle partit de Mégare pour Spezzia, patrie de son mari.

« Depuis ce temps, Janni ne s'est plus relevé; j'ignore s'il a appris son mariage; il sait seulement qu'il n'est plus aimé, puisqu'elle n'est pas revenue. Vous voyez où il en est; il aurait pu guérir de la fièvre, comme bien d'autres, mais le chagrin a maintenu et attisé la maladie qui le tue. Il mourra bientôt sans doute, seul et sans entendre prononcer autour de lui une dernière parole de consolation. Si je repasse ici dans quelques jours, je le retrouverai peut-être couché au soleil comme aujourd'hui, mais je crois bien qu'il ne me répondra plus. Quant à son infidèle amante, elle est punie de son crime. Celui qu'elle a épousé se faisait passer pour un riche

armateur de Spezzia, tandis qu'il n'a, en réalité, pour tout bien, qu'une mauvaise barque de cabotage. Elle traîne avec lui dans son île, loin de Mégare, une vie triste et rude. »

Nous partîmes après déjeûner et nous fûmes remplacés dans le khan par des Armatoles, guerriers disséminés dans les montagnes, l'effroi des Turcs à l'époque des guerres de l'indépendance, et maintenant à la solde du Gouvernement tout en conservant leur vie indépendante. Le visage cadavéreux de Janni me poursuivait comme un cauchemar, et je ne l'oubliai qu'au bas de Kakiscala. La route devient alors un sentier étroit, creusé sur le flanc d'un rocher à pic, environ à quatre cents pieds au-dessus de la mer. Tantôt le roc nu du mont Géranion forme une muraille unie contre laquelle la main ne trouverait aucune aspérité pour se retenir, si le vertige venait à vous saisir; tantôt une forêt incendiée dresse au-dessus de votre tête ses troncs noircis et son feuillage roux. Une sublime tranquillité règne dans ces lieux déserts. La mer est si bas à vos pieds, que son continuel murmure échappe à votre oreille; et la cime de la montagne est si élevée, que l'on ne peut entendre le vent qui se brise contre ses aspérités. Là, ce qui donne le vertige, c'est moins la profondeur du précipice que l'immensité du paysage sur lequel on plane et qui vous apparaît comme un gouffre gigantesque. Tout le golfe de Salamine se déroule au-dessous de vous; sur le bord opposé, l'île élève ses hautes



montagnes aux flancs baignés d'azur, aux ombres épaisses, aux vallées profondes. La mer surtout vous attire; elle est bleue, unie, muette; elle menace et sourit à la fois; ses vagues, dont la crête se couvre d'une blanche écume, paraissent d'en haut comme des fleurs semées sur une immense prairie. Les sirènes à la voix perfide vous appellent au sein de cette couche molle et voluptueuse. On les entend, comme un bruit vague, dans les airs, à travers l'espace saturé d'âcres parfums et traversé par d'invisibles génies dont on croit apercevoir la trace impalpable. Si l'on restait un instant immobile à considérer, avec les yeux de l'esprit, ce qui se passe entre la mer et soi, on s'y précipiterait invinciblement, comme le fit Ino à cet endroit même, entraînant avec elle son plus jeune fils Mélicerte. Nous étions en effet en ce moment sur la roche Moluride, consacrée chez les anciens par ce triste souvenir. C'est aussi là que le cruel Sciron exerçait ses brigandages; il précipitait tous les passants dans la mer, du haut de ces roches qui prirent le nom de roches Scironniennes. Une tortue, qui se trouvait en bas dans les flots, entraînait aussitôt les cadavres. Sciron fut à son tour pris et jeté à la mer par Thésée, qui accomplit dans ces contrées des travaux analogues à ceux d'Hercule chez les Doriens.

Les habitants du pays prétendent qu'un brigand terrible désolait cette même montagne, il y a environ un siècle. Il dépouillait tous ceux qui se hasardaient

sur ce dangereux sentier, et les pendait aux arbres penchés sur la mer. Leur cadavre restait là, servant de pâture aux oiseaux de proie, jusqu'à ce que la branche cédât au poids inerte de leur masse agitée par le vent. Un nouveau Thésée, dont l'histoire n'a pas gardé le nom, s'empara de cet homme féroce et lui fit subir le supplice qu'il avait infligé à ses nombreuses victimes. Je ne sais si ce brigand redoutable et digne des temps héroïques a réellement existé. Je serais plutôt porté à reconnaître dans cette tradition le souvenir de Sciron qui s'est confusément propagé d'âge en âge, et que chaque génération a rajeuni en l'attribuant à la génération précédente. Quoi qu'il en soit, ces lieux ont été de tout temps infestés par des bandes de brigands; la solitude, l'étroit sentier, l'abîme, tout les y attire. Ce n'est que depuis quelques années, grâce à la vigilance du Gouvernement actuel, qu'on peut traverser cette route impunément.

II.

Mégare.

Peu à peu, le sentier s'élargit, la montagne prend une base plus large, son sommet s'abaisse, la mer s'éloigne et bientôt, en tournant à gauche, on aper-

çoit Mégare au milieu d'une grande plaine couverte d'oliviers. Elle étale en amphithéâtre, sur une petite colline, ses maisons blanches et rapprochées, et elle ressemble ainsi à un bouquet de marguerites, oublié au sein du bois sacré par une déesse distraite.

J'arrivai à Mégare le dimanche; toute la population se trouvait réunie en nombreux groupes au sein de la ville, et, comme le travail ne l'appelait point au dehors, je pus l'observer tout à mon aise, du khan où je fus installé et dont le large balcon donnait sur la rue principale. Je puis dire que l'antiquité se révéla tout-à-coup à moi, et que jamais elle ne m'apparut aussi vivante qu'à Mégare, non plus dans sa gloire et ses grandes actions, mais dans sa vie intime. Le nom de Mégare n'a point été transformé en une obscure dénomination; la ville elle-même est restée telle que le jour où naquirent dans son sein le poète Théognis, la courtisane Aspasie et le philosophe Euclide. Bien qu'aucune ruine d'édifice ancien n'y frappe la vue, son aspect primitif n'a point été altéré par les siècles. Dans toutes les autres villes de la Grèce, à côté des antiques édifices et de la splendeur qu'ils rappellent, on retrouve l'époque actuelle dans son progrès ou dans sa misère; le présent y obscurcit le passé; il faut un effort de mémoire pour évoquer les ombres d'autrefois. A Mégare, point d'ombres à évoquer, point de froids fantômes à réveiller dans leur tombe; ce qui s'y est passé au temps de son existence historique, s'y passait encore

le jour où j'y arrivai. A la vérité, le temple qui renfermait les statues des douze grands dieux n'existe plus et l'on ne retrouve plus que des torses mutilés, des mains et des pieds séparés de leur tronc de marbre et enfouis dans une misérable cabane; mais on y retrouve mieux que cela, la vie, les mœurs, les figures d'autrefois. Est-ce une impression que d'autres trouveront fausse ou exagérée ? ou bien un rêve ne m'aura-t-il point surpris tout éveillé, au détour du Géranion, sur les bords de la mer de Salamine ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'avec ses maisons basses, blanches, surmontées de terrasses, les unes tapissées de vignes, les autres ceintes d'une galerie en bois, toutes disposées en étages les unes au-dessus des autres et séparées entre elles par de petites places échelonnées à diverses hauteurs, ce que je sais, dis-je, c'est que Mégare avait ainsi une physionomie qui me semblait familière et dont le pressentiment me venait du souvenir confus des classiques mal étudiés et mal compris dans mon enfance, de ces classiques qui me paraissaient maussades, qui faisaient le désespoir de mes heures de travail et que je retrouvai soudain, pendant tout le cours de ce voyage, comme de vieux amis trop longtemps méconnus et comme des guides pleins de charme et de poésie.

Les femmes de Mégare portent l'antique toge blanche, ornée au bas de guirlandes brodées en laine de couleur, laissant les bras nus et les épaules presque découvertes. Quelques-unes ont en outre

une ample chasuble, sur laquelle se trouve brodée une espèce de croix rouge ou noire. Leurs cheveux épars, ou divisés en deux tresses, sont luisants et noirs et tombent en liberté. Elles étaient toutes dispersées sur les nombreuses petites places de la ville. Sur les places les plus basses et les plus rapprochées de moi, je les voyais distinctement, les unes, se promenant par groupes; les autres, assises sur le seuil de leurs maisons, rêvant ou semblant agitées par un regret ou un espoir, tandis que leurs vieilles mères se tenaient dans l'intérieur, sommeillant à demi, auprès de leurs fuseaux et de leurs rouets inactifs à cause du dimanche. Sur les places les plus élevées, à un second plan assez éloigné pour rendre les formes un peu indécises, d'autres jeunes filles dansaient en chantant elles-mêmes ou en se réglant sur le chalumeau de quelque ménétrier errant. Elles dansaient des danses toutes de fantaisie; le mouvement et les attitudes arrivaient suivant l'inspiration du moment; aussi, étaient-elles expressives, imprévues et gracieuses. On eût dit les chœurs légers des nymphes Sythnides, natives de Mégare, dont la fontaine était située au nord dans la plaine.

A quelques pas du khan, se trouvait une espèce de cabaret; une vigne épaisse formait un arceau vert passant d'un côté de la rue à l'autre. Au-dessous, des hommes fumaient, buvaient et riaient; je reconnaissais en eux la gaieté proverbiale des Mégariens. De temps à autre, une discussion animée

s'élevait; je croyais entendre alors les disciples d'Euclide engageant une lutte de sophismes et cherchant à établir, sans y croire eux-mêmes, la vérité de leurs paradoxes.

Le soir, quand le soleil fut descendu entre les deux cornes des monts Kératas (cérates, cornus), les places devinrent désertes et la rue se remplit d'une longue file de jeunes femmes allant puiser de l'eau au puits commun, situé en dehors de la ville. Les unes portaient sur leur épaule gauche l'antique amphore en terre rouge, et la maintenaient en équilibre avec leur bras droit gracieusement arrondi au-dessus de leur tête; les autres poussaient devant elles des ânes destinés à porter l'eau et sur le dos desquels se trouvaient des enfants joufflus, criant, riant et gesticulant comme aurait pu le faire Bacchus dans son enfance. Un peu plus tard, elles revinrent, celles-ci joyeuses et le regard animé; celles-là, tristes et préoccupées. Ainsi que je l'ai dit, c'est au puits commun que les jeunes filles retrouvent chaque soir leur amant; c'est là qu'elles reçoivent leurs serments, ou bien qu'elles s'aperçoivent de leur indifférence ou de leur infidélité. Voilà pourquoi les unes s'en reviennent heureuses, et les autres pensives.

Dans la soirée, j'allai voir les débris du temple consacré aux Douze grands dieux, et je les retrouvai gisant dans la poussière, au fond d'une chaumière obscure; puis j'entrai dans l'église, où les vêpres s'achevaient. Elle était presque vide; l'encens

y fumait avec profusion et de vieux prêtres à barbe blanche, encadrés dans leurs sombres stalles, les mains et le menton appuyés sur un long bâton, chantaient l'office en nasillant ou sommeillaient debout, tandis qu'un petit enfant de chœur tournait devant eux les grandes pages d'un vieux missel à tranches rouges.

Etant sorti de la ville, je rencontrai quelques vestiges de la muraille antique qui l'unissait à son port. Ce port s'appelait jadis Nizée, et maintenant *Dôdéka ecclesiæ*. Les Vénitiens y bâtirent une forteresse, dont quelques murs démantelés subsistent encore. Les grands vaisseaux ont cessé de s'y rendre et l'on n'y voit plus que des barques de pêcheurs, abritées, le soir, sous leur voile blanche et se balançant au rivage comme des cygnes endormis.

La nuit venue, je restai longtemps sur la terrasse du khan. Des chiens abandonnés hurlaient tristement aux portes des logis fermés pour eux; de temps à autre, des coups de fusil retentissaient dans les montagnes, signaux de joie échangés entre des Clephtes. La lune apparaissait comme un phare rapproché, au haut de la grande tour carrée bâtie pendant le moyen-âge au sommet de la ville; son ombre immense descendait jusqu'à moi en se brisant de place en place. Le fantôme d'Iphigénie se promenait dans l'espace; les Mégariens prétendaient qu'elle passa chez eux les derniers jours de sa vie terrestre, et que Diane, ne voulant pas la laisser

mourir, la transforma et en fit la blonde et rêveuse Hécate.

III.

Eleusis.

Nous partîmes avant le jour et je quittai Mégare sans l'avoir revue, car la lune était couchée et la nuit était sombre. Il me semblait ainsi que je m'en allais laissant un rêve inachevé ; Mégare du moins restait dans mon imagination telle qu'elle m'avait paru hier, et je n'avais point à craindre que l'aspect du lendemain vînt ternir à mes yeux celui de la veille. Tandis que Progné dormait encore en attendant le soleil, Philomèle, sa sœur, chantait sa mélancolique et mélodieuse chanson, dont les dernières notes allaient se perdre sur la mer, faiblement répétées entre les lointains rochers de Salamine. Nous perdîmes notre chemin à plusieurs reprises, et nous nous enfonçâmes dans d'inextricables fouillis d'arbustes du sein desquels partaient rapidement des oiseaux effarouchés. Enfin, à l'aube du jour, nous avançâmes sur le vrai chemin d'un pas plus assuré.

Au-delà d'un petit pont jeté sur un torrent, le chemin prend une pente insensible et vous conduit dans la plaine d'Eleusis. Quelques moulins à vent

nous annoncèrent bientôt la petite bourgade *Lepsina*, sur l'emplacement même de l'antique Eleusis construite autrefois, comme elle l'est encore, en partie près de la mer, en partie sur la colline au pied de laquelle était le temple.

La baie d'Eleusis est silencieuse, calme et romantique. De tous côtés, de hautes montagnes s'élèvent comme pour dérober la plaine sacrée aux regards des profanes; une mer bleue, tranquille et close comme un lac inaccessible au souffle des tempêtes, baigne mollement son rivage. Une suave et religieuse tristesse est répandue dans l'atmosphère où nagent des vapeurs diaphanes, émanées des eaux pures du golfe, comme pour tempérer les clartés trop vives du soleil. Il semble que ce soit là le séjour réservé plus tard aux mânes purifiés des initiés que les eaux lustrales ont affranchis de l'enfer.

Eleusis était le sanctuaire du paganisme; son temple, le plus immense et le plus magnifique de la Grèce, était le temple de toutes les nations; les rois les plus puissants tenaient à avoir le droit d'y pénétrer, en qualité d'initiés aux mystères. Son origine se perd dans la nuit des temps; Cérès en indiqua elle-même l'emplacement, auprès du puits de Callichore. Cléomène, roi de Sparte, fut le premier qui porta sur ses murs une main sacrilége; les Furies, pour le punir, s'emparèrent de son esprit. Les Perses le détruisirent une seconde fois. De nouveau rétabli, il fut enfin ruiné de fond en comble par les hordes barbares d'Alaric. Des siècles entiers avaient

à peine suffi à sa construction; il fut, comme le furent ensuite les cathédrales du moyen-âge, l'ouvrage de plusieurs générations; il ne s'acheva complètement que sous le règne brillant de Périclès. Ictinus en avait dressé le plan, et son portique était l'œuvre de Philon; il était si vaste, qu'il pouvait contenir autant de monde que la ville elle-même. Sénèque disait: « que les mânes des mortels, se pressant aux portes des Enfers, ne sont pas plus nombreux que les habitants de l'Attique désertant leurs demeures pendant la nuit, pour assister à la célébration des mystères. » Ces cérémonies en effet avaient lieu pendant la nuit, à cause de la superstitieuse épouvante qu'inspirent les ténèbres. L'enceinte principale du temple était richement décorée, et cependant on y était saisi d'une sainte horreur; elle était sombre, un jour rare et mystérieux y pénétrait par une seule et étroite fenêtre.

Il ne reste rien de ce temple, car je ne puis compter pour quelque chose des éclats de marbre épars, quelques vestiges de soubassements et un énorme chapiteau de colonne, orné de gigantesques sculptures. Près de l'endroit où je retrouvai ce dernier débris, était située l'entrée par laquelle on pénétrait dans les parties souterraines du temple. Les initiés y descendaient le jour de l'Epoptée, le dernier et le plus solennel des fêtes, celui où se dénouait le drame religieux et dont les cérémonies étaient le plus rigoureusement cachées aux impurs. On ne sait trop ce qui s'y passait, et la science ne peut

faire à ce sujet que des conjectures ; le secret des initiés s'est éteint avec eux ; de redoutables serments fermaient leurs bouches. Une mort inévitable attendait ceux qui auraient osé révéler ou cherché à surprendre l'arcane sans y avoir droit. L'historien Pausanias raconte qu'étant sur le point de dire là-dessus ce qu'il en savait, il fut saisi d'un trouble inexprimable et qu'un songe terrible vint le détourner de son projet. On sait seulement que, dans ces sombres souterrains, des apparitions surnaturelles venaient, à la voix de l'hiérophante, épouvanter les initiés ; la terre tremblait, la foudre ne cessait de gronder ; puis, avaient lieu des orgies allégoriques et de honteuses débauches. Car les mystères étaient, en apparence, l'emblème de la vie de Cérès dont beaucoup d'épisodes ne brillaient pas par la décence.

Les personnages les plus illustres tinrent à se faire initier aux mystères, depuis les temps héroïques jusqu'aux dernières époques de l'histoire des Grecs. Hercule voulut obtenir cette faveur pour se purifier du meurtre des Centaures ; mais comme il était de race étrangère et ne pouvait, à cause de cela, prendre part aux grands mystères, on en institua de petits en son honneur. Quelques écrivains ont prétendu qu'à travers les étranges désordres des fêtes d'Eleusis, une plus haute doctrine s'enseignait, telle que l'immortalité de l'âme et l'unité de Dieu. J'ai peine à croire que ce fût là le dernier mot des mystères de la Bonne déesse, et que toutes les turpitudes du paganisme servissent à receler une si pure doctrine.

Du reste, pourquoi recourir aux mystères pour retrouver dans l'antiquité les traces de cette philosophie presque chrétienne, puisque Platon l'enseignait au grand jour à Athènes et sur les marches du temple de Sunium?

Après avoir parcouru Lepsina où l'on me fit voir une basse-cour pavée en mosaïques romaines et une longue inscription presque intacte enclavée dans une muraille, je me dirigeai vers Athènes par le même chemin que les initiés lorsqu'ils regagnaient leurs demeures après l'Epoptée. La plaine portait le nom de Thria et renfermait le champ Rharion, où Cérès ensemença le premier blé et dont la récolte appartenait aux prêtres d'Eleusis. On aperçoit au nord les basses arcades d'un antique aqueduc qui amenait à Eleusis les eaux du Cythéron, les puits de la ville ne pouvant suffire à la foule qui l'encombrait à l'époque des fêtes.

La route, sur le bord de laquelle je remarquai le tombeau de Straton, traverse la plaine en ligne droite jusqu'au défilé de Gaïdarion (l'ânier) entre les monts Corydalus et Icare. A l'entrée du défilé, se trouvent les lacs *Rheti*, étangs salés qui étaient, comme le champ Rharion, la propriété des pontifes de Cérès, lesquels avaient seuls le droit d'y pêcher. Ces étangs sont au nombre de deux, l'un consacré à Cérès et l'autre à Proserpine. Les mysthes s'y précipitaient pour se purifier une dernière fois, avant de célébrer les grands mystères. De là, ils se rendaient en chantant et en dansant sur les bords voi-

sins de la mer. Phryné, la célèbre courtisane, choisissait ordinairement cette heure et ce lieu pour se baigner; elle apparaissait toute nue, et offrait le spectacle de sa beauté aux yeux émerveillés et peu scrupuleux des adeptes de la Bonne déesse. Elle fournit ainsi à Appelle l'idée de son tableau de Vénus sortant des ondes, et à Praxitèles, son amant, le modèle de la Vénus de Gnide.

Un peu après les lacs *Rheti*, le chemin quitte la mer et s'engage entre les deux montagnes. Pendant un assez long espace, l'antique voie sacrée est intacte et longe le chemin actuel sur le rocher. On voit encore les ornières profondes creusées par les chars et la large trace des pas des chevaux. Quoique la route qui conduit de là à Athènes en passant par Daphné soit exactement l'ancienne voie sacrée, ces vestiges à l'entrée de la plaine de Thria sont les seuls qu'on rencontre. On voit cependant encore, un peu plus loin, des niches creusées dans la haute muraille du rocher et dans lesquelles chacun déposait son offrande à Vénus Philé, dont le temple était situé plus haut.

Je suivais donc pas à pas et en sens inverse l'itinéraire parcouru, tous les cinq ans, par les longues Théories qui sortaient d'Athènes, précédées de nombreuses musiques et de la statue d'Iacchus, fils de Jupiter. Le cortége s'arrêtait à divers endroits désignés par le rituel des Eumolpides, famille sacerdotale qui avait seule le droit de fournir les grands-prêtres d'Eleusis. C'était d'abord à la colonne d'An-

thémocrite et au tombeau de Sciros, puis aux temples d'Apollon et de Vénus. Arrivée plus près de la mer, la sainte procession couronnait la pierre tumulaire de Théodore, le plus grand acteur tragique de son temps. Enfin, au bas du défilé, on chantait des hymnes autour du figuier sauvage sous lequel Cérès s'était reposée lorsqu'elle cherchait Proserpine que Pluton lui avait ravie. Par une bizarre coïncidence, un énorme figuier tapisse les murs d'un khan à cet endroit même. Je m'y arrêtai, non point pour chanter des hymnes à Cérès, mais pour jeter un dernier coup d'œil sur la romantique baie d'Eleusis. Puis je montai le défilé de Gaïdarion, bordé de pins et de rochers.

Au haut du chemin, en face d'un poste de gendarmerie, se trouve le monastère de Daphné construit sur l'emplacement du temple d'Apollon. Le site est solitaire, les rochers arides, la vue bornée par des montagnes qui forment comme un cloître naturel. Des femmes avaient choisi ces lieux pour s'y retirer du monde et s'adonner à la prière, à une distance égale d'Athènes, la métropole politique, et d'Eleusis, la métropole religieuse, sur les bords d'une route qui fut ainsi de tout temps consacrée par le culte de la Divinité.

On entre sans peine aujourd'hui dans l'intérieur du couvent; quelques vieilles femmes, sales et misérables, ont remplacé les chastes nonnes dans leurs cellules humides. Les arceaux du vieux cloître entourent une cour remplie de décombres, au

fond de laquelle se trouve la chapelle. Une vieille en haillons m'y conduisit, moyennant une petite aumône. Cette chapelle est à moitié détruite; le toit est crevé en plusieurs endroits. L'odeur de l'encens, qui brûlait autrefois autour de l'autel, a pénétré les pores humides de la pierre et rappelle le souvenir des augustes cérémonies qui s'y accomplissaient. L'autel est debout, dans le fond; des chandeliers de cuivre ornent le tabernacle dont la porte est brisée; quelque chose de divin est resté dans cette enceinte profanée; la prière vous y vient encore sur les lèvres, et le cœur y ressent une impression triste et religieuse. Je remarquai sur les bas-côtés une colonne antique; sur le parvis, des mosaïques usées; sur les murailles, de grandes fresques de saints. Un ciel bleu parsemé de larges étoiles d'or est peint au plafond. Des passereaux et des tourterelles volaient en liberté au-dessous, trompés par les riches couleurs de ce firmament factice. Ces oiseaux ont niché entre les crevasses de la voûte, et leur voix seule éveille les échos vibrants du sanctuaire. Ce sont peut-être les âmes de quelques nonnes, encore éloignées du ciel et revenues dans leur ancienne demeure, pour achever le temps de leur exil, sous cette gracieuse métamorphose.

Bientôt après, nous descendîmes sur Athènes à pas précipités. Au bout de quelques détours, la plaine de l'Attique se déroula tout-à-coup à mes yeux; j'aperçus à la fois le Penthélique, l'Hymette, le Parthénon, le rocher du Pnyx, le temple de Thésée,

le Pirée et la mer. C'est de cette route qu'Athènes se présente sous son aspect le plus complet, le plus splendide et le plus imposant.

Une fois dans la plaine, nous traversâmes le Céphise à l'endroit où Thésée se purifia du meurtre du brigand Procuste qui ravageait le pays et nous entrâmes dans le bois d'oliviers, grand bois sacré qui s'étend depuis la mer presque jusqu'au pied du Penthélique. C'est là que le vieil Œdipe appelait sur sa tête le courroux des Euménides dont ce bois était le séjour. Les ombres de Sophocle et d'Euripide, tous deux citoyens d'Athènes, errent dans les endroits reculés et touffus de la forêt, suivies des fantômes des tragiques enfants de leur génie. Comme autrefois, les rossignols y font entendre leur voix harmonieuse, tandis que la clochette des paisibles troupeaux tinte sur la lisière du bois, se mêlant aux sauvages accords du chalumeau des pâtres. Vers le milieu du jour, je rentrais dans Athènes par la grande rue d'Hermès et, en passant devant la Tour des Vents, je remerciai ces génies de l'air de m'avoir été favorables pendant cette première partie de mon voyage.

CHAPITRE X.

BÉOTIE.

CHAPITRE X.

BÉOTIE.

LE CYTHÉRON, PLATÉE, THÈBES.

I.

Khan de Kasa.

Je quittai de nouveau Athènes les premiers jours de janvier. A ce moment l'hiver sévit rigoureusement dans nos climats et l'on n'y songe guère à voyager, surtout à cheval; le mieux est de se renfermer et de rester chez soi. A Athènes, au contraire, cette saison est délicieuse; il y fait une chaleur douce et tempérée, un soleil qui luit chaque jour au sein d'un ciel limpide et bleu. Quelques hautes montagnes seulement se montrent avec une légère couche de neige, mais l'hiver ne descend pas plus bas et reste relégué sur les hauteurs inhabitées.

J'allais à Thèbes et je pris le chemin de la Béotie, à travers le grand bois d'oliviers qui environne de toutes parts Athènes et l'enlace comme une ceinture de ses replis sacrés. Après être descendu dans la plaine de Thria et avoir laissé Eleusis sur la gauche, nous allâmes au khan de Mandra à l'entrée des monts Cérates.

Pendant que je déjeûnais, entouré de quelques paysans qui me regardaient avec curiosité, une dispute s'engagea entre eux et mon guide. L'un de ces paysans, plus hardi que les autres, s'étant saisi d'un couteau à plusieurs lames que j'avais imprudemment étalé sur la table, mon guide voulut le lui reprendre et lui faire sentir qu'il aurait été plus poli de me demander la permission avant de s'en saisir. De là une discussion orâgeuse, d'innombrables injures et presque des coups; mon couteau finit bien par m'être rendu, mais le guide, ne se croyant pas en sûreté, nous fit partir un instant après au galop, poussant à grands cris nos chevaux de bagages qui avaient de la peine à suivre ceux que nous montions. La rapidité de notre course, qui ne laissait pas d'avoir son côté risible, coûta au cuisinier quelques assiettes qui se brisèrent dans la caisse et une outre de vin qui, percée par une branche d'arbre, se vida complètement, laissant après nous comme une large trace de sang. Dimitri craignait que les hommes avec lesquels il venait de se quereller ne lui gardassent rancune et ne nous devançassent au défilé de Condura, où les habitants de Mandra, assez mal famés

du reste, ont l'habitude d'épier et de dévaliser les passants. Bien nous en prit, du reste, d'avoir détalé précipitamment; car, à peine avions-nous dépassé le défilé dangereux, que nous vîmes les paysans déboucher en courant sur la lisière d'un bois de sapins que nous venions de traverser. Mais nous avions trop d'avance pour qu'ils pussent nous atteindre, et nous approchions d'un poste de gendarmerie.

A partir de Condura, l'on parcourt un espace nu et rocailleux et l'on arrive au-dessus d'une vallée sans arbres, sans échos, fermée d'un côté par le Parnès et de l'autre par les premiers contre-forts du Cythéron. Au milieu, croît un arbre immense, le seul que l'œil puisse découvrir dans le pays; il abrite une ruine de chapelle et le khan de Pornari. Depuis quelques moments, le soleil s'était couché, un vent glacial soufflait des montagnes et m'engourdissait les membres. Je pressai mon cheval pour arriver plus tôt au khan, espérant m'y réchauffer. Mais à peine y étions-nous entrés qu'il fallut en partir, à cause d'une fumée si épaisse qu'elle nous empêchait de respirer. Nous reprîmes promptement la route directe de Kasa. On laisse à gauche, dans l'ombre de la montagne, le petit village de Kallidie et, après avoir dépassé une tour carrée du moyen-âge, on rencontre quelques vestiges de marbre antique. Ils faisaient peut-être partie du temple de Bacchus, situé dans cette plaine comprise autrefois dans le territoire d'Eleuthère.

Le jour avait cessé quand nous arrivâmes au khan de Kasa, dernière halte à l'entrée des âpres solitudes du Cythéron, site sauvage entouré de torrents et de rochers, menacé l'hiver par les avalanches, hanté chaque nuit par des loups affamés. Près de là, s'élevait la ville d'Eleuthère, gardienne de ces sombres défilés. Quelques pans de muraille, derniers vestiges de son acropole et de sa citadelle, couronnent encore le sommet d'un piton aigu. Eleuthère appartenait primitivement à la Béotie; plus tard, soit par haine contre les Thébains, soit par sympathie pour le gouvernement d'Athènes, elle se réunit d'elle-même au territoire de l'Attique et forma ses dernières limites du côté de la Béotie.

L'intérieur du khan était en parfaite harmonie avec le rude et sauvage aspect de ces lieux. En y entrant, je me crus transporté dans un antre de voleurs, tel qu'on en voit sur nos théâtres. Des voix discordantes, des chants et des cris, un cliquetis d'armes raisonnaient au sein d'une fumée épaisse produite par un feu de troncs de sapins, au fond d'une salle dont le vestibule était une écurie. Je me heurtai dans l'obscurité contre la croupe des chevaux qui mangeaient paisiblement, et je trébuchai en montant les deux ou trois degrés qui conduisaient à la partie destinée aux voyageurs. Une douzaine d'hommes s'y serraient autour d'un énorme brasier, les uns penchés sur le feu, les autres renversés contre la muraille, tous criant, se querellant ou chantant. Ils avaient de sombres et émouvantes

physionomies : énormes moustaches, nez aquilin, œil brillant, expressif, tour à tour souriant ou farouche, front élevé et légèrement fuyant, et, avec cela, le costume traditionnel des Clephtes : foustanelle plissée, pourpoint brodé, longues manches, manteau en poil de chèvre, ceinture garnie de pistolets et de coutelas, sabre recourbé, longue carabine ciselée. Il y avait là des gens de toutes sortes : des paysans en tournée de chasse, des garde-montagnes chargés de la sûreté des routes, des brigands rompant le même pain et buvant dans le même verre que ceux avec lesquels ils étaient destinés à échanger des balles le lendemain peut-être. Quand je parus, ils se levèrent tous et me souhaitèrent le *kalôs orisété*. L'un d'eux me céda une grosse racine qui lui servait de siége, et alla s'étendre derrière les autres. Puis ils reprirent leur conversation. Comme ils parlaient tous à la fois avec une extrême volubilité et que j'étais trop occupé à considérer l'ensemble de la scène pour prêter une attention soutenue à ce qu'ils disaient, leur langage me semblait parfaitement inconnu ; je ne voyais que leurs gestes animés et leurs farouches silhouettes, reflétées sur les murailles d'une façon bizarre et avec d'étranges mouvements aux larges et rouges lueurs que jetait de temps en temps le foyer. Je croyais rêver ; la veille, j'étais à Athènes, assis à une bonne table d'hôte ; ce soir, j'allais partager le repas et le sommeil des Clephtes. Peu à peu cependant, je me fis à ma situation et j'y trouvai un charme infini.

C'est toujours avec des chansons que les Grecs passent les longues veillées d'hiver. De toutes celles que j'entendis ce soir-là, je ne retins que la suivante qui fut chantée par deux ou trois d'entre eux sur des tons différents. C'est un infortuné pallikare du nom de Spiros qui, ayant donné rendez-vous à sa maîtresse dans un lieu écarté, fut surpris et tué par les Turcs :

« Verse-moi, belle Théodora, verse-moi une « coupe pleine de ce vin généreux et, le coude « appuyé sur mon épaule, caresse mes cheveux, « comme un cavalier le crin de sa monture, et « chante-moi en même temps une douce chanson. »

« Verse toujours, Théodora, verse jusqu'à ce « que le divin liquide surpasse le bord et rougisse « tes doigts; car il me faut des forces pour demain; « demain, les Turcs vont reconnaître le son bref et « perçant de ma carabine, et ils fuiront d'Erimo-« Castron, laissant derrière eux des morts sans « nombre et d'immenses dépouilles. Que veux-tu « que je te rapporte?... Des femmes pour te servir, « de l'or pour te faire riche, des bracelets pour « orner tes bras?.... »

« Je veux la tête de l'aga, reprit Théodora, et le « gros diamant qui brille à son doigt, et le collier « de perles fines que porte à son cou la femme de « l'aga. »

« Et moi, reprit derrière eux une voix, je veux « porter à l'aga la tête de Spiros et le collier de

« sequins de cuivre que tu portes au cou, Théo-
« dora. »

« A ces mots, ils sont frappés tous deux d'un « coup mortel, et leur meurtrier s'en va réclamer le « prix de leur tête. »

Au moment où je me levais pour me retirer dans une grange voisine où mon lit était préparé, les dix Albanais qui se trouvaient là entonnèrent un chant patriotique : Δεῦτε, παίδες τῶν Ἑλλήνων: *Venez, enfants de la Grèce*, (air et paroles de la Marseillaise). Je ne puis décrire ma surprise; me serais-je jamais attendu à ce que les échos du Cythéron fussent troublés par cette chanson lugubre? Ils ne savaient pas, ceux qui l'entonnaient, quels tristes souvenirs elle me rappelait, quelle sombre impression elle produisait sur moi. — Ayant appris de notre hôte que j'étais un voyageur français, ils croyaient réveiller en moi par ce chant la douce image de la patrie. Le premier moment passé, je compris leur intention et je leur en fus reconnaissant. La Marseillaise a été apportée en Grèce par les Français qui embrassèrent la cause sacrée des Hellènes. Tandis que les Anglais trahissaient ces derniers ou combattaient ouvertement contre eux, et que les Russes, agissant avec moins de cynisme, cherchaient néanmoins à tirer profit de leur enthousiasme, les Français seuls combattaient franchement et ouvertement dans leurs rangs. Que de noms français, trop ignorés de l'histoire, figurent à côté de ceux des Grecs dans

cette lutte glorieuse ! Encore aujourd'hui, les Français sont bénis par les populations indépendantes et guerrières de la Grèce. Tandis que la Marseillaise était en France le signal d'horribles saturnales, en Grèce elle conduisait le peuple à la conquête de sa nationalité. C'est le cri patriotique des Grecs comme des Français, quelque abus que ces derniers en aient pu faire. Pourquoi s'étonner que ces deux peuples, après avoir versé leur sang pour la même cause et sur les mêmes champs de bataille, possèdent le même chant national ? Pourquoi donc aurais-je été surpris d'entendre les Clepthes m'accueillir chez eux avec la Marseillaise ? Aussi, rassuré sur leurs intentions, je les remerciai en leur faisant distribuer une ample ration de *raki*.

II.

Le Cythéron.

Le lendemain, nous partîmes de bon matin et, après avoir dépassé une fontaine arabe à laquelle nos chevaux se désaltérèrent, nous rencontrâmes l'hiver, pour la première fois de l'année, sur les flancs escarpés du Cythéron, mais un hiver tempéré qui ne se trahissait que par une couche de neige mince et luisante, étendue sur les cimes plutôt comme une fraîche parure sur un front de vierge,

que comme le linceul jeté par les frimas sur le cadavre inanimé de la nature.

La Béotie est une des contrées les plus anciennes de la Grèce, un des berceaux de sa civilisation. Son importance primitive se cache sous le voile obscur de la mythologie, et ce pays, bien que relégué au second rang à partir des temps historiques, n'en exerça pas moins dans le principe une action puissante sur les destinées futures de la Grèce. N'est-ce point un fait historique de premier ordre que l'arrivée en Béotie du phénicien Cadmus qui apporta les lettres de l'alphabet et qui, après avoir fondé Thèbes, sema tout autour de la nouvelle ville des dents de dragon qui enfantèrent des légions d'hommes : emblème de la féconde puissance de la religion, des arts et des lettres qui attirent les hommes les uns vers les autres, les engageant à se réunir en un même centre de vie et à former ainsi des peuples là où n'avaient jamais existé que des individus. Cadmus amenait avec lui de l'île de Samothrace Harmonie, sa femme, aux noces de laquelle les neuf Muses avaient chanté, dit-on ; et sa fille Sémélé, prêtresse passionnée du culte de Bacchus introduit par elle en Grèce malgré l'horreur qu'il inspira d'abord à ses habitants. Elle périt, victime sans doute de son ardent prosélytisme, dans quelque cérémonie secrète des mystères de ce dieu dont elle passa plus tard pour être la mère.

Lorsqu'on étudie de loin ces faits primordiaux que l'imagination des hommes a revêtus d'allégo-

ries et entourés de prestiges, l'existence des lieux où ils se sont accomplis paraît aussi fabuleuse que ces faits eux-mêmes, parmi lesquels on démêle difficilement la simple vérité historique des mythes dont les premiers poètes l'ont ornée; faits, du reste, si grands et si importants que tous ceux qui y prirent part furent mis au rang des dieux ou des héros, et que leurs moindres actions reçurent un caractère surnaturel et miraculeux. Aussi, quelle impression profonde vous saisit lorsqu'on arrive sur le théâtre de ces antiques et mystérieux événements, lorsqu'on retrouve au sein de la nature restée la même la trace certaine des héros, lorsqu'on suit leurs pas sur les sentiers déserts des montagnes, dans les plaines solitaires où l'on assiste à leurs combats, à leurs fêtes, à leurs amours, sans que le bruit et la présence des autres hommes viennent vous tenir en garde contre le prestige et vous rappeler la distance qui vous sépare de ces temps et de ces choses que l'on admire et qui renaissent aux yeux de l'esprit!

La Béotie fut consacrée à Neptune, parce qu'elle était sujette aux inondations et aux tremblements de terre. Neptune ou Poséïdon était, en effet, considéré au commencement, moins comme le dieu de la mer que comme le dieu de ces forces qui règnent dans l'intérieur de la terre et produisent les fleuves, les lacs, les convulsions et les bouleversements du globe. Le climat de la Béotie ne vaut pas celui de l'Attique; il y pleut quelquefois, et de nombreux

marais exhalent en de certains endroits des vapeurs pestilentielles.

Du haut du Cythéron, la vue est imposante et solennelle; au pied du mont, s'étend la vaste plaine qui renferme les tombes de Thèbes, de Leuctres et de Platée. Les vestiges de ces deux dernières villes m'apparaissaient de loin comme des ossements blanchis étalés au soleil. Les hautes montagnes qui renferment la Béotie comme dans un vaste amphithéâtre, montraient leurs têtes blanches et rugueuses; plus loin, les cimes élevées de l'Eubée, demi-noyées dans les vapeurs d'une mer invisible à mes yeux, étaient bleues, pourpres, roses aux rayons du soleil qui se levait en face d'elles. Çà et là, de petits lacs réfléchissaient un pan du ciel dans les bas-fonds de quelques vallées. Du reste, pas une trace d'homme dans tout le paysage; ces lieux semblaient attendre encore l'arrivée de Cadmus et de ses filles.

Le Cythéron était le séjour favori d'Actéon; il y poursuivait sans cesse les bêtes fauves qui abondaient dans ces gorges escarpées, et ses chiens remplissaient les airs de leurs aboiements. Diane la chasseresse fréquentait aussi cette montagne. Ayant un jour rencontré Actéon, son cœur divin conçut pour lui une passion violente; mais Actéon aimait déjà la bacchante Sémélé. A l'époque où l'historien Pausanias parcourut la Grèce, on montrait, au flanc du Cythéron, un rocher qui s'appelait la roche d'Actéon, plate-forme sur laquelle il avait l'habitude de s'endormir. Au pied du rocher, était une fontaine au

sein de laquelle il vit un jour Diane se baigner. Son cœur alors balança sans doute entre la déesse et la fille de Cadmus, et il ne fut probablement pas d'une fidélité sans reproche envers cette dernière. Quoi qu'il en soit, Diane lisait dans les cœurs et ne voulait pas de partage. Ayant une fois surpris Actéon endormi sur son rocher et cédant à son aveugle jalousie, elle le couvrit de la peau d'un cerf qu'il venait de tuer; ses chiens alors, ne reconnaissant plus leur maître, se jetèrent sur lui et le dévorèrent.

C'est aussi sur le Cythéron, mais on ne sait pas trop en quel endroit, que Laïus, roi de Thèbes, exposa son fils OEdipe, sur la foi d'un oracle qui lui avait prédit que ce fils le tuerait. Il espérait que cet enfant deviendrait ainsi la proie des bêtes féroces; mais des pâtres de Sycione l'ayant trouvé, le recueillirent et l'élevèrent. Personne n'ignore comment les précautions de Laïus furent impuissantes à prévaloir contre sa fatale destinée, et de quelle manière OEdipe tua son père sur le chemin de Delphes et devint plus tard l'époux de sa mère et le roi des Thébains. Quelques auteurs prétendent que les poëtes tragiques ont jugé plus sévèrement que les dieux eux-mêmes le crime involontaire d'OEdipe, et qu'en réalité celui-ci finit ses jours sur le trône de Thèbes, après avoir vu sa mère se pendre de désespoir et après s'être remarié lui-même.

La ville de Platée est située dans la plaine qu'arrose l'Asopus, fleuve ainsi nommé du second roi

des Platéens, de même que le Cythéron porte le nom du premier.

Les guerres de Platée sont nombreuses; c'était une peuplade vaillante dont les bataillons figurent dans tous les grands combats de la Grèce. Leur plus glorieux fait d'armes fut la fameuse bataille de Platée, où ses soldats défirent trois cent mille Perses et tuèrent leur général Mardonius.

Platée n'est plus qu'un amas de grands blocs carrés de granit, au sein desquels on retrouve encore quelques vestiges de la muraille d'enceinte. Cette enceinte était double et d'une prodigieuse épaisseur. Tous les quinze ou vingt pas, une grosse tour carrée se détachait en avant; trois ou quatre de ces tours s'élèvent encore à la hauteur de quelques pieds. Comme toutes les villes de la Grèce, Platée avait ses statues et ses temples, entre lesquels on remarquait celui de Junon la fiancée (Νυμφευμένη); la statue en bois de la déesse était l'œuvre de Callimaque. A propos du surnom de fiancée donné à Junon, Pausanias raconte la légende qui suit. Junon irritée contre Jupiter, on ne sait pourquoi, s'était retirée dans l'île d'Eubée. Jupiter, ayant fait de vaines avances et ne pouvant ni la déterminer à revenir auprès de lui, ni se passer d'elle, alla trouver Cythéron, alors roi de Platée et renommé pour sa sagesse. (Il est curieux de voir Jupiter, le père et le maître des douze grands dieux, obligé de recourir à la sagesse d'un simple mortel pour se tirer d'un mauvais pas amoureux; tant il est vrai

que l'amour obscurcit l'esprit même des habitants de l'Olympe). Cythéron conseilla à Jupiter de faire faire une statue en bois, de la voiler et de la promener dans tout le royaume sur un char magnifiquement orné, en disant que c'était la fille d'Asopus qu'il allait épouser. Junon, ayant appris sur-le-champ ce prétendu mariage, accourut en toute hâte, transportée de jalousie et ne sachant trop ce qu'elle allait faire. Mais, lorsqu'elle se fut approchée du char et que d'une main furieuse elle eut déchiré le vêtement de la statue, elle vit avec plaisir qu'on l'avait trompée et qu'au lieu d'une femme c'était une statue de bois. Elle se réconcilia donc avec Jupiter. Les Platéens célébrèrent dès-lors, en l'honneur de cette réconciliation, des fêtes appelées *Dœdales*, parce qu'autrefois on appelait dœdales toutes les statues de bois.

Quel silence parmi ces ruines! quelle tristesse et quelle surprise elles inspirent! A voir ces villes, gisantes comme des masses de cailloux informes et à travers lesquelles on ne reconnaît ni l'action du feu, ni l'action des eaux, ni l'action d'un désastre quelconque de la nature, on se demande quelle main a pu passer sur elles un si uniforme niveau! On est tenté de croire que la colère de Dieu a renversé d'un souffle tous ces monuments d'une civilisation qui devait disparaître devant la religion nouvelle, et que c'est elle qui a jonché la terre des idoles de ces ruines inexplicables. Quelques grands troupeaux, qui changent de pâturage au commencement des hivers, les traversent seuls de temps à autre; ils s'y arrêtent

pour brouter quelques chardons et pour lécher de leur langue altérée la surface humide de ces pierres, sur laquelle rampent des mousses imperceptibles qui retiennent une âcre fraîcheur.

J'allais quitter ces ruines, lorsque, arrivé sur leurs limites, je rencontrai une superbe rangée de sarcophages. Ces tombeaux ouverts et vides étaient rangés debout les uns à côté des autres, comme de grandes niches de marbre. Une jeune fille gardait là ses moutons et s'était paisiblement endormie, assise dans un de ces sarcophages. Sa tête était renversée contre la paroi; sa bouche entr'ouverte respirait doucement; ses cheveux tombaient en désordre et sa main, blanche comme celle d'une statue ancienne, était allongée le long de sa taille, et avait laissé glisser sa houlette près d'elle. On eût vraiment dit une habitante de ces tombes, morte autrefois à la fleur de l'âge, conservée à travers les siècles par je ne sais quel phénomène, et affaissée maintenant sur elle-même, lasse de garder depuis si longtemps cette attitude verticale dans laquelle on l'aurait ensevelie. Elle se réveilla au bruit de nos pas, et parut effrayée au premier abord; mais, ayant reconnu en nous des étrangers inoffensifs, elle se rassura et nous offrit du raki dont elle portait une gourde pleine. En songeant aux vainqueurs de Mardonius et aux héros qui plus tard ensanglantèrent ces mêmes campagnes du sang ottoman, j'aurais pu boire *à ces vaillants hommes qui sont morts pour la liberté de la Grèce.* Telles étaient les paroles que

prononçait autrefois chaque année le premier magistrat de Platée dans une pompe solennelle, en versant des libations sur le champ de bataille où furent vaincus les Perses et en invitant à prendre part au festin les ombres des guerriers morts dans le combat. Mais l'enfant qui nous offrait à boire, but la première à notre santé; et puis, elle était douée d'une physionomie touchante; sa voix était douce; son attitude surtout était si pleine de poésie, au sein de ce sarcophage!... Je bus donc à la jeune fille qui gardait les cendres des héros et qui dormait de son léger sommeil dans une de leurs tombes.

III.

Koukla.

J'étais descendu de mon cheval et, quand je voulus remonter, je m'aperçus qu'il galopait en liberté bien loin de moi; étonné de le voir oublier ainsi ses pacifiques habitudes, je crus qu'il avait bu à cette fontaine qui coulait autrefois près de Platée, et qui avait la singulière vertu de rendre les juments folles. Mon guide me dit en riant que je pouvais être tranquille, et que nous le rencontrerions au village où nous allions nous-mêmes. En effet, je le vis bientôt pren-

dre la route d'un petit hameau adossé contre les montagnes qui, à cette heure, le couvraient de son ombre. En arrivant, nous le retrouvâmes se désaltérant tranquillement à une source et se laissant prendre par un jeune homme qui avait paru le reconnaître. Il y a quelques années, mon guide traversait cette plaine avec ce même cheval. Ayant mis pied à terre pour ramasser un oiseau qu'il venait de tuer, il lâcha sa monture qui s'enfuit tout-à-coup, échappant sans cesse à sa poursuite. Furieux de ne pouvoir l'atteindre, il lui tira un coup de fusil qui heureusement ne lui fit qu'une légère blessure et calma son ardeur. Depuis lors, toutes les fois qu'il passe par là, cet animal se sauve, si on ne le surveille pas de près. Mais son bon instinct le ramène toujours à l'écurie du village où il sait que son maître a l'habitude de s'arrêter.

Le jeune pallikare qui tenait mon cheval par la bride, nous conduisit à son habitation. Nous étions à Koukla, humble séjour des derniers Platéens qui ne forment plus aujourd'hui que quelques familles vivant les unes de la culture de leurs champs, les autres de brigandage. L'intérieur où je fus reçu me surprit par l'ordre et la propreté qui y régnaient. Le feu soigneusement maintenu dans les limites du foyer, des armes luisantes pendues en trophées à la muraille, les instruments aratoires rangés dans un coin, et dans l'autre les larges amphores contenant les provisions, parfaitement vernies et exemptes de poussière: tout cela décelait des soins continuels,

une vigilance active, un esprit d'ordre qui jusqu'à ce jour m'avaient paru complètement incompatibles avec les chaumières grecques. Une femme fort âgée, assise près du feu, reçut Dimitri avec de grandes acclamations, et un énorme chien, après avoir d'abord grondé, vint me faire des caresses en voyant que nous étions les bienvenus.

Tandis que le jeune homme dont nous avons parlé était occupé à décharger nos chevaux, notre déjeûner se préparait par les mains de sa femme, grande et joyeuse créature qui paraissait âgée de dix-huit à vingt ans. Son beau visage et son profil hellénique étaient éclairés et égayés par de fréquents sourires et des chansons fredonnées. Ses cheveux pendaient en deux longues tresses sur sa chappe albanaise, et son cou était orné de petites pièces de monnaie enfilées les unes aux autres.

Voici l'anecdote que me conta tout bas mon guide, pendant que nous déjeûnions :

« Il y a environ une trentaine d'années, me dit-« il, un homme du nom de Ghéortcha était venu, « on ne sait d'où ni par quel caprice, s'établir dans « ce village. Son origine était inconnue, et sa reli-« gion, un problème pour tous. En effet, le plus « mécréant parmi nous fréquente les églises au « temps de Pâques et se recommande aux images « de la Panagia. Lui, au contraire, ne se livrait à « aucune pratique religieuse, et cette rare impiété « inspirait une sorte d'horreur; on le fuyait, comme « s'il eût été marqué d'un sceau de réprobation. Le

« peu de choses qu'on savait sur son compte ne lui « faisait pas honneur, et la renommée l'accusait « d'avoir joué un rôle coupable pendant les guerres « de l'indépendance. Lorsqu'il se trouvait dans les « rangs des Grecs, sa présence leur portait malheur; « on avait remarqué que les Turcs avaient l'avan- « tage dans toutes les actions où il les combattait, « bien qu'il payât bravement de sa personne et qu'il « poursuivît les infidèles avec autant d'ardeur que « s'il eût été le plus loyal et le plus fervent disciple « de la liberté. Tout-à-coup, il disparaissait et l'on « apprenait qu'il était admis au conseil des pachas, « et qu'il vendait à prix d'or le secret des entreprises « des Grecs. Puis il revenait parmi ces derniers, « leur expliquait sa conduite au moyen d'odieux « mensonges et, par ses perfides insinuations, les « jetait dans quelque embuscade. Il est surprenant « qu'il ait pu jouer impunément ce rôle jusqu'à la « fin. Mais il savait se tirer d'embarras avec une « telle habileté qu'on n'osait le condamner ouver- « tement, bien que chacun fût convaincu de sa « perfidie. D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, chose « étrange, il frappait les Turcs avec plus d'achar- « nement qu'aucun autre, dans les occasions même « où il leur avait préparé sous main la victoire.

« Ghéortcha s'établit donc à Koukla quand la « Grèce fut à peu près pacifiée. Il paraissait rare- « ment hors de chez lui et évitait d'adresser la pa- « role aux autres habitants; sa femme seule sortait « quelquefois de sa maison pour quérir les provi-

« sions. Quelle différence entre elle et son mari ! « Autant celui-ci était réservé et farouche, autant « elle était pieuse et douce. On la voyait souvent « pénétrer furtivement dans la petite église du vil- « lage, prier, pleurer, allumer un cierge à la Madone « et déposer une offrande. Elle était toujours triste « et pâle ; elle tremblait quand on venait à lui parler, « et elle semblait une victime exposée à un long « et incessant sacrifice. Son mari lui faisait en effet « subir les plus durs traitements et la forçait d'as- « sister à de bruyantes orgies qu'il accomplissait, « la nuit, avec des hommes inconnus. Il faisait de « fréquentes et longues absences; alors il sortait « le soir, vêtu richement, armé de toutes pièces « comme pour le combat. Il prenait le chemin des « rudes montagnes qui avoisinent Koukla ; per- « sonne n'osait l'épier, tant il inspirait de crainte. « Mais, les jours qui suivaient son départ, on enten- « dait de fréquentes fusillades troubler le silence « des montagnes et passer des gorges du Cythéron « aux sommités plus lointaines de l'Hélicon. Ce fait « et bien d'autres encore firent comprendre qu'il « était le chef de quelque redoutable bande de « Clephtes, et que ses absences n'avaient d'autre « motif que le meurtre et le brigandage. Plusieurs « fois des agents de l'autorité s'étaient inopiné- « ment présentés à Koukla pour le rechercher, « mais personne n'avait eu le courage d'indiquer « sa demeure. Ghéortcha, en effet, avait dit sou- « vent que des caves pleines de poudre se trou-

« vaient sous sa maison, et que, si jamais on voulait « s'emparer de lui, il y mettrait le feu et se ferait « sauter, lui et tout le village. Aussi, après chacune « de ses expéditions, revenait-il se renfermer tran- « quillement chez lui, sous la sauve-garde de cette « terrible menace.

« Un jour, il répandit le bruit que sa femme était « malade, et bientôt après qu'elle était mourante. Le « pasteur du village vint alors frapper à la porte de « Ghéortcha, pour offrir à sa malheureuse compa- « gne les secours de son ministère. Ghéortcha le « repoussa rudement, en lui disant qu'il n'était plus « temps, que sa femme était morte et qu'il se char- « geait lui-même du soin de l'ensevelir. Cette ré- « ponse souleva l'indignation générale, et fit faire « à tous de sinistres conjectures. Le même jour, « Ghéortcha sortit de chez lui, emportant sur ses « épaules sa femme enveloppée d'un linceul, et il « prit sa route ordinaire vers les montagnes. Ceux « qui le virent s'éloigner ainsi conçurent de terri- « bles doutes et de funestes pressentiments. Mais « qui aurait eu le courage de s'acheminer sur ses « pas pour éclaircir ce mystère? Avant de partir, il « avait laissé à une concubine, ramenée de l'une « de ses courses, le soin de garder sa maison et de « nourrir une petite fille que sa femme avait mise « au monde depuis quelques mois. Son absence fut « longue, et il revint plus sombre et plus farouche « qu'auparavant. Tous les gens du village se per- « daient en vaines dissertations sur son étrange

« conduite; quoiqu'on fût à peu près accoutumé à « ses manières d'agir, on remarquait autour de lui « je ne sais quoi de mystérieux, et surtout on se « demandait si sa femme était bien réellement morte « comme il l'avait dit. On en était là, lorsqu'un de « ces pâtres qui errent avec leurs troupeaux de « montagnes en montagnes, raconta qu'à peu près « à cette époque, se trouvant sur le mont Géranion, « il fut réveillé au milieu de la nuit par des cris « étouffés. Il ajoutait qu'à la clarté bleuâtre de la lune « il avait aperçu, debout sur un rocher au-dessus « de la mer, un homme de la taille et de la démarche « de Ghéortcha, et qu'il vit cet homme précipiter « dans les flots quelque chose de blanc qui avait une « forme humaine et qui semblait se débattre entre « ses bras. Effrayé de cette apparition, il n'avait pas « osé remuer, de peur de paraître avoir été témoin « de ce qui s'était passé. Quelques mois après cet « événement, Ghéortcha et sa nouvelle compagne « partirent un matin, après avoir mis le feu à leur « habitation d'où s'échappa bientôt un tourbillon « de flammes. Les habitants du village, rassemblés « autour du théâtre de l'incendie, se félicitaient du « départ de cet hôte si longtemps craint et haï; mais « aussitôt la joie fit place à une profonde stupeur, « quand on se souvint de ce qu'il avait dit sur les « poudres renfermées dans ses caves. On s'attendait « à chaque instant à quelque terrible explosion; il « n'en fut rien, et l'on s'aperçut plus tard que ce « n'était là qu'un mensonge inventé par cet homme

« pour assurer sa propre sécurité. Déjà la toiture « entière était en feu, quand des cris d'enfant par- « tirent du sein de cette maison presque croulante. « A ces cris, tous s'entre-regardèrent avec horreur, « et l'on se demandait comment un père avait pu « vouer ainsi son enfant à une mort certaine. « Fallait-il laisser périr ainsi cette pauvre petite créa- « ture sans faire un effort pour la sauver ? Chacun « sondait son propre courage, mais personne ne « s'en trouvait assez pour avancer, car on croyait « encore à l'histoire des poudres. La foule se per- « dait en plaintes, en gémissements et en malédic- « tions, quand une femme, seule, armée d'une hache, « accourt vers la maison maudite, enfonce la porte « qui cède facilement et vomit un torrent de flam- « mes au milieu desquelles elle disparaît. Un silence « plein d'angoisse règne parmi la foule; quelques « minutes se passent, on la croit perdue. Mais « bientôt la courageuse femme ressort, les vête- « ments embrasés et tenant entre ses bras la petite « fille qui vivait encore. D'unanimes acclamations « s'élèvent et la suivent jusqu'à sa demeure, où elle « emporte l'enfant qu'elle venait de sauver. Peu « d'heures après, la maison s'affaissait sur elle- « même et, le lendemain, ce n'était plus qu'un « amas de cendres noires et fumantes.

« Cette héroïque femme était veuve, pauvre, « mère d'un petit garçon qui ne lui pouvait être « encore d'aucun secours. Elle n'hésita pas cepen- « dant à adopter l'enfant qu'elle avait tiré des flam-

« mes et à l'élever comme sa propre fille. Cette nou-
« velle charge semblait l'avoir rajeunie et avoir
« doublé ses forces ; elle suffisait à tout. Son fils,
« âgé de deux ans seulement, était trop jeune en-
« core pour se souvenir plus tard de l'événement
« qui avait procuré à son enfance une compagne
« inattendue; il la regardait et l'aimait comme sa
« propre sœur. Sa mère, heureuse de l'affection qui
« les unissait, entrevoyait pour eux bien des choses
« dans l'avenir. Quand ils eurent atteint tous deux
« l'âge de raison, elle ne crut pas devoir les laisser
« plus longtemps dans l'ignorance de la vérité. Elle
« les fit donc venir un jour et leur raconta, avec tous
« les ménagements possibles, la circonstance à la
« fois fatale et heureuse qui les avait réunis. Elle
« finit en disant : « Vous voyez qu'il est urgent de
« vous séparer maintenant, quoi qu'il vous en coûte
« ainsi qu'à moi ; car vous êtes d'un âge où un
« jeune homme et une jeune fille, étrangers l'un à
« l'autre, ne peuvent vivre sous le même toit sans
« donner lieu à de méchants bruits. » A ces mots,
« le jeune homme sentit son âme se briser de dou-
« leur et la jeune fille éperdue se vit tout-à-coup
« lancée dans le monde, seule, sans famille, loin
« de ceux qu'elle chérissait. Mais la vieille mère sa-
« vait bien ce qu'elle faisait et ne craignait point
« cela; elle connaissait trop bien le cœur de son
« fils. En effet, ce dernier tendit la main à la jeune
« fille pâle et tremblante, en lui disant : « Nous
« avons été frère et sœur jusqu'à ce jour ; dès à

« présent, nous sommes fiancés. Le veux-tu? » Et « ils se jetèrent ensemble dans les bras de leur « mère.

« Peu d'années après, ils se marièrent, et ils pos- « sèdent un enfant depuis quelques mois. Grâce à « leur travail et à leur ordre, ils vivent sans trop de « privations et leur mère jouit d'une vieillesse tran- « quille et bénie. »

En disant ces derniers mots, mon guide m'indiquait du doigt la vieille femme qui attisait le feu. Cette histoire était celle des trois personnes qui m'avaient accueilli sous leur toit. Comment leur prouver la sympathie que j'avais pour elles et l'intérêt que je leur portais? je n'avais avec moi que le simple bagage d'un voyageur qui craint d'être dévalisé et qui n'emporte que le strict nécessaire. Par bonheur, je trouvai dans mes poches une pièce d'or; j'appelai la jeune femme et je la lui donnai. Elle prit d'abord cela pour un bijou; cependant, après l'avoir bien admirée et retournée dans tous les sens, elle reconnut que c'était une pièce de monnaie, me remercia avec embarras et se retira. Je craignis de l'avoir offensée; mais, un instant après, elle revint toute souriante, me montrant son collier de sequins auquel elle avait enfilé ma pièce d'or, à côté des autres petites monnaies d'argent et de cuivre. Cela voulait dire qu'elle n'acceptait point mon offrande comme le prix de l'hospitalité que j'avais reçue, mais comme le souvenir d'un étranger qui s'était reposé chez elle; souvenir qu'elle allait conserver

soigneusement et suspendre à son cou, ainsi qu'une de ces amulettes qui portent bonheur.

IV.

Thèbes.

En traversant la plaine qui conduit à Thèbes, nous eûmes à nous détourner plusieurs fois pour éviter des trous immenses évidemment creusés de main d'hommes. Mon guide chercha à me prouver que c'étaient là d'antiques tranchées pratiquées par les Thébains lorsqu'ils venaient assiéger Platée, afin de se dérober aux projectiles de la place. C'est leur assigner sans doute une trop vieille origine; en tous cas, il serait difficile de dire quand, comment et pourquoi ces trous ont été creusés.

Après avoir longé un assez long vestige d'aqueduc vénitien tapissé de lierres et de mousses, nous entrâmes au galop dans la patrie de Pélopidas, d'Epaminondas et de Pindare. Combien ce nom de Pindare nous reporte à ces âges primitifs et barbares où des envoyés de Dieu, déifiés eux-mêmes dans la suite, instruisaient les hommes encore grossiers et sauvages! Pindare, le père de la poésie, le chantre de l'Olympe, avait chanté tous les dieux; une seule divinité, Proserpine, n'avait jamais vu son

nom mêlé à ses accents lyriques. Déjà Pindare avait atteint une vieillesse avancée et l'inspiration avait cessé d'amener de nouveaux chants sur ses lèvres, avant qu'il eût pensé à chanter cette déesse. Elle lui apparut dans un rêve et se plaignit amèrement à lui de ce que, ayant fait des hymnes pour tous les dieux, il avait toujours négligé d'en faire pour elle. Elle ajouta que, du reste, il ne ferait cet hymne que lorsqu'il se trouverait auprès d'elle. En effet, Pindare mourut peu de jours après ce songe. Il y avait à Thèbes une vieille femme, sa parente, qui avait appris tous ses poëmes par cœur et les chantait au peuple. Pindare lui apparut à son tour pendant son sommeil et lui chanta l'hymne en l'honneur de Proserpine, composé par lui dans le séjour des ombres où il était descendu. Le lendemain, la vieille femme répara le coupable oubli de Pindare, en chantant ce nouvel hymne à la suite des autres.

Cadmus fonda Thèbes après avoir chassé les Hyanthes, premiers habitants de la Béotie. Il y bâtit une citadelle au-dessus de la ville, et lui donna le nom de Cadmée. Amphion construisit les murailles d'enceinte, et les pierres venaient d'elles-mêmes prendre leur place aux accords magiques de sa lyre. Car Amphion était tout à la fois un musicien habile et un magicien profondément versé dans la science divinatoire; il avait, comme Orphée, le don d'attirer les rochers et les bêtes féroces au son d'une lyre enchantée dont Mercure lui avait enseigné l'usage. Thèbes eut, comme la plupart des villes de

la Grèce, une destinée orageuse. Les fils d'OEdipe furent les premiers à y semer la discorde et la guerre civile, et leurs dissensions donnèrent lieu à la guerre des Epigones, lorsque, chassés de Thèbes, ils essayèrent d'y rentrer avec le secours des Argiens. Un des plus beaux faits d'armes des Thébains fut la victoire de Leuctres. Ils firent ensuite, contre les habitants de la Phocide, la fameuse guerre sacrée qui dura dix ans.

Le courage et la violence étaient les traits caractéristiques des Thébains. Rappelons, en passant, le souvenir du célèbre bataillon sacré qu'Epaminondas se faisait une gloire de commander. Il se composait de trois cents jeunes guerriers, unis par les liens d'une indissoluble amitié et excités par une généreuse émulation. Ce bataillon fut un des principaux instruments de victoire pour les Grecs, dans les grandes guerres qu'ils eurent à soutenir, et il vint enfin se briser, à Chéronée, contre la phalange Macédonienne. Philippe, en voyant, après la bataille, ces trois cents guerriers morts à leur poste les uns à côté des autres, rendit un éclatant témoignage à leur valeur et ne put retenir ses larmes.

Thèbes, aujourd'hui, est une ville toute nouvelle, où nulle ruine ne rappelle les anciens jours. On n'y voit plus que quelques éclats de marbre et quelques fragments de statue, rangés en cercle sur une petite place devant la porte d'une humble église. Lorsque je parcourus cette ville, la population était nombreuse et animée; l'aisance semblait

y régner, et la grande rue était bordée de maisons pittoresques au bas desquelles des étalages de toutes sortes invitaient les chalands. Quelques mois plus tard, un de ces tremblements de terre fréquents en Béotie venait bouleverser Thèbes et l'arrêter dans son acheminement au progrès. Peu de temps, sans doute, lui suffira pour réparer les pertes occasionnées par ce dernier désastre. Mais ne se reproduira-t-il plus? Ce vieux sol ne secouera-t-il pas de nouveau le fardeau d'une cité nouvelle, et les cendres de l'antique ville de Cadmus ne s'agiteront-elles plus, pour ramener le désert au-dessus d'elles et se rendormir dans la solitude et le silence?...

CHAPITRE XI.

BÉOTIE.

CHAPITRE XI.

BÉOTIE.

THESPIES, L'HÉLICON.

I.

Hippocastron.

En quittant Thèbes qui est assise au bord d'un profond ravin, nous descendîmes, pour nous rendre à Thespies, dans une vallée qui se resserre démesurément à peu de distance de la ville; un mince filet d'eau se trouve ainsi encaissé entre deux collines basses, grises et nues. Je n'ai jamais fait de route plus étrange à force de monotonie; chaque détour du chemin vous ramène dans un vallon exactement semblable au premier; on marche comme dans un gigantesque et interminable fossé, qu'un courant d'air glacial traverse du nord au midi. Comme le soleil ne pénétrait point dans ces bas-fonds, j'étais transi. Un petit garçon nous suivait sur un âne qui avait bien de la peine à rester à

notre portée ; il tenait un petit livre sous le bras et un panier de légumes sur ses genoux. Cet enfant criait sans cesse et d'un ton plaintif en soufflant dans ses mains rougies : « Κρύο, κρύο, J'ai froid, j'ai froid. » Il cherchait évidemment à se faire apercevoir et à entrer en conversation avec moi ; mais j'avais trop froid moi-même pour prendre garde à lui. A la fin, fatigué de son éternel refrain, j'essayai de le lui faire abandonner en lui adressant quelques questions :

— « Où vas-tu ainsi, mon petit? lui dis-je.

— « A Erimocastron, sur la colline, au bout du vallon.

— « Et qu'y vas-tu faire?

— « Je vais à l'école, une bien bonne école où j'apprends la géographie et l'histoire avec un vieux pappas qui en sait plus que tout le monde. Si vous êtes étranger, Effendi, allez le voir, ça vous fera plaisir de l'entendre.

— « C'est probable, mais je n'ai pas envie de retourner à l'école. Quel est ce livre que tu tiens sous le bras?

— « Tenez, Effendi, lisez. »

C'était un abrégé de l'histoire de la Grèce.

— « Est-ce que ça ne t'ennuie pas, repris-je, d'apprendre tout cela par cœur?

— « Oh! non, parce qu'on nous a dit que c'est l'histoire des anciens Grecs qui sont nos pères, et que les enfants doivent connaître l'histoire de leurs pères. La savez-vous, Effendi?

— « Oui, mon garçon; quand j'avais ton âge, j'apprenais tout cela par cœur, comme toi (avec la différence, pensai-je en moi-même, que je m'y ennuyais fort). Ainsi, tu sais ce qu'ont fait Epaminondas et les Thébains?

— « Certainement, Effendi. Tenez, tout-à-l'heure en montant sur cette colline, à gauche, vous verrez dans la plaine un grand carré de terrain couvert de grosses pierres: c'était Leuctres, près de laquelle Epaminondas remporta une grande victoire.

— « Je vois que tu en sais long, mon garçon; et avec tout cela, que veux-tu faire?

— « Je ne sais pas trop; jusqu'à présent, j'ai vendu des légumes à la ville; mais, quand je serai plus grand, je veux me faire guide afin de montrer aux étrangers toutes les belles choses de mon pays et afin de leur raconter ce qui s'y est passé.

— « Mais ce ne sera pas une occupation. Il ne vient pas ici un assez grand nombre d'étrangers pour employer ton temps. Pourquoi ne travaillerais-tu pas la terre? Tu verras dans ton livre que, parmi les grands hommes que tu admires, il y en a beaucoup qui s'adonnaient pendant la paix à ce genre de travail.

— « C'est vrai; mais à quoi me servirait d'être savant pour labourer la terre? J'aime mieux m'instruire. »

Et voyant que je n'avais pas une admiration bien prononcée pour ses inclinations littéraires, il se

remit à souffler entre ses doigts en marmottant : Κρύο, κρύο.

Voilà donc un enfant qui, avec ces minces notions d'histoire et de géographie, dédaignera plus tard de mettre la main à la charrue. C'est là une tendance fatale et cependant générale chez le peuple grec; il veut s'instruire. Les jeunes gens des campagnes n'aspirent qu'à étudier dans les villes, où ils vont engloutir leurs modiques ressources et n'acquièrent rien autre chose qu'une instruction superficielle et une excessive vanité; ils prennent en dégoût les travaux des champs, tandis que leur patrie manque de bras pour labourer et fertiliser son sein. Un autre aurait fait ou se vanterait peut-être d'avoir fait cette leçon à l'enfant; je conviens que je le laissai dans son erreur et que je suivis mon guide qui me conduisit sur la crête d'une colline, d'où j'aperçus en effet à mes pieds l'emplacement de Leuctres.

A côté de moi, s'élevait une haute tour carrée du moyen-âge, ornée de quelques meurtrières et de quelques petites fenêtres ogivales. A travers la porte basse et cintrée, s'échappait une masse de décombres qui remplissaient l'intérieur. Un lierre vigoureux entourait son sommet, lui faisant une large couronne et retombant en festons sur les murs. La nature avait perché la vie sur cette ruine, image de la mort, comme pour montrer qu'il n'y a pas de mort absolue et que la mort renferme en elle des éléments de vie. Le soleil se couchait, et

des lueurs rougeâtres parcouraient encore les plus hautes cimes; la nuit montait du fond des vallées et rampait sur le penchant des monts, comme une vapeur épaisse. Le vent s'engouffrait en sifflant dans les crevasses de la vieille tour et la faisait tantôt trembler, tantôt gémir, comme si des spectres se fussent agités dans son sein. Cette tour s'appelle Palœocastron, ancien château, ou encore Hippocastron, château du cheval. Voici le fait qui donna lieu à cette dernière dénomination :

Avant les premières guerres de l'indépendance, les Armatoles étaient des chefs grecs, espèce de grands feudataires qui gouvernaient les belliqueuses populations des montagnes sous la suprématie de la Turquie; ils formaient ainsi une sorte de noblesse héréditaire, entée sur les familles les plus riches et les plus braves de chaque tribu, et ils ressemblaient à ces seigneurs écossais nés pour la chasse et la guerre, qui avaient en fiefs les sauvages klans disséminés sur les montagnes. Ces Armatoles ne cessaient point de se quereller entre eux, mais surtout, soit par haine nationale, soit par le froissement de divers intérêts, ils étaient en perpétuels conflits avec les autorités turques, et le plus souvent ils se faisaient justice à main armée.

C'est à cette époque que les chefs de la Livadie s'étant révoltés mirent en campagne tout ce qu'ils purent réunir d'hommes capables de porter les armes. Les agas furent chassés des lieux où ils rendaient la justice; les campagnes furent ravagées

aux dépens des Grecs comme des Turcs; enfin, Livadie était assiégée et sur le point d'être prise. Dès leurs premiers revers, les Turcs renfermés dans la ville avaient dépêché un exprès au pacha de Négrepont pour lui demander du secours. Mais le temps nécessaire au trajet et la lenteur ordinaire des Turcs avaient permis aux insurgés de poursuivre leurs succès. Cependant le pacha débarqua en Béotie avec dix mille fantassins, six cents chevaux et quelques pièces d'artillerie de montagne. C'était là, en apparence, plus qu'il ne fallait pour écraser les révoltés. Le pacha était un homme plein de courage et d'intelligence, né en Arabie et digne de commander de meilleurs soldats; il s'appelait Elmas-Pacha. Son armée était campée dans la plaine de Platée où elle se reposait malgré les exhortations de son chef, lorsque les Grecs apprirent l'arrivée de ce secours si impatiemment attendu des assiégés. Ils résolurent de dresser au pacha une embuscade derrière cette ligne de basses collines qui séparent la plaine de Platée des montagnes de l'Hélicon. Huit cents d'entre eux vinrent donc s'établir dans cet endroit sans que les Turcs se doutassent de leur présence, et attendirent que ceux-ci commençassent à gravir la pente opposée, afin de les attaquer inopinément et de les culbuter dans la plaine. Des sentinelles disposées sur la crête de la colline rampaient entre les pierres et les herbes, épiant les mouvements du pacha. Bientôt elles avertirent, en imitant le cri de certaines bêtes sauvages, que les

Turcs s'ébranlaient et se dirigeaient en désordre vers la colline. Aussitôt, les Grecs s'élancent au sommet, se cachent dans les broussailles et attendent que l'ennemi soit arrivé à mi-côte. En ce moment, ils se lèvent en poussant de grands cris et fondent sur les infidèles qui, étonnés de cette soudaine apparition et n'étant point préparés au combat, redescendent à toutes jambes, sans être poursuivis par les Grecs autrement que par des injures et un feu bien nourri. Cependant les Turcs, revenus de leur première frayeur, se rallient à la voix de leur chef et s'avancent avec plus d'ordre et de résolution. Les Grecs envisagèrent le danger sans effroi et engagèrent hardiment l'action; elle fut longue et sanglante. Le pacha se montrait partout au plus fort de la mêlée; la victoire était à lui, quand son cheval, effrayé d'un coup de pistolet tiré à bout portant, se cabra et se renversa sur son cavalier. Le pacha, étourdi de sa chute, fut à grand' peine tiré par les siens des mains de l'ennemi qui resta possesseur de son cheval de bataille. Dès ce moment, la fortune changea. Les Turcs, croyant leur chef tué, se débandèrent et coururent se réfugier derrière leurs retranchements. Les Grecs étaient en trop petit nombre pour aller les y attaquer; ils se retirèrent sur la colline, et allumèrent les feux de leur bivouac au pied de la tour dont nous avons parlé.

Ce jour-là, le crépuscule ayant ramené le calme de part et d'autre, Elmas-Pacha se promenait avec

agitation devant sa tente; regardant le camp des Grecs, il lançait contre eux d'inutiles imprécations; son visage exprimait une sourde fureur et une douleur profonde. Ce qu'il regrettait si amèrement, ce n'était ni la victoire perdue, ni ses soldats gisants sur le champ de bataille, ni les dépouilles abandonnées; non, rien de tout cela : c'était son cheval, son ami, le compagnon de ses dangers, ce fier animal qu'il avait pris au désert et qu'il aimait de tout l'amour d'un Arabe. Il lui parlait, tantôt comme s'il eût été présent, tantôt comme à un frère absent; il lui adressait, dans sa langue imagée, de tristes et poétiques plaintes, et il reprochait au Prophète d'avoir permis qu'un capitaine chrétien restât maître du coursier d'un serviteur d'Allah. Le lendemain, il envoya un émissaire auprès de Diacos, chef des Albanais, afin de traiter le rachat de son cheval. L'émissaire revint avec un refus; il le renvoya de nouveau avec la lettre suivante :

« Elmas-Pacha à Diacos, salut!

« Diacos, tu me connais; tu sais que je suis « brave, aussi brave que toi, et que, si j'ai été « vaincu hier, c'est qu'Allah avait marqué ce jour « pour ma défaite. Je suis encore prêt à combattre « et j'ai des forces trois fois supérieures aux « tiennes. Je te vaincrai demain, car Allah m'a « souri dans un rêve. Mais rends-moi mon cour- « sier, et je me retire. Je te donnerai cinq mille

« talaris, et si tu as besoin d'autre chose pour toi « ou les tiens, je te le fournirai. Je te rendrai, en « outre, les prisonniers que je t'ai faits. Tu as ma « parole. Adieu. »

L'émissaire revint avec cette réponse :

« Diacos part demain ; d'ici là, que le pacha « vienne reprendre son cheval, s'il le peut ; nous « l'attendons. »

A ces paroles, un violent courroux s'empara du pacha ; il s'arracha la barbe de désespoir, et fit trancher la tête à ses prisonniers. Puis, il proclama dans tout le camp que les cinq mille talaris offerts à Diacos seraient la récompense de celui qui lui ramènerait son cheval par force ou par ruse, ou qui le tuerait, pour qu'il ne restât pas aux mains des chrétiens. Le soir vint, et personne ne s'était présenté. A ce moment, Elmas-Pacha vit le drapeau des Grecs hissé sur le Palœocastron, et il aperçut distinctement son cheval bien-aimé attaché au pied de la tour. A cette bravade, il frémit de rage, un éclair brille dans ses yeux ; puis, il sourit et jure par Azrael, le génie des tombeaux, qu'il ferait ce qu'aucun des siens n'avait osé faire.

Quand la nuit fut venue et que les feux furent éteints de part et d'autre, il se fit préparer un cheval dont les sabots furent enveloppés de laine pour amortir le bruit de ses pas. Il s'élança sur la selle et franchit la distance qui séparait les deux camps,

penché sur le cou de sa monture, enveloppé d'un manteau noir, silencieux, invisible et rapide comme un esprit de l'air. Arrivé au bas de la colline, il met pied à terre, rampe entre les broussailles, se glisse dans le camp des Grecs et atteint la tour, sans avoir été aperçu. Là, il trouve son cheval, couché sur la paille humide et gardé par un Albanais profondément endormi. Il allait frapper ce dernier, mais il se retint, afin de ne pas risquer de donner l'alarme. Il s'approche ensuite de son coursier chéri, qui le reconnaît et pousse un hennissement de joie en revoyant son maître. A ce bruit, le pallikare ne se réveilla pas; mais il crut entendre, dans un mauvais rêve, le cri d'une sauvage cavale qui le poursuivait, et il se retourna plusieurs fois péniblement sur lui-même, comme pour fuir son atteinte. Le pacha passait sa main sur l'encolure luisante du généreux animal, et ses doigts dans sa profonde crinière; il lui prodiguait les plus tendres caresses et les noms les plus doux; il plaignait le triste état où il le retrouvait, regrettant pour lui la tente somptueuse qui lui servait d'écurie, et les palefreniers noirs qui le pansaient, et les seïs couverts d'or qui tenaient l'étrier au moment du départ. Sortant alors de la tour pour aviser au moyen de s'échapper ensemble, il vit poindre avec désespoir le premier crépuscule du jour et reconnut l'impossibilité de fuir avec son cher coursier; il rentra donc et, le front baigné d'une froide sueur, tirant soudain de sa ceinture un large cimeterre, il en frappa l'animal entre la tête et

le cou et laissa dans la blessure son arme enrichie de diamants, afin que les Grecs apprissent quelle main avait frappé. Le cheval, en tombant, se pencha sur son maître et mourut en attachant sur lui un regard humide et plein de tristesse. Le pacha, les yeux gonflés de larmes, sortit en implorant Allah. Il n'eut que le temps de regagner le pied de la colline, où il retrouva sa monture, et de fuir; car déjà les Grecs commençaient à s'éveiller. Peu d'heures après, renonçant à tenter une seconde fois le sort contre des forces trop supérieures, ils levaient leur camp et regagnaient précipitamment l'intérieur de la Livadie.

II.

Thespies, Erimocastron.

Au fond du vallon qui sépare la colline des premiers revers de l'Hélicon, il est une petite plage unie, couverte d'un sable fin et doré, parsemée de touffes d'herbes et semblant ainsi un tapis fait de la peau d'une grande bête fauve, et jeté sur le sol comme si quelque dieu allait s'y asseoir. Un mince filet d'eau suit le bord de cette plage, et forme un peu plus loin un bassin auprès duquel de grands arbres ont pris racine. Là, des groupes de laveuses

viennent chaque soir étaler leur linge sur le sable, sur les branches les plus basses des arbres et sur quelques débris de marbre antique. Elles s'acheminent ensuite vers Erimocastron, village situé au sommet d'un rocher qu'une large route entoure de ses lacets pittoresques. En même temps qu'elles, des pâtres gravissent le même chemin, ramenant aux étables de grands troupeaux de bœufs au poil brun, aux cornes menaçantes, au front large et bombé. Les bœufs montent, tranquilles et doux; de temps à autre, l'un d'eux s'arrête sur le bord du chemin, mugit en mesurant l'abîme à ses pieds et tourne lentement la tête vers le soleil qui se couche. Alors, le chien des bergers vient tirer le retardataire de sa grave contemplation et le relance au sein du troupeau. Dans ces lieux, agrestes et solitaires maintenant, une ville gracieuse, élégante et fertile en plaisirs, s'élevait autrefois, Thespies. L'amour était le dieu des Thespiens; aussi, quelles fêtes et quels mystères charmants ont dû se passer dans ce désert! La statue du dieu n'était qu'un bloc de pierre informe. Vénus et Phryné, Vénus la divinité, Phryné la digne prêtresse, avaient aussi à Thespies leur temple et leur statue.

La Béotie était féconde à produire des monstres ennemis des hommes; car, outre le lion de l'Hélicon et le sphynx de Thèbes, il y avait encore à Thespies un dragon terrible que nulle offrande ne pouvait apaiser. Jupiter conseilla aux Thespiens de lui livrer chaque année un adolescent, désigné par

le sort. Bien des victimes furent ainsi vouées à la fureur du monstre qui, à ce prix, restait tranquille le reste de l'année, jusqu'au jour où le sort tomba sur Cléostrate. Celui-ci était vivement aimé de Ménestrate, qui avait pour lui un de ces penchants que les anciens ne craignaient pas d'avouer. Ménestrate, ne pouvant sauver son ami, voulut du moins que sa mort fût vengée et qu'elle devînt utile à la patrie. Il imagina donc de le revêtir, avant le sacrifice, d'une cuirasse dont chaque écaille était armée d'une pointe acérée; ainsi équipé, Cléostrate se livra de lui-même au dragon, et le fit périr en périssant lui-même.

Thespies avait aussi un culte particulier pour les Muses, et des fêtes pour le beau Narcisse, qui était né dans son sein. Quel lieu était plus digne d'être la patrie de cette tendre et poétique figure? C'est dans l'onde limpide de la fontaine d'Hédonacon, voisine de Thespies, que Narcisse admirait sa séduisante image, et c'est sur son bord fleuri qu'il mourut amoureux de lui-même. Pausanias rapporte à ce sujet une légende moins connue et en même temps moins originale, mais plus touchante. Narcisse avait une sœur jumelle qui lui ressemblait au point qu'on n'aurait pu les distinguer l'un de l'autre; elle avait les mêmes cheveux, portait les mêmes vêtements que lui et le suivait à la chasse. Narcisse devint amoureux de sa sœur (la mythologie fourmille de ces étranges amours). Ayant eu le malheur de la perdre, il alla par hasard pleurer sur le bord

18

de cette fontaine; apercevant son image reflétée dans le cristal de ses eaux, l'esprit troublé et le cœur plein du souvenir d'un être qui lui était si cher, il crut que sa sœur lui apparaissait. Mais son erreur fut de courte durée. Cependant, il continua chaque jour de venir se regarder dans cette fontaine; tout en sachant que c'était sa propre image qu'il considérait ainsi, il se faisait néanmoins illusion, s'imaginait y voir sa sœur et trouvait de la sorte un poétique soulagement à son amour.

Je passai la nuit à Erimocastron (château solitaire), village situé sur le rocher, en vue des bocages de l'Hélicon et dans les régions où était la petite ville d'Ascra, patrie d'Hésiode. Je fus témoin d'un baptême dans lequel mon guide joua le rôle de parrain, et j'assistai le lendemain au banquet de famille donné à cette occasion.

Le Grec est, comme autrefois, profondément superstitieux. La religion chrétienne a changé les noms des dieux, des génies et des démons familiers en des noms de saints, d'anges ou de démons; mais la crainte ou l'espoir qu'inspirent les puissances invisibles sont toujours empreints d'idolâtrie. Ainsi, saint Démétrius remplace le dieu Pan dans les pâturages; il veille sur les troupeaux et reçoit les offrandes des bergers; la Panagia ou la Vierge, comme Vénus, ouvre les portes de l'Aurore; saint Paul, dans les premiers temps du christianisme, passait pour Mercure, à cause de son éloquence; le printemps et les rossignols reparaissent à la voix des

Quarante Saints; saint Georges protége les moissons; et saint Nicolas, nouveau roi des mers, calme les tempêtes avec le trident et le *Quos ego...* de Neptune. « A Corfou, raconte M. Pouqueville, dans « la relation de son voyage en Grèce, c'est saint « Spiridion qui a ce privilége. On sait, car les Pap- « pas le disent et l'assurent, qu'il sort toutes les « nuits quand la mer est orageuse, afin de guider « les vaisseaux au port. Comme il marche sur les « flots, on trouve des algues dans ses bottes, qui « sont des reliques dont on fait un commerce assez « lucratif, ainsi que de ses vêtements et de ses « chaussures, qu'on a soin de renouveler souvent. »

Il n'est pas une époque marquante de la vie, pas une saison de l'année, qui ne soit soumise à l'influence d'esprits bons ou mauvais que l'on invoque ou que l'on détourne par des cérémonies tirées des mœurs et des croyances païennes. Aussi, mille pratiques superstitieuses devancent l'enfant dans la vie, l'accueillent au berceau et le suivent jusqu'au jour du baptême. C'est surtout dans les tribus de l'intérieur des montagnes que ces pratiques sont d'un usage général. Le premier soin d'une nouvelle mariée est d'invoquer les génies de la destinée, les Mires (Μοῖραι, Parques), pour se les rendre propices et obtenir d'elles qu'elles fécondent son sein. Une fois cependant que la jeune femme est devenue mère et qu'elle sent palpiter en elle le fruit de son hymen, des pensées plus hautes et plus religieuses pénètrent dans son cœur; son âme se transforme à

ce premier sentiment de la maternité. Elle oublie, un moment, les esprits de l'air, les funestes sorciers et les influences malfaisantes, pour ne plus se recommander qu'au Dieu conservateur, le Dieu qui féconde les mères, qui crée et se charge de sauvegarder la vie des êtres qu'il a créés. Mais, lorsque l'enfant a vu le jour, la femme redevient ce qu'elle était auparavant, ignorante et craintive; elle rentre sous l'empire de la superstition. On entoure le nouveau-né d'amulettes qui se composent de croix, de médailles et, quelquefois, de mystérieux objets laissés en passant par quelque pâtre sorcier en récompense d'un bon service. Le père ferme la porte de sa maison et veille autour, de peur qu'un étranger n'y introduise de mauvais sorts ou qu'une fatale magicienne ne jette ses maléfices sur le cher berceau. On place sous le chevet de l'enfant un gâteau, une pièce de monnaie et un sabre, emblèmes de l'abondance, de la fortune et de la valeur, afin d'attirer sur lui tous ces biens. Si c'est une fille, on remplace le sabre par une quenouille, symbole du travail, de l'activité et des vertus domestiques. Arrive ensuite le cinquième jour après l'accouchement, que les anciens appelaient l'*Amphidromie*, et les modernes, la *Visite des Mires*. A ce moment, ces filles de la nuit, comme les appelle Hésiode, pénètrent invisibles dans la maison où on les reçoit sous le nom de *Bonnes dames*, comme pour les flatter et les apaiser par ce doux surnom. C'est le même sentiment qui faisait dire aux anciens les

Euménides (bienveillantes), en parlant des Furies. Ce jour-là, la cabane se pare de fleurs pour accueillir ces esprits dont la vertu consiste à emporter la fièvre de lait de la mère. Mais il faut avoir grand soin de ne pas laisser cette dernière seule, même un instant, pendant toute cette journée ; car les Exotiques ('Εξοτικαί, c'est ainsi qu'on appelle les fées en Grèce), quoique bienfaisantes en apparence, ont leurs raisons pour ne pas se montrer toujours débonnaires. Ce sont, en effet, des vierges surannées dont nul esprit de l'air n'a voulu pour épouses; irritées de cette virginité forcée, elles sont jalouses du bonheur de la jeune femme qui a goûté les joies du mariage; et, si ses parents la quittent un seul instant, elles en profitent pour lui tordre le cou.

Après toutes ces pratiques païennes, qui datent des temps les plus reculés, le baptême arrive. Dès-lors, la religion reprend exclusivement ses droits ; une fois l'enfant régénéré par les eaux baptismales, on l'abandonne à lui-même et à la garde de Dieu et de la nature.

Le baptême dont j'ai parlé eut lieu de grand matin avant mon réveil; j'assistai ensuite au repas donné à cette occasion sous le misérable chaume de mes hôtes. Mon guide me fit hommage de la place d'honneur qui lui revenait de droit en sa qualité de parrain ; je m'assis donc sur des coussins préparés d'avance, tandis que les autres s'arrangèrent, comme ils purent, sur le plancher autour de

la table. Disons en passant que cette qualité de parrain est chose précieuse en Grèce ; elle établit des liens entre les individus et les familles ; ces liens obligent à une amitié et à un dévouement réciproques ; ils sont sacrés comme une proche parenté, et presque jamais les parties qui les ont contractés ne cherchent à les éluder ni à se soustraire à l'engagement tacite de s'aider mutuellement en toute occasion. Aussi, mon guide avait-il eu soin, depuis longtemps, de s'attacher de la sorte des familles dans les diverses contrées que sa profession l'oblige à parcourir. A peu près dans tous les villages où nous séjournions, je l'entendais acclamer par le titre de Κουμπάρη, *parrain*, *compère*. Il se trouvait ainsi partout des gens dévoués, incapables d'un mauvais dessein contre lui, prêts à le secourir dans le cas où il aurait besoin d'argent ou de remèdes, à l'avertir et à lui prêter main-forte si quelque embûche lui était dressée ; ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir cette amitié en payant largement l'hospitalité qu'on nous donnait.

L'enfant me fut présenté par sa mère, jeune albanaise qui baissait les yeux et rougissait sous son teint fortement hâlé. Ses cheveux pendaient derrière elle en longues tresses, et des ornements d'argent, attachés à leur extrémité, faisaient entendre leur cliquetis métallique en frappant sur ses talons. Mieux instruit que dans mes premières courses, j'eus bien soin de cracher sur l'enfant en lui disant : Μὴ βασκανθῇς, παιδί μου, 'στὸ καλὸ, 'στὸ καλὸ : *Ne*

sois pas ensorcelé, mon enfant, sois béni, sois béni. Cet usage de cracher pour détourner le mauvais sort remonte à la plus haute antiquité. Pline dit que c'est un remède pour ranimer la stupeur des membres que de cracher dans son sein et de se frotter la paupière supérieure avec de la salive (*livre* 28); et Théocrite prétend que c'est un moyen infaillible de détourner les maléfices : Τρὶς εἰς ἐμὸν ἔπτυσα κόλπον (*Idyl.* 6).

A chaque instant encore, lorsqu'ils croient qu'un danger les menace ou lorsque, dans une altercation, leur interlocuteur profère contre eux une imprécation, les Grecs écartent leur chemise et se crachent dans la poitrine.

Pour en revenir à mon déjeûner, l'assistance se composait de quelques rudes paysans et du Pappas, homme d'un âge mûr, aux vêtements usés et sales, à la haute toque noire, à la barbe grise et inculte, à la figure rusée; du reste, ignorant, crédule et passablement bavard. Le repas consistait en olives, raisins secs, une pièce de gibier, et surtout en un immense gâteau plat fait d'une pâte épaisse teinte de safran et semée d'anis. Il me parut d'autant moins succulent qu'il sortait du four et que je n'y pouvais mordre sans me brûler. Chaque bouchée était accompagnée d'une interminable série de souhaits et de politesses qu'on se rendait les uns aux autres. Cela me mettait dans le plus grand embarras; car, ne sachant pas toutes les formules usitées en pareil cas et devant nécessairement répondre à celles que cha-

cun m'adressait, il fallut bien m'en tenir au petit nombre de compliments que j'avais appris et les répéter souvent.

En outre, un seul verre nous servait à tous, de même qu'une seule fourchette, une seule assiette et une seule serviette ; et comme, par déférence, personne ne buvait que je n'eusse bu moi-même, j'étais obligé de laisser remplir notre unique coupe tantôt d'un raki violent, tantôt d'un vin bleu, épais et résineux, et de la vider ensuite d'un seul trait, toujours par politesse, plus souvent que je n'aurais voulu. Déjà je sentais que ma qualité d'étranger, d'hôte et de président du repas, allait me procurer une ivresse peu agréable ; pour m'y soustraire, je fis souvenir mon guide que nous avions un long chemin à faire afin d'arriver à Livadie avant le soir, et qu'il fallait ne pas tarder à repartir. Nous nous mîmes donc bientôt en selle, malgré les instances de la famille. Le jeune père nous accompagna jusqu'aux limites du hameau, à une demi-heure de sa maison, portant mon manteau et le fusil de mon guide, et conduisant par la bride nos deux chevaux. C'est un antique usage, en Grèce, d'accompagner ainsi jusqu'aux limites du territoire les amis et les hôtes. Arrivés là, nous nous arrêtâmes ; le jeune homme embrassa mon guide à plusieurs reprises, me salua en portant la main sur son cœur et nous combla de souhaits ; puis il monta sur une éminence et resta longtemps à nous suivre du regard. Enfin, au moment de disparaître, nous nous renvoyâmes encore de loin toutes

sortes de souhaits de félicité que les échos se répétèrent.

III.

L'Hélicon.

Le vert penchant de l'Hélicon se déroule en face d'un petit hameau qui porte le nom de Mauromati (œil noir); parce que, selon la tradition, jamais œil bleu ne s'ouvrit au jour dans ce village. Cette montagne était la plus délicieuse et la plus poétique de l'ancienne Grèce; la nature y avait étalé toutes ses richesses et toutes ses grâces. Les hommes consacrèrent aux dieux ce séjour que sa beauté rendait digne de tels hôtes et où les divinités durent de tout temps venir se reposer, lorsqu'elles désertaient l'Olympe pour se mêler aux humains. Là, croissaient des arbres immenses, vieux comme le monde, vibrants, harmonieux et vénérés des mortels comme des objets sacrés; de limpides ruisseaux baignaient leur pied et éternisaient la fécondité de leurs racines; des fleurs odoriférantes se cachaient sous les mousses et embaumaient les airs. L'Hélicon était célèbre aussi pour le charme et la fraîcheur de ses vallées et la salubrité de son ciel. Nulle plante vénéneuse ne souillait son sol; les vipères elles-mêmes,

endormies sur le penchant de ses tièdes coteaux, avaient perdu le poison de leurs morsures, en ne se nourrissant que d'herbes fleuries, inoffensives et parfumées. Cette montagne était comme un temple immense, élevé par la nature et orné par la main des hommes; car, chaque arbre ombrageait un chef-d'œuvre de sculpture. Tel était ce séjour fameux des Muses qui s'y fixèrent après être sorties de la Thrace, leur patrie, et après avoir séjourné successivement sur le Pinde, l'Olympe et le Parnasse. Les Muses arrivèrent d'abord au nombre de trois; mais les Thespiens les portèrent à celui de neuf et amenèrent leur culte à sa complète perfection.

Le bocage le plus touffu, le plus épais et le plus vert leur fut spécialement consacré, et de superbes statues les représentaient sous les formes nobles, pures et gracieuses sous lesquelles les hommes aimaient à se les figurer. Auprès de leurs statues, on voyait celle de Linus, chanteur échappé de l'Olympe, musicien si habile qu'Apollon, jaloux de sa gloire, le tua, prétendant qu'il avait osé se comparer à lui pour le chant. Cette perte émut et attendrit les peuples; les plus barbares eux-mêmes versèrent des pleurs en l'apprenant. Apollon, Mercure, Bacchus et le poète Hésiode avaient aussi leurs statues dans ces bocages sacrés. Orphée y était représenté entouré d'animaux féroces qui l'écoutaient chanter, et derrière lui se tenait debout Télété, symbole de l'Initiation. La ville de Dium, voisine de la montagne, prétendait posséder le tombeau d'Orphée, sur

lequel des rossignols, plus grands et plus harmonieux que les autres, faisaient entendre leurs mélancoliques mélodies. Le fleuve Hélicon prenait sa source au-dessus du bocage des Muses; il se dirigeait vers la mer et s'enfonçait sous terre en approchant de Dium, pour reparaître un peu plus loin. Les habitants de cette ville, selon Pausanias, disaient qu'il coula dans le principe entièrement à découvert, mais que les femmes qui avaient tué Orphée, voulant s'y laver du sang dont elles étaient souillées, le fleuve se cacha sous terre afin que son onde ne servît point à les purifier de leur crime. Au-dessus du bois sacré des Muses coulait aussi la fontaine Hippocrène, que Pégase fit jaillir en frappant du pied le sol.

Aujourd'hui toutes ces choses superbes ont disparu; les fleuves et les ruisseaux se sont taris; ensuite, les grands arbres altérés sont tombés de vieillesse. Mais la tradition reste et les ombres célestes des neuf Sœurs errent encore aux mêmes endroits, s'entretenant du passé, attristées de leur abandon et plaignant les hommes d'aujourd'hui qui, absorbés par d'obscures et matérielles préoccupations, ont oublié leur culte et les ont reléguées dans les limbes de la mythologie. Cependant les penchants de l'Hélicon possèdent encore quelques bosquets qui révèlent leur ancienne magnificence; l'Hippocrène coule toujours et forme une mince cascade entre deux rochers, au-dessus d'un petit bois épais et vert qu'on regarde comme le bocage

des Muses. Près de là, sont les ruines du monastère de Saint-Nicolas, où des moines, peu soucieux des choses d'autrefois, vécurent longtemps oisifs et paisibles. D'énormes rochers aux chaudes couleurs terminent la montagne ; ils abritent de leur forte et gigantesque muraille les vestiges de cette antique et splendide époque, et ils garantissent ces lieux du souffle des orages, de peur que, la nuit, quelque raffale impétueuse n'emporte au loin les gracieux et légers fantômes des déesses de la poésie.

CHAPITRE XII.

BÉOTIE.

CHAPITRE XII.

BÉOTIE.

LIVADIE.

I.

Le lac Copaïs.

Le lac Copaïs, dont on suit les bords en se rendant de l'Hélicon à Livadie, est une immense plaine couverte de roseaux grands comme des arbres et fermée de toutes parts par d'immenses montagnes. Il est aisé d'y reconnaître le lit boueux d'un lac dont les sources ont tari. De grandes mares exhalent des miasmes fiévreux qui rendent ce séjour dangereux à habiter; aussi, ne rencontre-t-on aucun village autour du lac, si ce n'est quelques maisons bâties au pied d'une montagne sur l'emplacement de l'ancienne Orchomène et portant le nom d'*Erchomeni*. Le lac Copaïs était autrefois renommé pour ses immenses anguilles; ses roseaux servirent

à former les bucoliques instruments des pâtres antiques et des premiers poëtes. Ses hauts joncs abritent aujourd'hui une immense quantité de gibier. Je faillis perdre en cet endroit mon guide qui s'était aventuré dans cette plaine fangeuse, entraîné par le désir de tuer quelques-uns de ces gros oiseaux dont le vol pesant se faisait entendre à côté de nous. Je l'attendais sur la route, tenant nos chevaux et écoutant les décharges qui se répétaient à de fréquents intervalles, tout en s'éloignant de plus en plus; ce qui me faisait augurer une bonne chasse et de bons repas pour les jours suivants. Bientôt je n'entendis plus rien; las d'attendre, j'appelai; point de réponse. Je pris encore patience; rien ne reparaissait. Craignant enfin que mon guide ne se fût perdu dans ce dédale d'arbrisseaux, ou qu'il ne se fût noyé dans quelque trou, j'allais me mettre à sa recherche en continuant de l'appeler à grands cris, lorsque je le vis revenir à moi, l'oreille basse, revêtu des pieds à la tête d'une épaisse couche de limon jaunâtre et puant. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, et c'est à grand'peine que je repris mon sérieux en écoutant le récit du danger qu'il avait couru et en envisageant l'embarras que sa perte m'aurait causé dans un pays aussi totalement inconnu. Le sol manquant tout-à-coup sous ses pieds, il s'était vu enfoncer dans une boue liquide du sein de laquelle il sortit avec toutes les peines du monde. Il avait perdu, ajoutait-il, dans sa mésaventure, sept ou huit magnifiques

pièces de gibier tuées par lui quelques instants auparavant. Comme je l'avais jusqu'alors toujours vu tirer assez malheureusement, je ne crus guère à l'exploit dont il se vantait; je n'eus cependant pas l'air d'en douter, ne voulant pas blesser son amour-propre de chasseur et le trouvant assez honteux du triste état dans lequel il me revenait. Afin de nous réchauffer, nous prîmes le galop jusqu'à une petite distance de Livadie. Là, le chemin passe sur des rochers et traverse de petites collines. A cet endroit, nous rencontrâmes d'immenses troupeaux descendant lentement des montagnes, du sommet desquelles ils étaient chassés par l'hiver; quelques pâtres, aidés de chiens énormes et féroces, suffisaient à les conduire. Ces hommes portent une longue tunique de laine blanche et un haut bonnet de même étoffe; leurs cheveux sont longs, incultes et peu fournis; leur figure, pâle, maigre, nerveuse, sur laquelle pousse une barbe blonde et rare, accuse des privations continuelles, un genre de vie pénible, une énergie proportionnée à la rudesse de leur existence. Leur regard est vague, bleu, à la fois pensif et sauvage. Quand il s'arrête sur vous, il reste indifférent et grave et ne révèle aucune de ces diverses passions que trahit sans cesse l'œil de l'homme civilisé. Ces pâtres forment au milieu de la Grèce une race à part avec ses mœurs et ses coutumes particulières, vivant pour ainsi dire de l'air seul qu'ils respirent, parcourant pendant l'été le sommet frais et verdoyant des monts et les cimes

ardues des rochers, et pendant l'hiver, les bruyères dans les plaines et sur les rivages de la mer, ne craignant ni les orages, ni les fatigues, ni les guerres que se font les peuples, ni les Clephtes dont ils sont sans cesse voisins et dont le genre de vie se rapproche du leur. Autrefois ils unissaient le courage du guerrier à la rudesse de l'homme sauvage. M. Fauvel raconte, dans ses chansons populaires de la Grèce, l'histoire d'un de ces pâtres qui devint un clephte célèbre.

Ce pâtre, du nom de Kantzatonis, possédait en Épire d'immenses troupeaux. Le fameux Ali, pacha de Janina, osa le premier attenter à la liberté et aux propriétés des pâtres jusques alors indépendants et respectés. Kantzatonis fut un de ceux qui eurent le plus à souffrir des violences d'Ali, et il résolut de se venger. Kantzatonis était petit, grêle, mal fait; il semblait privé des conditions les plus nécessaires au métier de clephte. Aussi, quand il parla de quitter la houlette pour le fusil, la bure du chévrier pour le costume albanais, on se mit à rire. Mais, en revanche, il était souple, agile, vigoureux, infatigable et entreprenant. Son frère Georges fut le premier à s'unir à lui; quelques autres suivirent son exemple, et Kantzatonis commença bientôt à exercer de fréquentes et audacieuses représailles sur les domaines des Turcs. Peu à peu, sa réputation grandit; ses partisans s'accrurent, et ses exploits devinrent plus brillants. En peu de temps, il fut la terreur des Turcs, et Ali-

Pacha se vit obligé d'envoyer à sa poursuite de véritables corps d'armée. Kantzatonis les attaquait toujours avec une audace qui augmentait la frayeur de ses ennemis, et toujours il leur échappait comme par miracle; car son esprit était résolu et fécond en ressources, inépuisable en stratagèmes.

Un jour qu'il occupait sur une montagne un poste dangereux, que l'on ne pouvait atteindre et d'où l'on ne pouvait sortir que par un seul sentier étroit et difficile, les Turcs, étant venus en grand nombre et en secret s'emparer de cette issue, s'imaginèrent tenir les Albanais à leur discrétion. Ceux-ci, de leur côté, s'étant aperçus de la présence des Turcs, se crurent perdus, n'ayant autour d'eux qu'un abîme et un rocher à pic du haut duquel ils ne pouvaient songer à se précipiter. Déjà, ils parlent de se ruer impétueusement sur les Turcs et de vendre chèrement leur vie. Mais Kantzatonis les arrête, leur fait entendre qu'il est inutile de se faire tuer comme des brebis par des ennemis qui ont l'avantage du nombre et de la position, et leur recommande de se taire, de le regarder et de faire comme lui. Aussitôt il coupe avec son sabre une énorme branche de pin, arrondit une de ses extrémités et laisse l'autre garnie de son feuillage touffu; puis, se mettant à califourchon sur cette branche, il s'élance sur la pente rapide et glissante du rocher. Le frottement de la lourde branche sur le rocher ralentissant sa chute et l'épais feuillage garantissant son corps de toute blessure, il parvient sain

et sauf et par le plus court chemin au fond du précipice. Tous ses hardis pallikares suivent à la hâte son exemple ; tournant ensuite le rocher, ils tombent sur les derrières des Turcs qui n'étaient nullement sur leur garde et qui s'enfuirent surpris et effrayés de se voir attaqués par ceux-là même dont ils croyaient avoir rendu la perte inévitable.

Kantzatonis était obligé de se retirer parfois dans les îles Ionniennes, pour se reposer ou pour se soustraire aux poursuites d'Ali. Il eut le malheur de prendre la petite-vérole, pendant un de ces séjours. Recueilli et soigné dans une des maisons de l'île Sainte-Maure où il se trouvait, il s'ennuyait, il trouvait le temps long, et ne pouvait respirer à l'aise enfermé entre quatre murs. Espérant que le grand air des forêts le rétablirait plus promptement que la chambre, la diète et les soins ordinaires, il repartit avant d'être complètement guéri.

Mais à peine de retour dans ses chères montagnes, suivi de son frère qui ne le quittait jamais, il retomba plus gravement malade et fut obligé de s'arrêter dans un monastère situé dans le Pinde. Craignant d'y être surpris par les Turcs, il se fit transporter dans une caverne voisine, inconnue de tous et dont un moine et une vieille femme avaient seuls le secret. A peine y étaient-ils installés qu'Ali-Pacha était informé de leur retraite; ou le moine ou la vieille femme les avait trahis. On pense bien qu'Ali ne mit aucun retard à profiter d'une aussi

belle occasion de surprendre son redoutable ennemi. Un jour donc que Georges sortait de la caverne pour aller aux provisions, il se trouva face à face avec cinquante soldats du pacha. Il devine la vérité, rentre en toute hâte, charge son frère sur ses épaules, reparaît et étend à ses pieds d'un coup de pistolet le premier soldat qui se présente. Jetant alors cette arme désormais inutile, puisqu'il ne pouvait la recharger à cause du précieux fardeau qu'il portait, il met le sabre à la main, se fait jour à travers les ennemis étonnés de son intrépidité, et court de toutes ses forces vers une forêt rapprochée dont il connaissait toutes les secrètes profondeurs et dans laquelle il espérait échapper aux sicaires d'Ali. Mais son fardeau le gênait et ralentissait sa course. Quand il se sentait sur le point d'être atteint, il le déposait sur le chemin, se retournait en brandissant son sabre et se débarrassait de l'adversaire le plus près de lui. Il rechargeait ensuite son fardeau sur ses épaules et reprenait sa course pendant quelques instants; puis il le déposait, se retournait et se défendait encore. Mais cela ne pouvait durer longtemps; il fut enfin pris, ainsi que son frère que la maladie avait privé de forces et de sentiments. Ils furent emportés à Janina et condamnés à avoir les membres inférieurs écrasés jusqu'à la hanche à coups de marteau de forge. Pendant le supplice, Kantzatonis, énervé par la maladie, ne put se raidir complètement contre ces dernières souffrances et poussa quelques cris aigus.

Georges qui subissait le même tourment auprès de lui, étonné qu'une plainte pût sortir de la grande âme de son frère, se retourna et lui dit : « Tu cries comme une femme, Kantzatonis. » Puis il mourut sans pousser un soupir.

Les pâtres d'aujourd'hui ne vivent plus au milieu de pareils événements et de telles circonstances, mais, au moment donné, des Kantzatonis surgiraient encore de leur sein. Du reste, leur genre de vie est resté le même ; leur race est restée une race à part. Le peuple des campagnes les regarde comme étant plus ou moins sorciers et comme possédant des secrets magiques. Ces hommes, vivant sans cesse dans les déserts, au milieu des rochers ou des pâturages inhabités, n'écoutant d'autre voix que celle des vents et des forêts, dormant sous une tente diaphane ou sous le ciel bleu et considérant, pendant leurs insomnies, le cours splendide et majestueux des astres, ces hommes, dis-je, semblent aux autres en communication plus directe avec la nature, n'ayant d'autre occupation que de s'entretenir avec elle, de l'interroger, de surprendre quelques-uns de ses secrets, de s'emparer de quelques lambeaux de sa mystérieuse puissance et de ces opérations inconnues dont la Providence n'a pas voulu permettre la connaissance aux humains.

II.

Livadie.

Livadie, autrefois Lébadée, est une petite ville gracieuse, pittoresque, originale. Ses maisons s'étagent les unes au-dessus des autres sur les deux bords du torrent Hercina, dont le nom actuel m'échappe. Ici, un grand arbre surgit au-dessus des toits; là, c'est un rocher qui surplombe; une église légère domine la ville du faîte de l'un de ces rochers; ailleurs, de petits minarets élancés à la galerie veuve de son muezzim, à la pointe dédorée, s'élèvent entre des groupes de maisons et donnent à Livadie une élégance tout orientale. Ses rues sont animées et presque toutes converties en bazars, où s'étalent des étoffes de mille couleurs. Le torrent qui la traverse contribue à y répandre la vie et la poésie; car il attire près de lui des laveuses qui chantent, des enfants qui s'amusent avec bruit, des troupeaux qui mugissent et se désaltèrent; sa voix ne cesse jamais de se faire entendre, tantôt grandiose, tantôt douce et argentine, selon la hauteur de ses diverses cascades. Au-delà des maisons une longue rangée d'arbres suit le torrent, dont la pente s'est adoucie et dont l'eau s'en va sous un berceau d'une

luxuriante végétation. Lorsqu'on arrive à Livadie vers le soir, le soleil se couche en face d'elle; une teinte rouge et dorée colore ses blanches maisons dont les vitres miroitent et lancent des rayons pourpres, la cloche de l'église tinte lentement son mélancolique *Angelus*, les oiseaux chantent et la ville, avec ses chants et sa lumière, se détache comme un groupe féerique sur de sombres vallées où la nuit commence et au-dessus desquelles le Parnasse étale ses neiges roses. Ainsi aperçue, Livadie se revêt d'un aspect romantique, triste et souriant à la fois; elle apparaît comme un précieux joyau que le Parnasse, avare et jaloux, cache et protége dans un large pli de son gigantesque manteau.

L'antre de Trophonius, creusé dans un rocher qui domine Livadie, renfermait un des plus célèbres oracles de l'antiquité après ceux de Delphes et de Dodone. Agamèdes et Trophonius étaient deux frères célèbres par leur habileté à construire les palais des rois et les temples des dieux. Ayant été chargés de bâtir le temple de Delphes, ils eurent soin de placer dans la muraille une pierre qui s'enlevait facilement, ne l'ayant point cimentée comme les autres. Ils venaient chaque nuit soulever cette pierre, et pénétraient dans le temple afin de s'emparer de l'or et des choses précieuses qu'il renfermait. Les pontifes, étonnés de ces larcins qui se commettaient sans laisser la moindre trace aux portes ni aux serrures, tendirent des piéges dans l'inté-

rieur du temple. Agamèdes et Trophonius étant venus selon leur impie habitude, Agamèdes entra le premier et fut pris dans l'un de ces piéges. Trophonius qui le suivait, à la vue de la triste situation de son frère, et probablement n'ayant pu réussir à le délivrer, crut n'avoir rien de mieux à faire que de lui trancher la tête afin de lui éviter le supplice qui l'attendait le lendemain et pour écarter de lui-même tout soupçon. Trophonius s'étant rendu peu de temps après à Livadie, la terre s'entr'ouvrit sous lui et l'engloutit. Un temple et un bois sacré lui furent consacrés à cet endroit, et sa voix rendit des oracles. C'était un oracle terrible et redouté ; pour l'interroger il fallait être doué d'une âme forte et d'un cœur d'airain, et encore ne le faisait-on jamais impunément. En effet, Pausanias qui le consulta, après avoir décrit les cérémonies préparatoires et le pitoyable état dans lequel on revenait de l'antre, ajoute, pour rassurer ses lecteurs, que *cependant on recouvrait plus tard l'usage de sa raison et la faculté de rire.* Quelles épouvantables épreuves fallait-il donc soutenir pour perdre ainsi pendant longtemps la raison et le sourire ? Du reste, personne ne périt dans l'antre même, à l'exception d'un soldat de Démétrius qui s'y était introduit sans avoir fait aucune des pratiques préparatoires et dans l'unique but de s'emparer des richesses que le temple souterrain contenait. Ce soldat, esprit fort, trouva à qui parler dans la personne ou plutôt dans les mânes de Trophonius qui était expert en matière de larcin.

Il périt victime de sa coupable audace, et le corps du sacrilége fut vomi par une des ouvertures de l'antre. L'aveuglement populaire attribua sa mort à la juste vengeance du dieu.

Au sommet du rocher qui renfermait ce sanctuaire, est une petite plate-forme. C'est de là que descendait au sein de l'oracle le mortel qui voulait l'interroger. Revêtu d'une robe de lin, la tête ceinte de bandelettes et des gâteaux de miel dans les mains, il s'engageait dans une ouverture maintenant comblée de décombres. Aussitôt il était entraîné avec une violence et une rapidité que n'ont jamais égalées les torrents les plus impétueux. Des spectres effrayants, des images terrifiantes surgissaient à ses yeux du milieu des ténèbres; des secousses répétées agitaient son corps; des bruits indéfinissables se faisaient entendre; enfin, l'âme bouleversée, les sens presque évanouis, c'est à peine s'il pouvait recueillir les paroles de l'oracle. Quand tout était fini, le patient était lancé au dehors par la même ouverture et avec la même violence, les pieds en avant. Des prêtres le recueillaient alors et le transportaient près de là dans le temple de la Bonne Fortune, afin de lui faire recouvrer ses esprits. Quand on avait eu le triste privilége de consulter Trophonius, on restait sous une impression de frayeur qui vous poursuivait toute la vie, et l'on gardait pour toujours au fond de l'âme une terreur secrète et une insurmontable tristesse.

Au pied de ce rocher, il existe encore une ouverture qui communiquait avec l'antre et qui est entourée de niches dans lesquelles on déposait les offrandes. J'essayai de pénétrer dans cette caverne en me couchant à plat-ventre, mais je ne pus y introduire que la moitié du corps; l'espace se rétrécit aussitôt et se trouve comblé. Tout près de là, étaient les deux sources dont il fallait boire avant de descendre dans l'antre. L'une, Léthé, vous faisait perdre la mémoire du passé ; l'autre, Mnémosyne, vous préparait à garder le souvenir de ce qu'on allait voir et entendre. Le Léthé est tari ; Mnémosyne coule encore, fraîche et pure, et tombe dans le torrent qui mugit à côté.

Si l'on faisait des fouilles dans ce terrible et mémorable rocher, peut-être y trouverait-on les machines dont les prêtres se servaient pour accomplir leurs effrayantes opérations et leurs coupables supercheries; ou bien, peut-être encore, en verrait-on sortir le démon qui parlait, ce malheureux Trophonius, clos dans sa prison de pierre depuis que la prédication de l'Evangile lui a fermé la bouche.

III.

Andriscos, Odyssée.

Livadie est la patrie de deux guerriers célèbres dans les annales de la Grèce moderne, Andriscos et Odyssée, noms aussi glorieux et aussi purs que ceux de Miltiade et de Léonidas.

Andriscos ou Andrikos était d'une sauvage beauté, d'une force prodigieuse, d'un courage indomptable, qui le faisaient ressembler au génie même des combats. Il portait d'énormes moustaches, dont le ciseau n'altéra jamais la luxuriante magnificence. Elles étaient si longues qu'il se les nouait ensemble derrière la tête, afin de n'être point gêné. Cet extérieur formidable et ces mâles qualités n'excluaient point de son âme une remarquable douceur et une inaltérable tranquillité. Le plus bel exploit d'Andrikos fut une retraite qu'il opéra en 1770, après une expédition dans le Magne où il était allé attendre un corps d'armée auxiliaire russe qui ne parut pas. Sans cesse poursuivi par des troupes dix fois plus nombreuses, il conduisit sa petite phalange à travers tout le Péloponèse, l'isthme de Corinthe et les bords du golfe de Lépante jusqu'à Patras, d'où elle se jeta dans des barques qui la portèrent en

Épire. Cette retraite fut aussi périlleuse, aussi difficile, aussi fertile en héroïques actions que la retraite des dix mille. Andrikos acquit ainsi une grande renommée, et devint l'effroi des Turcs qui employèrent mille subterfuges pour s'emparer de sa personne.

Après s'être distingué encore dans maints combats, Andrikos prit le parti de se rendre en Russie dans l'espoir d'y obtenir quelque haut emploi militaire. Etant forcé de passer sur les terres de Venise, malgré de nombreux avis, il ne prit aucune précaution pour échapper à la police de cette perfide république que la Sublime-Porte avait su gagner. Aussi, à peine débarqué, il fut emprisonné. Un vaisseau turc qui l'attendait le transporta à Constantinople. Le sultan ne le fit point décapiter et, afin de jouir du charme d'une vengeance prolongée, il le jeta au bagne. Andrikos y subit avec calme les plus cruelles humiliations et les plus durs tourments. Au bout de quelques années, le grand-seigneur lui offrit la liberté et la pelisse d'honneur, à condition qu'il embrasserait la religion musulmane. Andrikos refusa et mourut de la peste au bagne, vers le commencement de ce siècle, martyr de l'indépendance de son pays et de sa foi.

Odyssée était fils d'Andrikos; sa carrière militaire fut plus longue que celle de son père, et, se trouvant mêlé à des événements plus importants, il put agir en faveur de son pays avec plus d'utilité et plus de gloire. Par son grand caractère, sa bravoure, son

désintéressement et son habileté militaire, il fut un des plus célèbres parmi les hardis capitaines qui achevèrent d'assurer la délivrance de la Grèce. Odyssée débuta comme protopallikare d'Ali, pacha de Janina ; en d'autres termes, il était à la fois le capitaine des gardes, le secrétaire intime et l'aide-de-camp du trop fameux Ali-Tébélen. C'est pourquoi il se trouva plus d'une fois en face des armées du sultan, contre lequel Ali était sans cesse en rébellion. Mais Odyssée ne montra point dans ces occasions ce qu'il devait être plus tard; son génie semblait attendre, pour se révéler, qu'il eût à défendre une cause plus légitime et plus pure. Qu'était-ce en effet qu'Ali, sinon un tyran féroce, un criminel cynique, un esclave révolté?

Peu de temps avant la chute définitive d'Ali, Odyssée, du consentement de son maître, se retira du château de Janina avec ses bandes d'Armatoles; celles-ci se dispersèrent et le laissèrent partir pour l'île d'Ithaque, où il fit un assez long séjour. N'est-il pas curieux de voir le moderne Ulysse se retirer dans le royaume de son antique homonyme, comme pour y demander de précieux enseignements et y recevoir de mystérieuses leçons des mânes mêmes du sage Ulysse, chanté par Homère? Odyssée ne sortit de sa retraite que pour répondre à l'appel de sa patrie, quand elle proclama le règne de la Croix et l'indépendance des Hellènes. Sa première apparition et sa première campagne eurent lieu non loin des Thermopyles, sur les bords du Sperchius où

il avait rallié ses fidèles Armatoles et où il se trouva en face d'Omer Brionès, pacha brave et intelligent. Odyssée, tantôt vainqueur, tantôt vaincu dans les premières rencontres, força cependant Omer-Pacha à la retraite. Il se retira lui-même en Livadie, où il rencontra de nouveau son ennemi dans la plaine de Chéronée. Il engagea avec les quelques centaines de soldats qui le suivaient une lutte trop disproportionnée, surtout en rase campagne ; il fut battu ; mais le lendemain, ayant reçu quelques renforts et ses soldats demandant à grands cris à réparer leur défaite et à venger la mort de leurs frères, il livra aux Turcs un nouveau combat où il fut plus heureux. Rien ne résista à son impétuosité et à son audace. Omer prit la fuite, laissant la meilleure partie de ses troupes sur le champ de bataille. Odyssée s'engagea ensuite dans le Parnasse et s'empara d'Arachova, ancien fief de la famille française de Néville, forteresse que les conquérants se disputèrent de tout temps avec acharnement, parce qu'elle commande les défilés du Parnasse et l'entrée de la fertile Livadie. De ce jour, la renommée d'Odyssée s'accrut rapidement. Quelques mois plus tard, l'antre de Trophonius où une image de la Vierge prophétisait à la place de l'oracle païen, l'antre de Trophonius, dis-je, appelait Odyssée la terreur des Turcs et prédisait le succès constant de ses armes.

Odyssée tenait de son père cette beauté mâle et fière qui semble l'apanage héréditaire des familles

d'antique race et de noble sang. Sa taille élevée, son regard énergique et profond commandaient le respect et l'obéissance ; il était brave dans les combats et, dans les conseils des Hellènes, il était aussi éloquent, aussi prudent, aussi persuasif qu'Ulysse sous les murs de Troie. Il aimait le luxe et la parure, goût presque toujours inhérent aux grands cœurs. Ses armes étaient riches et brillantes; ses vêtements, couverts d'or. Il se plaisait à se montrer ainsi dans un combat, beau et paré comme pour un jour de fête, afin de se faire distinguer des autres et d'attirer à lui les traits des assaillants, afin que tous les yeux, tournés vers lui, admirassent les coups de géant qu'il portait aux ennemis, afin aussi de s'obliger lui-même à une plus grande valeur et à de plus grandes actions. Odyssée avait un compagnon inséparable, un ami dévoué, Panorias, autre héros, berger fier et sauvage des monts Agrapha, dont l'âme stoïque envisageait la gloire et les richesses comme une vaine fumée. Panorias n'avait point quitté la tunique des pâtres pour le costume des guerriers ; il considérait ses belles actions comme suffisant à l'annoblir aux yeux des autres chefs. Une profonde intimité existait entre Panorias et Odyssée ; les contrastes de leurs deux natures semblaient avoir fait naître la grande sympathie qui les unissait. Paraissant tous deux partout et toujours ensemble, Odyssée semblait une fleur éclatante, et Panorias, le tronc vigoureux destiné à la soutenir. Que de fois, après un rude combat ou une assemblée dans

laquelle Odyssée avait déployé son éloquence accoutumée, les deux amis se sont-ils jetés dans les bras l'un de l'autre ! Alors Odyssée rougissait d'orgueil comme un enfant, et il répandait des larmes de joie en pressant contre son cœur le noble Panorias dont la bure grossière ne faisait point injure aux riches vêtements de son bien-aimé compagnon d'armes.

Odyssée peut être appelé à juste titre le Léonidas des modernes Thermopyles. L'étroit sentier de ce défilé fameux fut toujours fatal aux envahisseurs de la Grèce, depuis les Perses jusqu'aux soldats de Mahomet. Odyssée le défendit trois fois contre ces derniers. C'était là son poste de prédilection, parce qu'il savait bien que le salut de la Grèce était attaché à sa conservation.

Un jour, les séraskiers Hadji-Békir-Pacha et Seïm-Ali sortirent de Larisse avec dix-huit mille hommes, dans le dessein de s'emparer des Thermopyles et de fondre de là sur la Béotie et la Morée. Ils lancèrent devant eux deux cents cavaliers montés sur de fougueux chevaux de Thessalie, afin d'effrayer d'avance les populations et de reconnaître les défilés. Ces cavaliers franchissaient les distances, prompts comme la foudre, poussant des cris sauvages, incendiant les chapelles et foulant aux pieds les moissons; les timides paysans les regardaient passer avec effroi et croyaient voir en eux les mânes courroucés des soldats de Mardonius sortis du tombeau pour livrer aux vivants de nou-

20

veaux combats et réparer leur antique défaite. De ces deux cents terribles cavaliers, pas un seul ne rejoignit le corps d'armée; ils furent tués en détail par les Armatoles, et ils disparurent comme si le sol les eût dévorés. Cependant les séraskiers avançaient toujours et vinrent camper à quelques pas des Thermopyles, s'imaginant que les Grecs fuiraient épouvantés à la seule vue de leurs drapeaux, au seul bruit de leurs canons. Au premier coup d'œil, cette présomption ne paraissait pas dénuée de tout fondement; car deux mille neuf cents Grecs tout au plus attendaient les dix-huit mille Turcs. Mais cette petite troupe était commandée par Odyssée et ses lieutenants Dyovounitis et Hervé Gouras.

La veille du combat, les pachas distribuèrent à leurs troupes le pilaf rouge, mets préparé avec du riz et une matière couleur de sang; ce repas religieux s'accomplit solennellement et enflamme vivement l'imagination des Turcs; car il est dit dans le Koran : « Je te donnerai à dévorer la chair de tes ennemis et à boire leur sang. » Les faquirs commencèrent ensuite leurs interminables prières et un sacrifice de cinquante béliers fut offert à Azraël, génie des tombeaux qui protége pendant le combat ceux qui l'ont invoqué et désigne à la mort ceux qu'elle doit frapper. Ainsi préparés, les Turcs s'avancèrent le lendemain, précédés d'une nuée de derviches à la mine macérée, au grand bonnet de laine, à la longue barbe, à la grande robe brune, et montés sur des ânes. Ils s'efforçaient de jeter en

tout sens des poignées de sable qui devaient anéantir les chrétiens, en vertu d'une promesse faite par le Prophète à la suite d'un miracle opéré par lui en pareille circonstance. Cependant les derviches tombaient sous le feu des Grecs embusqués derrière les rochers, et mouraient en s'étonnant de ce que le Prophète ne tenait point sa parole. L'armée, consternée de la perte de ses derviches, s'avançait par un étroit défilé où aucun mouvement ne lui était possible et d'où elle ne pouvait tirer sur les ennemis, cachés derrière les retranchements que leur avait préparés la nature. Ses rangs étaient décimés par une grêle de balles invisibles, et le soir vint sans que les Turcs aient pu répondre au feu des Grecs. Le lendemain, Odyssée voulut en finir et se précipita sur l'ennemi; les Grecs descendaient des montagnes comme une avalanche, poussant devant eux des quartiers de roche et d'énormes troncs d'arbres. La cavalerie et l'artillerie turques tombèrent dans les précipices; deux pachas et un grand nombre de chefs restèrent sur la place. Avant le soir, les Osmanlis avaient lâché pied et se sauvaient en courant vers les plaines de Pharsale où ils ne furent pas poursuivis. Odyssée resta maître de neuf pièces de canon, de quarante drapeaux et d'une énorme quantité de bagages et de chevaux.

L'année suivante, une nouvelle invasion se préparait sous les ordres de Drama-Ali dont l'armée se montait à trois mille hommes. Odyssée l'attendait

encore près des Thermopyles, au village de Sainte-Maure, sur les bords de la mer.

Avec trois cents hommes, il l'arrêta d'abord pendant une journée entière et lui fit essuyer une perte considérable. Le lendemain, Odyssée reçut un renfort de mille hommes, conduits par le valeureux Nicétas. C'était plus qu'il n'en fallait pour se défaire des trois mille Osmanlis. Après avoir laissé ces derniers tirer le canon en l'air pendant une bonne partie du jour, les Grecs, pour en finir, jetèrent leurs fusils et tombèrent, le sabre en main, sur l'ennemi qu'ils poursuivirent ainsi pendant plusieurs lieues. Les Turcs avaient perdu plus de deux cents hommes; les Grecs, à peine trente.

Les succès et la réputation croissante d'Odyssée excitèrent l'envie de ses égaux; une fatale circonstance acheva de la compromettre. D. Ypsilanti, qui se trouvait à l'armée de Livadie commandée par Odyssée, soit mollesse, soit jalousie, négligea de secourir ce dernier dans un combat où il avait couru les plus grands dangers et où il perdit beaucoup de monde. Odyssée lui adressa avec raison les plus amers reproches. Ypsilanti irrité quitta l'armée et se retira à Corinthe, accusant Odyssée de turbulence et d'insoumission. Les ennemis de ce vaillant capitaine profitèrent avec joie d'une occasion qui s'offrait d'elle-même pour assurer sa chute. Odyssée fut aussitôt mis en accusation et mandé à Corinthe pour se justifier; ses deux ennemis personnels, Palascas et Alexis Noutza, furent appelés

à le remplacer dans son commandement. Le noble cœur d'Odyssée bondit de colère et de douleur; il jura de ne point se rendre à Corinthe, rougissant de paraître en coupable devant les juges d'une nation à laquelle il avait rendu d'aussi éclatants services. Du reste, Odyssée avait peu de foi en la justice des hommes, car il avait passé sa jeunesse auprès d'Ali-Pacha et avait été témoin de ses atroces iniquités. A Corinthe comme à Janina, il voyait dans une accusation un acte de condamnation; dans les juges, les bourreaux. Peut-être ne se trompait-il pas cette fois-ci. Il remit à son état-major le commandement de l'armée, et se retira avec cinquante pallikares intrépides dans les inaccessibles régions du Parnasse. L'armée pleura son départ. Sur ces entrefaites, Palascas et Alexis Noutza, se rendant à leur nouveau poste, furent tués près de Delphes à l'entrée du défilé où périt Laïus, et qui, depuis ce temps, était resté fameux pour les nombreux assassinats qui s'y commettaient. On ne manqua pas d'attribuer ce meurtre au fils d'Andrikos. Cependant Odyssée, du haut de sa sauvage retraite, contemplait son ingrate patrie et surveillait les mouvements des Turcs. Ainsi, un aigle qui se repose après de longues courses à travers le ciel, tout en ployant ses larges ailes, couve du regard la proie qu'il va saisir; ainsi, Odyssée attendait avec impatience le moment où l'ennemi paraîtrait et lui fournirait de nouveau l'occasion de combattre pour son pays.

Cette occasion ne se fit pas attendre ; car, ayant appris par ses espions que les Turcs préparaient une formidable invasion, il en avertit le sénat des Hellènes qui, le danger pressant, reconnut l'utilité d'un pareil serviteur et lui rendit son commandement. Trente mille hommes sous les ordres de Drama-Ali devaient fondre sur le Péloponèse en passant par les Thermopyles, et le généralissime ottoman Kourchid-Pacha devait suivre de près avec quarante mille soldats. Odyssée fit entendre au sénat qu'il fallait laisser Drama-Ali suivre sa route jusque dans l'Argolide, après avoir préalablement dévasté le pays afin de n'y rien laisser qui pût servir à ravitailler l'armée ennemie. Ce sacrifice n'en était pas un pour les Grecs, car les moissons venaient d'être levées et transportées dans les montagnes ou dans les villes en leur pouvoir. L'armée turque, ainsi privée de subsistances, était facile à anéantir en détail. Odyssée se chargeait d'arrêter aux Thermopyles les quarante mille hommes de Kourchid. Ce plan réussit complètement. Au moment où Kourchid allait s'ébranler pour rejoindre Drama-Ali, il apprit l'entière défaite de ce dernier dans la plaine d'Argos. Les troupes du pacha, effrayées de ce désastre, désertèrent en masse et le laissèrent seul avec sa maison militaire, dans l'impossibilité de rien entreprendre.

Odyssée parut ensuite à Athènes. Plus tard, après une victoire signalée qu'il remporta en Béotie, ses soldats, gorgés de butin, regagnèrent leurs villages

pour y mettre leurs trésors en sûreté. Odyssée se retira de nouveau dans le Parnasse avec quelques Armatoles qui lui étaient restés fidèles, et il ne cessa de harceler les Turcs. Son dernier fait d'armes fut la prise de l'île d'Eubée, dernier asile des Turcs après tant de guerres. Il assura ainsi la tranquillité de la Béotie et de l'Attique. Nous regrettons de ne pouvoir raconter, faute de les connaître, les dernières circonstances de la vie du héros qui contribua si puissamment à l'indépendance de sa patrie. Si la Grèce est reconnaissante, elle lui élèvera un monument, à côté du tertre de Léonidas, aux Thermopyles qu'il sauva trois fois et où il anéantit trois grandes armées.

CHAPITRE XIII.

PHOCIDE.

CHAPITRE XIII.

PHOCIDE.

CHÉRONÉE, ARAKHOVA, DELPHES, LES THERMOPYLES.

I.

Chéronée.

J'étais recommandé au capitaine commandant les troupes de Livadie; grâce à lui, le temps que j'avais à y passer ne me parut pas long. Il avait servi son pays pendant les dernières guerres de l'indépendance, il aimait à raconter ses aventures, et j'en écoutais le récit avec plaisir, tantôt dans sa maison où sa jeune femme m'offrait le plus gracieusement du monde la longue pipe, le café et les confitures, tantôt dans la boutique du barbier qui était le rendez-vous des quelques officiers de la garnison. Comme j'interrogeais le commandant avec intérêt, que je

lui faisais fumer un bon tabac d'Athènes, comme j'acceptais et que je lui offrais en retour autant de tasses de café qu'il voulait en prendre, je gagnai bientôt son estime. Aussi, quand je parlai de quitter Livadie, ne voulut-il point me laisser partir sans m'offrir une escorte pour me protéger dans les défilés scabreux et mal fréquentés du Parnasse. N'ayant point eu à craindre les voleurs jusqu'alors, je refusai; il insista beaucoup et je dus, pour ne pas l'offenser, accepter au moins un soldat qui eut pour mission de faire parvenir mes bagages à bon port jusqu'à Castri. Je pris moi-même, seul avec mon guide, une route plus longue.

A quelque distance de Livadie, l'escorte de mes bagages, le brave *Tacticos* rencontra sa famille qui, de son côté, se rendait par hasard dans cette ville pour le visiter. Mon cuisinier, qui était, en l'absence du guide, chef et intendant de la petite caravane portant nos lits et nos vivres, donna au soldat la permission de revenir sur ses pas avec ses parents. Fort heureusement, sa présence aurait été inutile, car je retrouvai le soir tout mon monde sain et sauf à Arakhova.

Chéronée se trouve à deux petites heures de Livadie. Là, une grande plaine ovale s'étend au pied du Parnasse qui se déploie en entier de sa base à sa cime. Cette montagne est une des plus belles et des plus majestueuses de la Grèce; elle possède au plus haut degré ce qui fait le charme de la nature en Grèce, nature presque partout dépourvue de végé-

tation, mais admirable par la pureté, la netteté, la grandeur et l'architecturale beauté des lignes de ses paysages et la variété des couleurs qu'y impriment une éclatante lumière, un soleil qui ne se voile jamais. Il y a dans les contours du Parnasse, dans ses arêtes extérieures, dans les abîmes qui le sillonnent et dans les rugosités qui le déchirent, une harmonie si grande qu'elle dissimule l'immensité de l'ensemble. Ainsi, le Parthénon, si large et si immense, cache une partie de sa grandeur sous l'entente et l'harmonie de ses détails.

Les neiges éblouissantes du Parnasse jettent un reflet d'argent dans la longue plaine de Chéronée. De temps à autre, une bouffée d'air frais et odoriférant descend de la montagne, comme le souffle bienfaiteur d'un dieu qui respire. Alors les troupeaux, accroupis et accablés de chaleur, tendent vers elle leurs naseaux altérés et savourent cet air pur en mugissant d'aise; puis ils se couchent de nouveau et, leur grand œil toujours tourné vers le mont, ils semblent l'adorer. Jamais montagne ne me causa une plus immense et plus large impression; tant de poétiques et religieux souvenirs s'ajoutent en effet à sa magnificence! En la voyant, on est saisi d'une émotion grave, profonde, solennelle, et l'on adore en silence le Dieu qui tailla ses pics menaçants, qui creusa ses précipices, qui jeta un manteau de neige entre leurs intervalles et qui, arrêtant à la moitié de sa hauteur les frimas et les abîmes,

entr'ouvrit plus bas de fraîches vallées et sema des bosquets verts et frémissants.

Une énorme tête de lion en marbre gît à gauche de la route qui mène au village de Chéronée. La gueule béante de l'animal semble menacer le ciel; ses yeux sortent de la tête; son épaisse crinière se hérisse autour de son large front. C'est là ce qui reste du lion qui surmontait le Polyandrum élevé par Philippe de Macédoine, après la bataille de Chéronée, sur les glorieux cadavres des trois cents guerriers du bataillon sacré des Thébains. Au commencement de ce siècle, ce précieux monument existait encore presque entier. Malheureusement, de barbares montagnards formant la troupe d'Odyssée, après un combat où ils défirent les Turcs, firent sauter le lion avec des pétards, s'imaginant qu'il était creux et qu'il contenait d'immenses trésors. Il est à regretter qu'aucun abri ne protége contre les intempéries des saisons les derniers vestiges de cet antique monument. Chaque année ronge davantage les énergiques contours de cette superbe tête; les mousses l'envahissent et bientôt ce ne sera plus qu'un bloc informe et méconnaissable, devant lequel le voyageur ne pensera plus à s'arrêter.

Trois ou quatre masures, où nous trouvâmes à peine une poule à acheter, forment la Chéronée actuelle, au pied d'un rocher dont la pierre a été taillée par les Cyclopes et que couronnent quelques pans de muraille de l'ancienne Acropole. C'est sur ce rocher, nommé Pétrachus, que Rhéa trompa Sa-

turne en lui donnant à avaler une pierre au lieu de Jupiter ; le maître des dieux fut ainsi dérobé au triste sort que lui préparait son père dont l'habitude était, comme on sait, de dévorer ses enfants. On est tenté de passer sans s'arrêter devant les chaumières de Chéronée; grâce à la nécessité où se trouvait mon guide d'y acheter quelques provisions de bouche, nous y fîmes une courte halte, et je n'eus pas à le regretter. Une petite église byzantine attira mon attention par son air triste et pauvre; elle était grossièrement construite, et son dôme rabougri s'élevait à peine au-dessus des chaumes environnants. Je franchis une petite muraille de pierres non cimentées, qui formait un enclos exigu à l'entrée de la chapelle. Quelques débris de marbre antique, des fragments de colonnes et de chapiteaux y gisaient recouverts d'herbes sauvages et mêlés à quelques amas de pierres ou de tuiles surmontés de toutes petites croix de bois. C'était là le cimetière; car, dans les villages grecs, le cimetière se trouve toujours devant ou derrière les églises : les morts dorment ainsi sous l'œil de Dieu et sous l'heureuse influence des prières qui se disent auprès d'eux. Une porte vermoulue fermait l'église; je l'ouvris facilement, et je pénétrai dans l'intérieur en descendant cinq ou six marches. Une surprise m'y attendait. Cette église, si basse et si chétive vue du dehors, était en réalité haute et élancée, en raison de son enfoncement dans le sol. Une rare et mystérieuse lumière y pénétrait; l'odeur sacrée de l'en-

cens imprégnait les murailles; une lampe brûlait dans un angle obscur. Aux larges dalles de marbre blanc qui formaient le parvis, aux quatre grandes colonnes qui supportaient le dôme et qui étaient d'un marbre jaune veiné de rose, de vert et de bleu, à leurs chapiteaux corinthiens, au large fauteuil sculpté et de marbre encore adossé contre l'une de ces colonnes, je reconnus un temple des idoles; mais aux pieuses fresques peintes sur la barrière qui me cachait l'autel, aux grands saints méditatifs peints sur les murailles, à la douce image de la Madone entourée dans sa niche de cierges et de lampes, je reconnus le temple du vrai Dieu. Son sanctuaire avait pris la place du sanctuaire païen, et s'était enrichi des dépouilles de l'ancien culte. Ce temple était peut-être celui de la divinité qu'avaient adoptée les Chéronéens, et qui était le *sceptre de Jupiter*. La généalogie de ce sceptre le rendait digne des honneurs qu'on lui décernait. Vulcain l'avait fabriqué pour Jupiter, qui le donna à Pélops; celui-ci le laissa à Atrée, qui le transmit à Agamemnon dont la fille Electre l'apporta, dit-on, en Phocide.

A une petite demi-heure de Chéronée se trouve le village de Saint-Blaise (Ἅγιος Βλάσης), qui est tout ce qu'on peut s'imaginer de plus misérable et de plus indigent. Il se compose de quelques familles albanaises, transplantées là par je ne sais quel caprice du sort. Faute de mieux, nous installâmes notre déjeûner sur la place publique; un vieux tronc

d'arbre nous servit de table. Tandis que nous mangions, de hauts lévriers fauves et décharnés guettaient nos restes avec impatience et se disputaient hargneusement ce régal inusité. Deux grandes filles, noires, maigres, à l'œil hagard, se coiffaient entre elles sur la porte de leur chaumière, sans que notre présence parût les gêner; elles arrangeaient leur coiffure et en disposaient les sauvages ornements d'après la forme de leur silhouette que les rayons du soleil détachaient vivement sur la muraille. Leur toilette leur prit du temps, car, lorsque nous partîmes, elles étaient encore occupées à tresser dans leurs cheveux de longs cordons de soie ornés d'aiguillettes de cuivre.

II.

Nymphovrysis.

En quittant la plaine de Chéronée, on s'engage sur les bords sablonneux d'un petit ruisseau qui vous conduit, à travers plusieurs vallons étroits, entre des montagnes assez élevées, et qui vous charme par la fraîcheur de son onde et par l'ombre, si rare et si désirée en Grèce, des arbustes amassés sur le penchant des coteaux. Le paysage est gracieux et mélancolique; le grand silence de la nature, l'harmonie et la tran-

quillité des contours reposent le corps et inspirent à l'âme un doux recueillement. Une brume diaphane et bleue s'élevant des vallées tempère la lumière du jour et répand sur toutes les formes des montagnes un voile mystérieux qui les agrandit, les éloigne et les fond les unes dans les autres. Au sortir de ce vert dédale, on rencontre les premières aspérités du Parnasse. Nous passâmes au pied d'un rocher qui termine une route pittoresque côtoyant un abîme et du sommet duquel s'échappaient deux petites cascades. Ce rocher porte le nom de *Nymphovrysis* (*source des fiancés*). Voici la vieille et poétique légende qu'on raconte sur le motif qui donna lieu à cette dénomination :

Deux jeunes gens d'Arakhova, Kostas et Alexis, étaient éperdument amoureux d'une jeune fille nommée Despo et se disputaient sa main. Le choix était difficile; car ils étaient tous deux aussi jeunes, aussi beaux, aussi braves l'un que l'autre. Cependant Despo éprouvait un secret et invincible penchant pour le premier. Elle n'osait le déclarer, à cause des menaces d'Alexis qui avait dit plus d'une fois que, si Kostas l'emportait sur lui, il les tuerait tous deux avant le jour de leur mariage; et ce n'était point une forfanterie dans la bouche d'un homme tel qu'Alexis. Despo le savait bien; aussi cherchait-elle, pour terminer le différend, un moyen qui ne lui permît point de tenir sa funeste promesse. Elle ne trouva rien de mieux que de faire de sa main le prix de quelque grande difficulté

vaincue, ou de quelque entreprise audacieuse heureusement accomplie. Elle communiqua sa résolution aux deux rivaux. Ceux-ci, confiants chacun dans ses propres forces, y consentirent, se tendirent la main et jurèrent que, en dehors de la tâche qu'ils auraient à accomplir, ils ne feraient rien l'un contre l'autre, et qu'enfin le vaincu céderait sans résistance le prix qu'il n'aurait pu obtenir. Despo agissait ainsi avec une bien grande et une bien aveugle imprudence; elle exposait son propre avenir et la vie de celui qu'elle aimait, au hasard, à une circonstance fortuite et funeste. Qui lui répondait, en effet, que son amant serait toujours le plus fort et que le sort ne se lasserait point de lui être favorable? Mais elle n'éprouvait point cette crainte; il y avait dans son amour une si orgueilleuse présomption et une foi si puissante, qu'elle ne doutait pas un instant que l'objet de cet amour ne remportât sur son rival toute espèce de victoire, puisqu'il avait déjà remporté la plus difficile et la plus importante, celle de son cœur.

Que de téméraires actions, que d'audacieux combats eurent lieu entre les deux jeunes gens, sans qu'aucun avantage marqué restât à l'un ou à l'autre! Les indifférents voyaient avec douleur cette lutte incessante, car elle mettait chaque jour en péril la vie des deux pallikares les plus braves et les plus beaux du village. Les remontrances étaient inutiles. Que faire en effet contre l'orgueil compromis et la passion brûlante de deux amoureux? que faire sur-

tout contre l'opiniâtre fantaisie d'une jeune fille? Enfin, un dernier caprice de celle-ci décida de leur sort à tous trois.

Un jour que Despo revenait de Livadie, en passant au pied du rocher dont nous avons parlé, elle aperçut une touffe de térébinthe s'échappant d'une fissure à quelques toises au-dessous du sommet. Ses prétendants l'accompagnaient; car, dans les intervalles de leur joûte chevaleresque, ils ne la quittaient ni l'un ni l'autre, afin de maintenir l'égalité des chances et de ne point laisser à celui qui resterait présent le loisir de nuire à l'absent. Un regard suffit à Despo pour reconnaître que l'un ou l'autre succomberait dans la suprême tentative qu'elle méditait de leur imposer. Le rocher était à pic; le précipice, béant; la touffe de térébinthe, isolée et accrochée comme par hasard à la muraille lisse du rocher. « Vous voyez, dit-elle aux jeunes gens, cette touffe de térébinthe, là-haut? Vous avez compris, n'est-ce pas? » Et la folle jeune fille continua tranquillement sa route, tandis que les deux rivaux s'élançaient vers l'objet indiqué. Ils avançaient chacun par un chemin différent, sans crainte et sans hésitation; car ils étaient agiles comme des écureuils et la profondeur du précipice n'exerçait aucune influence sur leur tête doublement inaccessible au vertige, à cause de l'habitude qu'ils avaient de mesurer les abîmes et à cause de la passion qui les exaltait. Alexis et Kostas se trouvèrent en même temps au sommet du rocher, et aperçurent la touffe

de térébinthe bien loin au-dessous d'eux. Ils se regardèrent un instant en silence et avec effroi ; ils hésitaient et semblaient se consulter entre eux; rien ne paraissait devoir rendre leur tentative possible. Kostas se décida le premier ; car, se sachant aimé, il se sentait plus fort. Son œil avait distingué sur la surface polie du rocher une étroite aspérité à quelques pieds de la touffe de térébinthe. Il se signa donc, se laissa glisser sur la pente rapide, et parvint, les mains ensanglantées, à l'endroit prévu. Il se crut cette fois vainqueur et, troublé par l'émotion du danger et la joie du succès, il se pencha vers le térébinthe. Hélas ! il était trop éloigné ! En cherchant à s'allonger, Kostas perdit l'équilibre et roula au fond du précipice. A cette vue, Alexis poussa un cri d'effroi et la jalousie ne put étouffer dans son âme une horrible douleur; cependant il ne recula point devant la promesse qu'il avait faite de subir les mêmes épreuves que le malheureux Kostas et de s'exposer aux mêmes dangers. Tout en croyant sa perte assurée, il chercha néanmoins quelque moyen de réussir. Ayant donc avisé à quelques pas de lui un maigre olivier, il en coupa la plus forte branche et tailla en forme de crochet l'une de ses extrémités. Muni de cet instrument, il s'élança sur le terrible chemin qu'avait suivi Kostas, car il n'y en avait pas d'autre ; étant arrivé au même endroit, à l'aide de son long crochet, il parvint à déraciner et à amener à lui la touffe de térébinthe. La joie accrut ses forces ; il remonta plus difficilement qu'il n'était des-

cendu, et prit en courant le chemin d'Arakhova. Despo était rentrée chez elle depuis longtemps; assise à sa fenêtre, elle regardait la route. Aucun sinistre pressentiment ne l'avertissait du triste sort de son amant; elle l'aimait, donc il était le plus fort et le plus adroit; son amour lui devait être une invincible égide. Elle rêvait au jour de son mariage et aux fêtes à célébrer; d'avance, elle souriait à son bien-aimé. Mais quel coup mortel la frappa au cœur, lorsqu'elle vit apparaître triomphant celui qu'elle n'attendait pas! Son regard se voila; une pâleur sépulcrale s'étendit sur son front. Cependant elle se leva et alla attendre Alexis à la porte de sa maison : « N'entrez pas, lui dit-elle avant qu'il eût « parlé; il n'est plus, je suis à vous. Le térébinthe « que vous avez cueilli sera mon bouquet de noces. « A huit jours! »

Que se passa-t-il ensuite dans l'âme de Despo et quel dénouement se préparait? Le jour des noces étant arrivé, les jeunes filles se rendirent au logis de la mariée afin de présider à sa toilette; les jeunes gens en firent autant pour Alexis. A l'heure du banquet, celui-ci se dirigea vers la demeure de sa fiancée, conduit, selon la coutume traditionnelle des Grecs, par le chœur bruyant et joyeux des jeunes hommes. Despo l'attendait, entourée de ses compagnes. L'antique peplum de lin la couvrait des pieds à la tête, et le bouquet de térébinthe apparaissait sur sa poitrine à travers le fin tissu du long voile. Les jeunes gens cherchaient à deviner l'expression du visage

caché de l'épousée ; ils savaient tous son histoire. Qu'allait-elle dire? son regard pleurait-il ou brillait-il d'espoir? Son cœur était-il consolé, ou projetait-il une vengeance?... Quand les hommes eurent achevé les chansons d'usage, le moment vint de dévoiler la nouvelle mariée, afin qu'elle se montrât dans sa pudique splendeur de vierge et qu'elle répondît les couplets accoutumés. La jeune fille désignée pour cet office s'avança donc vers Despo, et écarta le voile qui la couvrait tout entière. Chose étrange ! les yeux de l'épousée étaient fermés; sa bouche, entr'ouverte; son front, pâle; ses mains, glacées. La touffe de térébinthe détachée de son sein gisait à ses pieds... Despo n'était plus. Ne pouvant ni faillir à la foi jurée, ni accomplir le sacrifice, elle était morte et son âme avait rejoint celle de son bien-aimé. Les habitants du pays prétendent que, à partir de ce jour, deux sources jumelles jaillirent du rocher à la place du térébinthe. Ils firent des âmes des deux amants les génies de ce lieu, qu'ils appelèrent Nymphovrysis, source des fiancés.

III.

Arakhova.

Pour arriver à Arakhova, il faut monter pendant trois grandes heures par un chemin escarpé sur le flanc du Parnasse. Déjà, l'on aperçoit le village se

dressant tout autour d'une pointe de rocher dont la dernière arête, aiguë comme une flèche, surgit du groupe même des habitations qu'elle domine de quelques toises. On se croit arrivé; car déjà l'on entend distinctement le cri des enfants qui prennent sur les places leurs joyeux ébats. Mais non; il faut encore marcher pendant une grande heure, descendre à pic, perdre plusieurs fois de vue les maisons du village au fond de quelque ravin et remonter encore sur une roche plus haute, jusqu'à ce que l'on atteigne le dernier étage de ces pittoresques assises et que l'on entre à Arakhova par des rues grimpantes, tortueuses, creusées dans le roc même que pas un pouce de terre ne recouvre.

Arakhova est renommée en Grèce pour l'excellent vin que produisent ses coteaux rocailleux. Je dois dire que je ne trouvai pas le vin meilleur là qu'ailleurs; car on le fait comme dans tout le reste de la Grèce, en le laissant fermenter avec de la résine et des pommes de pin, ce qui lui donne à peu près le goût d'une décoction sucrée de térébenthine. Que ce ne soit point une raison de renoncer à l'ascension d'Arakhova; car il n'y a pas deux Arakhova en Grèce. Arakhova jouit aussi d'une renommée moins inoffensive et plus méritée que celle de son vin. C'est, ou plutôt c'était avant les énergiques mesures prises par le Gouvernement grec, une pépinière de Clephtes, le refuge de tous les brigands qui infestent les défilés du Parnasse, ceux des Thermopyles et les frontières de la Turquie. Que ce ne soit

point non plus un motif de battre en retraite; avec un guide fidèle, connu, ayant des amis partout, même dans le camp ennemi, on est en parfaite sûreté.

Arakhova est bien le village le plus romantique, le plus pittoresque, le plus hardiment situé de toute la Grèce. Du piton élevé sur lequel il est construit comme un nid d'aigle, vous vous trouvez au niveau de toutes les montagnes de la Béotie. Du côté opposé, à travers l'étroit et formidable défilé que forment les rochers de Delphes, les cimes de la Corinthie, celles de l'Argolide, quelques-unes même de la Laconie s'échelonnent à l'horizon, et, par une énorme embrasure de rochers, vous apercevez sur le premier plan un fragment du golfe de Lépante, qui reflète vivement le ciel. Au-dessus de votre tête, sont les dernières aspérités du Parnasse et ses neiges solitaires; à vos pieds, de noirs abîmes et de fauves torrents qui se croisent en tous sens, et enfin les mémorables roches de Delphes. Combien tout cela vous console des fatigues et des inconvénients du voyage!

La race d'Arakhova est remarquable; elle jouit des mêmes priviléges physiques que les lieux qu'elle habite. Sa vigueur et sa beauté toutes primitives ont été conservées intactes par un air vif et salubre, par la nécessité de mener une vie sobre et de posséder des membres infatigables au sein de ces inaccessibles montagnes, de ces rudes chemins et de ces sauvages solitudes. Tout y est fort et beau;

on n'y rencontre que des enfants gaillards et joufflus, qui entrent dans la vie à pleines voiles sans avoir besoin de combattre ou d'aider la nature; on n'y voit que de fières jeunes filles, de robustes mères, d'athlétiques jeunes gens et de vigoureux vieillards qui meurent sans passer par la période des infirmités et sans que leur front ait été flétri par la caducité ordinaire à leur âge. Aussi, est-ce dans ces régions du Parnasse que la Grèce a trouvé ses plus rudes guerriers et les plus terribles défenseurs de sa liberté. C'est pour cela encore que la vie de clephte est naturelle à ces hommes, vie de dangers, de combats, de privations et d'indépendance, au sein de laquelle ils trouvent à dépenser les forces que leur a prodiguées la nature.

Mon guide me conduisit chez un brave homme du nom d'Alexandre Alexandrojanni, qui nous reçut avec la plus cordiale prévenance. L'avant-veille encore, il était maire d'Arakhova; le jour où nous arrivâmes, il n'était plus qu'un simple citoyen. En effet, une commission de justice avait passé par là, envoyée exprès d'Athènes pour réprimer les brigandages nombreux qui ne cessaient de se commettre dans toute la Phocide et pour faire le procès à leurs auteurs. Le maire d'Arakhova, le plus riche habitant du pays, n'étant pas exempt des soupçons de l'autorité, sa maison fut, comme les autres, fouillée de fond en comble. Fort heureusement, on ne trouva rien qu'il ne possédât légalement et légitimement. Froissé néanmoins de

cet acte de suspicion de la part du Gouvernement, Alexandrojanni donna sa démission de maire. Nous le trouvâmes donc sous le coup de ce triste événement; ce qui ne l'empêcha pas de se montrer d'autant plus affable et plus obligeant, qu'il tenait plus à nous prouver combien les hommes avaient été injustes envers lui. Dès que je fus réchauffé et reposé, il me proposa de faire un tour dans le village en attendant l'heure du souper; j'acceptai. Après avoir parcouru des rues étroites, tortueuses et rapides, nous atteignîmes un petit plateau qui domine le village et n'est séparé que par un profond ravin des dernières sommités du Parnasse. Une église est bâtie là sur les cadavres de plusieurs centaines de Grecs qui, de cet étroit espace, combattirent d'innombrables Turcs pendant plusieurs jours et les forcèrent à se réfugier dans les hauteurs de la montagne où ils périrent de faim. Cette église, nouvellement réparée, est spacieuse et richement ornée; ses murailles sont couvertes de fresques éclatantes et fraîchement achevées; de grandes lampes de cuivre brûlent entre chaque colonne. Lorsque nous entrâmes, deux vieux pappas, enfoncés dans leur haute et profonde stalle, y chantaient en nasillant l'office du soir. Le ci-devant maire d'Arakhova connaissait peu son histoire sainte et n'était pas familiarisé avec les noms du Martyrologe. Aussi, quand il se mit à m'expliquer le sujet des diverses peintures qu'il s'efforçait de me faire admirer, il se trouva plus d'une fois fort en peine

de me nommer les saints et les saintes qu'elles représentaient. Alors, l'un des pappas interrompait son chant, me regardait par-dessus ses lunettes comme une vieille connaissance et me criait, de façon à couvrir la voix de l'autre qui continuait, le nom que ne pouvait prononcer mon cicérone. Puis, il reprenait gravement son chant à l'unisson de son acolyte.

Tout autour de l'église, de petits monuments de tuile indiquaient des tombeaux et, sur les plus récemment fermés, des poignées d'encens brûlaient encore et répandaient leur mélancolique et pieux parfum. Appuyé sur une rampe, je ne pouvais m'arracher au spectacle qui s'offrait à mes yeux. C'était le soir, et le soleil se couchait. C'est par un coucher de soleil qu'il faut contempler la Grèce; ce moment de la journée y est splendide, et je ne crois pas que sous aucun autre ciel le soleil éclaire de plus merveilleuses beautés et s'en aille de l'horizon avec plus de pompe et d'éclat. La nature, accablée de la chaleur du jour, se réveille alors; les oiseaux chantent; les montagnes, les unes sombres, les autres noyées dans la lumière, revêtent des formes inattendues; une création nouvelle semble s'accomplir, et l'âme se ranime aussi pour partager cette espèce d'inspiration générale. A cet instant où de splendides reflets disputent l'espace aux ténèbres, l'imagination peut créer des fantômes à sa guise; les songes remplacent la réalité; le présent s'endort et le passé renaît. Tandis que de grises

vapeurs couvraient la Béotie, que des étoiles commençaient à scintiller au-dessus d'elle et qu'une ombre épaisse se traînait à mes pieds dans les abîmes et sur les rochers de Delphes, l'horizon du Peloponèse était tout en feu; ses montagnes semblaient douées de transparence, afin de laisser voir à travers elles un incendie immense qui les embrasait elles-mêmes. Cet éclatant crépuscule pâlissait déjà, et le petit espace du golfe de Lépante, qui m'apparaissait entre deux noirs rochers, tout environné d'ombres, reflétait encore les dernières lueurs du ciel : on eût dit l'œil rouge et sanglant d'un monstre terrassé. Mon hôte était, comme moi, plongé dans cette contemplation; nous ne quittâmes la place que lorsque la nuit fut complètement venue.

Après le souper, Alexandrojanni, charmé de trouver un étranger qui parlait sa langue, devint de plus en plus expansif; il m'interrogea d'abord sur les choses qui se passaient en France. Il avait entendu parler des grandes conquêtes de Napoléon, et professait pour lui la plus fervente admiration. Il aimait aussi les Bourbons et déplorait leur exil; car lui, qui avait combattu pour son pays, il savait par expérience de quel poids pesèrent dans les destinées de la Grèce, en faveur de son affranchissement, les secours envoyés par les derniers rois de cette dynastie. De la politique, il en vint aux confidences de famille. Il me raconta qu'il était riche et qu'il avait laborieu-

sement gagné sa fortune, après avoir quitté les camps à la fin des guerres de l'indépendance. Il me dit qu'il avait un garçon de six à sept ans et que, à raison de son intelligence et de son aptitude au travail, il comptait l'envoyer étudier en France. Il ne doutait pas que, me souvenant de l'hospitalité que j'avais reçue chez le père, je ne devinsse plus tard le protecteur du fils. Je me voyais déjà le parrain de ce petit clephte. Enfin, pour mettre un sceau à notre liaison, Alexandrojanni voulut absolument me faire hommage de sa signature qu'il écrivit sur un petit morceau de papier; il tint en revanche à ce que je lui offrisse une carte de visite qui se trouvait, je ne sais comment, dans mon portefeuille. Evidemment, la destinée de cette carte de visite était de passer aux mains de mon nouvel ami. C'était, en effet, la seule qui me restât; car j'avais perdu, avant même de m'embarquer pour la Grèce, la provision que j'avais faite. Je la lui remis donc, ne sachant trop si je lui laissais ainsi un signalement dangereux pour moi ou une passe de sûreté pour la route que j'allais faire le lendemain à travers les défilés de Delphes. La suite me prouva que c'était par pure sympathie à mon égard que mon gracieux hôte avait exigé cette formalité. J'emportais du reste d'Arakhova un autre souvenir plus doux. La femme d'Alexandrojanni, grande et belle arakhovienne de vingt-cinq ans au plus, portait une coiffure élégante et originale, composée d'une écharpe de lin étroite, longue, blanche, brodée de soies

de couleurs diverses, et entrelacée à ses cheveux. Je lui en fis mon compliment, et lui laissai voir que j'étais curieux d'apprendre comment elle la mettait. Aussitôt elle alla chercher une écharpe semblable fraîchement lavée et repassée, dont elle se coiffa lentement et coquettement devant moi, après avoir quitté l'autre qu'elle remit ensuite. Elle me demanda si je me rappellerais bien comment il fallait faire pour se coiffer ainsi; je lui répondis que je ne l'oublierais point. Elle me força d'accepter l'écharpe qui nous avait servi d'exemple. Si jamais le petit Alexandrojanni venait en France, je serais bien embarrassé entre la signature du père et l'écharpe de la mère.

IV.

Delphes (Castri).

Castri est le nom d'un misérable village perché sur un roc comme le nid sauvage d'un oiseau de proie; c'est aussi le nom que porte aujourd'hui l'emplacement de l'antique sanctuaire d'Apollon.

A peu de distance d'Arakhova, en montant par des chemins où le Clephte seul peut s'aventurer sans frémir, on arrive à des excavations pratiquées dans le rocher et consacrées autrefois au dieu Pan

et à la nymphe Gorycia. Une longue inscription, toute détériorée, indique l'antre Gorycien dont l'accès était praticable aux chevaux, du temps de l'historien Pausanias. Ce dernier atteste n'avoir jamais vu une grotte plus spacieuse ni plus belle ; aujourd'hui, les eaux et les éboulements en ont comblé une bonne partie. C'est à l'antre Gorycien que les Thyiades, prêtresses natives d'Athènes, se donnaient rendez-vous à une certaine époque de l'année, appelant à elles les femmes de la Phocide et les femmes étrangères que la dévotion amenait à Delphes. S'animant ensuite, au moyen de pratiques mystérieuses, d'un esprit intérieur qui les rendait folles, elles franchissaient, fortifiées par leur exaltation, les sentiers les plus impraticables et atteignaient la cime la plus élevée du Parnasse. Là, perdues dans les nuages, elles se livraient en l'honneur d'Apollon à d'étranges fureurs et à d'indescriptibles orgies.

Quelques débris de sarcophages en marbre, cachés sous les vignes qui couvrent de ce côté le penchant pierreux et rapide du vallon; une chambre souterraine dans laquelle il est aisé de pénétrer ; l'empreinte des gonds et des clous énormes d'une porte sur le rocher, porte qui fermait, dit-on, un chemin secret conduisant au trépied de la sibylle ; quelques petites colonnes soutenant le vestibule extérieur d'une église indigente et placées, par la maladresse des habitants, le chapiteau en bas et la base en l'air ; un mur de soubassement que l'on re-

garde comme indiquant la place du temple d'Apollon dont il aurait fait partie, et sur la partie visible duquel on peut lire une immense inscription bien conservée rappelant les décrets magnifiques rendus en l'honneur des bienfaiteurs du temple, les noms de plusieurs architectes employés à le construire ou à l'agrandir, et l'affranchissement d'un esclave par sa consécration au dieu ; enfin, tout le long de l'unique sentier qui parcourt le vallon, des niches plus ou moins grandes taillées dans le roc et dans lesquelles parfois l'image d'une Madone a remplacé les riches offrandes des païens : c'est là tout ce qui rappelle au voyageur attristé l'existence de la superbe Delphes. Plus de temples, ni de statues couvertes d'or et luisant au soleil; plus de danses, plus de jeux, plus de processions solennelles, ni de peuples assemblés; plus d'amphyctions réglant les destinées de la Grèce; plus de conquérants avides d'arracher au Ciel le secret de leur avenir; plus de philosophes s'inclinant devant la devise la plus sage et la plus vraie peut-être qu'ait enfantée le génie du paganisme, Γνῶθι σεαυτόν, Connais-toi toi-même! Tout a disparu, comme le lendemain d'une fête, les splendides échafaudages, la musique, les danses et le peuple qui cherchait la joie. La pâle et triste sibylle semble seule habiter ces lieux sombres et déserts. En un rêve facilement enfanté par l'imagination, on la voit passer, l'infortunée prêtresse, malheureuse de sa gloire et de sa science involontaire, conduite par d'inflexibles pontifes qui la for-

cent à s'asseoir sur le trépied fatal où le dieu l'attend avec ses fureurs, son délire, ses tourments et ses obscurs mensonges. Ce triste souvenir est le seul qui frappe vivement l'esprit quand on s'arrête à Delphes. Partout des abîmes entr'ouverts et des gouffres béants, des échos qui retentissent, et des rochers noirs comme si le feu les avait brûlés : tel était et tel est encore le vallon de Delphes. Si les richesses et les magnificences destinées à voiler de terribles mystères ont disparu, la nature est restée la même. Aujourd'hui, comme autrefois, le Phocéen qui veut rêver, chercher de l'ombre ou cueillir des fleurs, doit passer sur le revers opposé du Parnasse pour trouver les vertes et harmonieuses forêts de Daulis. Quelques oliviers croissent seuls dans le creux du vallon, au sortir duquel ils deviennent plus abondants et forment dans la plaine un grand bois qui s'étend jusqu'au golfe. La nuit, si vous vous éveillez, vous entendez le vent qui vient sans cesse de la mer et qui se brise contre les anfractuosités des rochers en poussant de lugubres gémissements; et cependant à quelques pas de là, dans la baie et sur le rivage de Crissa, le même vent chante ou soupire, doux et mélancolique. A Delphes, il devient un sourd grondement, une plainte prolongée qui remplit l'âme de tristesse et vous fait craindre, quand vous l'écoutez, que l'antique oracle n'ait recouvré la parole pour vous révéler toutes les tristes choses que vous réserve peut-être le destin.

Un seul endroit de ces lieux permet à l'esprit de se reposer. Dans un angle immense formé par trois ou quatre rochers qui se rejoignent comme les gigantesques murailles d'une construction cyclopéenne, à travers la fente de l'un de ces rochers fêlé du haut en bas, la fontaine Castalie, dont on buvait afin de se purifier avant de consulter l'oracle, coule fraîche et pure. Cinq ou six femmes y lavaient du linge, quand j'y arrivai. Leurs cheveux dénoués flottaient ou tombaient sur leur poitrine, traînant parfois jusque dans l'onde de la fontaine; de leur extrémité, des gouttes d'eau s'échappaient comme des perles. Le sein à peine couvert par une chemise de lin qui ne tenait que sur une épaule et que chaque mouvement écartait davantage, ces femmes parlaient et riaient avec un grand pâtre vêtu d'un manteau de poil de chèvre. C'était une scène toute mythologique : le Faune et les Naïades, rien ne manquait au tableau. Elles me tendirent gracieusement une planche pour me laisser traverser un petit bassin et arriver jusqu'à la source même, à laquelle je tenais à me désaltérer en voyageur consciencieux.

V.

Les Thermopyles.

A peu de distance de Delphes, en descendant, l'on passe par Crissa, petit village romantique et gracieux, entouré d'arbres, construit sur le plus bas et le dernier échelon du Parnasse, et dominant la délicieuse baie qui porte le même nom. Je me dirigeai vers Salone, l'ancienne Amphisse, ville assez commerçante, située à l'entrée des défilés qui débouchent dans la plaine en face de ceux de Crissa. Rien n'y attire l'attention du voyageur, si ce n'est les ruines de l'ancienne Acropole, devenue plus tard une forteresse comme toutes les anciennes acropoles de la Grèce. La route de Salone aux Thermopyles est pittoresque et dangereuse, tant par les mauvaises rencontres qu'on peut y faire que par les abîmes qui la bordent. Il faut, pour la parcourir, une longue et pénible journée. Les Thermopyles forment un paysage grandiose et imposant; partout s'élèvent de hautes et sévères montagnes que domine l'OEta, et que la mer voisine remplit d'un solennel murmure. On s'engage avec émotion sur l'étroit et rapide sentier qui fut le tombeau des

Perses et plus tard de toutes les hordes barbares qui cherchèrent à pénétrer en Grèce. Le Polyandrum, ou monument de Léonidas, n'est plus maintenant qu'un amas de gros blocs de marbre rouge. C'est en vain qu'on cherche la colonne sur laquelle était gravée cette sublime inscription : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois. » Mais qu'importe ! tout vous reporte à ce glorieux souvenir : le silence, le désert, la majesté des lieux recueillent l'âme suffisamment pour qu'elle assiste par la pensée aux grandes actions dont ils furent témoins.

Au pied des derniers escarpements du mont Œta, tombent des sources d'eau thermales qui donnèrent lieu au nom de *Thermopyles*. Les Thermopyles sont la limite du territoire grec ; au-delà, les Turcs redeviennent les maîtres. Un jour arrivera sans doute où leur puissance reculera encore, et s'effacera devant le génie renaissant de la Grèce.

Ne pouvant franchir la frontière, je revins sur mes pas afin de traverser le golfe de Lépante et de rentrer dans le Péloponèse.

CHAPITRE XIV.

ACHAÏE.

CHAPITRE XIV.

ACHAÏE.

ÆGIUM, MÉGASPILÉON, PATRAS, MISSOLONGHI.

I.

Crissa.

Crissa, antique ville dont parle Homère, transformée aujourd'hui en un gracieux village sur le penchant d'un coteau, où l'on ne retrouve aucune trace de sa vieille origine, Crissa dominait la baie qui portait et porte encore son nom. Les habitants, quoique voisins du sanctuaire de Delphes et témoins des pompes du culte et de la dévotion des peuples, furent souvent impies envers Apollon et allèrent même jusqu'à s'emparer d'une portion du territoire consacré au dieu. Les amphictyons leur déclarèrent la guerre; mais, s'étant aperçus qu'ils avaient affaire à des hommes aussi braves qu'incrédules, ils consultèrent la pythie sur le plus sûr

moyen de les vaincre. La pythie répondit : « *Vous ne parviendrez à détruire les murs de cette ville que lorsque Amphitrite aux yeux bleus aura baigné de ses flots l'enceinte qui m'est consacrée.* » Le conseil des amphictyons fut fort embarrassé de cette réponse, dont le vrai sens leur échappait. Comment, en effet, amener la mer jusque sous les murs de Delphes ? Ce travail eût été impossible à Hercule lui-même, qui avait cependant réussi à détourner un fleuve pour inonder les écuries d'Augias. Les Phocéens se décidèrent à faire venir d'Athènes Solon, que la Grèce entière admirait et regardait comme participant à la science des dieux. Solon vint et, ayant deviné de prime-abord l'intention du dieu, conseilla aux amphictyons de consacrer solennellement à Apollon le territoire entier de Cyrrha, lequel s'étend jusqu'à la mer. De cette façon, l'enceinte privée du dieu se trouvait réellement baignée par les flots bleus d'Amphitrite. Mais le législateur d'Athènes était, sans qu'il osât le dire, trop sage en vérité pour s'imaginer que les Crisséens allaient être vaincus par le fait même de leur consécration forcée à Apollon. Il imagina un stratagème plus sûr et plus terrible dont les effets étaient destinés à se faire sentir d'une manière efficace. Il ordonna de détourner l'eau du fleuve Plisthus, qui se rendait par un aqueduc dans la ville de Crissa. Vous allez croire peut-être que Solon voulait simplement faire périr les rebelles dans les tourments de la soif? non pas; sa sagesse lui avait inspiré une vengeance

plus complète. Une fois le Plisthus détourné de son cours, il y fit jeter une innombrable quantité de racines d'ellébore. Lorsque ses eaux furent entièrement saturées de cette matière dont les effets étaient déjà connus de la science médicale de ce temps-là, Solon fit rentrer le Plisthus dans son lit, afin qu'il reparût dans la ville assiégée. Les Crisséens qui, pendant tout ce temps, avaient bu l'eau saumâtre de leurs puits, virent avec joie le retour du fleuve et s'y désaltérèrent abondamment. Mais bientôt ces eaux imprégnées d'ellébore à leur insu les tourmentèrent cruellement, et déterminèrent une diarrhée générale. Les malheureux Crisséens, ne sachant à quel fléau ils étaient voués, ou plutôt ne le sachant que trop sans en connaître la cause, furent obligés de se réfugier derrière leurs derniers retranchements. Acculés à cette extrême limite, presque incapables de se défendre, à chaque instant dérangés de l'active surveillance qu'ils auraient dû faire sur les remparts, ils se virent dans la nécessité de se rendre, vaincus par cette contagion honteuse mais salutaire, puisqu'elle les contraignit de rentrer dans le devoir et de se montrer à l'avenir plus pieux envers Apollon, afin de ne pas s'exposer à sa juste vengeance.

La baie de Crissa est couverte, jusqu'à une certaine distance du rivage, par un immense bois d'oliviers. Là-bas, ces arbres ne ressemblent plus à ces chétifs arbrisseaux qui sèchent sur le bord de quelques-uns de nos grands chemins; ils sont épais et

vivaces et forment de grands et vastes bois ; il y en a de hauts et larges comme des chênes; ils dominent les autres et semblent les doyens de ces forêts sacrées ; leur feuillage au revers grisâtre augmente leur air de vétusté ; leurs troncs fendus et creux à force d'âge recueillent le vent qui passe, et rendent des sons graves et prolongés. De temps à autre, un bûcheron, invisible dans le fourré, chante en taillant les jeunes arbres ou en coupant ceux qu'il juge avoir assez vécu. Des routes sablées sillonnent en tous sens le bois sacré d'Apollon ; parfois, un chameau lent et triste traverse l'un de ces chemins, se rendant de la mer à Salone ou de Salone à la mer, chargé de bagages et poussant un cri plaintif et long lorsque l'impatient chamelier agite, pour le hâter, la corde par laquelle il le conduit et qui correspond à un anneau de fer serré autour de ses naseaux. Le bois de Crissa est plein de fraîcheur et de poésie, tant par son ombre et ses oiseaux que par le voisinage de la mer qu'on entend de loin. A travers quelques éclaircies de la forêt, on aperçoit, en se retournant, la blanche cime du Parnasse abandonné des Muses, envahi par les Clephtes et forcé par la nature de survivre à sa gloire et à ses célestes filles. Au sortir du bois, après avoir traversé une plage basse et stérile, nous arrivâmes au petit port de *Scala di Salona*, Echelle de Salone, où nous nous mîmes en quête d'une barque pour traverser le golfe et passer à Vostitza situé en face sur la côte du Péloponèse.

II.

Le golfe de Lépante.

Nous fîmes donc nos préparatifs d'embarquement, espérant arriver avant la nuit à Vostitza (ancienne Ægium). Mais la mer est trompeuse, celle de Lépante surtout; elle ne paraît jamais plus calme et plus sereine que lorsqu'elle va s'irriter. Comme on le verra, nous naviguâmes dix-huit heures pour faire une traversée qui n'en dure que trois lorsque le vent est favorable; il est vrai que nous perdîmes beaucoup de temps à marchander notre barque, car il nous la fallait grande et le port en contenait très peu d'assez fort calibre pour charger nos personnes et nos chevaux. Une fois l'esquif trouvé, nous fûmes obligés d'aller le rejoindre au bout d'une plage avancée, afin de pouvoir y introduire nos cinq chevaux. Ce ne fut pas une petite affaire; ils résistèrent longtemps avant de mettre le pied dans cette large nappe d'eau que leur œil envisageait avec effroi. Lorsque les hommes de l'équipage, qui s'étaient mis à la mer, eurent réussi à conduire nos montures jusque sur le flanc du bateau, le plus difficile restait à faire; car il s'agissait de les hisser

sur le pont au moyen d'un long câble fixé à une poulie et passé sous le ventre de ces infortunés animaux. Jamais cheval ne fit plus triste figure que ceux-ci, lorsqu'ils se sentirent enlevés et que leur pied cessa de reposer sur le sol. L'un d'eux cependant, plus hardi que les autres, se débattit vigoureusement, retomba trois fois à la mer et fut à grand'peine repêché. Cela fait, nos matelots nous prirent sur leur dos et nous arrivâmes à bord sans éclaboussure.

Malheureusement, pendant ces longs préparatifs, la brise, qui avait d'abord soufflé, tomba complètement et laissa notre petit navire dans la plus complète immobilité. Les voiles, sur quelque direction qu'on les orientât, retombaient molles et flasques le long des mâts. Une petite chaloupe à deux rameurs fut mise à la mer pour nous remorquer, jusqu'à ce qu'il plût au vent de se lever. La nuit vint sans qu'un souffle eût ridé la surface des eaux. Lorsque nous passâmes devant le petit port de Galaxidi, toujours tirés par nos rameurs, le pilote voulut absolument y entrer pour attendre la brise, craignant d'être obligé de ramer ainsi indéfiniment sans avancer beaucoup. Je tins bon pour ne pas arrêter ; à force de prières et de menaces, je décidai notre homme à continuer sa route. Jamais je ne fus témoin d'une plus splendide nuit ; le firmament était doué d'une magnificence inconnue dans nos pâles climats ; des étoiles filantes s'en échappaient de toutes parts et à chaque instant, décrivant des courbes rapides, des

cercles magiques, des lignes incommensurables, et se précipitant, comme une pluie d'or, à l'horizon et dans les flots qui les reflétaient. Les autres étoiles brillaient d'un éclat surprenant et scintillaient en se revêtant, comme le diamant, d'une couleur nouvelle à chacune de leurs vibrations ; la lune s'avançait, mélancolique déesse, entourée du chœur majestueux et régulier des astres. La mer était si calme que, las de regarder le ciel, je me mis à le contempler dans le limpide miroir des eaux qui en reflétaient jusqu'aux moindres lumières. Ensuite, armé d'un long aviron, j'agitai les ondes phosphorescentes d'où s'échappaient de pétillantes lueurs à chaque mouvement de ma main. Je me mis alors à tracer des noms qui m'étaient chers ; maintes fois je retraçais le même avant d'en commencer un autre ; car ces étranges lettres se déformaient bien vite et s'en allaient s'évanouissant, démesurément élargies par les oscillations des ondes; et je croyais voir quelque chose de ces personnes aimées dans chacune des perles pâles et bleues que je faisais surgir par myriades sur les eaux et que je laissais ensuite retomber une à une à la mer, du bout de mon aviron. Tout-à-coup notre esquif tressaillit dans toutes ses parties, comme un timide animal qui flaire l'approche d'un monstre. Nos chevaux qui, entassés dans une espèce de câle, avaient cependant toute l'encolure en dehors et flottante au-dessus d'un orifice carré, nos chevaux dressèrent la tête, enflèrent leurs naseaux et se mirent à hennir avec

effroi; et, tout autour de nous, la mer, comme agitée par un frissonnement intérieur, se couvrit d'une écume lumineuse semblable à celle que notre embarcation laissait dans son sillage. A ce signal, le capitaine se hâta de rappeler la barque qui nous remorquait encore, afin de l'attacher au flanc du bateau et de rembarquer ses hommes. Il était temps; car à peine ce travail était-il fini, que la mer se gonfla, nos voiles préparées se tendirent au vent, et notre navire bondit comme un chevreuil sur la crête des flots. Je ne m'attendais guère à ce brusque changement, fréquent du reste sur les eaux irritables du golfe de Lépante. Le premier soin du pilote fut de descendre dans sa cabine et d'allumer une petite lampe de cuivre, qui oscillait devant une grossière image de la Madone. Puis, fortifié par l'espoir de sa protection divine, il remonta pour diriger la manœuvre que la violence de l'orage rendait de minute en minute plus difficile. Le contraste qui existait entre la sérénité du ciel et la colère des flots augmentait l'horreur de la tempête. Le grand vent, le fracas des vagues, la beauté du spectacle m'avaient fait oublier le danger et surtout le mal presque toujours engendré par une mer orageuse. Je serais resté sur le pont la nuit entière, si les grandes lames qui s'abattaient à chaque instant ne m'eussent forcé de descendre dans la cabine du pilote et de son second, où je m'endormis bientôt complètement.

Au bout de quelques heures, je fus tiré de mon sommeil par le ronflement homérique du capitaine et de son lieutenant, au milieu desquels je me trouvais couché. Je fus surpris de sentir notre embarcation tout-à-fait immobile et, n'étant qu'à demi-réveillé, peu s'en fallut que je ne me crusse en ce moment appelé à jouir d'un calme éternel au fond de la mer. Je me hissai promptement hors de l'infecte cabine et, une fois sur le pont, je m'assurai que nous étions à l'abri dans une anse charmante, l'anse de Kissy, paisible, inaccessible au vent, inondée des pâles rayons de la lune. Cette anse est située sur la côte de Roumélie, entre de hauts rochers; nous avions donc fait bien peu de chemin. En pleine mer, la tempête résonnait toujours avec fracas et semblait faire d'inutiles efforts pour pénétrer dans cet asile des nautonniers. A côté de nous, une embarcation semblable à la nôtre se balançait mollement sur son ancre; sa longue voile, seule visible dans une ombre projetée par la montagne, se reflétait dans les eaux; ces deux formes blanches et indécises semblaient deux pâles fées se rencontrant. Le pilote de cette barque ne dormait pas et il chantait une de ces chansons, rares en Grèce, qui n'ont trait à aucun fait, à aucune aventure, à aucun homme en particulier. C'était l'hymne d'un matelot après la tempête, hymne populaire sur ces côtes, à ce qu'il paraît; car, le lendemain matin, au moment d'entrer au port, je l'entendis chanter et me la fis répéter par un petit mousse qui venait de faire

sa prière du matin, à genoux devant la Madone, notre protectrice pendant l'orage de la veille. Voici à peu près ce que j'ai pu recueillir de cet hymne:

« O mer, superbe mer, qu'avais-tu donc tout-à-l'heure, si dure et si colère? Que t'avais-je fait pour me traiter ainsi?

« Tantôt tu te montres calme et enivrante, et tu te laisses aimer des imprudents; tantôt tu te fâches; alors rien ne fait céder ton courroux.

« Autant tu es douce et caressante, quand tu cherches à tromper tes amants; autant tu es terrible, fantasque épouse, quand ton caractère s'irrite. Malheur à ces hommes faibles, qui ont cru pouvoir t'aimer, mais qui n'ont pas su vaincre tes résistances! Mais, quelles joies pour celui qui a su te subjuguer!

« Adieu! l'aurore se lève; il faut partir. Mais, que dis-je?... partir...: je ne me sépare point de toi, perfide et séduisante bien-aimée. Car, du nord au midi, de l'est à l'ouest, c'est toujours toi que je retrouve, ô mer, superbe mer! »

III.

Vostitza.

Le lendemain, nous abordions de bonne heure à Vostitza, l'antique Ægium. Ægium était l'une des villes les plus anciennes de l'Achaïe. Le Conseil achéen continua de s'y rassembler, après que la ville d'Hélice, où il se tenait d'abord, eût été détruite par un tremblement de terre. Elle renfermait un grand nombre de temples, et la charrue du laboureur se heurte encore quelquefois contre des tronçons de colonnes, des fragments de chapiteaux ou des soubassements; ce qui laisse présumer que, en fouillant le sol, on découvrirait de superbes vestiges. La ville s'étendait sur la plage qui s'élève graduellement en se rapprochant des montagnes, et elle se terminait sur la pointe allongée d'un promontoire où des bosquets de jeunes arbres, quelques étangs salins et des vignes ont remplacé les antiques édifices. D'après quelques recherches qui n'ont pas eu le résultat qu'on aurait pu attendre, c'est sur cette langue de terre avancée que se trouvaient les temples de Vénus, de Proserpine, de Neptune et de Jupiter Homagrius; ceux de Minerve Pana-

chéenne et de la déesse Salus, dont les prêtres avaient seuls le droit de contempler la statue, s'élevaient sur une partie de l'emplacement occupé par la ville actuelle.

Vostitza est une jolie bourgade commerçante, pleine d'aisance et d'animation. Les femmes y portent l'élégant costume que revêtent les femmes riches de certaines îles : corsage en satin de couleur brune brodé d'or ou de soie, terminé par d'amples manches et laissant la poitrine presque à découvert sous l'indiscrète transparence d'un fin tissu de gaze et de dentelles; jupe de couleur éclatante; les cheveux tressés autour d'un foulard ou d'une toque rouge au gland bleu coquettement posée de travers sur le derrière de la tête. Gracieuses et séduisantes créatures qui, les jours de fête, remplissent l'air de leurs chansons et parcourent la ville, les unes se tenant deux à deux par la main, les autres en un groupe joyeux que précèdent des violons, des musettes et des tambours de basque. C'est ainsi que j'ai vu Vostitza, le jour de saint Démétrius.

La seule chose digne de remarque est un platane séculaire dont le tronc gigantesque fait le centre d'une fontaine, et dont les rameaux d'une colossale envergure s'étendent sur toute la place publique. Les environs de Vostitza sont boisés et fertiles; la vigne et le mûrier y viennent en abondance. Après avoir traversé un énorme torrent dépourvu d'eau et portant le nom de Gaïdouropniktis (Γαιδουροπνήκτης, qui noie les ânes), je m'enfonçai dans les

montagnes qui conduisent au monastère de Mégaspiléon (Μεγασπήλαιον, grande caverne), le plus riche et le plus vaste de la Grèce, le plus étrange ou plutôt l'unique au monde à cause de son indescriptible situation.

IV.

Mégaspiléon.

On entre dans les montagnes par une gorge alpestre au fond de laquelle roule un torrent qui tombe du mont Phtéri et dont le lit presque toujours desséché se perd dans un inextricable fouillis de myrtes et de lauriers-roses. A gauche et à droite du vallon, des bois de pins s'élèvent entrecoupés çà et là par un pic aigu. En face de moi, j'avais des sommets couverts de neige dont les éclatants reflets éblouissaient mes yeux et dont je respirais avec délices les fraîches et aromatiques émanations. Après avoir gravi quelques instants le flanc escarpé de la montagne à travers un bois impénétrable de mille arbustes divers, j'aperçus encore derrière moi le golfe, les sombres roches de Delphes et la gigantesque fissure par laquelle s'écoule la Castalia; enfin, aux extrêmes limites de l'horizon, la limpidité de l'atmosphère me permit d'entrevoir,

comme une blanche vapeur, la haute cime du Pinde. Après avoir parcouru pendant deux heures environ le bois vert et tout plein de voix d'oiseaux, où nous marchions courbés sous l'épais feuillage et dont la fraîcheur et le calme ne nous permettaient pas de soupçonner au-delà et tout autour de nous des glaciers et des gorges brûlantes, des précipices et des torrents, nous débouchâmes devant une scabreuse chaîne de montagnes que nous allions traverser. Il y avait à cet endroit un khan gardé par un jeune homme qui nous offrit du raki en nous engageant à marcher prudemment, parce qu'une forte rosée, tombée le matin même, avait rendu les chemins glissants. Nous acceptâmes de grand cœur son conseil et surtout son raki, dont la violente saveur devait doubler nos forces. Ce jeune homme tenait dans ses mains une mauvaise paire de pistolets, qu'il tournait et retournait en tous sens. Lorsque je voulus lui payer le prix de la liqueur que j'avais bue, il me supplia de lui donner de la poudre au lieu d'argent; je lui en fis remettre par mon guide une petite provision ainsi que des capsules. Aussitôt le jeune Clephte, bondissant de joie, chargea l'un de ses pistolets et le déchargea en l'air. Lorsqu'il se fut assuré que son arme était en bon état, un éclair passa dans ses yeux et il s'enfonça en courant dans une forêt voisine. Quel sauvage projet couvait-il dans son cœur et quel sinistre dessein allait-il accomplir?... je l'ignorais; mais son enthousiasme à la vue de la poudre me rappela ces vers

qui terminent une des plus belles odes des *Orientales* :

« Je veux, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
« Je veux de la poudre et des balles ! »

Au moment où il s'échappait du khan, un homme que nous n'avions pas encore aperçu lui criait de l'intérieur : « 'στὸ καλὸ, ἀδελφὲ : Bonne chance, frère ! » Nous lui demandâmes ce qu'il faisait là ; il nous répondit qu'il était le frère de celui qui venait de partir et, qu'étant malade, il allait garder tout seul le khan pendant son absence. Il se refusa, du reste, à toute explication sur la bizarre conduite de son frère. Evidemment, quelque drame se préparait dans cette solitude. Malgré ma curiosité vivement excitée, je dus passer outre ; car il eût été dangereux peut-être d'insister davantage pour en savoir plus long.

Au-delà de ce khan, le chemin devient de plus en plus difficile ; ce n'est plus qu'un sentier au-dessus de profondes vallées et de sombres gorges. L'une de ces gorges est si rapide et si étroite que je voulus mettre pied à terre pour passer sur l'autre bord, ne me fiant plus aux jambes de mon cheval. Mon guide, de son côté, ne me croyant pas suffisamment à l'épreuve du vertige, insista pour que je restasse en selle et, afin de m'y obliger, fouetta vivement mon cheval qui s'élança sur la pente. Je fermai les yeux ; je sentis ma monture glisser pen-

dant quelques minutes avec rapidité, le cou tendu, l'échine frissonnante et les quatre membres raidis, sur le rocher; puis, d'un large bond, franchir le torrent et remonter la pente opposée au galop, entraînée encore par l'impulsion puissante acquise en descendant. Je ne rouvris les yeux que lorsqu'elle s'arrêta essoufflée et harassée, et je vis en frémissant le guide et les bagages suivre de la même façon que moi le même chemin. De là, j'avais à mes pieds un gigantesque entonnoir entouré d'un cercle de montagnes noires et calcinées; cela ressemblait aux vestiges d'un brasier de Cyclopes. Sur la crête d'une montagne, on aperçoit quelques pans de muraille. C'est là l'emplacement de la ville de Bura et du temple de Jupiter Buraïcon, détruits par un tremblement de terre. En effet, tout indique en ces lieux une convulsion terrible de la nature; on ne voit pas un bloc de rocher qui ne paraisse avoir été roussi et calciné par un feu volcanique.

A partir de là, nous nous enfonçâmes de plus en plus dans la sombre et émouvante série de montagnes qui forment le mont Cyllène, au sein duquel des cénobites ont élevé, parmi les plus sauvages horreurs de la nature, le monastère de l'Assomption. Le paysage s'assombrit de plus en plus, se resserre, et jette dans l'esprit du voyageur un vague effroi; il est sillonné partout par des abîmes entr'ouverts au flanc des monts, comme des cicatrices. Sur les sentiers, l'œil n'aperçoit pas une empreinte

de pied d'homme; seulement, sur quelques nappes de neige, la trace rapide d'une bête sauvage paraît et disparaît et, de temps à autre, autour d'une source, le terrain porte les marques confondues des troupeaux d'animaux inconnus qui sont venus s'y désaltérer. L'espace retentit sans cesse d'une sourde et profonde rumeur; est-ce le bruit du vent qui passe, de la foudre qui sommeille, ou d'un torrent lointain qui tombe?... On écoute, et bientôt on croit que Dieu vous parle et que c'est dans ces hauts lieux qu'il faut monter pour l'entendre.

Du reste, plus on avance, plus il vous semble qu'une infernale divinité est maîtresse de ce sombre pays et qu'elle a profité de son empire pour bouleverser la nature; de même que lorsque, par la permission de la Providence, le démon est entré dans un homme, il manifeste sa puissance par les tourments qu'il inflige à sa victime. Parfois, un pâtre solitaire se montre sur la crête d'un rocher, vous regarde passer sans rien dire et retombe dans une morne contemplation, comme s'il écoutait la voix des esprits invisibles afin d'apprendre d'eux ces terribles secrets et ces opérations magiques dont les bergers de la Grèce ont la réputation d'être les dépositaires. Je marchais comme plongé tout éveillé dans un rêve. J'avais oublié le but de ma course, j'allais sans volonté, comme si une force inconnue m'eût poussé en avant. Mon guide subis-

sait la même impression; car il me précédait en silence d'un air abattu, lui qui d'ordinaire avait toujours sur les lèvres une plaisanterie, une histoire ou une chanson. Après avoir erré sur ces cimes froides et chauves pendant plusieurs heures, nous descendîmes au fond d'un ravin, entraînés malgré nous par la chute des pierres mouvantes qui formaient le sol. Deux immenses rochers de couleur noire veinée de longues lignes transversales rouges formaient un défilé si étroit et si retentissant que chaque pas, chaque soupir de notre poitrine se répercutaient à notre gauche de l'autre côté du ravin sur un mur perpendiculaire haut de cinq à six cents pieds. Un torrent, descendu des monts de Calavryta, bondissait auprès de nous et nous éclaboussait lorsque nous passions trop près de lui; un peu plus loin, il s'engouffrait en écumant dans un étroit goulet formé par la réunion des deux rochers. L'air était froid et humide; car les rayons du soleil ne peuvent pas descendre au fond de cette gorge. Je n'ai jamais plus fortement éprouvé quelle réaction puissante la nature exerce sur l'imagination et les nerfs de l'homme, et combien le sombre aspect de certains lieux a le pouvoir de le remplir de folles préoccupations et de terreurs irréfléchies. Le ravin commence à s'élargir à un endroit où s'élève un funèbre bosquet de cyprès. Là, un moulin et de tristes cabanes forment un village qui porte le nom de Zachloros et qu'habitent quelques pauvres familles. Il faut que ces gens soient bien abandonnés

de Dieu et des hommes pour se résoudre à vivre dans un pareil séjour.

Nous traversâmes le torrent à cet endroit même sur un tronc d'arbre vermoulu, et nous remontâmes de l'autre côté par une rampe escarpée qui conduit dans l'intérieur du mont Cyllène, en tournoyant autour de mille blocs de rochers, les uns détachés du sol et arrêtés dans leur chute je ne sais ni pourquoi ni comment, les autres surplombant et paraissant prêts à perdre à leur tour l'équilibre et à écraser le voyageur. Après avoir suivi longtemps ce pittoresque chemin dont les fantasques lacets me ramenaient sans cesse à quelques toises au-dessus de l'endroit où je me trouvais auparavant, après avoir dépassé quelques pins au noir feuillage, je me trouvai en face d'une immense muraille élevée de six à sept cents pieds et formant un insensible demi-cercle. Au quart environ de sa hauteur, une espèce de construction bizarre était plaquée comme une gigantesque ruche au flanc du rocher, au pied duquel une trentaine de cyprès balançaient leurs longues et tristes formes. Çà et là, de larges cicatrices traversaient le sommet du rocher, laissant échapper, comme le fruit d'une sève intérieure, des lierres épais et sombres. Tel vous apparaît de loin Mégaspiléon. Rien de plus étonnant, de plus fantastique, de plus impossible à s'imaginer; la plume se refuse à décrire l'étrange impression que cette vue inspire. Cette retraite où des moines prient et jeûnent ressemble plutôt à

une gueule de l'enfer, à une issue extérieure que les démons se sont ménagée pour s'échapper de leur noir empire et se répandre dans le monde. Plus on s'approche, plus l'étonnement augmente. On envisage avec effroi trois étages de galeries en bois, échafaudage aérien témérairement accroché au roc au-dessus d'un abîme d'une profondeur de deux cents pieds au moins. Ces galeries éclairent et desservent les cellules et les salles intérieures du couvent, qui sont toutes creusées dans le rocher même. Il semble qu'un souffle va les enlever comme une touffe de feuilles mortes, et cependant l'art extrême et l'habile hardiesse avec lesquels elles ont été construites les rendent inébranlables.

Dès qu'on se fut aperçu de notre approche au couvent, une cloche criarde et fêlée tinta pour avertir que des étrangers allaient se présenter et pour qu'on préparât tout afin de les bien recevoir. Accueillir le voyageur est une des règles des monastères grecs; c'est un devoir dont leurs pieux habitants s'acquittent avec bonheur et avec cordialité. A peine ce signal fut-il entendu que les petites fenêtres des galeries extérieures s'ouvrirent avec fracas et se garnirent de têtes de moines à barbe inculte, à longue chevelure, à toque noire; deux cents moines, peut-être, mirent ainsi en même temps le nez à la croisée et firent entendre au-dessus de moi comme un bourdonnement d'abeilles qui s'envolent. Sous la lugubre impression que m'avaient faite les sites que je venais de traverser, je crus voir

autant de diables venant en toute hâte recevoir l'hôte infortuné que le monde leur abandonnait, et lui offrir pour l'éternité leur hospitalité maudite. Aussi, quoique ce fût précisément le but de mon retour dans le Péloponèse, si le guide m'eût dit : « Allons coucher plus loin dans un khan sans toit, sans pain, sans feu, » je crois que je lui aurais répondu : Allons. Mais déjà nous étions à la porte d'entrée. Cette porte est fermée par une herse formidable dont les abords sont défendus par des meurtrières, pratiquées dans le rocher et rendant l'attaque du couvent impossible de ce côté; ailleurs, la nature des lieux le rend inexpugnable. On pénètre dans l'intérieur par une poterne basse et voûtée, à l'entrée de laquelle le moine, chargé d'accueillir les étrangers, vint me recevoir. Après quelques formalités d'usage, il me conduisit jusqu'au vestibule de la chapelle à travers une longue file de serviteurs, d'ouvriers, de pélerins assistant de loin à l'office qui se disait en ce moment. Les novices l'entendaient du vestibule où mon introducteur me laissa pour aller parler à l'hégoumène (Ἡγουμένος, prieur). J'eus le temps de remarquer le pavé composé d'une superbe mosaïque où se trouvaient tracés de mystérieux emblèmes, le soleil, la lune, les étoiles et l'aigle de Byzance, aigle noir à deux têtes. La porte de la chapelle, qu'on a creusée dans le rocher même, était en bronze orné de bas-reliefs représentant divers sujets tirés de l'Ecriture. Au bout de quelques minutes, le même moine revint et m'introduisit au

chœur ; car, lorsque le couvent est en prière au moment où un étranger se présente, c'est là qu'on le reçoit. Une seule lampe l'éclairait, et sa rouge lueur se perdait dans un nuage d'encens. Dans le fond, le sanctuaire, caché par la barrière sainte, était entouré de plus de lumières; une clarté diffuse s'en échappait et ressemblait à un lointain crépuscule du sein duquel la voix du prêtre invisible se faisait entendre de temps à autre, comme un oracle sacré, au milieu du silence et du recueillement général. La muraille était couverte de fresques démesurément grandes, d'apôtres et de saints dont les auréoles d'or brillaient seules dans une demi-obscurité. De hautes et profondes stalles en bois sculpté, rangées tout autour de la nef, servaient de siége aux moines. La figure de ces derniers se détachait à peine de l'ombre environnante, et leurs immenses silhouettes noires s'agitaient sur les murs d'une manière fantastique. Rien de plus bizarre que cet office ; c'était un chant en langue grecque qui passait graduellement des notes les plus graves aux sons les plus aigus, sur un ton lent et nasillard. Puis, le chant cessait et tous les moines descendaient avec bruit de leurs stalles et se prosternaient à plusieurs reprises la face contre terre, en faisant de gigantesques et interminables signes de croix et en murmurant sans fin des *kyrie eleison*, à voix basse, jusqu'à ce que le souffle leur manquât. Le chant reprenait ensuite, triste, étrange, lugubre. Plus tard, l'hégoumène s'avançait gravement au milieu du

chœur, vêtu d'une tunique violette flottante, coiffé d'une haute toque de la même couleur; un immense voile noir retombait sur ses épaules. Il était de petite taille et sa barbe, blanche comme de la neige, descendait jusque sur sa poitrine et cachait à demi une grande croix d'or. Il tenait dans ses mains une haute crosse dorée et ciselée, et chacun des moines venait à son tour baiser son anneau. Cela fini, à la voix de l'hégoumène, le voile du sanctuaire s'écartait un instant, et l'officiant, couvert de riches chasubles, apparaissait devant l'autel, au milieu d'un nuage resplendissant. Tous les moines se prosternaient comme précédemment avec les mêmes signes de croix; le voile retombait, et les chants recommençaient encore du sein de l'ombre. Cet office excitait vivement ma curiosité et me remplissait d'une inexplicable émotion. Je croyais faire un rêve bizarre et assister aux étranges cérémonies d'un culte inconnu, accomplies dans ce sombre sanctuaire pratiqué dans les entrailles mêmes du rocher. Combien j'étais loin de retrouver la pompe simple et grandiose, la majestueuse dignité de nos cérémonies catholiques, si belles, si grandes, si pleines de ces émotions qui élèvent l'âme, qui touchent et calment le cœur! Quelle différence entre ces discordantes prières et l'ample harmonie de nos psaumes; entre les gestes exagérés de ces moines, tour à tour assis ou couchés dans l'ombre, et la haute et pieuse attitude de nos prêtres devant les flambeaux sacrés de l'autel! Le prieur seul m'avait inspiré une véritable vénération;

sa figure de patriarche, son grand âge, sa physionomie noble, austère et douce, sa démarche imposante, tout révélait en lui le pontife de Dieu.

Après l'office, le moine, chargé de ma personne, me conduisit aux étages supérieurs. Précédés d'une torche, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur de la caverne, escaladant des escaliers soutenus par d'énormes échafaudages qui se croisaient en tous sens et tremblaient sous nos pas au milieu d'humides ténèbres. Nous arrivâmes enfin à la cellule qui m'était destinée, et qui était précisément celle du moine. J'y trouvai un modeste divan, un bon feu, de longues pipes et la lumière du jour que j'avais hâte de revoir. Pour me distraire des sombres pensées qui ne cessaient de m'assaillir, j'eus le tort de mettre la tête hors de la croisée; j'aperçus que je reposais sur un mince plancher soutenu par des poutres au-dessus de l'abîme; le vertige me saisit par les pieds, mes jambes tremblèrent et je retombai sur le divan: il me semblait que cette galerie tout entière vibrait sous l'action du vent qui passait au-dessous d'elle. Cependant le moine que j'avais auprès de moi était bon diable et d'une humeur accorte et babillarde. Nous prîmes le café; je fis venir du rhum que j'avais dans mes bagages; je lui en offris et il accepta de grand cœur, ce qui me parut assez original, mais d'autant plus agréable, de la part d'un cénobite. Enfin, après avoir consumé une assez grande quantité de pipes, je commençai à me familiariser avec sa figure qui tenait un peu du faune

et à oublier que j'avais au-dessous de moi un espace vide de deux ou trois cents pieds.

Le soir, je partageai non pas le maigre souper, mais le souper maigre du moine, la règle du couvent ne permettant pas d'y introduire de la viande. Elle était remplacée par de l'excellent poisson, de frais légumes et un parfait laitage. Mon hôte faisait vigoureusement honneur au repas; car ce jour-là était jour de jeûne et, depuis la veille, il n'avait rien mangé, le jeûne du rite grec étant d'une exorbitante austérité. Le bon caloyer (καλόγηρος, bon vieillard, moine) tint à me confirmer la renommée proverbiale des caves de Mégaspiléon. Il me fit donc goûter diverses espèces de fort bons vins, ménageant les transitions en vrai connaisseur, et rejetant ce léger *extra* sur les devoirs de l'hospitalité. Aussi, se trouva-t-il à la fin un peu plus gai qu'il ne convient à un religieux de l'être. C'est en vain que je cherchai à tirer de lui quelques détails sur l'origine, l'histoire et la règle du couvent; il était aussi ignorant que bavard, et ne savait autre chose que la longue énumération des fêtes et des jeûnes et le nombre des offices de chaque jour. Il paraissait très fier de la sévère discipline des ordres de la Grèce, et méprisait souverainement ceux de l'Occident. Je me gardai bien de lui dire, afin de ne pas troubler sa bonne humeur, que chez nous les moines ne se permettent guère le café, le rhum et le bon vin, même sous le prétexte de fêter un hôte. Je le laissai parler et rencontrai chez lui les plus incroyables préjugés; je ne

vins pas à bout, par exemple, de le persuader que le Pape n'était pas marié, qu'il n'y avait pas eu de papesses, et que le clergé romain n'était pas adonné à tous les vices.

Dans la soirée, plusieurs religieux, avertis de la présence d'un étranger, vinrent s'assurer que rien ne lui manquait et se donner la jouissance, si rare pour eux, de converser des choses extérieures. Je retrouvai chez eux la gravité, la sagesse et l'austère maintien des cénobites; ils effacèrent en moi l'impression trop défavorable que m'avait faite la conduite de celui qui m'avait reçu. Leur présence calma la loquacité de ce dernier, et j'obtins facilement d'eux les renseignements que je désirais.

La fondation de ce couvent remonte au huitième siècle de l'ère chrétienne. Elle est due à la piété d'Euphrosine, princesse du sang impérial de Byzance, qui s'était retirée dans le village de Zachloros, et qui trouva par hasard une image de la Vierge au sein de la caverne immense transformée depuis en monastère. Une chapelle fut aussitôt construite à cet endroit; c'est celle qui existe encore aujourd'hui et qui a reçu le nom de *Catholicon*. Les miracles opérés par cette Madone attirèrent en foule les pélerins et les moines; et, deux cents ans après, le monastère de Mégaspiléon jouissait d'une immense célébrité. Les moines s'emparèrent des terrains incultes qui couvraient le pays, les mirent en plein rapport et en firent pour leur ordre une source d'incalculables richesses. A ce revenu, ve-

naient s'ajouter des offrandes magnifiques faites par les pélerins et d'innombrables *ex-voto* adressés à la Madone miraculeuse. « Le prieur de Mégaspiléon, « me dit le moine de qui je tiens ces détails, régnait « là comme un souverain; ses domaines ne payaient « tribut à aucune puissance; trois cents religieux « obéissaient à ses ordres; un grand nombre de no- « vices et une multitude de pélerins formaient au- « tour de lui une cour semblable à celle d'un roi. » Aujourd'hui, l'hégoumène de cette chartreuse possède à peu près les mêmes priviléges. Mégaspiléon possédait une riche bibliothèque, qui fut détruite à plusieurs reprises par des incendies et qui se trouve maintenant fort appauvrie. Vers le commencement du quatorzième siècle, le couvent se recruta de tous les moines de la Thessalie et de la Phocide que les Turcs forcèrent à se réfugier dans les inaccessibles solitudes du mont Cyllène.

Ce monastère, alors dans toute sa splendeur, courut les plus grands dangers pendant les guerres de 1770. Voici comment il sut se préserver. Les habitants de Calavryta, vainqueurs à la suite de plusieurs combats, avaient entre leurs mains de nombreuses familles turques sur lesquelles ils s'apprêtaient à exercer les plus sanglantes représailles. A cette nouvelle, le vénérable prieur du couvent, vieillard plein d'ardeur et enflammé d'un zèle évangélique, oubliant et les outrages et les persécutions et la différence de culte, résolut de soustraire ces malheureux au sort qui les attendait, et exhorta les moines à voler à

leur secours. A sa voix, tous sortirent de leurs cellules; le mont Cyllène vit défiler la longue procession des habitants de cette sainte Thébaïde qui se décidaient à redescendre parmi les humains et à se mêler à leurs effervescentes passions, pour accomplir un acte de miséricorde. Ils traversèrent les camps des Grecs et, par l'ascendant de leur auguste sacerdoce, parvinrent à leur arracher leurs victimes. Une fois les Turcs remis entre leurs mains, les moines leur firent traverser toute l'Achaïe, les accompagnèrent jusqu'au bord du golfe de Lépante et là, s'embarquant avec eux et se faisant leurs nautonniers, ils ne les abandonnèrent qu'après les avoir déposés en sûreté à Crissa où le croissant régnait encore. Dans les invasions qui suivirent, les Turcs n'oublièrent pas cette conduite magnanime; ils laissèrent les moines en paix dans leur couvent et, plus d'une fois, cédant à leurs prières, rendirent aux prisonniers chrétiens la vie et la liberté. Ce fait est resté dans la mémoire des religieux de Mégaspiléon comme une tradition glorieuse.

Plus tard cependant, en 1826, ils durent tenir une conduite toute différente. Ibrahim-Pacha ayant envahi la Morée, d'innombrables familles allèrent chercher un asile dans l'inexpugnable couvent de l'Assomption. Le pacha, alléché du reste par l'appât du gain, essaya de s'en emparer. Mais les moines s'étaient préparés à le recevoir; leurs cellules étaient devenues d'énormes embrasures, par lesquelles des canons montraient leur gueule menaçante; ils

avaient une ample provision de vivres, d'armes et de poudre. A l'approche des Turcs, la caverne sainte devint un antre de Vulcain où se forgeait la foudre et qui vomissait la mitraille. Il aurait fallu prendre le couvent d'assaut; mais comment escalader cette énorme muraille de rocher à pic, trouée de meurtrières et dégarnie à l'avance de tout ce qui aurait pu en rendre l'accès possible? Aussi, Ibrahim-Pacha fut-il obligé de se retirer après avoir perdu beaucoup de monde, sans avoir pu causer à l'ennemi la plus petite égratignure. Cependant, pour satisfaire son amour-propre, il ne voulut pas quitter la montagne sans l'avoir marquée du sceau de son passage. Pour cela, il la tourna, atteignit son sommet par le revers du côté du golfe, et y bâtit une forteresse inutile qu'on aperçoit encore aujourd'hui à quatre cents pieds au-dessus du monastère, et qui est restée là comme un monument de l'impuissance et de la vanité de celui qui l'a construite.

Les statuts de l'ordre sont à peu près ceux de tous les ordres monastiques; le jeûne, l'abstinence, la mortification des sens en font la base. Les heures de la journée qui ne se passent pas à la chapelle sont partagées entre l'étude et la contemplation pure; et, la nuit, de longs offices interrompent le sommeil. Mais toutes ces pratiques se sont plus ou moins altérées, et les couvents ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois; des abus de tous genres s'y sont introduits. La plupart des religieux ne se sont point voués à la vie monastique par un saint zèle ni par

un fervent amour de l'étude; ce sont, sauf les exceptions, des hommes du peuple, ignorants et indigents, d'un caractère doux et bienveillant, qui n'ont cherché dans le monastère qu'une vie oisive et une existence assurée. L'hospitalité est un devoir dont ils s'acquittent toujours avec bonté et avec joie, et leurs retraites sont de sûrs asiles pour le pauvre ou le voyageur.

Outre les pères ou hiéromonachi (*ἱερομόναχοι*), Mégaspiléon comprend encore une grande quantité de simples caloyers ou frères, chargés de présider au loin aux travaux de l'agriculture et de surveiller les fermes. Ils ne paraissent au couvent qu'aux grandes fêtes de l'année.

Le lendemain, je visitai en détail l'intérieur du couvent, en commençant par la chapelle. J'y trouvai de ces richesses impossibles à évaluer, de ces objets que les plus fameux sanctuaires seraient fiers de posséder: des chasubles tissues d'or et de pierres précieuses; des croix et des crosses d'un superbe modèle, en argent massif; des nielles si fines, si délicates, si élégantes, si pures de dessin, qu'un antiquaire les paierait d'une portion de son sang. Le moine qui m'accompagnait, m'entraînant ensuite dans un coin obscur de la chapelle, écarta avec respect un voile pesant et riche qui tombait sur un petit tableau: c'était l'image de la Madone miraculeuse découverte par Euphrosine. La peinture, entourée d'un cadre d'argent massif richement ciselé, était noircie par le temps; le visage de la Vierge,

peu correct de dessin et couleur de brique, se distingue à peine du fond détérioré qui l'environne; on y remarque cependant cette expression simple et naïve habituelle aux peintures primitives.

De la chapelle nous passâmes à la cave, la fameuse cave de Mégaspiléon, qui comprend tout l'intérieur de l'énorme cavité qui a valu au couvent son nom de *Grande Caverne*. C'est la partie du monastère la plus réputée et la plus chère aux moines; la cuve colossale qu'elle renferme est la merveille de la Grèce moderne; il n'est personne qui n'ait entrepris ou ardemment désiré d'entreprendre le pélerinage pénible du couvent de l'Assomption, afin de pouvoir contempler ce gigantesque tonneau. On descend á cette cave tantôt par d'humides escaliers, tantôt par de ténébreux échafaudages; trois ou quatre portes d'une énorme épaisseur en ferment les abords; jamais trésor ne fut plus scrupuleusement verrouillé et fortifié. Je pénétrai enfin dans le cellier, *cette couche de Bacchus*, *ce paradis des buveurs*, comme l'appellent les chansons des Grecs. Quand on entre, quel parfum on respire! quelle vue magique vous réjouit les yeux! la soif est aiguisée et l'ivresse appelée par l'harmonieux concert des robinets, qui laissent de toutes parts tomber sur le sol retentissant les rouges gouttelettes du généreux liquide renfermé dans les tonneaux. La cuve merveilleuse est au centre de toutes les autres, et remplit de son immensité l'espace presque entier de l'antre au sein duquel même elle a été construite; elle porte le nom de

Stamato; auprès d'elle, se trouve une autre cuve presque aussi colossale et nommée *Angélique*. Stamato et Angélique sont entourées d'une cour nombreuse de futailles de diverses grandeurs, à peu près toutes pleines jusqu'au bord. Une étroite fissure, ménagée par la nature dans le rocher, laisse pénétrer l'air et un peu de lumière dans l'antre.

De la cave, je passai au réfectoire où s'assemblent les religieux à certains jours, et de là, montant aux galeries aériennes dont j'ai parlé, je pus voir à mon aise l'intérieur des cellules auxquelles ces galeries distribuent le jour. Ces cellules sont de petites dimensions et, dans quelques-unes, deux religieux sont réunis ensemble; elles sont taillées dans le roc, dont rien ne dissimule la froide et rugueuse surface; d'énormes barreaux de fer se croisent devant leur étroite fenêtre. Elles ont un aspect funèbre; et j'admirais, sans les envier, ces prisonniers volontaires clos dans ces sombres cachots. J'examinai avec intérêt et curiosité les têtes superbes des moines qui se dérangeaient de leur travail ou de leur prière pour me regarder passer. Quelle variété et quels contrastes dans ces physionomies! Les uns étaient de vénérables vieillards, au front grave et pensif penché sur un manuscrit enluminé; la culture des lettres et des sciences sacrées remplissait leurs heures de loisir; l'étude avait empreint sur leur figure le calme de la réflexion. Les autres semblaient oisifs; mais je devinais dans leur regard vague et inattentif que de profondes pensées les

préoccupaient intérieurement ; leurs lèvres closes, pâles et décharnées semblaient retenir un secret qui pesait sur leur poitrine. D'autres enfin, jeunes encore, à la barbe noire et vivace, à l'œil brûlant, au front chargé de cheveux, regardaient avec tristesse l'échappée de ciel bleu que leur laissaient entrevoir les vitraux de la galerie. La main serrée sur les barreaux de leur fenêtre, ils semblaient vouloir ébranler ces entraves rivées par eux mêmes sur leur liberté. Que de mélancolie sur ces bouches vermeilles, sur ces jeunes figures, dans ces yeux où la vie ascétique n'était pas encore parvenue à éteindre les passions ! Que regrettaient-ils dans le passé et quel espoir demandaient-ils à l'avenir ? je l'ignore; mais je voyais bien que ce pan de ciel bleu les tentait, qu'ils aspiraient à l'air libre, et qu'ils pleuraient une vie dont ils s'étaient trop précipitamment dégoûtés.

Je ne dis rien de ceux qui dormaient ou qui semblaient attendre en un paisible ennui l'heure de chanter l'office. Après cette visite, je demandai à être présenté au prieur; mais il était parti le matin même pour inspecter des fermes aux environs. Quelques heures après, je quittai le couvent et repris rapidement la route de Vostitza où je rentrai le soir.

V.

Vous avez sans doute oublié le jeune homme à qui j'avais donné de la poudre à l'entrée des gorges de Bura, et sur les projets duquel j'avais conçu quelque inquiétude. Moi-même je l'avais oublié complètement et je ne m'en souvins qu'à la vue de son frère, lorsque je le revis en repassant près de ce khan pour descendre à Vostitza. Dès qu'il nous aperçut, il vint à notre rencontre d'un air agité, prit vivement les mains de mon guide et serra les miennes aussi. Etonné de cet accueil, je lui demandai ce qu'il avait; il me répondit: « Ἔγινεν ἡ ἐκδίκησις, il y a eu vengeance. » — « Et de quoi ? » repris-je. Cette question l'embarrassa ; il parut se repentir d'avoir parlé. Cependant, à force d'instances, nous le décidâmes à raconter en ces termes l'histoire suivante :

« Mon frère Stamatis, et moi, nous avons une « sœur, Hélène. Nous la laissons chaque matin « à quelques lieues d'ici, sous la garde d'une vieille « tante qui nous a servi de mère. Notre sœur est « pauvre, puisque nous le sommes, mais si belle « que sa vue vaut mieux pour nous que celle du « plus riche trésor. Stamatis a pour elle une prédi-

« lection marquée; il l'aime avec passion, avec « jalousie. S'il n'est pas encore marié, c'est qu'il « amasse pour elle tout ce qu'il gagne afin de lui « faire un meilleur sort. Depuis quelques semaines, « il la trouvait plus triste qu'à l'ordinaire; souvent, « le soir, il voyait des larmes courir sur ses pau-« pières. Qu'avait-elle donc ? Il nous fut facile de « le deviner. Quand une jeune fille devient triste, « pâle, rêveuse et qu'elle pleure, il n'y a pas à « choisir entre deux motifs : elle aime.

« A partir de ce moment, Stamatis voulut veiller « sur elle sans qu'elle s'en aperçût; pour cela, il « sortit le matin, comme de coutume; mais, au lieu « de venir ici, il se cacha près de la chaumière « dans un impénétrable buisson. Dès le premier « jour, le mystère fut éclairci : il vit entrer dans « notre habitation un homme bien connu dans le « pays, Lefteris, un pirate, un brigand, enrichi « du fruit de ses vols, incapable d'un bon dessein « et d'une intention pure. Stamatis, ne doutant « pas des vues criminelles de cet homme, frémit « en pensant que ce commerce durait depuis si « longtemps. Il faillit se jeter sur lui; mais il était « sans armes, et Lefteris en était bien pourvu. Ne « voulant pas s'exposer sans défense aux coups de « cet infâme, il attendit. Le lendemain Lefteris « ne vint pas, et le soir Hélène était malade de « chagrin; mais, le surlendemain, il reparut. Ce « jour-là, il y a six jours aujourd'hui, Hélène, « Lefteris et notre tante sortirent ensemble pour se

« promener un instant; ils passèrent plusieurs fois « près de mon frère qui écoutait avec avidité. La « présence de notre tante paraissait les gêner; Lef- « teris lui dit à plusieurs reprises de les laisser « seuls; elle s'y refusa. Enfin, le scélérat sortit de « sa poche une poignée d'argent et la lui remit. « Notre tante eut le cœur assez bas et assez lâche « pour accepter et pour les quitter à ce prix. Ce « n'était pas la première fois: car, d'après l'entre- « tien que Stamatis put recueillir par lambeaux, « Lefteris avait séduit notre sœur, en se faisant « passer pour un riche négociant de Patras et en lui « promettant de l'épouser. Il est si facile d'abuser « une jeune fille dont le cœur est fait pour aimer « et dont l'âme pure est incapable de soupçonner « le mensonge! Stamatis avait les deux pistolets « que vous lui connaissez; mais il n'avait pu se « procurer encore ni poudre ni capsules. C'est vous « qui lui avez donné cela. Que Dieu soit béni! Il est « donc parti, comme vous l'avez vu, ivre de rage; « il avait attendu si longtemps! En arrivant, il se « précipita dans la chaumière et les trouva tous « trois causant tranquillement. »

Là, le jeune homme s'arrêta pour reprendre haleine.

« Et puis..., » reprîmes-nous ensemble, mon guide et moi.

« Et puis..., continua l'autre en balbutiant à force « d'émotion, il n'a pas tué cet homme. Mon frère « avait perdu son sang-froid; il a tiré sur lui trop

« vite et l'a manqué. Lefteris s'est sauvé par la fe-« nêtre. Mais je suis tranquille sur son compte, « Stamatis a une balle sûre pour lui ; il est à sa « poursuite, et il a juré de ne pas invoquer son pa-« tron et de ne pas desserrer le cordon de sa fous-« tanelle avant de l'avoir tué ; et ce ne peut être « bien long..... Il n'a pas tué Hélène ; il aurait dû le « faire, mais il l'aime trop ; et puis, la pauvre en-« fant avait été trompée ; il y avait de l'innocence « dans sa faute..... Mais il a tué..... »

« Qui donc ?.... »

« La vieille tante qui avait reçu, l'infâme, le prix « du déshonneur d'Hélène. »

Trois heures après, nous étions de retour à Vostitza, pour en repartir le lendemain de bonne heure afin d'arriver à Patras.

VI.

Lépante, Patras, Missolonghi.

Par une erreur qu'explique facilement la précaution que nous avions prise de nous mettre en route sans emporter de montre, mon guide me fit lever ce jour-là à une heure du matin, au lieu de quatre comme c'était son intention. Il ne s'était en-

dormi qu'à moitié et, dans son demi-sommeil, ennuyé d'entendre un boulanger qui pétrissait bruyamment son pain depuis la veille au-dessous de la chambre où nous couchions, il s'était imaginé au bout de deux heures que la nuit avait été assez longue et le repos suffisant. Il nous fit donc mettre sur pied en toute hâte. Par bonheur, la nuit était sereine et une lune éclatante remplaçait le soleil que nous attendions en vain de quart-d'heure en quart-d'heure. Le chemin, qui suit constamment les flancs escarpés du grand mont Panachaïcos, est difficile à suivre. Plus d'une fois, il descend jusque dans la mer et l'on marche dans l'eau, tâtonnant entre les rochers et risquant à tout instant de disparaître dans un gouffre inaperçu. En suivant ce sentier deviné sous les vagues par l'instinct de nos chevaux et l'œil exercé de mon guide, j'admirais le calme de ce golfe qui, si furieux quelques jours plus tôt, semblait s'être fait paisible pour nous laisser passer. L'onde était si immobile et reflétait si purement les étoiles, que je croyais marcher sur je ne sais quel fluide élément entre deux cieux jumeaux. Bientôt cependant, un frisson général rida la surface des eaux, un mouvement de flux et de reflux se fit sentir, des clartés diffuses se répandirent dans l'espace : l'aurore venait et la nature frémissait de joie à son approche, comme une épouse à l'approche de son amant. Au bout de peu de minutes, le soleil se levait derrière nous et dorait les cimes pittoresques de la Roumélie.

En passant, j'aperçus Lépante ou Naupacte de l'autre côté du golfe. Autrefois résidence d'un pacha, maintenant place de retraite pour les vieux soldats et les invalides, Lépante ne compte plus que quelques masures et un hôpital militaire ; mais ses ruines mauresques, ses mosquées, ses enceintes de sérail, ses murs à ogives, ses jardins détruits rappellent tristement son ancienne splendeur orientale. A une heure de là, nous traversâmes le cap Antirrhion appelé Château-de-Morée, de même que le cap Rhion, situé en face, Château-de-Roumélie. Ces deux langues de terre, qu'on nomme encore les *petites Dardanelles de Lépante*, ne sont éloignées que de quelques brasses ; d'une rive à l'autre, la voix se fait entendre. Elles sont la porte du golfe, et en font une mer entièrement close. Au-delà, c'est l'Ionie, la belle et chaude Ionie ; l'espace s'agrandit et la vue s'étend sur la haute mer et sur les premières îles de l'Archipel, que le mirage fait ressembler à de lointains nuages reflétés dans les eaux.

En arrivant là, je crus entrer dans une région nouvelle. Rien n'égale la beauté du ciel de Patras, du ciel de la douce et voluptueuse Ionie. Il y a surtout quelque chose de féerique dans les couchers du soleil ; le soir, quand cet astre disparaît derrière les îles d'Ithaque et de Céphalonie qui coupent la grande et uniforme ligne de l'horizon, l'on ne s'imagine point quelles magnificences se révèlent dans le ciel et sur la mer, quelles amoureuses émanations et quelles superbes lumières se répandent

dans l'espace. A ce moment, l'imagination s'exalte et je ne sais quelles voluptés puissantes s'emparent des sens. Un génie inaccoutumé s'allume en vous, et l'on dirait qu'il va parler par votre bouche et remplir de ses chants ces rivages poétiques. Mais il n'appartient pas à tous de traduire en magiques paroles ces inspirations intérieures que la nature verse dans tous les cœurs à de certains moments. Heureux ceux qui peuvent parler alors et redire ce qu'ils entendent en eux !

Patras se trouve situé à l'entrée du golfe de Corinthe, au sortir de la mer Adriatique, entre la Roumélie, les îles Ioniennes et le Péloponèse. Cette position en a fait de tout temps une place importante par son commerce; maintenant encore, pour la même raison, c'est la ville de Grèce qui ait devant elle le plus florissant avenir. Elle est spacieuse, ses rues sont alignées au cordeau, son port paraît encombré et animé; chaque jour, elle tend de plus en plus à remplir le vaste cadre du plan qui a été tracé pour elle. Bien qu'elle fût déjà fameuse dans l'antiquité, aucun de ses monuments n'a survécu aux coups du temps et aux désastres de la guerre. On trouve seulement quelques débris de colonnes épars dans ses environs et, dans son acropole, quelques rares vestiges de temples mêlés aux ruines de la forteresse turque.

La seule chose à voir, c'est la grande et belle église de Saint-André, martyrisé à Patras et patron de la ville. Cette église est construite sur l'empla-

cement du temple de Cérès. A côté de ce temple, il y avait une source célèbre par les oracles qu'elle rendait au sujet des maladies. Les personnes malades y descendaient munies d'un miroir, qu'elles jetaient dans l'eau de façon à ce qu'il surnageât à sa surface ; le miroir avait à ce moment la propriété de représenter ces personnes mortes ou vivantes encore, selon l'issue que devait avoir leur maladie. Cette source existe encore contiguë à l'église, et forme une claire nappe d'eau à laquelle on arrive en descendant des degrés usés par l'affluence des gens qui viennent encore la consulter. Il n'y a pas en Grèce de ville ni de village qui ne possède une source pareille, source miraculeuse ordinairement consacrée à la Vierge et appelée Agiasma (Ἁγίασμα). Les Grecs leur attribuent la vertu de guérir ou d'éloigner les maladies ; ils ne passent jamais devant elles sans se faire avec leur onde de nombreuses ablutions sur la tête et sur le visage, quelle que soit la saison.

Pausanias trouva qu'à Patras les femmes étaient deux fois plus nombreuses que les hommes, et qu'elles étaient portées à l'amour plus que toutes les autres femmes. Est-il surprenant que, sous un tel ciel, la beauté soit plus amoureuse que partout ailleurs ?

En face de Patras, on aperçoit une plage basse et marécageuse à laquelle sont amarrées en foule des barques de pêcheurs. Il y a quelques années, ces pêcheurs se sont montrés des héros ; cette plage,

qui s'appelle Missolonghi, est devenue fameuse dans l'histoire, et la poésie l'a entourée d'une romantique auréole. C'est là que le cœur de la Grèce entière est venu palpiter dans un instant critique. Ils ont vaincu, les pêcheurs de Missolonghi, et leur patrie a conquis sa liberté. Leur héroïsme a trouvé l'écho qu'il méritait dans les cœurs amis de la justice et du droit, et dans les âmes des poètes que la gloire captive. Byron mourut à Missolonghi, avant cette journée fameuse. S'il y eût assisté, il n'aurait pas désespéré de l'avenir de la Grèce et n'aurait pas répandu sur son passé perdu des larmes si pleines d'amertume; surtout, il n'aurait pas traité d'esclaves les fiers Hellènes.

Quelques mois plus tard, je quittais le royaume de Grèce. Par une soirée splendide, je voyais ces rives sacrées s'évanouir dans le sein du soleil couchant et s'abaisser dans les eaux. Elles disparurent, et je me les rappelle encore fuyant à mes regards, environnées d'un océan d'azur et de lumière. Je répétais alors ces paroles du pélerin de Byron :

« Belle Grèce, il est de glace le cœur qui te re-
« garde sans ressentir ce qu'éprouve un amant
« penché sur la cendre de celle qu'il aima. »
(Childe-Harold, ch. II, str. 15e.)

Mais les splendeurs de cet horizon du soir, au sein duquel je la perdis de vue, me rendaient l'espoir d'un lendemain et me disaient : Elle ressuscitera !

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Chapitre V.

Chapitre VI.

Chapitre VII.

Chapitre VIII.

Chapitre IX.

Chapitre X.

Chapitre XI.

Chapitre XII.

Chapitre XIII.

Chapitre XIV.

FIN DE LA TABLE.

